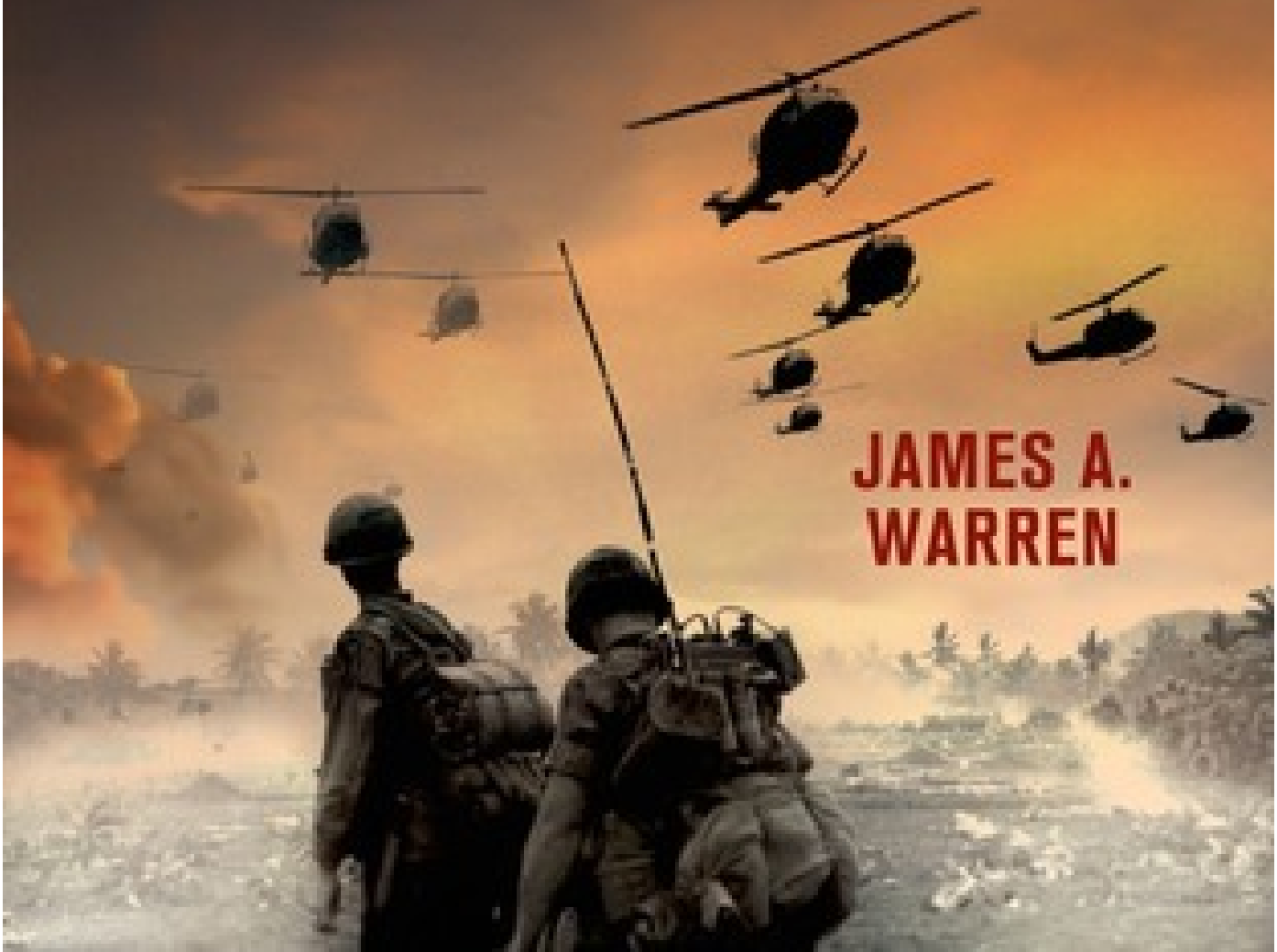
GIAP

THE GENERAL WHO DEFEATED AMERICA IN VIETNAM



JAMES A. WARREN

GIAP
LE GÉNÉRAL QUI A VAINCU L'AMÉRIQUE AU VIETNAM

James A. Warren

palgrave
macmillan

GIAP

Copyright © James A. Warren, 2013.

Tous droits réservés.

Publié pour la première fois en 2013 par
PALGRAVE MACMILLAN®
aux États-Unis, une division de St. Martin's Press LLC,
175 Fifth Avenue, New York, NY 10010.

Là où ce livre est distribué au Royaume-Uni, en Europe et dans le reste du monde, c'est par Palgrave Macmillan, une division de Macmillan Publishers Limited, enregistrée en Angleterre, numéro d'entreprise 785998, de Houndmills, Basingstoke, Hampshire RG21 6XS.

Palgrave Macmillan est l'empreinte académique mondiale des sociétés ci-dessus et compte des sociétés et des représentants dans le monde entier.

Palgrave® et Macmillan® sont des marques déposées aux États-Unis, au Royaume-Uni, en Europe et dans d'autres pays.

ISBN : 978–0–230–10712–0

Les données de catalogage avant publication de la Bibliothèque du Congrès sont disponibles auprès de la Bibliothèque du Congrès.

Une notice de catalogue du livre est disponible à la British Library.

Conception par Newgen Knowledge Works (P) Ltd., Chennai, Inde.

Première édition : septembre 2013

10 9 8 7 6 5 4 3 2 1

Imprimé aux États-Unis d'Amérique.

À Lynn Ho, pour son soutien indéfectible sur la ligne de tir

et

à la mémoire du général de division Fred Haynes, ami, collègue et digne adversaire de l'USMC de Vo Nguyen Giap

CONTENU

Introduction
Images et cartes

Chapitre 1	La révolution vietnamienne et les jeunes révolutionnaires
Chapitre 2	Bouleversement et opportunité : la Seconde Guerre mondiale
chapitre 3	La Guerre de Résistance contre la France : 1945-1950
Chapitre 4	L'offensive frontalière de 1950 : les premières victoires de Giap
Chapitre 5	1951–1953
Chapitre 6	Dien Bien Phu et la Victoire
Chapitre 7	La longue lutte dans le Sud commence : 1954-1965
Chapitre 8	Guerre populaire contre les États-Unis : la phase d'escalade : 1965-1967
Chapitre 9	L'offensive du Têt
Chapitre 10	Combats, négociations et victoire : 1969-1975
Chapitre 11	Reflets

Remarques
Bibliographie sélective
Indice

INTRODUCTION

Lorsque les communistes ont finalement célébré leur conquête du Sud-Vietnam en avril 1975 après trente ans de conflit incessant, le Premier ministre Pham Van Dong a désigné un général en chef, un homme petit et mince avec des yeux brillants, un front haut et un air d'intelligence énergique. , et a dit: "Voilà l'architecte de notre victoire." Le général, Vo Nguyen Giap, portait un simple uniforme d'officier ne portant aucune des dizaines de médailles et de rubans gagnés au cours de plus de trente-quatre ans de guerre contre ses adversaires français, japonais, sud-vietnamiens et américains. Giap, alors ministre de la Défense et membre éminent du Politburo du Parti, avait été le commandant en chef de l'Armée populaire du Vietnam (PAVN) entre 1944 et 1973. Le PAVN était l'institution qui a fait plus que toute autre pour vaincre deux grandes puissances occidentales. pouvoirs et assurer les objectifs politiques et militaires de la Révolution - un exploit aussi remarquable que sans précédent. Giap, cependant, était bien plus qu'un général de campagne commandant une armée entière. Il a construit les forces armées communistes d'un seul peloton en 1944 à une force de plus de vingt divisions, incontestablement l'une des armées les plus redoutables du XXe siècle.

Giap n'était pas un soldat qui souffrait volontiers des imbéciles. La plupart des autres hauts dirigeants du Parti le trouvaient abrasif, autoritaire, égoïste et un combattant tenace, traits qui lui ont très bien servi tout au long de ses années de guerre. Ses adversaires français et américains l'ont caractérisé comme un fanatique impitoyable, un boucher qui a maintes et maintes fois refusé de quitter le champ de bataille après avoir subi des pertes qu'aucun commandant de l'armée occidentale du XXe siècle n'aurait pu subir et conserver le commandement. Une sorte de défi d'acier et de confiance totalement dépourvu d'ambivalence semblait façonner les décisions de Giap. Comme il le faisait remarquer juste avant le déclenchement de la guerre contre les Français, « Si la France est assez myope pour déclencher le conflit, sachez que nous lutterons jusqu'à la mort, sans nous permettre

de nous arrêter pour aucune considération de personnes de quelque lutte que ce soit. Ce n'était pas une simple rhétorique. Dans les guerres contre la France et les États-Unis, 1 100 000 soldats communistes ont péri.

Il n'y avait pas d'abandon chez le général Giap, ni dans l'armée qu'il a créée. Poussé par une tragédie personnelle - sa première épouse bien-aimée, une belle-sœur qui était une ardente communiste à part entière, et plusieurs autres membres proches de la famille sont morts aux mains de geôliers français pendant la Seconde Guerre mondiale. Il ne cachait pas ses opinions sur ses adversaires : ils étaient des exploiteurs barbares des masses opprimées, des manipulateurs, des doubles parleurs impérialistes dont la rhétorique pharisaïque de liberté et de démocratie démentait leur objectif de conquête.

En tant que théoricien et praticien, la principale préoccupation de Giap était la guerre prolongée ou populaire, une doctrine développée par Mao Zedong conçue pour mobiliser les ressources humaines et matérielles d'un mouvement révolutionnaire contre un gouvernement oppressif qui, au moins au début, possédait des moyens militaires bien plus importants. que celles de la Révolution. Comme l'écrira Giap dans le plus important de ses nombreux livres, « seule une guerre à long terme pourrait nous permettre d'utiliser au maximum nos atouts politiques, de surmonter notre handicap matériel et de transformer notre faiblesse en force ».

Plus de trente ans de conflit continu contre des nations bien plus fortes matériellement et militairement que la sienne, Giap a affiné et adapté les idées de Mao pour les adapter aux conditions particulières du Vietnam. Il a brillamment appliqué ce que l'historien Douglas Pike appelle les « deux tenailles » du pouvoir révolutionnaire, de la lutte politique et de la lutte armée, mettant davantage l'accent sur une forme plutôt que sur l'autre à différentes étapes de la Révolution.

Les contributions les plus importantes de Giap à la guerre prolongée ont peut-être été son intégration flexible de trois types de forces (la milice locale dans les villages, les forces régionales et les unités de la force principale à plein temps) et son utilisation créative de diverses «formes de combat» - la guérilla, opérations indépendantes mobiles par bataillons, batailles conventionnelles et mobilisation politique.

Près de quarante ans après la guerre, nous avons encore beaucoup à apprendre sur les décisions quotidiennes de Giap et sa place exacte au sein de la haute direction. Les communistes vietnamiens ont assidûment maintenu une politique de prise de décision collective pendant leurs conflits. Les documents et les souvenirs des compagnons d'armes de Giap ne concordent pas sur la question de savoir si le général était le plus influent parmi la demi-douzaine d'hommes qui ont formulé le parti communiste. stratégie dans la période couverte par ce livre. Il n'y a pas non plus de consensus clair sur l'étendue de ses responsabilités en tant que commandant en chef. Remarquablement, les Vietnamiens eux-mêmes n'ont pas encore produit une biographie faisant autorité de l'homme qui a clairement joué un rôle critique dans l'unification de tout le Vietnam sous la direction communiste.

Ainsi, que le lecteur se méfie : en décrivant les décisions et la stratégie de Giap, je décris dans une certaine mesure les décisions et la stratégie de l'ensemble de la haute direction à Hanoï. Giap, du moins dans ce livre, figure comme l'incarnation du mode de guerre communiste vietnamien au XXe siècle. Une biographie du général en chef Giap, au sens où ce mot est utilisé en Occident, est franchement impossible. Un coup par coup de la vie et de la carrière de Giap est hors de notre portée, du moins pour le moment.

Dans ce livre, je ne tente pas d'aborder en profondeur les débats savants tourbillonnant autour des manœuvres politiques au sein de la haute direction. Je signale leur existence, bien que sélectivement. Vouloir faire plus serait aller au-delà de l'objectif central du livre. Les affirmations et les demandes reconventionnelles concernant la base de pouvoir et l'influence d'une personnalité clé ou d'une autre à un moment donné, même parmi les universitaires ayant accès à toutes les sources disponibles en langue vietnamienne, me semblent très sommaires, semblant parfois refléter davantage le parti pris du chercheur. qu'une lecture judicieuse du dossier historique. Je ne peux qu'ajouter qu'après avoir étudié les guerres au Vietnam pendant une vingtaine d'années et lu une grande partie de l'érudition faisant autorité, je suis arrivé à la conclusion que Vo Nguyen Giap était presque certainement le stratège le plus important de la Révolution après Ho Chi Minh. . Il était sans conteste le principal architecte de la machine militaire communiste.

Ce livre pourrait être décrit comme une histoire interprétative de Giap en tant que stratège et commandant. En raison des formidables limitations des sources, le lecteur est averti que de nombreux « faits » sur la trajectoire des batailles et les unités impliquées sont contestés, et toute analyse de la prise de décision de Giap - de sa réflexion sur la stratégie en général - doit être quelque peu spéculatif. C'est pourquoi, à certains moments, ma méthode s'apparente à celle d'un critique littéraire tentant d'interpréter une histoire à travers une lecture attentive de textes écrits par Giap, ses contemporains et des dizaines d'historiens qui ont retracé l'histoire complexe des guerres en Viêt Nam.

Plus que dans d'autres domaines historiques, le travail des historiens militaires tend à refléter un parti pris culturel et nationaliste. C'est compréhensible. Guerres sont de violents concours de volonté nationale, impliquant des questions morales de courage, d'endurance et d'honneur. Il est très difficile de résister à la tentation de favoriser son propre camp en racontant l'histoire. Des milliers de bons livres ont été écrits sur les guerres du Vietnam par des historiens américains et français. Dans la grande majorité d'entre eux, les écrivains consacrent beaucoup plus d'attention à leurs propres forces et stratégies et aux diagnostics de la façon dont ils ont perdu. Ce livre aura servi un objectif utile s'il contrecarre ce parti pris, en montrant comment les communistes se sont battus et ont gagné .

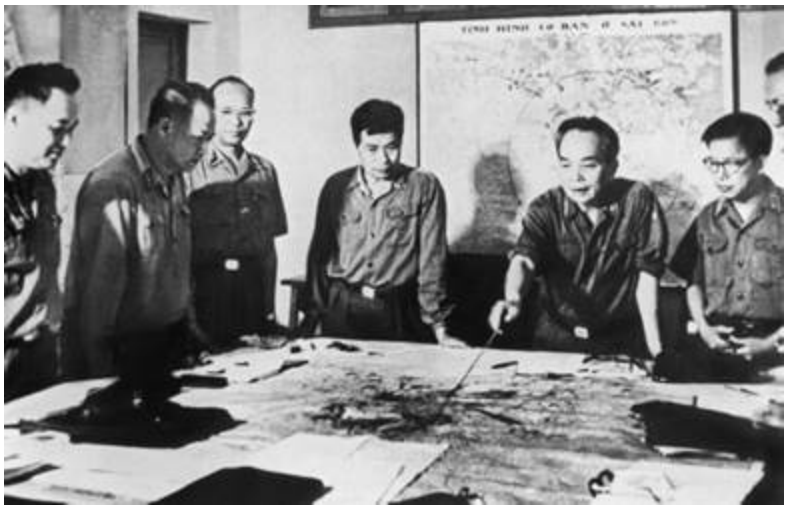
Ho Chi Minh était, bien sûr, le père spirituel et le symbole vivant de l'indépendance du peuple vietnamien. Son ascèse, son charisme et son dévouement patient à un Vietnam unifié ont inspiré une nation de plus de 25 millions de paysans exploités - riziculteurs, pêcheurs, ouvriers d'usine et mineurs de charbon. Mais c'est à Giap qu'incombe la responsabilité première d'avoir combiné les techniques d'organisation communistes avec les aspirations explosives d'un peuple colonisé à l'indépendance et d'avoir forgé l'arme principale de la Révolution. Giap a vaincu la puissance militaire suprême du monde malgré la perte de presque toutes les batailles multi-bataillons qu'il a menées contre les États-Unis entre 1965 et 1973. Mais comme un colonel du PAVN l'a fait remarquer au major de l'armée américaine Harry G. Summers Jr., juste avant que Saigon ne tombe dans 1975 : s'il était vrai que les Américains avaient remporté toutes les grandes batailles, c'était « également hors de propos ».

Vo Nguyen Giap (deuxième à gauche) discute des plans de bataille dans la brousse avec Ho Chi Minh (deuxième à droite) et deux officiers supérieurs. Début 1954. (Avec l'aimable autorisation de l'agence de presse vietnamienne.)

Giap et Ho Chi Minh discutent des plans pour la victoire la plus célèbre de Giap à Dien Bien Phu. (Avec l'aimable autorisation de l'agence de presse vietnamienne.)

Le commandant en chef du PAVN dans les derniers jours de la guerre de résistance. (AP Photo, © Associated Press.)

Deux soldats du PAVN, un homme et une femme, se rencontrent sur le sentier Ho Chi Minh en mai 1970. Ils avaient grandi dans le même petit village du Nord-Vietnam. Pour les communistes, la guerre américaine au Vietnam était la guerre de tous. (AP Photo/Vietnam Pictorial/Trong Thanh, © Associated Press.)

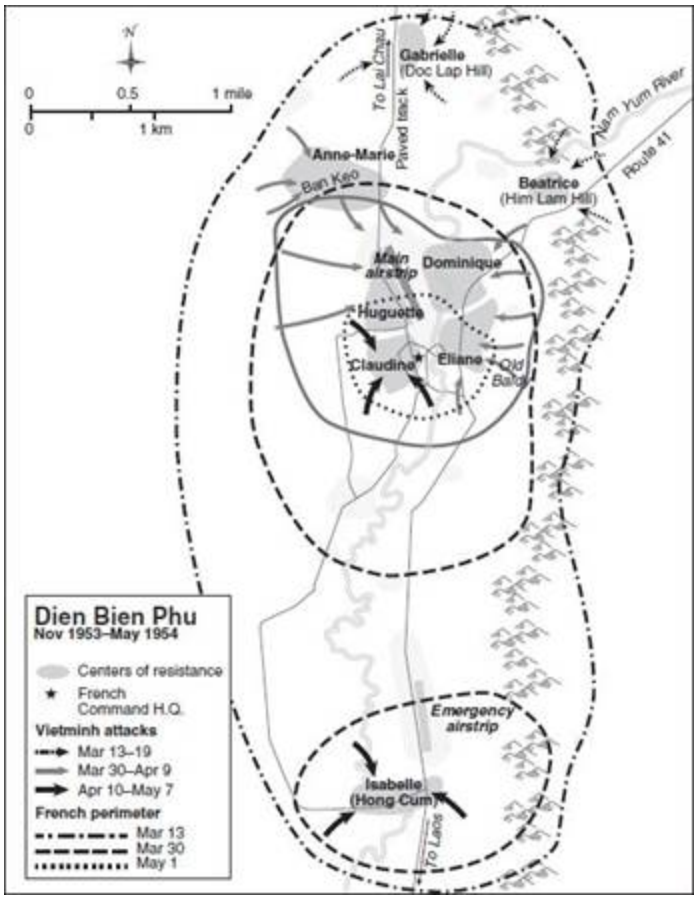


Le général Giap (deuxième à partir de la droite) mène une discussion sur les plans de bataille de la campagne Ho Chi Minh en 1975. (Avec l'aimable autorisation de la Vietnam New Agency.)

Un char PAVN franchit la porte d'entrée du palais présidentiel de Saigon, siège du gouvernement de la République du Vietnam, à 11h30 le 30 avril 1975. (Avec l'aimable autorisation de l'agence de presse vietnamienne.)

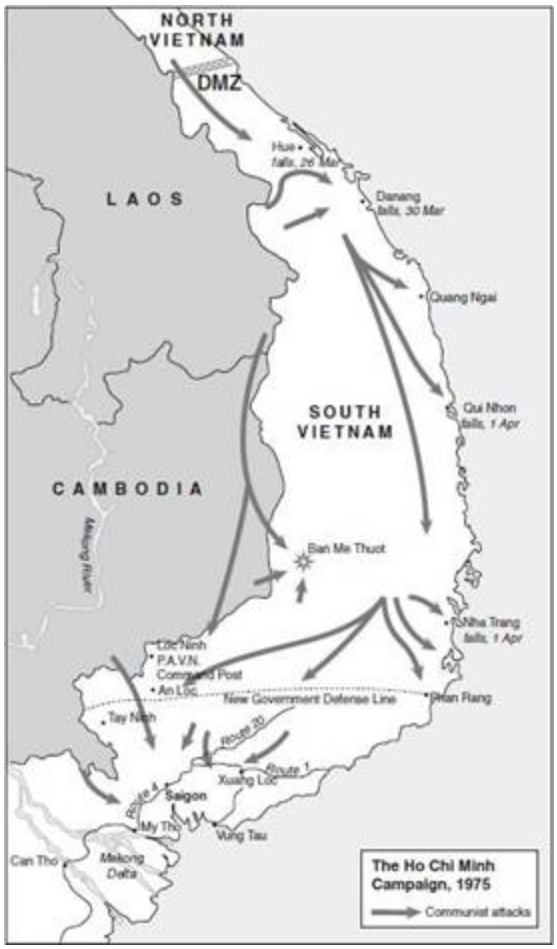
Le général Giap salue ses camarades tombés dans un sanctuaire du cimetière Vietminh de Dien Bien Phu à l'occasion du cinquantième anniversaire de la bataille (2004). (AP Photo/Richard Vogel, © Associated Press.)

CHINA
Cao Bang
Dong Khe
RC4 Offensive
Sep 1950
RC4
Langson
Lao Cai
Nov 1950
Red River
NORTH VIETNAM
Bac Kan
Operation Lea
Oct 1947
Dien Bien Phu
Vinh Yen
Jan 1951
Na San
Nov 1952
Black River
Mao Khe
Mar 1951
Hanoi
Dec 1946
Day River
Hoa Binh
Nov 1951
Phu Ly
Ninh Binh
Phat Diem
Day River Offensive
May 1951
LAOS
Major Battles in
North Vietnam
1947–1952
Viet Bac: Vietminh sanctuary-training region
De Lattre Line: FEF defense line around RR Delta
Areas lost by FEF in 1950
Major battles
Gulf of Tonkin
N
0
160 km
0
100 miles


N
0
0.5
1 mile
0
1 km
To Lai Chau
Paved track
Gabrielle
(Doc Lap Hill)
Nam Yum River
Route 41
Anne-Marie
Ban Keo
Beatrice
(Him Lam Hill)
Main airstrip
Dominique
Huguette
Claudine
Eliane
Old Base
Emergency airstrip
Isabelle
(Hong Cum)
To Laos
Dien Bien Phu
Nov 1953–May 1954
Centers of resistance
French Command H.Q.
Vietminh attacks
Mar 13–19
Mar 30–Apr 9
Apr 10–May 7
French perimeter
Mar 13
Mar 30
May 1

Key Locations:
The American War
Ho Chi Minh Trail
NORTH
VIETNAM
CHINA
Dien Bien Phu
Hanoi
Haiphong
Gulf
of
Tonkin
LAOS
Vinh
Nape Pass
Mu Gia Pass
Ben Kari Pass
Dong Hai
Quang Tri
DMZ
Tchepone
Khe
Sanh
Hue
A Shau
Danang
THAILAND
Ubon
Korat
Bolovens
Plateau
Quang Ngai
Kontum
Pleiku
Bangkok
Sisophon
Ia Drang Valley
Qui Nhon
Tonle
Sap
CAMBODIA
SOUTH
Nha Trang
Dalat
Cam Ranh
Bay
Phnom Penh
VIETNAM
Gulf
of
Thailand
Tay Ninh City
Bien Hoa
Long Binh
Saigon
Kompong Som
(Sihanoukville)
Vinh Long
Mekong Delta
SOUTH
CHINA
SEA
N
0
200 km
0
125 miles

0
150 miles
0
150 km
N
Quang Tri
Tchepone
Hue
Danang
Hoi An
Tam Ky
LAOS
THAILAND
I CORPS
Quang Ngai
Hoai Nhon
Kontum
Siem Pang
Pleiku
Qui Nhon
CAMBODIA
II CORPS
Tuy Hoa
Ban Me Thuot
Nha Trang
Loc Ninh
Dalat
An Loc
Phnom Penh
Tay Ninh
III CORPS
Phan Thiet
Saigon
Mekong Delta
IV CORPS
Quan Long
SOUTH
CHINA
SEA
Nguyen-Hue Offensive
Territorial Gains
(Mar–Sep 1972)
Areas lost by
South Vietnam
NVA attacks
Corps borders


NORTH VIETNAM
DMZ
LAOS
Hue
falls, 26 Mar
Danang
falls, 30 Mar
Quang Ngai
SOUTH VIETNAM
Qui Nhon
falls, 1 Apr
CAMBODIA
Mekong River
Ban Me Thuot
Nha Trang
falls, 1 Apr
Loc Ninh
P.A.V.N.
Command Post
An Loc
New Government Defense Line
Phan Rang
Tay Ninh
route 20
route 1
Xuang Loc
route 4
Saigon
My Tho
Vung Tau
Can Tho
Mekong
Delta
The Ho Chi Minh
Campaign, 1975
Communist attacks

1
LA REVOLUTION VIETNAMIENNE ET LE JEUNE REVOLUTIONNAIRE

Au moment où il fut admis dans la plus prestigieuse école préparatoire de Hue, l'ancienne capitale impériale du Vietnam, Vo Nguyen Giap était déjà un ardent patriote engagé à libérer le pays de ses maîtres coloniaux français. Il avait une excellente maîtrise de l'histoire de 2000 ans de résistance audacieuse du Vietnam à la domination étrangère dans les guerres contre la Chine et Kublai Khan des Mongols et un désir ardent d'apporter sa propre contribution. Comme d'autres adolescents vietnamiens idéalistes du Lycée National, pour la plupart fils d'écoliers-mandarins formés dans la tradition confucéenne et qui ont ensuite servi comme petits fonctionnaires dans le gouvernement colonial, Giap était bien conscient des vénalités de la domination française, de son écrasement et des effets d'exploitation sur la vie et les institutions de son peuple. Il jouait déjà un petit rôle dans l'essor anticolonial mouvement dirigé par une intelligentsia petite mais croissante de journalistes, d'enseignants et de petits fonctionnaires du gouvernement dans les centres urbains du Vietnam.

Le mouvement avait véritablement commencé vers 1880, alors que la France achevait sa conquête de l'Indochine. Au milieu des années 1920, l'activité politique que les Français autorisaient était menée par des dizaines de sociétés et d'associations réformistes et plusieurs partis politiques fractionnés. Beaucoup de ces organisations prônaient la collaboration avec les Français dans l'espoir de développer des institutions à l'occidentale et une émancipation progressive. D'autres opéraient clandestinement, prônant le renversement violent de l'administration coloniale vietnamienne et le remplacement de l'élite confucéenne traditionnelle du pays par des intellectuels vietnamiens formés à l'art de la politique moderne. Le service de sécurité français, la redoutable Sûreté générale, considérait le plus radical de ces partis comme une menace sérieuse pour l'autorité française. Il a conservé des dossiers détaillés sur des milliers de militants et a utilisé ses vastes pouvoirs de police pour écraser pratiquement toutes les formes

d'expression politique. Les radicaux vietnamiens ont rempli les horribles prisons du Vietnam, où des centaines de personnes sont mortes de la torture, de la famine ou aux mains des bourreaux. Mais ceux qui ont survécu à l'épreuve ont émergé avec une détermination brûlante de briser l'emprise de la France sur l'Indochine par tous les moyens nécessaires.

Un jour après l'école à Hue, un ami proche a transmis à Giap une copie d'une brochure interdite intitulée "Le colonialisme en procès". Il a été écrit par Nguyen Ai Quoc - "Nguyen le patriote" en anglais - un nationaliste vietnamien qui avait beaucoup voyagé et qui avait acquis une large notoriété à la Conférence de paix de Versailles après la Première Guerre mondiale. À Versailles, Quoc a présenté une demande passionnée d'autodétermination dans le pays colonisés d'Asie et d'Afrique. Quoc était devenu membre fondateur du Parti socialiste français et de l'Union intercoloniale, une organisation de radicaux des différentes colonies françaises qui cherchait à briser les chaînes imposées à l'expression politique indigène par la France. En 1923, il se rendit en Union soviétique pour suivre une formation formelle de révolutionnaire à l'école stalinienne des travailleurs de l'Est. « A cette époque », écrit Giap, « pour les jeunes de notre âge, Nguyen Ai Quoc était devenu . . . l'objet de nos rêves. Nous étions si avidement à la recherche de la vérité. Lire pour la première fois un livre dénonçant le colonialisme nous a inspiré tant de haine, et nous a fait vibrer. [1]

La lecture de « Colonialism on Trial » a été un événement charnière dans la vie du jeune Giap, car c'était son introduction aux maux du colonialisme tels qu'ils étaient compris par un organisateur communiste qui, au cours des quinze années suivantes, allait déjouer de nombreux rivaux pour prendre la tête de la croisade pour l'indépendance du Vietnam. L'organisation que Nguyen Ai Quoc a finalement créée pour atteindre cet objectif en mai 1941 s'appelait Viet Nam Doc lap Dong minh, la Ligue pour l'indépendance du Vietnam. Le Vietminh, comme la Ligue est devenue connue, était en fait une organisation de front politique classique, c'est-à-dire qu'elle se composait de divers groupes et classes de personnes unis autour d'un objectif ou d'une plate-forme unique mais dirigés par un seul parti. Dans le cas du Vietminh, cet objectif était clair dès le départ : mettre fin à la domination française et obtenir l'indépendance nationale au nom du peuple vietnamien. Au cours des trente-cinq années suivantes, le

front sera désigné par des noms différents, mais il sera toujours dirigé par le Parti communiste vietnamien, d'abord par Ho Chi Minh, puis, après le décès de Ho en 1969, par une dizaine de ses premiers disciples. L'un d'entre eux était Vo Nguyen Giap.

Au moment de la mort de Ho, Giap avait servi la Révolution en tant que commandant en chef des forces militaires communistes au Vietnam et ministre de la Défense pendant plus de trente ans. Aujourd'hui, Giap est largement reconnu comme l'un des trois stratèges les plus importants de la Révolution, avec Truong Chinh ("Longue Marche" en vietnamien) et Ho Chi Minh lui-même.

Les principales idées de la révolution vietnamienne que Ho a dirigées lui sont venues pour la première fois par son propre récit lorsqu'il était dans son appartement parisien au début des années 1920 en train de lire les « Thèses sur les questions nationales et coloniales » de Lénine.

Voici un passage critique de cet ouvrage :

> Avant tout, nous devons nous efforcer autant que possible de donner au mouvement paysan un caractère révolutionnaire, d'organiser les paysans et les exploités en [associations révolutionnaires appelées] soviets, et de réaliser ainsi l'union la plus étroite possible entre le prolétariat communiste d'Europe occidentale et le mouvement paysan révolutionnaire de l'Est et des pays coloniaux et assujettis. 2

A la lecture de ce passage, Ho se souvient en 1960 : « Quelle émotion, quel enthousiasme, quelle clairvoyance et quelle confiance cela m'a insufflé ! J'étais fou de joie aux larmes. Quoique assis seul dans ma chambre, je criais à haute voix comme si je m'adressais à une foule nombreuse : « Chers martyrs, compatriotes ! C'est ce dont on a besoin! C'est le chemin de la libération ! 3

Le marxisme classique - avant Lénine - avait supposé que la révolution et la lutte des classes ne pouvaient réussir que dans les sociétés capitalistes industrialisées où une classe ouvrière opprimée, le prolétariat, pourrait se soulever contre les capitalistes au pouvoir. Ho a contesté ce point de vue. Il en vint finalement à affirmer que la direction communiste ne pouvait générer une forte dynamique révolutionnaire au Vietnam qu'en unissant la paysannerie rurale aux nationalistes mécontents de la classe moyenne et au petit prolétariat dans un mouvement de front politique. Pour préserver l'unité de but, la nature communiste du front devait être obscurcie sous le manteau d'un

conseil de direction éclectique avec une plate-forme large et idéaliste évitant la doctrine communiste en faveur des objectifs d'autodétermination et de démocratie. Une fois que le front aurait renversé les impérialistes et pris le contrôle de l'État, un parti communiste discipliné et bien organisé romprait avec ses alliés non communistes (et dans certains cas, même anticommunistes), neutralisant et isolant les rivaux au sein du front, et commencer à construire l'utopie ouvrière que Marx avait toujours envisagée.

Ho possédait un éventail remarquable d'atouts personnels et politiques, dont le moindre n'était pas sa capacité à reconnaître les capacités potentielles de ses camarades. Il a vu dès le départ que Giap était parmi ses disciples les plus motivés et les plus prometteurs. Ho possédait également un magnétisme personnel unique et attrayant. Même ses adversaires s'émerveillaient de son intelligence vive et de sa modestie avunculaire. L'ascèse de « l'oncle Ho » contrastait fortement avec l'arrogance et la corruption qui tourbillonnaient autour des fonctionnaires de l'Indochine française et de leurs sbires vietnamiens. Les dirigeants nationalistes vietnamiens rivaux se querellaient constamment sur des plates-formes et des questions minutieuses d'idéologie et de méthode, tandis que Ho faisait preuve d'un don rare pour arbitrer les conflits au sein de son propre parti et pour établir des alliances temporaires avec des rivaux pour atteindre des objectifs communistes à court terme.

En tant qu'opérateur politique en général, Ho était en quelque sorte un génie de l'organisation. Il avait également une capacité presque mystique à inspirer confiance et engagement au peuple vietnamien à un degré presque impossible à imaginer pour les non-Vietnamiens. Vo Nguyen Giap, comme pratiquement tous les hommes qui ont travaillé en étroite collaboration avec Ho pendant une période prolongée, a vénéré l'homme comme un visionnaire et un vénérable sage dès la première fois qu'il a lu "Le colonialisme en procès".

Bien plus que toute autre figure de la scène nationaliste à la fin des années 1920 et 1930, l'oncle Ho possédait une profonde empathie pour le sort des quelque 15 millions de paysans qui représentaient 90 % de la population vietnamienne. Plus important encore, il a senti leur potentiel révolutionnaire explosif. Bien qu'ils manquaient de ce que les communistes vietnamiens appelaient la « conscience politique », ils étaient un peuple extraordinairement résilient et ingénieux. Ho ne

doutait pas qu'un petit groupe de cadres communistes hautement qualifiés puisse mobiliser la paysannerie par un programme d'endoctrinement intensif conçu pour créer, en fait, une façon unifiée de penser. Comme Ho l'a écrit dans un article de 1927, Giap aurait sûrement lu et étudié,

> La victoire de la révolution prolétarienne est impossible dans les pays ruraux et semi-ruraux si le prolétariat révolutionnaire n'est pas activement soutenu par la masse de la population paysanne. . . . En Chine, en Inde, en Amérique latine. . . l'allié décisif du prolétariat dans la révolution sera la population paysanne. Ce n'est que si la vague révolutionnaire met en mouvement les masses rurales sous la direction du prolétariat que la révolution pourra triompher. D'où l'importance exceptionnelle de l'agitation du Parti dans les campagnes. 4

D'une manière générale, la popularité croissante du communisme dans le Vietnam d'avant la Seconde Guerre mondiale était inextricablement liée aux effets corrosifs et débilitants du colonialisme français sur le peuple vietnamien - sur ses moyens traditionnels de gagner sa vie et de structurer sa société. Comme l'a dit un agent américain actif au Vietnam pendant la Seconde Guerre mondiale, « le colonialisme français en Indochine [était] l'un des pires exemples possibles de péonage [et] de mépris des droits de l'homme. . . les Vietnamiens avaient été cruellement exploités, brutalement maltraités et généralement utilisés comme biens français. . . ” 5 La domination française ébranla les Vietnamiens jusque dans leurs fondements, créant d'énormes bouleversements sociaux et détruisant les rythmes séculaires de la vie villageoise qui définissaient la vie et le travail au Vietnam.

En 1885, la France avait vaincu un mouvement de résistance soutenu mais désorganisé dirigé par l'élite confucéenne-mandarine, entraînant la perte de la légitimité de cette élite. Pendant ce temps, la commercialisation de l'agriculture a conduit à une concentration rapide de la propriété foncière entre les mains d'hommes d'affaires français et d'un petit nombre de Vietnamiens pro-français, avec des effets catastrophiques pour les paysans. Des centaines de milliers de paysans ont perdu leurs petites parcelles de terres arables et ont été forcés de travailler pour des salaires pitoyablement bas. Les pauvres étaient encore plus appauvris par les impôts élevés et l'extorsion des fonctionnaires coloniaux locaux, pour la plupart vietnamiens.

Les paysans au bord de la famine ont fui par milliers vers les quelques villes. La plupart ne pouvaient trouver que des emplois mal rémunérés dans les usines, les mines de charbon et les plantations de caoutchouc, où ils travaillaient de longues heures pour une bouchée de pain et étaient constamment soumis à des châtiments corporels. Le prolétariat vietnamien était en effet asservi par ses maîtres coloniaux vénaux. Le communisme et les diverses organisations de façade qu'il a créées et dirigées semblaient offrir aux Vietnamiens une voie claire et inspirante vers la libération, l'autodétermination et les nombreux avantages de la vie moderne que leur refusait l'exploitation française.

Les dirigeants communistes vietnamiens des années 1920 et 1930 ne se faisaient aucune illusion sur l'imminence d'un soulèvement national. La patience et le discernement de la direction étaient essentiels pour développer la conscience politique des masses et détruire l'autorité des oppresseurs. Agir avant le moment était propice à la défaite et au désastre. Ho et d'autres premiers communistes ont utilisé l'ancienne notion vietnamienne de thoi co, qui se traduit approximativement par "moment opportun" mais évoque ce qu'un éminent spécialiste de la pensée révolutionnaire vietnamienne appelle une "sensation profonde, voire mystique, du moment approprié pour l'action". Lorsque « le joug des classes dominantes est devenu intolérable, et que les masses villageoises sont en pleine effervescence révolutionnaire et prêtes à lutter activement contre l'ordre établi », écrit Ho, des unités de guérilla peuvent se former pour harceler les forces gouvernementales, s'emparer des armes pour étendre le pouvoir des révolutionnaires et protéger un gouvernement fantôme connu parmi les révolutionnaires comme l'infrastructure politique. Les idées naissantes de Ho sur les combats de guérilla ont touché une corde sensible chez le jeune Giap, car il s'était toujours vivement intéressé à l'histoire de la résistance vietnamienne - une histoire dans laquelle les thèmes de la guerre prolongée et des tactiques de guérilla occupaient une place exceptionnellement importante.

LES PREMIÈRES ANNÉES DE GIAP

Vo Nguyen Giap est né le 25 août 1911 à An Xa, province de Quang Binh. Quang Binh lui-même est situé dans l'Annam, le col étroit du Vietnam entre ses deux grands deltas, où la résistance à la domination française

à la fin du XIXe et au début du XXe siècle avait été plus forte et plus soutenue qu'ailleurs. Le père du futur général, Vo Quang Nghiem, était un mandarin de rang inférieur mais très respecté dans l'administration coloniale. En plus de son travail de greffier municipal chargé de préparer et dispensant des documents officiels du gouvernement, Nghiem a travaillé dans les rizières en tant qu'agriculteur et a offert ses services comme tuteur de lecture aux enfants d'An Xa. La mère de Giap, Nguyen Thi Kien, adorait travailler le sol, cultivant du riz et des patates douces. Comme son mari, Kien était passionnément engagée pour l'indépendance du Vietnam.

Le grand-père maternel de Giap avait été un commandant rebelle lors du soulèvement avorté de Can Vuong en 1885. Ses deux parents récitaient des poèmes et des histoires qu'ils avaient appris dans leur enfance sur la résistance et les rébellions qui éclataient à grande fréquence alors que la France consolidait son contrôle sur toute l'Indochine. « Les souvenirs de la résistance contre l'occupation étaient encore très frais [pendant mon enfance] », a écrit Giap. « Le soir, à la lueur de la lampe à huile, ma mère me racontait souvent les épreuves éprouvantes qu'elle avait subies lors de la campagne de Can Vuong, à laquelle mon père avait participé [tout jeune]. . . Je me souviens encore de ma première enfance profondément baignée de sentiments d'amour pour notre pays. [8]

Des signes de brillance académique sont apparus tôt. Comme la plupart de la douzaine d'hommes qui allaient diriger le Parti communiste du Vietnam, Giap était membre d'une infime minorité de jeunes Vietnamiens à être éduqués au-delà du lycée. La plupart des élèves du prestigieux Lycée National de Hue étaient les fils des colons français, destinés à des études universitaires et à des carrières dans le gouvernement, le droit ou d'autres professions, mais de nombreux futurs dirigeants vietnamiens y ont étudié, notamment Ho Chi Minh, Pham Van Dong et Ngo Dinh Diem, qui ont dirigé le gouvernement sud-vietnamien de 1955 à 1963.

Les cours étaient donnés en langue française. Le programme était semblable à celui des meilleures écoles de Paris : littérature et histoire françaises, géographie, en particulier la géographie de tout l'empire français, philosophie, physique et chimie. Le vietnamien était enseigné comme langue et littérature «secondes». Au dire de tous, Giap était l'un des meilleurs élèves de l'école. Il a obtenu le deuxième plus haut de

tous les candidats à l'examen d'entrée et s'est régulièrement classé premier de sa classe sur le plan académique.

C'est à Hue que le radical en herbe a commencé à étudier la politique mondiale contemporaine et l'histoire militaire à son rythme, établissant une habitude de lecture et d'étude voraces pour la vie. Après l'école, il rendait souvent visite à Phan Boi Chau, qui avait dirigé un mouvement de résistance au tournant du XXe siècle. Phan a appelé au renversement de la domination française, à l'établissement d'une monarchie constitutionnelle sur les lignes japonaises et à la construction des institutions sociales et éducatives occidentales. Phan Ban Chau et ses partisans savaient peu comment diffuser leur plate-forme auprès de la paysannerie ou défier l'emprise de fer de la France sur les institutions politiques du pays, et le mouvement s'est estompé dans l'histoire lorsque Phan a été arrêté pour sédition dans le sud de la Chine par la Süreté française en 1925. Après avoir confiné Phan en résidence surveillée à Hue, les Français, pour des raisons qui restent obscures, lui ont néanmoins permis de rencontrer régulièrement des écoliers admiratifs comme Giap, soucieux de s'informer sur la politique de la résistance.

Au Lycée National, appelé le Quoc Hoc en vietnamien, le penchant de Giap pour défier les autorités françaises s'est d'abord manifesté. Il s'est joint à de nombreuses manifestations contre la répression gouvernementale de la dissidence, des impôts et des loyers élevés et de la corruption dans l'administration coloniale. Lorsqu'un camarade de classe connu pour avoir exprimé des idées anticoloniales a été expulsé pour avoir triché à un examen, Giap a affirmé que le directeur avait fabriqué l'accusation parce qu'il n'approuvait pas les opinions politiques de l'étudiant. En 1926, il organisa une manifestation pour « quitter l'école » dans tout Hue. Sans surprise, il a été rapidement expulsé du Lycée et sommé de retourner dans son village natal.

Peu de temps après son retour chez ses parents à An Xa, il écrit et publie son premier article de journalisme dans un journal francophone de Saigon. "A bas le tyran de Quoc Hoc" a offert aux lecteurs un compte rendu de la manifestation contre l'abandon de l'école et un portrait critique de son ancien directeur. Contre la directive des autorités coloniales, Giap retourna bientôt à Hué, où il noua de nouveaux contacts radicaux, commença à lire beaucoup dans la littérature communiste et travailla clandestinement dans une importante société

secrète appelée le Tan Viet. L'organisation comprenait un large éventail d'activistes anticolonialistes. Son objectif principal, écrira plus tard Giap, "était de mener d'abord une révolution nationale, puis une révolution mondiale". [9] Young Giap a presque certainement formé la première cellule communiste au sein de l'organisation ; l'aile radicale du Tan Viet s'est rapidement scindée en un parti politique explicitement communiste, l'une des trois organisations communistes distinctes que Ho Chi Minh devait unifier en 1930 sous le nom de Parti communiste vietnamien.

De retour à Hue à la fin des années 1920, Giap a trouvé un travail rémunéré en tant que journaliste politique dans un journal réformiste modéré, écrivant pour la presse radicale clandestine sous divers pseudonymes. Il a participé à une série de protestations qui se sont transformées en un soulèvement spontané dans les provinces de l'Annam de Nghe An et Ha Tin au printemps et à l'été 1930. Une grave famine, couplé aux effets draconiens de la Grande Dépression et de la lassitude du gouvernement, a incité un parti nationaliste de premier plan, le VNQDD, à attaquer un poste de l'armée française. Mal coordonnée, la force d'assaut fut rapidement et brutalement réprimée, mais l'incident déclencha une foule de soulèvements spontanés dans les usines et dans les villages de la région.

Au moins un de ses biographes, John Colvin, affirme que Giap a officiellement rejoint la Ligue de la jeunesse révolutionnaire de Ho (RYL) en 1930, bien que, comme pour de nombreuses affirmations sur les débuts de Giap, la corroboration manque. Certes, il aurait été favorablement disposé envers toute organisation fondée par Ho. En 1930, le RYL, avec 1 000 membres et cellules dans les trois régions du Vietnam, était devenu la principale menace subversive aux yeux de l'appareil de collecte de renseignements français. L'ascension fulgurante de Giap au sein du Parti communiste dans les années 1930 suggère assez fortement que s'il n'était pas officiellement membre du RYL, il avait au moins attiré l'attention de son fondateur et avait noué des liens avec ses partisans les plus prometteurs.

Les agents communistes ont tenté de capitaliser sur le mécontentement et les troubles populaires en orchestrant des manifestations et des marches de protestation, dont beaucoup ont rapidement dégénéré en assauts violents contre l'autorité coloniale. Les installations gouvernementales dans les villages et les villes ont été

envahies et incendiées, et les fonctionnaires et propriétaires terriens coloniaux vietnamiens ont été exécutés par des foules en colère. Les autorités françaises ont qualifié le début des années 1930 de « Terreur rouge ». Dans des dizaines de villages, les communistes ont formé des associations gouvernementales locales, appelées soviets, pour rendre la justice justicière, réduire les loyers et redistribuer les terres aux paysans les plus pauvres.

La réponse française a été rapide et brutale. Une marche sur la ville de Vinh par des civils protestant contre les conditions dans la campagne a été mitraillée par des combattants français, tuant environ 200 personnes. Les villages et le bétail où les communistes avaient installé des soviets ont été rasés par les légionnaires étrangers. Quelque quatre-vingts communistes présumés ont été exécutés et le Comité central du Parti - son organe directeur - a été capturé à Saigon. Vo Nguyen Giap faisait partie des 10 000 radicaux arrêtés par la Sûreté et jugés pour sédition.

Les faits concernant son emprisonnement derrière les murs sinistres du pénitencier de Lao Bao, près de la frontière laotienne, restent flous, car Giap a rarement parlé publiquement de son séjour en prison. Il a apparemment été condamné à deux ans de travaux forcés au début de 1931 et a purgé au moins trois mois et peut-être jusqu'à quinze mois.

C'est en prison qu'il rencontre une jolie jeune fille de quinze ans aux penchants radicaux et à la haine de l'autorité française à l'image de la sienne. Elle s'appelait Nguyen Thi Quang Thai. À la fin de 1938, environ six ans après la sortie de prison des deux, Giap l'épousa. Elle lui donna bientôt une fille. Les proches de Giap ont rapporté qu'il n'avait jamais été aussi heureux que pendant la brève période, peut-être trois ans, où lui, Quang Thai et leur fille vivaient ensemble en tant que famille.

Fait intéressant, il se peut très bien que Giap ait dû sa libération anticipée de Lao Bao à l'intervention d'un personnage puissant de la Sûreté générale, Louis Marty. La Sûreté avait ouvert un dossier sur Giap à l'époque de Quoc Hoc ; Marty a apparemment tenté de se lier d'amitié avec Giap dans le but de le détourner de la voie de la révolution vers la voie du service au nom de la France. Un rapport de renseignement américain trouvé dans les archives d'Indochine maintenant situées à l'Université Texas Tech suggère que Marty a cherché à utiliser Giap comme agent de liaison entre les communistes et la Sûreté à la fin des années 1930, lorsqu'un gouvernement du Front populaire à Paris

favorable au Parti communiste français a autorisé les communistes d'Indochine à fonctionner au grand jour. À la suite des activités élargies du Parti, les communistes ont acquis une nouvelle légitimité aux yeux des éléments progressistes de la société vietnamienne.

Il semble que Marty ait ouvert la voie à Giap pour reprendre son éducation formelle. Il aurait été impossible pour un ancien prisonnier politique en Indochine avec une longue histoire d'activité anticoloniale d'être admis au Lycée Albert Sarraut à Hanoï, la meilleure école préparatoire de tout le Vietnam, et une passerelle vers des études supérieures à l'Université de Hanoï. , sans sponsor influent. En 1934, après une année d'études assidues, Giap obtient son baccalauréat de Sarraut, avec d'excellentes notes en philosophie. Peu de temps après, il a été admis à la faculté de droit de l'Université de Hanoï pour obtenir un diplôme en droit et en économie politique. Il obtient l'équivalent d'une maîtrise occidentale en 1937.

Pendant ses études universitaires, Giap a fait preuve d'une énergie et d'un dynamisme explosifs qui deviendront sa marque de fabrique dans les longues guerres contre les Français et les États-Unis. Tout en poursuivant des études doctorales, il a travaillé le matin comme professeur d'histoire au lycée Thang Long à Hanoï. Selon l'un de ses professeurs, il fut le plus brillant étudiant en économie politique de l'année universitaire 1938. Chaque année, un économiste senior de Paris sélectionnait un étudiant vietnamien pour une prestigieuse bourse d'études supérieures à Paris. Dans 1938, cet économiste n'est autre que Gaéton Pirou, directeur de cabinet du Premier ministre français Paul Daumier. Pirou a offert la bourse à Giap, qui l'a rapidement refusée. Il n'abandonnerait pas ses camarades dans la poursuite de la libération nationale.

Giap considérait clairement ses fonctions d'enseignement de l'histoire comme faisant partie de sa contribution à la révolution naissante. L'un de ses objectifs à Thang Long, où il enseignait à des garçons de quatorze à dix-huit ans, était «d'imprégner mes élèves de patriotisme». [10] Un de ses élèves, un futur ambassadeur aux États-Unis nommé Bui Diem, se souvient que le futur commandant en chef était « possédé par les démons de la révolution et de la bataille ». [11]

C'est par le biais du journalisme que Giap rencontre deux autres futurs géants du mouvement communiste : Pham Van Dong, futur Premier ministre de la République socialiste du Vietnam, et Truong

Chinh, le brillant stratège révolutionnaire. Les trois hommes ont rédigé des articles pour le journal de langue française Le Travail en 1937. Giap a également écrit pour des journaux radicaux à Hanoï, dont plusieurs ont été fermés pour leurs attaques contre l'administration coloniale.

Au fur et à mesure que son engagement envers le Parti communiste se solidifiait et que ses responsabilités augmentaient, Giap abandonna sa poursuite d'un doctorat à l'université. La nature exacte de ses activités subversives en 1939 et 1940 reste obscure. Il a écrit prodigieusement pour des journaux réformistes radicaux. En 1939, lui et Truong Chinh ont publié un livre très influent (utilisant des pseudonymes) intitulé The Peasant Problem 1937–1938. Il offrait une discussion nuancée sur le rôle de la paysannerie dans la politique vietnamienne.

Giap était sans aucun doute satisfait de la croissance de la réputation du Parti en tant qu'ardent défenseur des intérêts des ouvriers et des paysans et en tant que partisan le plus discipliné et le plus efficace de la libération nationale. Selon les statistiques françaises, au début de 1939, le Parti comptait 2 000 membres et 40 000 partisans. [12] S'inspirant de Staline, le Parti au Vietnam avait minimisé la lutte des classes contre les puissances occidentales en faveur de la résistance aux maux du fascisme mondial (c'est-à-dire l'Allemagne et le Japon). Maintenant, alors que la France était préoccupée par la menace croissante de l'ascendant allemand, la stratégie du Parti accordait une fois de plus la plus haute priorité à la libération nationale de l'impérialisme français. [13]

Pendant ce temps, Ho Chi Minh avait quitté Moscou pour la Chine à la fin de 1938 et s'était attaché à la huitième armée de route de Mao, puis s'était uni dans une alliance difficile avec Chiang Kai-shek dans une guerre brutale contre l'armée impériale japonaise. Armée. Selon l'un de ses biographes, Ho a passé environ deux ans à écrire des articles sur la guerre de Mao contre le Japon et à digérer les tactiques de la guérilla. [14] Compte tenu des formidables responsabilités militaires confiées à Giap par Ho dans les années 1940 - il lui serait demandé de superviser le développement des forces armées révolutionnaires -, il semble raisonnable de supposer que Giap a étudié en profondeur les articles de Ho sur la guerre en Chine, ainsi que les brillantes conférences de Mao sur la guérilla publiées en 1938, et le récit de TE Lawrence de son passage dans la Première Guerre mondiale en tant que conseiller de

l'insurrection arabe contre les Turcs. Juste avant le déclenchement de la guerre de résistance en 1946, Giap a déclaré au général français Raoul Salan : « Mon évangile de combat est les sept piliers de la sagesse de TE Lawrence . Je ne m'en passe jamais. [15]

La guerre de guérilla n'était bien sûr pas une création des communistes ou de Lawrence - le peuple vietnamien avait une longue tradition d'opérations de guérilla prolongées dans ses luttes contre la Chine, le Champa et les Mongols. En fait, les forces de guérilla (généralement de petits groupes d'insurgés légèrement armés et formés de manière informelle) ont opéré partout dans le monde pendant des siècles, et la guérilla a joué un rôle important dans l'élaboration de l'issue des guerres au sein et entre les États-nations depuis que les nations telles que nous les connaissons elles sont apparues pour la première fois au Moyen Âge.

Avant la fin des années 1930, Giap avait commencé à appliquer ce qu'il avait appris de son étude à la situation très fluide au Vietnam. La guerre imminente contre la France nécessiterait des unités de guérilla formées non seulement à la tactique militaire, mais aussi à l'idéologie révolutionnaire, car les guérilleros seraient des prosélytes aussi bien que des soldats, vivant parmi le peuple et diffusant les méthodes et les doctrines du credo révolutionnaire. Les cadres politiques opérant sous la protection de la guérilla travailleraient à convertir la paysannerie apolitique à la lutte révolutionnaire.

C'est ainsi que Giap, chargé d'éduquer la direction du Parti en matière militaire, réfléchit aux questions cruciales : comment des unités de guérilla pourraient-elles être formées et déployées au mieux pour étendre les zones de base où le peuple vietnamien leur fournirait des moyens de subsistance, un soutien moral et renseignement sur les forces françaises ? Comment, à leur tour, les guérilleros pourraient-ils être protégés des prédations de troupes françaises bien armées et technologiquement sophistiquées ? Comment la puissance militaire et l'agitation politique pourraient-elles fonctionner en symbiose dans une guerre contre la domination coloniale ?

Il semble clair à la lecture des écrits de Giap et des décisions de commandement que, de tous les stratèges militaires qu'il a rencontrés avant de prendre ses fonctions armes et construit une armée, Mao Zedong était le plus influent. Étrangement, Giap mentionne rarement Mao dans ses écrits sur la guerre, même si sa dette envers l'homme est

universellement reconnue par tous ceux qui étudient sérieusement les guerres du Vietnam au XXe siècle. Mao, comme Ho, comprenait que le plus grand atout dans la lutte pour établir un État communiste était le potentiel révolutionnaire de la paysannerie. Mao, écrit Samuel Griffith, un sinologue qui a servi avec les Marines américains dans des opérations de guérilla en Amérique centrale, « a bien comparé les guérilleros aux poissons et les gens à l'eau dans laquelle ils nagent. Si la température politique est bonne, les poissons, aussi peu nombreux soient-ils, prospéreront et proliféreront. C'est donc la principale préoccupation de tous les chefs de la guérilla d'amener l'eau à la bonne température et de la maintenir. 16 Giap a pris cette notion à cœur et ne l'a jamais lâchée. Sa façon de faire la guerre serait, bien sûr, affinée et modifiée à la lumière de ses expériences en trente ans de bataille continue, mais plusieurs de ses idées fondamentales peuvent être appréhendées dans les premières pages du classique de Mao de 1938, On Guerrilla War :

> La guérilla a des qualités et des objectifs qui lui sont propres. C'est une arme qu'une nation inférieure en armes et en équipement militaire peut employer contre une nation agressive plus puissante. Lorsque l'envahisseur pénètre profondément au cœur du pays le plus faible et occupe son territoire d'une manière cruelle et oppressive, il ne fait aucun doute que les conditions de terrain, de climat et de société en général constituent des obstacles à son progrès et peuvent être utilisés à son avantage par ceux qui qui s'opposent à lui. . . . Parce que la guérilla émane essentiellement des masses et est soutenue par elles, elle ne peut ni exister ni prospérer si elle se sépare de leurs sympathies et de leur coopération. . . Dans la guérilla, choisissez la tactique consistant à donner l'impression de venir de l'est et d'attaquer par l'ouest ; évitez le solide, attaquez le creux; attaque; retirer; donner un coup de foudre, chercher une décision éclair. Lorsque les guérilleros engagent un ennemi plus fort, ils se retirent lorsqu'il avance; le harceler lorsqu'il s'arrête; frappez-le quand il est fatigué; le poursuivre quand il se retire. Dans la stratégie de guérilla, l'arrière, les flancs et autres points vulnérables de l'ennemi sont ses points vitaux, et c'est là qu'il doit être harcelé, attaqué, dispersé, épuisé et anéanti. 17

En septembre 1939, Hitler envahit la Pologne. La Seconde Guerre mondiale avait commencé. Le pacte de non-agression nazi-soviétique d'août 1939 indiquait clairement que Staline avait abandonné ses efforts pour former un front uni avec les démocraties occidentales contre Hitler. Les communistes en France ont été transformés de alliés patriotiques en ennemis de l'État. Les partis communistes en France et dans toutes ses colonies furent déclarés illégaux ; plusieurs milliers de

communistes ont été arrêtés par la Sûreté au Vietnam bien que Giap ait pu esquiver l'arrestation, et Ho était alors hors de portée, recrutant et s'organisant dans la communauté vietnamienne en exil dans le sud de la Chine.

Le Parti au Vietnam a dû passer rapidement à des activités clandestines dans les campagnes et abandonner le travail d'endoctrinement dans les centres urbains. À l'été 1940, l'Allemagne avait conquis la France et le régime de Vichy se trouva sous la pression de l'allié de l'Allemagne, le Japon, pour permettre aux Japonais de déployer des troupes et d'établir des bases au Vietnam afin de mener des attaques contre les Chinois et, avant aussi longtemps, pour faire la guerre aux États-Unis et à la Grande-Bretagne à travers l'océan Pacifique. En septembre 1940, les Japonais entrent en force au Vietnam. Ils étaient les nouveaux maîtres du Vietnam, en dépit d'un accord salvateur que la France avait conclu avec le Japon qui reconnaissait officiellement la souveraineté française en Indochine et permettait à la police de l'administration coloniale française d'administrer les affaires politiques et économiques au jour le jour. Les communistes vietnamiens ont salué ces développements, car ils ont senti plus d'opportunités que de dangers dans les jours à venir. Pour Giap, et pour la Révolution, la Seconde Guerre mondiale allait tout changer.

2
BROUILLEMENT ET OPPORTUNITÉ : LA SECONDE GUERRE MONDIALE

La Seconde Guerre mondiale a porté un coup fatal au colonialisme en réveillant des aspirations nationalistes passionnées chez les peuples colonisés d'Asie et d'Afrique. Les grandes puissances envisageaient leur longue guerre contre l'Axe comme une lutte d'hommes libres contre les forces de la tyrannie et des ténèbres. Selon l'historique Charte de l'Atlantique signée par la Grande-Bretagne et les États-Unis en août 1941, le monde d'après-guerre devait être façonné selon les principes éclairés de l'autodétermination et du respect des droits de l'homme de tous, et de nouveaux gouvernements seraient construits selon les principes occidentaux. lignes démocratiques. Les empires d'avant-guerre seraient démantelés, mais les circonstances dictaient que le démembrement se ferait probablement lentement et délibérément selon un processus encore indéfini. Malgré leurs nobles déclarations de liberté et d'égalité pour tous les peuples, les anciens empires n'étaient pas susceptibles d'abandonner facilement les possessions qu'ils avaient exploitées pour les ressources naturelles, la main-d'œuvre bon marché, et le commerce. Leurs efforts pour garder le contrôle allaient forcément se heurter à la vague montante de nationalisme et à la soif d'indépendance sans entraves que la guerre avait tant contribué à déchaîner dans le monde sous-développé. Au Vietnam, l'affrontement devait être particulièrement complexe et houleux, car dans très peu de pays colonisés la guerre avait produit un mouvement d'indépendance aussi résilient, discipliné ou habilement dirigé.

Comme nous le verrons, à la fin de la guerre, les communistes sous Ho Chi Minh avaient unifié les factions nationalistes du pays dans une organisation de front classique, s'étaient imposés comme la voix du peuple vietnamien et avaient même réussi à prendre temporairement le contrôle du pays après que les Français l'administration a été totalement humiliée militairement lors d'un coup d'État par l'armée

japonaise au printemps 1945. Le fait que les Japonais étaient clairement au bord de la défaite aux mains des Britanniques et des Américains n'a fait que confirmer la faiblesse de la France aux yeux des patriotes vietnamiens de toutes les rayures.

La France avait été au début de la guerre le deuxième plus grand empire du monde, couvrant plus de 6 millions de kilomètres carrés et contenant 80 millions d'âmes. Ses colonies en Afrique équatoriale et occidentale étaient ensemble aussi grandes que les États-Unis. Elle possédait également d'importantes participations en Afrique du Nord et dans les Caraïbes, et était un acteur clé au Moyen-Orient. La défaite humiliante de la France aux mains de l'Allemagne et la perte de l'Indochine - le joyau de la couronne de l'Empire - au profit des Japonais ont eu un effet dévastateur sur son sentiment de grande puissance. Bien plus que la Grande-Bretagne, la récupération des possessions les plus importantes de son empire d'avant-guerre est devenue essentielle pour restaurer l'honneur de la France et sa juste place d'influence dans les affaires internationales.

Le problème était qu'à quelques exceptions près, les principaux hommes politiques français, en particulier l'impérieux général Charles de Gaulle, qui sortit de la guerre comme la figure la plus puissante de France, ne pouvaient pas voir que, selon les mots de Fredrik Logevall, les événements du Monde La Seconde Guerre mondiale avait « porté un coup à l'autorité impériale [française] dont elle ne se remettrait jamais complètement ». [1] Alors que la guerre touchait à sa fin dramatique, « de Gaulle parlait de la cohésion, du lien indéfectible entre la France métropolitaine et ses territoires d'outre-mer. Comme tant d'autres dans le mouvement français libre, il n'a pas compris que les peuples coloniaux pouvaient considérer la libération de la domination étrangère aussi importante que lui. [2] Aux yeux de de Gaulle, quelques vagues concessions en guise de droits politiques et d'opportunités économiques aux Indochinois étaient certes du domaine du possible - peut-être même une sorte d'indépendance limitée au sein d'une Union française - mais une véritable indépendance pour le Vietnam était impensable. La France devait conserver le contrôle ultime du développement économique et de la politique étrangère du Vietnam et de son armée.

Le succès remarquable des communistes de Ho entre 1940 et 1945 était dû en grande partie à leur prescience à lire la trajectoire de la

guerre mondiale et à développer une stratégie ingénieuse pour tirer parti de cette trajectoire. La faiblesse de la France en Indochine s'est d'abord manifestée lorsqu'elle a été humiliée par l'Allemagne nazie en juin 1940, puis, trois mois plus tard, forcée d'autoriser le Japon à occuper le Vietnam. Les Japonais étaient totalement indifférents aux aspirations vietnamiennes à l'indépendance - l'avoir accordée aurait été une distraction de leur plan global. Ils se sont contentés de s'entendre avec l'administration coloniale française, la laissant chargée de gouverner le pays et de maintenir l'ordre public en dehors des principales villes, où les Japonais eux-mêmes étaient retranchés.

Ho et ses lieutenants ont reconnu très tôt que ces événements pourraient conduire à une poussée potentiellement explosive du nationalisme vietnamien. Cette poussée leur offrirait une occasion en or d'établir un contrôle sur les nationalistes du pays dominés par les factions et de commencer à construire une infrastructure politique alternative parmi la paysannerie. Lorsque la guerre s'est terminée par la victoire des Alliés - comme Ho et Giap l'avaient cru - leur mouvement pourrait profiter du chaos et de la dislocation qui en résulteraient, sortir en force de l'arrière-pays et prendre les rênes du pouvoir à Hanoï et Saigon. Ils espéraient sincèrement dès les premiers jours de la guerre qu'ils seraient en mesure d'obtenir à la fois une aide matérielle et un soutien moral des États-Unis à la suite de la capitulation japonaise et d'un empire français très affaibli et discrédité.

Pour atteindre ces objectifs ambitieux, il faudrait établir une organisation de front et garder le contrôle, fût-il clandestin, du programme du front entre les mains des communistes. Ce front serait bientôt connu dans le monde sous le nom de Vietminh. Les objectifs du front tels que les concevaient Ho et Giap étaient en réalité assez simples et le resteront tout au long de la guerre de résistance avec la France (1946-1954) : mobiliser la paysannerie derrière le front et utiliser sa force collective et les techniques d'organisation communistes pour construire un appareil politico-militaire qui serait assez fort pour faire la guerre à la France si elle tentait de rétablir son hégémonie d'avant-guerre.

Vo Nguyen Giap a joué un rôle extrêmement important dans le mouvement révolutionnaire pendant la Seconde Guerre mondiale, car Ho Chi Minh lui a confié responsabilité principale de l'organisation de cet appareil politico-militaire, d'abord dans les jungles et les montagnes

du nord du Tonkin - l'emplacement de la première zone de base à grande échelle des communistes, ou "zone libérée" - puis plus au sud vers le delta du fleuve Rouge, avec ses 7 millions d'habitants et ses vastes ressources naturelles.

LE VIETNAM ET LE DECLENCHEMENT DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE

La déclaration de guerre de la France contre l'Allemagne a forcé Paris à redéployer ses forces indochinoises en France pour renforcer son armée pour la guerre en Europe. La faiblesse militaire de la France a offert de grandes opportunités aux communistes bien organisés. Cela n'a pas échappé au commandant français en Indochine, l'amiral Jean Decoux, qui a appelé à une répression « totale et rapide » du Parti. Pendant plusieurs mois, la Sûreté traque impitoyablement ses chefs, emprisonnant plusieurs et forçant d'autres à se cacher. Giap lui-même a échappé de justesse à l'emprisonnement dans la «Terreur blanche». Il est entré dans la clandestinité à Hanoï, bien que temporairement, tandis que la plupart des dirigeants de la Révolution se sont dispersés dans les montagnes du nord du Tonkin ou du sud de la Chine pour se regrouper et peser leurs options.

L'Empire impérial du Japon a rapidement capitalisé sur la faiblesse de la France. Quelque 6 500 soldats japonais ont occupé le Vietnam en septembre 1940, quelques mois seulement après la reddition de la France à Hitler. Après avoir contraint le régime de Vichy à signer un accord "permettant" l'occupation, les Japonais ont permis aux Français de conserver l'autonomie titulaire en matière civile, ainsi que la responsabilité du maintien de l'ordre dans les campagnes. Mais il n'y avait aucun doute sur qui tenait les rênes du pouvoir au Vietnam : Tokyo donnait le ton, les Français chantaient.

L'armée japonaise a confirmé sa domination au Vietnam en attaquant les avant-postes militaires français dans tout le nord alors qu'elle traversait le pays depuis le sud de la Chine, mettant en déroute de nombreuses garnisons françaises. L'affrontement franco-japonais a été rapidement résolu par la diplomatie, mais pas avant que les communistes vietnamiens aient choisi de profiter du chaos qui s'ensuivit dans le nord du Vietnam en lançant une série de

soulèvements non coordonnés contre les Français et les Japonais au nom de l'indépendance vietnamienne. La rébellion de Bac Son a été la plus importante de ces soulèvements. Il a été lancé en octobre 1940, alors que plusieurs guérilleros vietnamiens des unités ont attaqué les forces françaises en retraite dans l'espoir de prendre pied dans le nord du Tonkin. Les guérilleros ont réussi à établir des administrations locales de villages et de districts, mais en quelques mois, les Français avaient écrasé la plupart des unités de guérilla ou les avaient dispersées profondément dans les montagnes.

Pourtant, les soulèvements prématurés ont été utiles au Parti. Giap a tiré une leçon précieuse de l'échec du soulèvement de Bac Son : une action militaire sans préparation politique et militaire appropriée était vouée à l'échec. Depuis les premiers jours de la Seconde Guerre mondiale jusqu'à la prise de Saigon par les communistes en 1975, Giap a souvent exhorté les dirigeants communistes locaux et leurs forces rétives à résister à la tentation de prendre les armes et de lancer des opérations offensives avant d'être sûrs que les conditions locales dans la campagne favorisé le succès. En fait, pendant les premières années de la guerre contre la France, Giap s'est joint à Ho pour décourager l'aventurisme militaire parce qu'il menaçait l'expansion des forces politiques et militaires du mouvement.

Les rébellions de l'automne 1940 ont également fourni à la Révolution un atout vital : un noyau de combattants de la guérilla aguerris au combat et ayant de solides bases dans la tactique des petites unités. Les plus puissants d'entre eux étaient les hommes d'une vingtaine de pelotons commandés par un Nung, Chu Van Tan. (Les Nungs sont des Vietnamiens non ethniques qui vivent dans les collines du nord du Vietnam et pratiquent l'agriculture sur brûlis.) Giap, qui commençait à peine à se familiariser avec la langue et la culture des Nung (entre autres montagnes , ou Montagnard, peuples), se liera rapidement d'amitié avec Tan, déjà membre du Parti communiste, et s'appuiera sur sa sagesse et son expérience militaires pour développer les premières unités de guérilla vietminh. Ce dur guerrier Nung a joué un rôle indispensable en aidant Giap à se tailler une base éloignée dans les provinces contiguës de Cao Bang, Langson et Bac Kan, toutes des provinces montagneuses peu peuplées bordant la Chine. Cette base, appelée Viet Bac, engloberait à la fin de la guerre une grande partie du territoire du nord du Tonkin.

LA MONTÉE EN PUISSANCE DU GIAP

L'ascension de Vo Nguyen Giap à la haute direction de la Révolution et aux énormes responsabilités qui accompagnaient sa nomination en tant que commandant et chef de l'Armée populaire du Vietnam (APV) a vraiment commencé en mai 1940, quand lui et Pham Van Dong ont reçu l'ordre de Ho de voyager par chemin de fer et par camion de Hanoï au sud de la Chine. Leur mission : entrer en contact avec Ho Chi Minh et l'aider à élaborer une stratégie pour que le Parti parvienne à dominer le mouvement d'indépendance qui ne manquerait pas d'émerger une fois que la guerre mondiale pourrait prendre fin avec la défaite du Japon - un développement Ho et le d'autres hauts dirigeants considérés comme inévitables.

Le voyage de Giap à Kunming a été mouvementé. À plusieurs reprises, lui et Dong ont dû sauter des trains pour échapper à la capture et à un emprisonnement certain, voire à l'exécution, par la Sûreté. Au cours du mois de juin, les deux jeunes leaders communistes en herbe ont été emmenés sur les rives de la rivière Tsuy-Hu à Kunming au moment même où Ho s'approchait de la rive du fleuve, déguisé, comme il l'était presque toujours avant 1943. Les trois hommes ont passé plusieurs jours de conversation sérieuse sur les perspectives de la Révolution, ainsi que sur le rôle que les deux jeunes hommes devaient jouer dans le drame imminent.

Ho venait de rentrer à Kunming dans le sud de la Chine après une longue absence en Union soviétique et dans le nord de la Chine. Il sentait que la position de la France au Vietnam était de plus en plus précaire. Toujours bâtisseur de ponts politiques et opérateur avisé, Ho venait de commencer en avril 1940 à organiser un nouveau front entre au moins quatre partis discrets de nationalistes vietnamiens en exil dans le sud de la Chine. Il semble que pendant qu'il se trouvait dans le nord de la Chine l'année précédente, Ho avait reçu un cours de première classe sur la guérilla alors qu'il servait dans l'armée de la huitième route de Mao. À partir de la première réunion le long de la rivière Tsuy-Hu, Ho a transmis ce qu'il avait appris à Giap, qui, à toutes fins utiles, resterait parmi les collègues préférés de Ho pour le reste de la longue vie de Ho.

Giap a été profondément impressionné par la simplicité des manières et le charisme discret de Ho. "Je l'ai trouvé tout de suite près

de moi, comme si nous étions de vieilles connaissances." [3] Au dire de tous, Ho a été profondément impressionné par l'intelligence et l'engagement de Giap. Prenant note du vif intérêt de l'ancien instituteur pour l'histoire martiale du Vietnam et de sa fascination pour les campagnes de Napoléon, il suggéra au jeune révolutionnaire de se rendre à Yenan pour étudier les techniques d'organisation communistes ainsi que la stratégie et la tactique militaires dans une école du Parti communiste chinois. Giap a été rejoint une fois de plus par Dong, et les deux hommes se sont rendus à Kweiyang, où ils ont attendu un certain temps pour être transportés à l'école, peut-être jusqu'à deux mois.

De son propre aveu, Giap a bien utilisé le temps. [4] Comme Ho, il s'est attaché à la Huitième Armée de Route et a passé beaucoup de temps à dévorer Les œuvres phares de Mao sur la guérilla et la guerre populaire, dont la guérilla n'est qu'une partie. Au moins une source raconte que Giap a rencontré Mao lui-même, mais cela reste une question de conjecture. Une chose est sûre : Giap a commencé sa pratique de trente ans d'adaptation des idées de Mao sur la guerre populaire à la situation protéiforme et très volatile du Vietnam très tôt dans les années 1940. Beaucoup de ses instructeurs étaient sûrement des officiers de l'armée de Mao, formés à la fois à la doctrine organisationnelle et à la tactique, et étaient très probablement des vétérans du combat.

Giap n'a jamais atteint l'école du Parti communiste. En octobre 1940, Ho appela Giap et Dong pour le rencontrer à nouveau, cette fois à Kweilin. C'est là que Ho révéla pour la première fois à ses disciples le nouveau nom du front qui se battrait pour l'indépendance vietnamienne : Viet Nam Doc lap Dong minh Hoi - la Ligue pour l'indépendance du Vietnam, ou « Vietminh » en abrégé.

Plus déterminé que jamais à former un large mouvement d'indépendance à travers une alliance présentée au monde comme nationaliste et démocratique malgré sa direction communiste, Ho ordonna à Giap de mettre ce qu'il avait appris de Mao et de ses officiers à utiliser sur le terrain immédiatement plutôt que que d'aller à l'école à Yenan. Selon l'historien Cecil Currey, Giap devait mettre en place un camp d'entraînement politico-militaire dans le petit village chinois de Ca Ma, jouxtant la frontière sino-vietnamienne, et, avec l'aide de deux officiers vietnamiens expérimentés qui avaient servi avec les

nationalistes chinois. , exécutent un régime d'entraînement difficile pour une quarantaine de recrues vietnamiennes enthousiastes vivant alors dans la communauté vietnamienne en exil dans le sud de la Chine. Une fois leur entraînement préliminaire terminé - après peut-être un mois environ - Giap devait faire passer ses troupes nouvellement créées de l'autre côté de la frontière à Cao Bang, où, comme l'a dit Ho, « ils consolideront et développeront davantage le mouvement et organiseront les liens de communication. ” [5]

Giap a accompli sa tâche avec énergie et efficacité. Cela a marqué le début de sa longue carrière d'organisateur, de motivateur et d'entraîneur de soldats révolutionnaires. Pendant le reste de 1940, et périodiquement pendant les quatre années suivantes, Giap a voyagé entre des camps d'entraînement en Chine et les montagnes du nord du Vietnam, souvent avec de petites équipes armées très motivées, les précurseurs des unités officiellement connues sous le nom d'unités de propagande armée (APU) qu'il fonde en 1944. Il va d'un village montagnard à l'autre, faisant du prosélytisme, gagnant des convertis et donnant des cours de tactique des petites unités.

C'est ainsi que l'appareil politique et les forces militaires du mouvement révolutionnaire ont commencé à s'implanter au Viet Bac.

La présence française dans les provinces jouxtant la frontière chinoise était très inégale, permettant aux forces révolutionnaires d'étendre méthodiquement la zone sous leur contrôle. À peu près au moment où Giap entraînait ses premiers soldats à Ca Ma, Ho se trouvait dans le sud de la Chine, où il a fait preuve de la dextérité diplomatique qui s'est avérée si essentielle au succès de la révolution, et a si bien complété les féroces énergies organisationnelles de Giap pour renforcer la guérilla. En masquant ses affiliations communistes au général nationaliste chinois Zhang Fakui, commandant de la zone militaire du sud-ouest (Chine), Ho a convaincu Zhang de mettre en place un important camp d'entraînement pour les exilés vietnamiens à Jingxi en Chine, où des soldats réguliers ayant une expérience du combat ont servi d'instructeurs. .

Zhang a cherché à entraîner les Vietnamiens à mener une éventuelle invasion du Vietnam pour écraser les Japonais. Des agents communistes clandestins au sein du camp de Zhang ont habilement recruté ces troupes dans l'organisation qui sera bientôt connue sous le nom de Vietminh. Les détails sont obscurs, mais il semble que les

stagiaires de Zhang aient été intégrés à la hâte dans le plan de mobilisation de Giap en préparation pour la région frontalière tout au long de 1941 et 1942.

Giap a suspendu sa formation et son travail d'organisation près de Ca Ma pour rencontrer Ho et le Comité central, l'organe décisionnel supérieur du Parti communiste indochinois - l'un des nombreux noms du Parti communiste vietnamien - au nouveau siège du Parti dans une grotte près de un village isolé appelé Pac Bo fin avril 1941. C'est lors de cette réunion, appelée le huitième plénum, que le Vietminh fut formellement établi. Bien que sa direction ait été dominée par des membres du Parti communiste et le serait toujours, le front a évité les thèmes communistes traditionnels de la lutte des classes et de la redistribution des terres afin de maximiser son soutien de tous les éléments patriotiques. L'objectif du front était de "capturer le nationalisme bouillonnant du Vietnam et de se l'approprier". 6

C'est à Pac Bo, aujourd'hui sanctuaire national vénéré, que les dirigeants du front ont annoncé ce que l'historien William Duiker appelle les « piliers jumeaux » de la stratégie vietminh : le nationalisme et la guerre populaire. Par le biais du front, le Parti a cherché à unir les forces du nationalisme urbain, l'intelligentsia, les ouvriers d'usine, les étudiants et la paysannerie mobilisée pour obtenir l'indépendance et détruire le pouvoir du féodalisme et de l'impérialisme. 7

Le huitième plénum a appelé à intensifier le programme de formation politico-militaire parmi les tribus montagnardes. Une fois que les forces armées avaient considérablement élargi le Viet Bac, Giap serait responsable de l'extension de l'administration révolutionnaire vers le sud dans la province de Thai Nguyen au bord du delta du fleuve Rouge. Des zones de base supplémentaires plus petites à l'intérieur du delta ainsi que le long de la côte centrale de l'Annam et en Cochinchine seraient également développées.

Après Pac Bo, Giap est retourné à la tâche ardue de constituer des forces militaires et politiques parmi les peuples montagnards, apprenant au fur et à mesure. Dans son esprit, construire une façon de penser parmi les villageois et leur inculquer un profond engagement envers la cause constituait le fondement de l'entraînement militaire. Il a appris, en bref, comment construire une "conscience révolutionnaire". Il est devenu, écrit Douglas Pike,

> extrêmement doué dans l'art d'accéder aux sources d'approvisionnement de l'ennemi et de savoir se débrouiller lorsque ce matériel de guerre n'était pas disponible. Il a appris à déplacer les hommes et les fournitures sur un champ de bataille beaucoup plus rapidement que quiconque était en droit de s'y attendre. . . . Lui et ses cadres ont appris l'importance de faire connaître la cause de la guérilla et de créer la bonne image. Enfin, il a appris comment travailler au mieux avec les villageois sans être trahi par eux. . . . Giap. . . savait qu'il avait besoin de quelque chose de bien plus sophistiqué qu'une simple force de combat, alors il a cherché . . . [un] mécanisme militaire qui privilégierait l'organisation et la motivation et exploiterait ainsi la pression sociale, la force la plus puissante de toute société. 8

Même à ce stade précoce, alors que sa réflexion sur la relation entre le travail de mobilisation politique et les forces armées était incomplète, Giap semble avoir été convaincu que le succès de la Révolution nécessiterait la formation de plusieurs types d'unités armées, à la fois permanentes et mobiles et partielles. temps et local, et un appareil flexible mais réactif pour coordonner leurs opérations. Il faudrait plusieurs années d'essais et d'erreurs pour établir les bonnes relations entre les unités de guérilla, les équipes de propagande et les forces régulières traditionnelles d'une armée d'infanterie. Dans la pratique, il est arrivé que les rôles de ces différents types se chevauchent considérablement, mais avec remarquablement peu de friction entre les commandants des différents niveaux des forces militaires.

Dans la pensée de Giap à partir du début des années 1940, la relation entre le travail militaire et le travail politique était considérée comme symbiotique. Giap et son nombre toujours croissant de jeunes cadres et d'unités de guérilla établis chapitres de village et de district de Quu Quocs ou « associations de salut de masse ». Ces organisations civiles étaient composées de divers segments de la société qui partageaient une fonction, une activité ou un sexe particulier - par exemple, des agriculteurs, des ouvriers d'usine, des femmes ou des étudiants qui se réunissaient régulièrement pour participer à des séances de sensibilisation de groupe dirigées par des membres du Parti, pour planifier projets d'amélioration communautaire, et manifester contre la législation française ou les traitements répressifs. Les associations recrutaient également des organisations, encourageant les réticents à s'impliquer directement dans des tâches telles que la collecte de renseignements, l'adhésion à des unités de guérilla ou le creusement de tranchées et de tunnels dans des villages fortifiés.

Les associations de salut de masse se constituent ainsi : les cadres de Giap commencent par entrer dans un village et se lient d'amitié avec quelques jeunes gens déjà vivement intéressés par la résistance. Les cadres ont ensuite présenté une critique convaincante de l'exploitation coloniale et expliqué le programme révolutionnaire du Vietminh conçu pour libérer la nation de l'oppression française et japonaise. Peu de temps après, des associations villageoises de salut ont été introduites, ainsi que des comités de libération composés d'anciens sympathiques du village et de sympathisants locaux engagés. Les comités étaient responsables de l'administration des affaires civiles et juridiques du village et des projets d'amélioration. Giap a décrit le processus de création de l'administration révolutionnaire globale comme suit :

> Une dualité de pouvoir s'établit dans presque toutes les localités où le Parti avait ses branches. Les autorités villageoises se rangent du côté de la révolution, deviennent membres d'organisations de salut national et, dans tout ce qu'elles font, les comités vietminh sont consultés au préalable. En réalité, notre propre administration s'occupait déjà de presque toutes les affaires du peuple. Les habitants venaient chez nous pour faire enregistrer leur mariage et régler leurs litiges fonciers. Les ordres étaient donnés par des Français. . . autorités militaires à établir des postes de garde dans chaque village comme mesures de défense contre les activités révolutionnaires. Mais malheureusement pour eux, il existait jusque dans le village des révolutionnaires pour lesquels miliciens et villageois avaient de la sympathie. De ce fait, la plupart de ces postes de garde n'ont pas donné à leurs auteurs les résultats escomptés. Dans de nombreuses localités, ils ont été transformés en nos propres liens de communication ou en postes de garde. 9

Pendant les années de guerre, le réseau des associations de salut s'est imposé d'abord au Viet Bac puis, plus au sud, au Tonkin. et le long de la côte du centre du Vietnam, à peu près de Nha Trang au sud à Danang au nord. Au sud, ils fonctionnaient essentiellement comme des groupes clandestins clandestins car les forces de sécurité françaises étaient beaucoup plus fortes en Cochinchine, notamment autour de Saïgon. Les personnes qui ont rejoint les associations de salut ne faisaient pas, techniquement parlant, partie des forces armées de la nation, sauf dans le sens où dans l'esprit de Giap, ainsi que dans celui des autres dirigeants de Hanoï, l'armée et le peuple « ne faisaient qu'un ».

Chaque association de masse était organisée selon une structure pyramidale : les associations de village élisaient une ou deux d'entre elles pour siéger dans les comités d'association de district ; les

associations de district ont élu des membres de leur groupe pour siéger dans les comités d'association provinciaux, jusqu'au niveau national de la hiérarchie. Chaque échelon disposait d'une grande latitude pour répondre aux problèmes et aux préoccupations relevant de sa compétence territoriale, mais l'association nationale publiait des directives et des politiques générales à travers les échelons, c'est-à-dire de l'association régionale à la province, au district, etc. C'est ainsi que toutes les associations villageoises ont été intégrées dans une structure nationale, contrôlée en fin de compte par la Ligue vietnamienne pour le salut national - en fait un organe directeur de toutes les organisations de salut de masse - étroitement réglementée par le Comité central du Parti communiste.

L'étendue de l'autorité de chaque échelon dans le fonctionnement au sein de l'infrastructure politique communiste n'est pas claire et, dans de nombreux cas, il y a eu des redondances d'autorité et des responsabilités qui se chevauchent. Aujourd'hui encore, les Vietnamiens n'ont jamais expliqué clairement la chaîne de commandement ni la répartition exacte des responsabilités au sein des associations de salut de masse. La redondance a assuré le bon fonctionnement même lorsque les dirigeants de l'association ont été tués ou capturés.

Mais le point le plus important à souligner à propos du système était qu'il fonctionnait, et très bien. Les associations ont été réactives aux changements locaux et ont fourni aux hauts dirigeants d'excellentes informations sur le terrain dans tout le pays, permettant aux autorités centrales d'adapter leurs techniques d'endoctrinement et leurs ordres de marche jusqu'aux villages. C'était un système ingénieux et très efficace d'organisation politique. Et il était exceptionnellement résistant. dix

Giap a établi ses compétences en leadership dans ce travail au cours de l'année entre l'été 1942 et l'été 1943, lorsque l'oncle Ho a été arrêté par Zhang Fakui en Chine parce qu'il était soupçonné d'être un communiste. opératoire. Pendant son incarcération, il n'a pu communiquer avec la direction du Parti que par intermittence.

C'est à un moment donné en 1943 que Giap a reçu des nouvelles dévastatrices. Il savait que sa femme bien-aimée, Quang Thai, et sa sœur opératrice communiste, avaient été emprisonnées lors de la répression française contre le parti communiste en 1939-1940, mais il

n'avait pas pu les contacter pendant plus de deux ans. Il apprit alors que sa femme était décédée après avoir subi les tortures et les dépravations d'une prison française. Sa belle-sœur avait été sommairement exécutée.

L'appareil politique et militaire révolutionnaire a continué à se développer de manière impressionnante tout au long de 1943 et 1944. La perte personnelle n'a fait que renforcer la détermination de Giap à accomplir le travail vital que Ho lui avait confié. Comme Giap l'a rappelé, «Notre marche vers le sud progressait régulièrement. Il a attiré un nombre toujours plus grand de cadres et a bénéficié d'une réponse encore plus puissante de la part de la jeunesse. Des centaines de garçons et de filles de la province de Cao Bang ont quitté leur famille et ont pris part à divers groupes armés de choc ». 11

La croissance de l'appareil est d'autant plus impressionnante si l'on considère qu'elle s'est produite pendant une période d'oppression intense. Les patrouilles françaises pénètrent profondément dans le Viet Bac, lançant des proclamations de représailles contre les familles dont les membres ont rejoint le Vietminh et offrant de belles récompenses à ceux qui se sont rendus à la guérilla. « De nombreux villages et hameaux ont été rasés », se souvient le futur commandant en chef bien après la Guerre de Résistance. "Ceux qui étaient arrêtés et qui avaient des papiers révolutionnaires sur eux, ont été immédiatement abattus, décapités ou ont eu les bras coupés et exposés sur les places de marché." 12

Au début de 1944, cependant, il était de plus en plus clair que la fortune déclinante des Japonais dans la guerre du Pacifique et la chute imminente du gouvernement collaborateur de Vichy au profit de l'organisation française libre de de Gaulle conduiraient inévitablement à un coup de force japonais contre les Français au Vietnam . . Le moment tant attendu pour les forces révolutionnaires de prendre les armes et d'attaquer les forces impérialistes des Français et peut-être des Japonais - même si la réaction du Japon était très sujette à débat - semblait imminent. Mais quand le Vietminh devrait-il prendre les armes ? Ce ne serait pas une décision facile à prendre.

Lors d'une conférence du comité interprovincial Cao-Bac-Lang (en fait l'organe directeur du Viet Bac) en juillet 1944, Giap fut le moteur d'une motion qui appelait à prendre les armes le plus tôt possible et à fomenter au moins une soulèvement localisé dans le nord du Tonkin.

C'était le rare cas où Giap semble avoir abandonné son penchant pour une préparation intensive à l'action militaire. Le comité a été généralement réceptif. Après un débat animé, il a approuvé une résolution visant à initier le soulèvement en lançant une offensive de guérilla au Viet Bac en quelques mois.

L'oncle Ho n'avait pas pu assister à la réunion. Il était toujours interné en Chine. Lorsqu'il a finalement atteint le quartier général du Vietminh au Viet Bac fin août, il a annulé la décision du comité. Il expliqua doucement mais avec persuasion à Giap que son appel à un soulèvement régional était prématuré. Plus de travail devait être fait pour renforcer la ferveur révolutionnaire dans la zone libérée et ailleurs. Giap a rappelé le conseil de Ho dans un mémoire : « Maintenant, la période de développement pacifique de la révolution est terminée, mais celle du soulèvement national n'a pas encore commencé. . . La lutte actuelle doit nécessairement passer de la forme politique à la forme militaire. Mais pour l'instant, il faut accorder plus d'importance à la forme politique. [13]

Ho a poursuivi en disant, cependant, que le moment était venu de former une armée régulière de soldats à plein temps recrutés dans tout le Vietnam, parmi les différentes unités de guérilla qui opéraient plus ou moins indépendamment dans tout le pays, mais plus efficacement dans Tonkinois. Il a confié ce grand honneur à Vo Nguyen Giap. Le 22 décembre 1944, Giap forma un seul peloton de trente et un hommes et trois femmes, faisant appel à du personnel chevronné de ses propres unités de guérilla et d'autres qui avaient opéré dans les provinces de Cao Bang, Langson et Bac Kan. Ce peloton était une unité combattante, mais sa principale responsabilité était de se déplacer parmi la population, de passer le mot, de rechercher des recrues et, à l'occasion, de protéger les cadres politiques non armés dans leur travail.

Deux jours après la formation de la première unité de propagande armée, le peloton, armé d'anciens fusils, pistolets et machettes, a attaqué avec succès deux petits avant-postes français tenus par des officiers français et une poignée de miliciens vietnamiens. Les officiers ont été tués et les troupes de la milice se sont rapidement rendues à leurs compatriotes. Giap réfléchit plus tard sur la création de ce premier peloton comme un tournant. Après une série déconcertante de changements de nom, cette force est devenue connue sous le nom

d'Armée populaire du Vietnam - PAVN, ou simplement d'Armée populaire. Nous l'appellerons ainsi pour la suite du livre.

> Et en effet ce fut un tournant décisif. Ces premières unités [de propagande armée] ont été mises en place lors de la montée de la dau tranh [lutte] armée du peuple. Ils étaient composés de membres du Parti ou des éléments révolutionnaires, politiquement très conscients et soigneusement sélectionnés parmi les membres des associations ouvrières et paysannes [de masse] . . . et d'autres organisations révolutionnaires. Leurs principales activités consistaient à mener une propagande armée et à lutter pour élever l'esprit révolutionnaire des masses et les encourager à l'insurrection armée. 14

Travaillant avec un ou plusieurs pelotons ou compagnies de guérilla de district, les premières unités de propagande armée ont été conçues pour mener un travail politique, mobilisant l'esprit des villageois par des discours et des réunions publiques et les exhortant à refuser de donner du riz et des impôts aux forces françaises, en plus à « la répression des traîtres, des notables fantoches et des voyous ». 15 Au fur et à mesure de sa montée en puissance, le PAVN devait être le fer de lance de la Révolution dans sa légendaire « Marche vers le Sud ». Étant donné que les unités de propagande armée et les unités de guérilla qui ont rapidement rejoint cette force nationale naissante accordaient une grande importance à la constitution d'une force de combat plutôt qu'au déploiement d'unités régulières au combat, elles n'attaquaient généralement que lorsque le succès était pratiquement garanti et lorsque la situation se prêtait au recrutement. des miliciens indigènes mécontents qui étaient actuellement rattachés au Corps expéditionnaire français (FEF). Une opération aboutissant à la capture d'une poignée d'armes modernes était plus précieuse qu'une opération qui infligeait de lourdes pertes. En fait, pendant la Seconde Guerre mondiale, l'armée de Giap a connu peu de combats précieux. Il formait rigoureusement, mais en dehors de la formation, son travail était principalement politique et organisationnel.

De la formation du premier peloton de l'armée populaire en décembre 1944 à août 1945, Giap a travaillé avec un effort herculéen pour construire l'armée naissante; ce faisant, il affina encore ses méthodes pour mener une guerre prolongée à travers la double pince du dau tranh - la lutte armée et la lutte politique. Les pinces se sont entrelacées pour créer une force sociale extrêmement puissante et résiliente qui représentait bien plus que la somme de ses parties. La fertilisation croisée dynamique du travail politique et militaire pendant

la Seconde Guerre mondiale rapporterait d'énormes dividendes au cours des trente années de guerre à venir. «De manière significative», souligne le chercheur John McAlister,

> ce sont les exigences créées par la préparation et les opérations militaires qui ont finalement offert le plus grand stimulant à la mobilisation politique. Grâce à la mobilisation physique des villageois dans la force armée naissante du Viet Minh, la coordination des efforts de guérilla locale du village unités d'autodéfense et organisation des unités de propagande [armée], la capacité de cette structure a été testée. Sans la menace militaire posée par la réoccupation française, le Viet Minh aurait dû imaginer d'autres formes de participation et de motivation psychologique à la mobilisation politique de la population villageoise. De plus, à mesure que les besoins militaires du Viet Minh augmentaient, des efforts furent faits pour étendre sa capacité d'organisation locale. 16

Conformément à la doctrine communiste, la structure et le régime d'entraînement de l'armée populaire ont évolué en fonction des circonstances changeantes. Mais dès le début, Giap a inculqué à ses soldats l'idée que l'armée et le peuple doivent être inséparables et que le travail politique au sein du peuple doit être continu. Les mauvais traitements infligés aux civils - vol ou fraternisation avec les femmes du village - étaient sévèrement punis. Dans une bien plus grande mesure que dans les armées occidentales, l'armée régulière au Vietnam dépendait des civils locaux pour sa subsistance, son abri et ses renseignements sur les activités ennemies.

L'endoctrinement politique occupait plus de temps d'entraînement d'un soldat vietminh que les tactiques d'armes légères. Les deux missions de l'armée telles qu'énoncées dans les publications officielles des années 1940 étaient, premièrement, de répandre la propagande parmi le peuple et d'attirer des recrues, et deuxièmement, de mener la lutte armée contre l'ennemi. Giap lui-même a souvent été entendu dire que le travail du soldat en tant qu'agent politique était au moins égal en importance à son travail au combat.

Lorsque, le 9 mars 1945, les Japonais, craignant que les Français ne se retournent contre eux alors que la défaite se profile aux mains des Alliés, et espérant améliorer leur position de négociation à la fin de la guerre, organisent un coup de force, tuant , désarmant , et emprisonnant la quasi-totalité des forces françaises au Vietnam. De nombreux avant-postes du nord du Vietnam ont été désertés par les troupes françaises fuyant à travers les montagnes vers la Chine, et le

Japon a refusé de gérer ces positions dans la campagne avec ses propres forces, créant ainsi un vaste vide de pouvoir sur le terrain au Vietnam et alimentant le militantisme révolutionnaire dans la campagne. .

La défaite ignominieuse d'une grande puissance occidentale par un établissement militaire asiatique qui était lui-même sur le point d'être vaincu dans une guerre mondiale était exactement ce que l'historien Fredrik Logevall dit qu'il s'agissait : un « moment charnière » en Indochine, car « il a porté un coup au colonialisme ». autorité dont il ne s'est jamais complètement remis. [17] Giap n'avait alors que 1 000 réguliers à plein temps dans son armée populaire, mais il a pleinement reconnu qu'il avait une occasion en or de renforcer sa force et son prestige.

La vague de militantisme dans les campagnes à la suite du coup d'État a été exacerbée par une famine dévastatrice qui a frappé le nord du Vietnam à la fin de 1944 et au début de 1945, entraînant la mort d'au moins 500 000 personnes. Les Japonais ont refusé d'expédier du riz désespérément nécessaire du sud, et les Français ont refusé de libérer leurs propres stocks de riz thésaurisé au peuple vietnamien, ce qui a accru le désespoir des paysans. Les forces révolutionnaires ont pu tirer parti de cette tragédie, alors que des milliers de paysans en colère et affamés ont rejoint ses rangs. Bref, les conditions étaient idéales pour fomenter le soulèvement tant attendu.

En avril 1945, le PAVN de Giap avait atteint Tran Tao dans la province de Bac Thai. Là, il s'est lié aux unités de guérilla de Chu Van Tan, qui opéraient au sud-est de Giap près de Bac Son. Les unités de Tan, associées de manière informelle au PAVN de Giap, étaient désormais officiellement incorporées dans l' Armée populaire du Vietnam . À Tan Trao, le Comité central du Parti communiste indochinois a créé un Comité militaire révolutionnaire chargé à la fois « du commandement politique et militaire des bases de la résistance au nord du Viet Nam ». [18] Giap était son officier supérieur. Chu Van Tan et Van Tien Dung, chef d'état-major de Giap pendant la guerre américaine, étaient les autres membres du comité. En mai 1945, Vo Nguyen Giap est promu commandant en chef de l'armée et le pays tout entier est divisé en sept zones de résistance à des fins de planification militaire.

L'effondrement de la présence française dans la campagne s'est avéré une aubaine pour la campagne de Giap visant à étendre l'armée

alors qu'il consolidait le contrôle du Vietminh sur des étendues de territoire de plus en plus vastes dans le delta du fleuve Rouge. À cette époque, les six provinces contiguës du nord du Viet Bac ont été officiellement regroupées en une seule « zone libérée ». En juin 1945, le premier bataillon d'infanterie du PAVN de quelque 500 soldats est formé. L'armée populaire gagnait en force, élargissant ses capacités à combattre dans des engagements impliquant seulement quelques pelotons à la fois.

En juillet, il était clair pour tout le monde sur le terrain que Ho et Giap avaient eu raison de penser que la défaite imminente des Japonais pendant la Seconde Guerre mondiale fournirait le moment idéal pour lancer la campagne nationale de prise de pouvoir. Mais il était tout aussi clair, comme le souligne William Duiker, qu'« en raison de la convulsivité des événements ainsi que de la modestie de l'organisation et des cadres militaires [vietminh], l'accent [devrait encore être] mis sur la préparation psychologique de la population ». [19] Et en effet, les forces armées florissantes de Giap ne s'engagèrent que dans des opérations de combat superficielles. à tel point que même soixante ans après les événements, les sources communistes mentionnent rarement une bataille spécifique ou un lieu de combat soutenu.

Tout au long de l'été 1945, la mobilisation se poursuit à une vitesse vertigineuse. Partout où les unités de l'Armée de libération marchaient, de jeunes hommes étaient recrutés dans des sections d'autodéfense villageoises de douze hommes chacune - ces unités ne faisaient techniquement pas partie du PAVN. Au contraire, ils étaient l'un des trois types de forces développées pour fomenter la ferveur révolutionnaire et défendre l'infrastructure politique révolutionnaire dans les villages. En règle générale, chaque village libéré proposait cinq hommes pour servir dans l'armée populaire à plein temps. [20]

En Cochinchine, où les fiefs locaux, les sectes religieuses et le Binh Xuyen, une sorte de syndicat du crime vietnamien, contrôlaient de vastes poches de terrain, la force révolutionnaire était à la traîne par rapport à celle du nord. Les révolutionnaires du sud, eux aussi, manquaient d'une grande zone libérée ou d'une zone de base majeure pour mener des opérations de guérilla et s'entraîner. Le comité Vietminh supervisant le développement du mouvement dans le sud du Vietnam a fonctionné pour diverses raisons avec un degré élevé d'autonomie, bien qu'il ait reconnu Ho et le Comité central comme la

haute direction de la Révolution. Ses initiatives sont souvent jugées trop aventureuses par le Comité central du Tonkin. Pourtant, à l'approche de l'été, l'activité révolutionnaire à Saigon et dans le delta du Mékong s'est accélérée. Dans les villes du sud, des comités clandestins de libération se préparent à l'action en prévision de la défaite du Japon.

L'Office américain des services stratégiques (OSS) avait établi une relation amicale avec Ho et Giap au cours de la dernière année de la guerre, échangeant des armes légères, des radios et une quantité limitée de matériel de guerre en échange de renseignements sur les Japonais et le retour de a sauvé des pilotes américains qui avaient été abattus lors de leurs attaques contre des installations japonaises dans toute l'Indochine. Ho et Giap ont tous deux noué des contacts personnels chaleureux avec des agents américains. Ils espéraient exploiter ces amitiés dans les négociations concernant le sort de l'Indochine après la fin de la guerre.

Le 14 août, l'Empire du Japon se rend aux Alliés. Le lendemain, les Japonais ont installé un gouvernement "indépendant" à Hue sous Bao Dai, l'empereur titulaire du Vietnam, mais c'était une institution creuse qui n'a fait qu'ajouter à la confusion qui s'est emparée des Français alors qu'ils regardaient avec anxiété depuis Paris. Juste un jour plus tôt, le Comité central du Parti communiste indochinois avait appelé à un soulèvement national et l'établissement d'une république indépendante sous un gouvernement provisoire dominé par des représentants du Vietminh, avec une certaine représentation d'autres partis nationalistes. Le matin du 17 août, des unités de propagande armée rejointes par des équipes d'assaut spéciales sont entrées dans le centre de Hanoï. À la fin de la journée, les principaux bâtiments gouvernementaux de la capitale avaient été saisis. À la grande surprise de tous, les Japonais ont opposé une résistance très limitée, et cela uniquement dans des endroits isolés aux abords de Hanoï. La milice vietnamienne effrayée de l'administration fantoche de Bao Dai réunie par les Japonais après le coup d'État de mars n'a opposé aucune résistance. Beaucoup laissèrent tomber leurs armes et rejoignirent les foules de partisans du Vietminh qui envahissaient le cœur de Hanoï. Les forces paramilitaires du Vietminh ont pris le contrôle d'une réunion au Théâtre national organisée par le régime fantoche de l'empereur Bao Dai, et en quelques jours, Bao Dai a consenti à la demande de Ho Chi Minh d'abdiquer.

Bientôt, la foule s'est dispersée dans les rues en scandant : « Soutenez le Vietminh ! À Hanoï, au moins, les troupes japonaises sont restées des spectateurs stoïques, alors que plusieurs centaines de milliers de personnes sont entrées dans la ville depuis les villages et les villes de banlieue. Le matin du 19 août, Giap et ses troupes de l'armée populaire, environ 1 000 hommes, ont marché dans la ville. Ce jour-là, pour la première fois depuis 1873, Hanoï était sous le contrôle total du peuple vietnamien.

Ailleurs dans le pays, la prise du pouvoir a pris un peu plus de temps. En une semaine, la plupart des villes étaient fermement sous le contrôle des comités de libération du Vietminh. Le gouvernement provisoire a déclaré le 2 septembre jour férié. Une vague d'excitation et de joie a balayé la majeure partie de la nation ce jour-là, et nulle part ailleurs que sur la place Ba Dinh à Hanoï, où Ho Chi Minh a présidé une cérémonie émouvante, citant la déclaration d'indépendance américaine alors qu'il déclarait sa propre nation libre. de la domination étrangère. L'oncle Ho a conclu son propos par une question : « Mes compatriotes, avez-vous compris ? Vo Nguyen Giap, debout à côté de Ho sur la tribune, a rappelé qu'un million de personnes ont applaudi à l'unisson.

CONCLUSION

La complexité et la fluidité des événements au Vietnam, depuis la décision de la France d'interdire le parti communiste en 1939 jusqu'à la légendaire révolution d'août 1945 a posé d'énormes défis à tous les Vietnamiens politiquement actifs qui cherchaient à exploiter les convulsions provoquées par la Seconde Guerre mondiale. Si la révolution d'août des communistes était incomplète et ouverte au défi des forces d'occupation alliées en route vers les côtes du Vietnam, elle n'en était pas moins une réalisation politique et organisationnelle extraordinaire.

Bien sûr, Ho Chi Minh était incontestablement le visionnaire, la figure paternelle d'une volonté d'acier et d'une manière humble qui a inspiré des millions de personnes. Son extraordinaire capacité à travailler avec des rivaux potentiels, même anti-communistes, pour parvenir à ses fins révolutionnaires se distingue comme la plus grande contribution individuelle au succès de la Révolution d'août, un événement que le peuple vietnamien célèbre à ce jour.

Après Ho, cependant, Vo Nguyen Giap était sûrement le plus important des hauts dirigeants de la révolution. Un argument solide peut être avancé qu'il le resta au cours des 25 années suivantes, alors qu'il s'appuyait sur la promesse de son brillant travail d'organisation politique et militaire pendant la Seconde Guerre mondiale, perfectionnant et appliquant un mode de guerre distinctif qui dérouterait et vaincra deux avancées. Des nations occidentales avec des établissements militaires qui éclipsaient les siens. Si Ho était le visionnaire, Giap était le capitaine politico-militaire motivé. "Au fil du temps", écrit avec perspicacité l'historien Fredrik Logevall, Giap "est devenu de plus en plus l'homme indispensable - capable et efficace et impitoyable dans une égale mesure". 21 Au cours des années suivantes, à travers toutes les épreuves et les peines d'une guerre hautement destructrice, Giap a rarement quitté le côté de Ho. Dans les années à venir, la ténacité féroce de Giap, son refus d'envisager la défaite malgré des obstacles apparemment insurmontables, ont servi de moteur à la puissance militaire de la révolution et de symbole de la détermination du peuple vietnamien à assurer la liberté par la victoire.

3
LA GUERRE DE RÉSISTANCE CONTRE LA FRANCE : 1945-1950

Au milieu des bouleversements tumultueux et des incertitudes qui secouent le Vietnam entre la fin de la Seconde Guerre mondiale et le début de la Guerre de Résistance contre la France en décembre 1946, Vo Nguyen Giap consolide sa réputation d'homme incontournable de la Révolution. En repensant à sa performance au cours de cette phase d'avant-guerre atrocement tendue de la lutte, on en vient à comprendre pourquoi il a été choisi pour servir dans le double rôle de commandant en chef des forces armées sur le terrain et de ministre de la Défense. Alors que les nuages d'orage de la guerre balayaient l'Indochine, Giap était à la fois un politicien et un diplomate de premier plan, un stratège militaire créatif, le principal praticien de la stratégie vietminh et l'architecte de l'armée. Grâce à une combinaison d'une énergie prodigieuse et d'une grande cruauté, il réussit admirablement dans tous ces rôles.

ÉVOLUTION DE L'APRÈS-GUERRE ET RETOUR DES FRANÇAIS

La Révolution d'août confirma définitivement la prétention du Vietminh à représenter le mouvement d'autodétermination aux yeux du peuple vietnamien. Que le gouvernement de Ho soit reconnu comme l'autorité légitime de la nation après la Seconde Guerre mondiale par les puissances mondiales était une toute autre question.

Lors de la conférence de Potsdam à l'été 1945, les Alliés avaient convenu qu'à la reddition du Japon, les Britanniques occuperaient le Vietnam au sud du 16e parallèle, désarmeraient les Japonais, rapatrieraient leurs forces et maintiendraient l'ordre. Les forces nationalistes chinoises feraient de même au nord du 16e parallèle. Dans le sud du Vietnam, le commandant des forces d'occupation britanniques, malheureusement pour le Vietminh, était un ardent

partisan du colonialisme et un raciste inconditionnel. Le général Douglas Gracey a compris que son mémoire signifiait que sa division de troupes indiennes devrait évincer les parvenus du Vietminh de leurs positions de pouvoir nouvellement acquises, désavouer les revendications d'indépendance de Ho et ouvrir les vannes pour le retour du gouvernement français et de son armée. Les troupes de Gracey ont sommairement libéré les forces internées des Français et des Japonais. Il réarme alors les soldats français, qui délirent presque à l'idée de repousser par les armes le Vietminh, qui a déshonoré leur honneur et s'est emparé de leur colonie, hors des villes et des villages vers les campagnes.

Le 21 septembre 1945, des foules de troupes françaises se sont déchaînées dans les rues de Saigon, battant et tuant des dizaines de citoyens vietnamiens et réservant leur colère particulière aux communistes, en suspendant plusieurs dans des spectacles publics sanglants. Le 23 septembre, les Français maîtrisèrent facilement les forces de sécurité de la milice vietnamienne légèrement armées, occupèrent les bâtiments gouvernementaux et hissèrent le tricolore au-dessus de la capitale de la Cochinchine. Bien que le peuple vietnamien marque le début de la guerre de résistance le 19 décembre 1946, on pourrait bien affirmer que la première guerre d'indépendance de la révolution a commencé le 23 septembre 1945, pour l'action française, après une semaine d'émotion bouillonnante et volatilité politique, exigeait une réponse. [1] Le Vietminh obligé. Tran Van Giau, chef du Vietminh dans le sud du Vietnam, qui travaillait quelque peu indépendamment du Comité central du Tonkin, a organisé des manifestations massives et une grève. Enfin, le 25 septembre, Saigon a explosé avec ce qui semblait être des centaines d'attaques par des escadrons armés de Vietminh contre des Français. bâtiments et quartiers de la ville. Les tensions avaient déjà atteint leur paroxysme et la section française de Saigon, la Cité Hérault, était inondée de Viêt-minh enragés et de leurs sympathisants. Ils ont commencé à massacrer des ressortissants français, femmes et enfants en bonne place, avec des fusils anciens, des pistolets et des machettes. Le meurtre a persisté pendant plusieurs jours avant que les forces de Gracey ne rétablissent l'ordre et ne désarment à nouveau les Français.

Le 12 octobre, un puissant corps expéditionnaire français de 25 000 hommes sous les ordres de Philippe LeClerc, dirigé par un régiment

blindé, débarque à Saigon et éloigne rapidement les fonctionnaires du nouveau gouvernement de tous les bâtiments publics. Charles de Gaulle, désormais installé avec les pleins pouvoirs à Paris, adopte une ligne dure. Des concessions mineures au Vietminh pourraient être négociées avec le temps, mais pour l'instant, la France devait réaffirmer sa pleine autorité. Les Français, avec l'aide des forces britanniques et même de certaines unités japonaises réarmées, passèrent rapidement à l'offensive et capturèrent la plupart des villes et villages stratégiquement importants du sud du Vietnam, y compris la porte d'entrée du delta, My Tho et Bien Hoa, les principales communications. et centre commercial dans la province de Vinh Long. Les combats ont été féroces avec plusieurs centaines de victimes des deux côtés, et le Vietminh a reculé, mais ses forces se sont rapidement imposées comme des combattants coriaces et résilients, « aptes à se replier et à se regrouper, puis, sous le couvert de la nuit, à riposter ». [2]

Plus de 150 000 soldats chinois avaient envahi comme des sauterelles le nord du Vietnam au-dessus du 16e parallèle pour prendre la capitulation japonaise et maintenir l'ordre. Au lieu de cela, ils ont pillé la campagne à la place, et la domination séculaire du Vietnam par la Chine a incité Ho et Giap à considérer l'élimination des Chinois comme une question plus urgente que de tenter de s'entendre avec les Français. Comme Ho l'a fait remarquer à l'époque, "Quant à moi, je préfère renifler de la merde française pendant cinq ans que manger de la merde chinoise pour le reste de ma vie." [3] En tout cas, le Vietminh avait désespérément besoin de temps pour se renforcer avant de pouvoir espérer défier militairement la France. Les Français voulaient que les Chinois quittent le Vietnam tout autant que le Vietminh. Travailler avec les Français pour éliminer les Chinois a fait gagner du temps au Vietminh.

Démontrant une fois de plus sa capacité à travailler avec un adversaire pour parvenir à ses fins contre un autre, Ho travailla en étroite collaboration avec les Français à l'automne 1945 pour faciliter la sortie des Chinois du nord. Les Français, pour leur part, voulaient que les Chinois se retirent pour les raisons les plus évidentes : ils se tenaient dans la voie de la quête de la France pour rétablir leur colonie en Indochine. Les Chinois, de plus en plus préoccupés par les communistes de Mao dans leur propre pays, acceptent de se retirer au

printemps 1946 en échange de quelques concessions économiques et diplomatiques de la France.

Alors que les Chinois commençaient leur retrait et que les forces françaises commençaient à affluer au Tonkin, Ho et Giap tournèrent leur attention vers les Français. Les soldats vietminh ont eu recours aux tactiques qui étaient leur stock et leur commerce au cours des huit années suivantes : l'embuscade bien exécutée, le sabotage étendu des ponts et routes précaires que les forces françaises avaient besoin de manœuvrer, et le harcèlement général et l'obstruction de l'autorité française dans tous les domaines. sous prétexte qu'ils l'ont rencontré.

Un certain nombre d'engagements de la taille d'un bataillon ont éclaté entre les troupes françaises et vietminh, y compris un combat acharné de neuf heures à la suite d'une embuscade vietminh contre un convoi français entraînant de lourdes pertes des deux côtés. Ces attaques se sont produites assez fréquemment pour exacerber les sentiments de ressentiment et de méfiance au point où tout progrès à la table des négociations est devenu pratiquement impossible. Au fil de l'année, il est devenu de plus en plus clair que le fossé béant entre les deux gouvernements était tout simplement trop grand pour être franchi. L'intransigeance était générale des deux côtés et la bonne foi s'évanouissait dans un cycle sans fin d'accusations et de contre-accusations.

Alors que les négociations piétinaient, Ho et Giap travaillaient fébrilement pour consolider leur pouvoir en tant que seule voix du peuple vietnamien. La tâche de neutraliser les rivaux nationalistes potentiels incombait à Giap. Comment cette tâche pourrait-elle être accomplie ? Par la méthode communiste éprouvée : discréditer, décourager et éliminer les partis rivaux par tous les moyens nécessaires. Les principaux rivaux du Vietminh étaient le VNQDD et les partis Dai Viet. Jusqu'au printemps 1946, ils avaient été protégés par les occupants chinois, qui avaient espéré les utiliser à leurs propres fins. Maintenant que leurs protecteurs étaient partis, Giap a lancé une campagne vicieuse et résolument efficace de terreur et d'intimidation contre ces groupes. Des unités de sécurité vietnamiennes spécialement formées - en fait, la force de police secrète de Giap - se sont précipitées sur des personnalités politiques nationalistes rivales et leurs principaux partisans, tuant plusieurs milliers de personnes et forçant d'autres à fuir vers le nord en Chine. La campagne de revitalisation a

cimenté la réputation croissante de Giap pour sa cruauté dans sa quête de consolidation du pouvoir communiste. Aux yeux de Giap, les dissidents, même s'ils étaient de sincères patriotes, étaient par définition des traîtres qu'il fallait faire taire pour le bien de la Révolution.

Déjà, les exigences de la préparation à la guerre commençaient à transformer le front idéaliste du Vietminh en un État policier communiste spartiate. avec une politique tacite d'écrasement de toute dissidence interne. Même avant les premières étincelles des combats à Hanoï en décembre, se souvient un nationaliste vietnamien, « il semblait n'y avoir aucun moyen de résister au communisme, sauf par les moyens désagréables d'accepter le contrôle français, ou la formation d'un gouvernement inspiré et redevable au maître de Paris. ." [4]

Parallèlement, Giap intensifie le programme d'endoctrinement et de prosélytisme dans les villages en vue de consolider l'emprise communiste sur la population. Son succès dans la campagne d'élimination a planté les graines de sa réputation dans les nombreuses années de guerre à venir. « Même ses ennemis, des hommes notoirement anticommunistes, observe l'historien Stein Tonnesson, lui montraient du respect. Ils semblaient perdre une partie de leur agressivité lorsqu'ils étaient en sa présence. [5]

Entre-temps, après six mois d'intransigeance, le 6 mars 1946, Ho et l'émissaire français Jean Sainteny signent une lettre d'entente dans l'espoir d'éviter la guerre. Aux termes de l'accord, la France serait autorisée à déployer 15 000 soldats au Vietnam pendant cinq ans ; bénéficier d'un statut économique privilégié dans les relations commerciales; et de maintenir une présence culturelle permanente dans toute l'Indochine. Pour sa part, la France reconnaît la légitimité de la République démocratique du Vietnam (la DRV, nom officiel adapté par le gouvernement de Ho) « en tant qu'État libre ayant son propre gouvernement, son parlement, son armée et son trésor, et appartenant à la Fédération indochinoise et à la Union française. [6] Fondamentalement, les Français ont conservé le contrôle politique global de l'Union - une organisation apparentée au Commonwealth de Grande-Bretagne - et un contrôle total sur les relations extérieures et les forces armées du Vietnam.

Plus troublant pour le nouveau gouvernement était l'échec de la lettre d'entente pour inclure la Cochinchine dans le DRV. Les Français

ont cherché à y maintenir un contrôle total, offrant de n'accorder que quelques concessions cosmétiques pour la participation vietnamienne à sa gouvernance. La Cochinchine faisait partie intégrante du Vietnam et l'était depuis des temps immémoriaux. Un État vietnamien sans Cochinchine était totalement inacceptable pour le gouvernement de Ho ou le peuple vietnamien. En fin de compte, les parties ont convenu de laisser temporairement en suspens le statut de la région la plus économiquement développée du Vietnam. Un plébiscite à une date ultérieure déciderait s'il rejoindrait le DRV ou conclurait un accord séparé avec la France. Aux yeux des partisans de la ligne dure du Parti communiste, l'accord était un échec pour des raisons évidentes. Peu de temps après, le gouverneur d'Indochine, un réactionnaire pur et dur du nom de l'amiral Thierry D'Argenlieu, enragé le Vietminh en déclarant unilatéralement la Cochinchine une république indépendante alliée à la France.

Le gouvernement naissant de la DRV était maintenant entre le marteau et l'enclume proverbiaux. Le gouvernement de Ho a désespérément cherché l'aide d'alliés sur le front international et a avancé avec peu d'espoir d'obtenir des concessions critiques lors de conférences à Fontainebleau et à Dalat avec les Français à l'été et à l'automne 1946. Cet automne-là, un Ho frustré et provocant avait une citation souvent citée. échange avec le correspondant américain David Schoenbrun. « Comment pouvez-vous espérer faire la guerre aux Français ? Vous n'avez pas d'armée, vous n'avez pas d'armes modernes. Pourquoi, une telle guerre vous semblerait sans espoir », a déclaré le journaliste. La réponse de Ho serait répétée maintes et maintes fois par son commandant en chef une fois la bataille engagée :

> Non, ce ne serait pas sans espoir. Ce serait dur, désespéré, mais nous pourrions gagner. . . . L'esprit de l'homme est plus puissant que ses propres machines. Ce sera une guerre entre un éléphant et un tigre. Si jamais le tigre s'immobilise, l'éléphant l'écrasera de ses puissantes défenses. Mais le tigre ne reste pas immobile. Il se cache dans la jungle le jour et n'émerge que la nuit. Il sautera sur le dos de l'éléphant, arrachant d'énormes morceaux de sa peau, puis il repartira dans la jungle. Et lentement l'éléphant saignera à mort. Ce sera la guerre d'Indochine. 7

Les espoirs de Giap d'obtenir le soutien militaire et diplomatique des États-Unis grâce à la coopération du Vietminh avec l'OSS ont été rapidement anéantis, en partie à cause de la conviction non infondée des Américains qu'une forte présence française dans la coalition

occidentale était un atout essentiel. dans le conflit imminent contre l'Union soviétique connu sous le nom de guerre froide. Constamment tout au long de la guerre de résistance, les États-Unis ont soutenu les efforts de la France pour reprendre son emprise sur le Vietnam, malgré le plaidoyer américain de longue date en faveur de l'autodétermination des peuples colonisés. Mao, pour sa part, était trop profondément engagé dans la guerre civile avec les nationalistes de Chiang pour offrir beaucoup d'aide à ses camarades communistes - du moins pour le moment.

LA MARCHE À LA GUERRE, PAS À PAS

Alors que le Corps expéditionnaire français (FEF) s'agrandit pour atteindre 100 000 hommes, dont des milliers de soldats des colonies africaines françaises et les unités de la Légion étrangère française, Giap a travaillé sans relâche pour renforcer la puissance militaire du Vietminh sur le terrain. Entre septembre 1945 et le début officiel de la guerre de résistance en décembre 1946, Giap a essentiellement doublé la taille de la zone de base principale du Vietminh dans le nord du Tonkin et a établi plusieurs autres bases plus petites au Tonkin et le long de la côte dans le nord de l'Annam. L'armée régulière est passée de peut-être 5 000 à 50 000 soldats, dont 30 000 au nord du 16e parallèle et environ 50 000 guérilleros entraînés dans tout le Vietnam. [8]

Pendant le reste de l'année 1946, les unités militaires locales françaises et vietminh ont partagé la responsabilité de préserver l'ordre dans tout le pays, mais leurs interactions ont été de plus en plus assaillies par l'incompréhension et la méfiance. Dans un tel climat, les commandants locaux ont pris les choses en main. Des meurtres, des embuscades et des atrocités ont été commis des deux côtés à l'été et à l'automne 1946. Le 24 septembre, un affrontement intense entre les troupes vietnamiennes et françaises à Saigon a dégénéré en émeute. Des Vietnamiens enragés ont fait irruption dans le secteur européen de la ville et ont tué 150 civils occidentaux, pour la plupart français.

Début novembre, le général Jean Valluy , le nouveau commandant en chef de la FEF, a commencé les préparatifs d'urgence pour une opération majeure contre les forces de Giap au Tonkin. Objectif de l'opération : écraser les forces de Giap avant qu'elles n'aient une chance de se redéployer des environs de Hanoï vers le Viet Bac. Le 20

novembre, il envoya plusieurs unités à Haiphong pour prendre le contrôle de la douane le long du front de mer, où les troupes de Giap percevaient des droits de douane vitaux. Plus important encore, le Vietminh avait reçu des cargaisons d'armes critiques via Haiphong. Certains Vietminh Tu Ve - une milice locale - auraient tiré sur les Français et fait prisonnier un ou plusieurs soldats juste au moment où les Français s'installaient au bureau des douanes.

Les hostilités se sont rapidement intensifiées. Valluy savait qu'il aurait besoin du contrôle du port afin de débarquer de nouvelles forces expéditionnaires pour une campagne mobile au Tonkin. En conséquence, il ordonna à tout le Vietminh d'évacuer la zone autour du port. Un Giap provocant a refusé de bouger. Valluy a répondu d'une manière que les commandants français, à leur détriment, répéteraient maintes et maintes fois. Le 23 novembre, un croiseur français s'est approché du port et a bombardé les quartiers vietnamiens de la ville sans discernement, déclenchant une multitude d'échanges de tirs dans toute la ville et faisant 6 000 morts parmi les civils.

Il a fallu des renforts français du delta du fleuve Rouge jusqu'au 28 novembre pour éliminer les unités vietminh. Couvert par la milice et régional forces, les habitués de Giap se retirent dans la campagne avec peu de pertes. "Bien que le gouvernement français à Paris semblait soucieux de parvenir à un règlement [évitant ainsi la guerre]", écrit Duiker, "ses représentants au Vietnam prenaient les choses en main". [9]

La marche vers la guerre à grande échelle s'est poursuivie. Les deux camps prirent des mesures pour renforcer leurs positions à Hanoï, à vingt milles du port de Haïphong. Le 7 décembre, Giap a appelé toutes les milices et forces régionales à proximité à se préparer à lancer des attaques contre les installations militaires françaises et les bureaux du gouvernement dans les cinq jours. Les civils ont rejoint les forces vietnamiennes pour préparer des positions défensives dans toute la ville, construisant des barrages routiers et des positions de tir dans les bâtiments et creusant des tunnels pour faciliter les manœuvres hors de la ligne de tir. Croyant que ces forces pourraient résister aux Français à Hanoï pendant peut-être un mois, Giap a fait des plans pour le retrait des principales forces entourant la ville au nord et à l'ouest, où il croyait pouvoir tenir indéfiniment dans la campagne. Pendant ce temps, plus de 1 000 légionnaires débarquent dans les ports du Tonkin et de l'Annam afin de mener le combat jusqu'à la capitale.

Dans la nuit du 18 décembre, la guerre de résistance a commencé par une attaque d'une équipe de sapeurs vietminh contre la principale centrale électrique de Hanoï. Le Tu Ve a frappé des avant-postes français dans de nombreuses villes et villages vietnamiens cette nuit-là. Des combats urbains, généralement de féroces affrontements de petites unités, ont éclaté sporadiquement pendant les deux à trois semaines suivantes dans la plupart des villes; à Hanoï, les forces régionales du Vietminh ont mis en place une défense fougueuse jusqu'à fin janvier, faisant environ 6 000 morts au combat, mais donnant du temps à Giap pour retirer ses précieux réguliers. Selon son paradigme de guerre prolongée, il était essentiel que ces forces évitent la bataille et restent dans des zones de base sécurisées pour l'expansion et la formation continue. Aujourd'hui, les Vietnamiens célèbrent le 19 décembre comme l'anniversaire du déclenchement de leur Guerre de Résistance contre la France.

DOCTRINE ET STRATÉGIE DU VIETMINH

Quelques jours après le déclenchement des hostilités, le Comité central du Parti a publié une directive stratégique, exposant sa compréhension de la guerre qui allait suivre. Une théorie, une façon de penser sur la façon dont la guerre devait se dérouler, était nécessaire pour guider la prise de décision. Giap lui-même avait sûrement un fort contribué à l'élaboration du document, et sa réflexion stratégique sur l'application du modèle en trois étapes de la guerre prolongée au Vietnam, qu'il envisageait depuis la publication des conférences de Mao sur le sujet vers 1938, est clairement mise en évidence dans la directive elle-même. [dix]

Dans la première étape, les forces révolutionnaires se trouveraient sur la défensive stratégique. Les zones de base devaient être agrandies et renforcées à des fins de formation et de refuge; le travail politique doit s'intensifier pour jeter les bases de réseaux de recrutement et de renseignement. Pendant ce temps, des unités de guérilla, encore légèrement armées, pourraient harceler les lignes de communication des forces françaises par des sabotages, des embuscades et des raids.

Dans la deuxième étape, l'étape d'équilibre, les Français atteindraient leur puissance militaire maximale et consolideraient leur emprise sur les villes et villages. Simultanément, le Vietminh passerait

progressivement des opérations défensives aux opérations offensives par des régiments entiers, puis des divisions, engageant des combats dans les lieux et les moments de leur choix, écrasant la force française en prolongeant le conflit. Les opérations mobiles des unités régulières seraient coordonnées avec la guérilla à la fois à l'arrière de l'ennemi - les zones sous son contrôle - et, dans une moindre mesure, dans les campagnes offensives.

L'objectif des opérations militaires à ce stade n'était pas de gagner et de conserver un territoire, mais de forcer les Français à disperser leurs forces en petites unités pour effectuer des tâches de défense statique. Une fois la FEF dispersée, elle serait vulnérable aux attaques de bataillons et de régiments des habitués du Vietminh. Il était essentiel que les unités PAVN développent des compétences dans les attaques éclair, dans lesquelles les unités se disperseraient avant que les Français ne puissent faire appel à l'artillerie ou à la puissance aérienne. Ensuite, ils pourraient se reformer en une unité complète à un point prédéterminé, généralement dans une région éloignée inhospitalière aux groupes blindés mobiles et aux attaques aériennes de la France.

La troisième étape s'appelait la contre-offensive. En théorie du moins, il a culminé avec le « soulèvement général », c'est-à-dire le point où le pouvoir du peuple et de l'armée ensemble était si grand que des rébellions spontanées éclataient dans tout le pays.

À la troisième étape, le PAVN régulier aurait formé des divisions complètes équipées d'armes modernes, y compris de l'artillerie et du génie (en 1946, le PAVN n'était capable de combattre qu'au niveau du bataillon d'environ 600 hommes dans n'importe quel engagement) et serait suffisamment formé et aguerri pour s'engager dans une guerre conventionnelle soutenue.

Truong Chinh, écrivant dans The Resistance Will Win au début de 1947, élabora sur la stratégie de guerre de la haute direction, en particulier sur la pensée de Giap, qui avait co-écrit avec Truong Chinh un livre important sur la paysannerie vietnamienne en tant que force révolutionnaire. politique. (En effet, on trouve des passages dans The Resistance Will Win qui sont pratiquement identiques aux écrits antérieurs de Giap.) Chinh a adopté le cadre doctrinal de Mao mais s'est opposé à son affirmation selon laquelle pour qu'une guerre prolongée réussisse, les insurgés avaient besoin d'un vaste sanctuaire pour développer des forces régulières et lancer grandes campagnes

multidivisions (c'est-à-dire au niveau du corps). Le Vietnam était un petit pays, mais ses révolutionnaires pouvaient compenser son manque de terrain en développant un grand nombre de petites bases isolées grâce au genre de travail de mobilisation clandestine assidu que les guérilleros de Giap menaient dans les villages et les districts depuis 1940.

Mao croyait qu'une insurrection réussie ne pouvait pas compter sur des développements externes ou des alliés pour gagner; les révolutionnaires devaient finalement construire une armée capable de vaincre son adversaire dans une guerre conventionnelle en utilisant leurs propres ressources. Chinh a rejoint Giap en croyant que des facteurs externes, en particulier la force croissante du communisme dans le monde et l'effet d'une action militaire prolongée sur l'opinion publique en France, pourraient façonner la direction de la guerre de toutes sortes de façons. Peut-être plus important encore, The Resistance Will Win a soutenu qu'en fin de compte, les forces militaires vietnamiennes n'avaient pas besoin d'atteindre une nette supériorité sur les forces françaises pour remporter la victoire. Les facteurs politiques au Vietnam et en France, ainsi que les tendances politiques internationales, pourraient très bien entraîner le retrait français. Cela ne pouvait pas être qualifié de victoire militaire au sens conventionnel. Mais ce serait quand même une victoire, car cela signifierait que l'objectif de la guerre est atteint. [11]

Au cours des six années suivantes de la guerre de résistance, Giap affinera et ajustera davantage la théorie de la guerre prolongée de Mao pour refléter sa lecture des événements sur le champ de bataille, ainsi que les pressions politiques et morales à l'œuvre sur ses propres forces et celles du ennemi. C'est un hommage remarquable au paradigme de Mao, ainsi qu'au raffinement de ce paradigme par Giap, que le conflit, d'une manière générale, ait suivi la trajectoire en trois étapes.

L'application de la doctrine Mao-Giap aurait échoué si Giap avait été intimidé par la vaste supériorité des forces militaires auxquelles il était confronté. Qu'est-ce qui explique son audace, son refus de se laisser intimider et décourager ? Une réponse spéculative, qui est vraiment le mieux que nous puissions faire avec les sources limitées à portée de main, c'est qu'il a vu la Révolution en termes presque religieux et lui-même comme l'apôtre dévoué de Ho Chi Minh. Il ne pouvait tolérer aucun compromis et était toujours prêt à mourir pour la cause. Un

exhortateur et un enseignant infatigable ainsi qu'un général, il était également prêt à donner la vie de ses soldats pour la cause en nombre épouvantable. Il a acquis sa réputation de boucher, mais c'était un boucher qui a toujours cru que les fins de la Révolution justifiaient d'horribles pertes. Après tout, comme l'a souligné Douglas Pike, Giap a compris que les gens étaient son arme principale, pas la puissance de feu. 12 Et à la guerre, on utilise ses armes au maximum. Par conséquent, ils sont essentiellement consommables.

Giap a survécu en tant que commandant en chef du PAVN en discernant avec une précision étonnante non seulement ses propres forces et faiblesses, mais aussi celles de son adversaire. Pour Giap, le modèle à trois étages n'était pas un lit de Procuste ; il fallait l'appliquer à la guerre du Vietnam avec confiance, discernement et souplesse.

LA GUERRE DE RÉSISTANCE : LA PREMIÈRE PHASE

Pendant les neuf premiers mois du conflit, les opérations françaises ont été étonnamment restreintes et prudentes. Le commandant de la FEF Valluy n'avait que 40 000 hommes au début de la guerre - trop peu à son avis pour entreprendre des offensives majeures au Viet Bac. Là, sous l'œil attentif de Giap, les Vietminh étaient activement occupés à construire leur infrastructure militaire et politique. Pendant ce temps, Valluy se contente d'évincer le Vietminh des villes et cités des régions les plus peuplées du Tonkin — delta du fleuve Rouge et plaines côtières — et rétablit progressivement le contrôle administratif dans les villages. Cela s'appelait la pacification. Dans le sud, la guérilla était à l'ordre du jour et a continué à l'être à quelques exceptions près tout au long de la guerre. Le Vietminh n'y a jamais eu la force de lancer des campagnes soutenues par des réguliers.

Les opérations de pacification au Tonkin ont été menées par la méthode de la "marée noire", ce qui signifie que le contrôle français s'étendait vers l'extérieur à partir d'un point central, généralement une ville ou une grande ville, selon un schéma irrégulier. Sur une carte, les zones sous contrôle français apparaissaient comme une nappe de pétrole qui s'étendait progressivement au-dessus de la mer au fil du temps. Les opérations de pacification fonctionnaient comme suit : les

unités mobiles éliminaient les communistes d'un district particulier, installaient de petits postes défensifs, puis avançaient et répétaient le processus dans zones adjacentes, laissant les troupes vietnamiennes indigènes (et notoirement peu fiables) sous contrôle français pour occuper le district de manière permanente.

L'objectif principal de la pacification était de priver les guérilleros et les équipes de propagande du Vietminh de l'accès à leurs principales sources de force : le peuple et ses provisions, en particulier le riz. Comme l'a si bien dit Mao, "le poisson devait être tenu hors de la mer". Les guérillas devaient être tenues à l'écart des villages, à l'écart de la population.

En Cochinchine, les efforts de pacification français ont très bien fonctionné, car les forces de Giap étaient faibles et n'avaient que de petits sanctuaires à partir desquels monter des opérations. Au Tonkin et dans le nord de l'Annam, c'était une toute autre histoire. Les gains français étaient beaucoup plus limités, et même ces gains se sont avérés ténus. À l'intérieur du delta du fleuve Rouge et le long de la côte centrale, les nuits appartenaient au Vietminh, alors que cadres et soldats se glissaient silencieusement dans les centres des villages et commençaient à faire leur prosélytisme et leur recrutement. Dans ce travail politique, ils avaient été formés au plus haut niveau et ils ont obtenu des résultats impressionnants. Le pourcentage de territoire sous contrôle Vietminh s'est accru lentement mais régulièrement entre 1947 et 1950, en grande partie en raison du nombre toujours croissant de guérilleros et de cadres politiques descendant du Viet Bac, dont beaucoup venaient de terminer leur formation dans le sud de la Chine.

La réponse de la France à l'insurrection, tout comme celle des Américains qui sont venus après eux, suggère une incapacité générale parmi les plus hauts niveaux de commandement à saisir la dynamique politique de la guerre et la nature de l'adversaire. Dès 1948, les Français, conscients de leur manque de popularité et de légitimité aux yeux de la population, avaient bricolé un gouvernement « indépendant et libre » sous l'ancien empereur vietnamien Bao Dai. Le vieil empereur était présenté dans les communiqués de presse et les briefings français comme une alternative légitime au Vietminh. Certes, Bao Dai était un ardent patriote. Mais il avait peu de contact commun. C'était un dissolu, un playboy qui aimait le vin, les femmes et le luxe de la vie parisienne. Son intérêt pour le bien-être de la paysannerie du Vietnam était tout à

fait superficiel. Ainsi, « l'État » du Vietnam, son siège de gouvernement à Saigon, n'avait que peu de légitimité aux yeux de la population, voire aux yeux des puissances mondiales.

L'administration coloniale française elle-même n'a fait aucun effort sérieux pour répondre aux besoins de la paysannerie ou pour lui fournir une certaine mesure de participation politique à ses propres affaires. En effet, le peuple était exploité par des officiers français, abusé par des soldats enrôlés, et souvent fait se sentir prisonniers dans leur propre village. Le mieux que le paysan ordinaire pouvait espérer du gouvernement colonial français, son bras civil ou militaire, était l'indifférence. La réaction française aux partisans de la réforme politique et des politiques économiques progressistes pour le Vietnam allait de l'indifférence à l'hostilité. Pendant ce temps, les Vietminh s'attachaient intensément à cultiver la loyauté de la population, à répondre à ses besoins, à organiser des programmes d'alphabétisation, à participer à des projets villageois. Et les cadres martelaient sans cesse la vénalité et l'indifférence des Français.

De Paris à Saigon en passant par Hanoï, la part du lion des officiers supérieurs et des fonctionnaires coloniaux français considérait la guerre d'Indochine comme un combat de faible intensité contre des bandits et des insurgés ingénieux. Le général Valluy et ses officiers ignoraient le caractère révolutionnaire de la lutte et la ténacité avec laquelle leur adversaire tenait à la fois au territoire et à l'allégeance populaire. Les preuves documentaires dont nous disposons montrent clairement que ni l'armée française ni l'administration coloniale de Saigon n'ont pris au sérieux les idées de Mao sur la guerre prolongée. Aux yeux du commandement français, Giap n'était qu'un amateur, adonné aux notions romanesques d'une utopie marxiste. L'idée qu'il puisse mener une guerre victorieuse contre des officiers généraux français qui s'étaient distingués au cours de deux guerres mondiales et de diverses campagnes coloniales en Afrique était absurde, voire saugrenue. C'est ainsi qu'une combinaison d'ignorance et d'arrogance a imprégné le commandement français et sa prise de décision stratégique tout au long du conflit.

Le général Valluy paraissait particulièrement ignorant de son adversaire. Il prédit avec confiance en septembre 1947 que son corps expéditionnaire « pourrait éliminer toute résistance organisée en trois mois ». [13] Le 7 octobre 1947, il lance l'opération Léa, première grande

offensive de la guerre, avec une vingtaine de bataillons (15 000 hommes) de la FEF. Valluy a ordonné à un bataillon de parachutistes d'élite de tomber sur le quartier général du Vietminh dans les montagnes près de Bac Kan avec l'intention de tuer ou de capturer les hauts dirigeants du Vietminh. Pendant ce temps, des forces blindées mobiles ainsi que des troupes amphibies pénétreraient au cœur du Viet Bac selon trois axes, encercleraient le gros de l'armée régulière croissante de Giap et ses recrues à l'entraînement parmi les karsts calcaires et les grottes du Viet Bac, et infligeraient suffisamment de pertes pour rendre la plupart des régiments et bataillons de Giap inefficaces - peut-être même éteindre complètement la résistance.

De manière dramatique, les paras français ont atterri directement au sommet du quartier général du Vietminh, forçant Giap et Ho à se réfugier dans une fosse couverte pendant plusieurs heures avant de s'échapper en rampant dans la jungle. Le courrier de Ho Chi Minh a été confisqué dans son petit bureau de campagne. Plusieurs instructeurs de l'armée allemande et japonaise, qui pour diverses raisons ont cherché refuge auprès du Vietminh après la défaite de leur propre nation, ont été capturés. Bien qu'elle ait pris le Vietminh par surprise, la force française s'est embourbée et désorganisée alors qu'elle tentait de dénicher les plus grandes unités du PAVN sur le terrain difficile autour de Bac Kan. Bientôt, les sentiers de la jungle du Viet Bac étaient jonchés de cadavres de paras français qui sont morts en tentant de se dégager d'embuscades ou de percer les positions défensives préparées par le Vietminh. Les chasseurs étaient devenus les chassés.

Pendant ce temps, la force principale de la FEF composée de dix bataillons motorisés se préparait à lancer leur attaque depuis l'est, marchant vers le nord-ouest au cœur du Viet Bac le long d'une route étroite au milieu d'un terrain montagneux. Pris en embuscade à plusieurs reprises par des guérilleros vietnamiens et bloqués par des ponts détruits, les Français ont mis six jours complets pour atteindre les positions de défense extérieures de Giap à dix miles au nord de la ville de Bac Kan. Là, les principales unités de la force vietnamienne ont subi de lourdes pertes, mais elles se sont battues avec résolution et bravoure. , gagnant le respect des soldats français professionnels et des légionnaires. Le groupe de travail principal n'a jamais réussi à sauver les paras, dont beaucoup sont sortis de la jungle dense en groupes de trois ou quatre hommes épuisés.

Une force d'attaque amphibie fluviale française a tenté d'encercler partiellement la zone de base du Vietminh par le sud-est. Elle aussi s'est enlisée, d'abord sur les bancs de sable des rivières, puis face à une résistance de plus en plus acharnée dans la jungle dense près de Tuyen Quang. Enfin les deux tenailles de l'attaque, la force amphibie et la force motorisée, se rencontrèrent à Chiem Hoa, à plus de cent milles à l'intérieur du Viet Bac. « La principale redoute communiste en Indochine était devenue une vaste poche [c'est-à-dire qu'elle était encerclée par les forces ennemies dans toutes les directions sauf le nord] mais. . . dans ce genre de guerre et sur ce genre de terrain, le terme « encerclement » n'avait bien sûr aucun sens », écrit Bernard Fall, peut-être le plus grand journaliste-érudit contemporain de la guerre. « Entre les villes et les points clés, les Français étaient maintenant en garnison. . . il y avait de vastes étendues où les régiments du Viet-Minh pouvaient se faufiler, et ils l'ont fait. 14 Les forces de Giap ont subi peut-être 3 000 pertes, mais ils avaient acquis une expérience inestimable contre les opérations conventionnelles françaises.

L'opération Lea n'a pas atteint ses objectifs. Il en fut de même pour l'opération Ceinture ("Belt"), une tentative de destruction du PAVN Regiment 112, le régiment d'élite "Capital" qui allait bientôt former le cœur de la division "Iron" de Giap, la 308th. L'opération Ceinture était un important effort terre-mer-air impliquant une attaque de dix-huit bataillons français contre la bordure sud du Viet Bac. La FEF a réussi à battre le PAVN dans plusieurs combats acharnés, incitant Giap à rompre le contact et à se retirer dans ses sanctuaires dans les montagnes. Le PAVN a rendu un certain nombre de petits dépôts de ravitaillement sur le périmètre du Viet Bac, mais ils étaient consommables.

Fin décembre 1947, les Français retirèrent leurs unités mobiles du Viet Bac, laissant derrière eux des garnisons légèrement défendues pour gérer une série d'anciens forts le long de la frontière sino-vietnamienne. Les forts, cependant, n'étaient pas suffisamment proches les uns des autres pour se soutenir mutuellement. Par conséquent, ils étaient tous vulnérables aux attaques d'une force supérieure du Vietminh. Mais Valluy ne croyait pas que les forces de Giap pourraient jamais monter une attaque soutenue et coordonnée par une force aussi importante qu'un seul régiment.

Au début de 1948, le PAVN grandissait à un rythme impressionnant en taille et en compétences, tandis que le commandement français

semblait se replier sur la défensive. Le soutien français à la "sale guerre" (comme l'appelait la gauche française) commençait déjà à faiblir, bien que lentement, et le gouvernement refusa d'envoyer des renforts en nombre demandé par Saigon.

À la lumière de ces développements, Giap a commencé à augmenter de manière agressive les opérations de guérilla et le travail d'organisation clandestine dans le delta du fleuve Rouge. Il a également continué à professionnaliser et à étendre le PAVN, en ajoutant de nouveaux camps d'entraînement et en étendant son contrôle dans le nord bien au-delà du Viet Bac dans certaines zones stratégiques du delta du fleuve Rouge.

Frustrés, les soldats français à l'intérieur du delta du fleuve Rouge ont inventé un nouveau terme pour décrire l'effondrement lent mais constant de l'autorité gouvernementale aux mains des cadres du Vietminh : le pourissement. Cela signifiait « pourrir ». [15]

ARRIVÉE DU GÉNÉRAL CARPENTIER

Un nouveau commandant français, le général de corps d'armée Marcel Carpentier, arrive à Saigon à l'été 1949. Il possède un superbe combat et record de commandement sur deux guerres mondiales. Il prétendait en savoir peu sur l'Indochine, mais il était bien conscient que l'augmentation constante des attaques de guérilla dans le delta du fleuve Rouge était une évolution très inquiétante. Alors même que la taille de la FEF augmentait régulièrement vers 150 000 hommes, les troupes françaises étaient dangereusement dispersées dans les tâches de défense statique. Cela a sévèrement restreint la capacité de Carpentier à lancer des opérations offensives mobiles contre les plus grandes unités de Giap à l'époque - ses régiments. Ces premiers problèmes affligeraient les Français alors que la guerre s'éternisait. Comme l'a observé Bernard Fall, « Une fois que les hostilités à grande échelle avaient éclaté, les Français, pour des raisons budgétaires et politiques, ne pouvaient pas . . . faire l'effort à grande échelle nécessaire pour contenir la rébellion dans les limites d'une guerre à petite échelle. [16]

Réalisant qu'une autre opération offensive massive comme Lea était peu susceptible d'infliger de graves dommages à l'ennemi, Carpentier se concentra sur le même type d'opérations de pacification qui avaient

dominé la première phase de la guerre. Ses bataillons de manœuvre (c'est-à-dire des forces offensives mobiles par opposition aux forces de défense statiques) pouvaient généralement éliminer les guérilleros et les cadres de Giap d'un groupe de villages, voire de tout un district provincial. Pourtant, le « contrôle » du gouvernement était à la fois évanescent et cosmétique. Les Français n'ont jamais eu assez de troupes pour mettre en garnison le terrain nouvellement conquis et répondre efficacement aux guérilleros itinérants de Giap alors qu'ils frappaient de petits postes et des lignes de communication.

Pendant ce temps, les Vietnamiens qui avaient rejoint la toute jeune armée nationale vietnamienne dirigée par la France n'étaient pas fiables. Les désertions étaient générales et les forces de manœuvre, telles qu'elles étaient, manquaient de l'ingrédient essentiel à toute organisation militaire : la combativité.

D'un autre côté, Giap et ses cadres ont offert aux villageois quelque chose qu'ils n'avaient jamais eu en près de cent ans de domination française - un sentiment d'appartenance à quelque chose d'important, une croisade nationale pour l'autodétermination et un avenir radieux dans lequel chaque âme , même les femmes et les enfants, ont joué un rôle important. Qu'ils soient hostiles ou indifférents à la domination coloniale, la plupart des villageois ne pouvaient être contraints de fournir aux Français des renseignements sur les agents du Vietminh, et ainsi, tôt ou tard, même dans les villages où des cadres politiques avaient été capturés et tués, les Vietminh revenaient et revenaient. contrôle établi, qu'il soit caché ou manifeste. Dans la guerre de résistance, comme dans la guerre américaine, Giap manquait rarement de remplaçants très motivés et bien entraînés. Lorsque les Français prévoyaient de retourner dans un district ou un village, les agents du Vietminh étaient généralement prévenus et se fondaient dans le campagne jusqu'à ce que la menace soit passée. En décrivant cette phase de la guerre au Tonkin, Giap écrit :

> Réalisant que la guerre se prolongeait, l'ennemi changea de stratégie. Ils utilisèrent l'essentiel de leurs forces pour la « pacification » et la consolidation des zones déjà occupées. . . Ils étendirent progressivement leur zone d'occupation au nord et placèrent sous leur contrôle la majeure partie du delta du fleuve Rouge. . . . [n]ous avons alors préconisé le large développement de la guérilla, transformant l'arrière [de l'ennemi] en notre ligne de front. Nos unités opéraient dans de petites poches, avec des compagnies indépendantes pénétrant profondément dans la zone contrôlée par l'ennemi pour lancer une guérilla, établir des bases et protéger le pouvoir des populations locales. Ce

> fut une guerre extrêmement dure généralisée dans tous les domaines : militaire, économique et politique. L'ennemi s'est épongé ; nous nous sommes battus contre le nettoyage. Ils ont organisé des troupes vietnamiennes locales supplémentaires et installé des autorités fantoches; nous avons fermement soutenu le pouvoir populaire local, renversé les hommes de paille, éliminé les traîtres et mené une propagande active pour provoquer la désintégration des forces supplémentaires. Nous avons progressivement formé un réseau de bases de guérilla. Sur la carte montrant le théâtre des opérations, outre la zone libre [le Viet Bac], des « zones rouges », qui ne cessent de s'étendre et de se multiplier [les zones contrôlées par le Vietminh], commencent à apparaître en plein cœur des territoires occupés. 17

Entre le début de 1948 et septembre 1950, ni les Français ni le Vietminh n'ont tenté de s'engager dans des opérations conventionnelles majeures. Côté vietminh, les combats sont menés par des guérillas régionales et un nombre limité d'opérations par des bataillons réguliers du PAVN opérant indépendamment des régiments auxquels ils appartiennent. Ces bataillons opérationnels se décomposaient généralement en compagnies d'environ 150 hommes qui planifiaient et exécutaient des raids ou des embuscades de courte durée. C'étaient les « formes de combat » que Giap privilégiait dans la deuxième étape de la guerre populaire.

Les forces de Giap retournaient invariablement dans les bases communistes après une période d'opérations de combat soutenues. Au fur et à mesure que la guerre avançait, de nouvelles zones de base ont émergé, la plupart d'entre elles en marge des centres de population. La majorité était petite, souvent un peu plus qu'un groupe de villages. Un étudiant éminent des méthodes de combat de Giap décrit avec justesse les caractéristiques d'une zone de base typique comme « un complexe étroitement intégré de villages préparés pour la défense [contenant] une population politiquement endoctrinée dans laquelle même les enfants ont leurs tâches d'intelligence spécifiques ; un réseau de dépôts de nourriture et d'armes ; une machine administrative parallèle à celle de l'autorité légale, à laquelle peut s'ajouter à volonté toute unité [de l'armée] régulière affectée aux opérations dans la zone. 18

CONSTRUIRE L'ARMÉE POPULAIRE

Tout au long des trois premières années de la guerre de résistance, Giap a travaillé assidûment pour étendre et améliorer les trois échelons des forces militaires de la révolution et l'infrastructure politique qui les

soutenait. Et il a dû le faire tout en frustrant simultanément les efforts de dizaines de milliers de soldats français pour pacifier la population vietnamienne avec les forces opérationnelles limitées à sa disposition. Cette expansion n'aurait pas été possible sans la fusion d'une activité militaire et politique disciplinée sur des étendues de territoire toujours plus larges du delta du Mékong à la frontière chinoise, un processus qui a été mené dans une large mesure par de petites équipes de propagande armée allant d'une section de huit à dix hommes (un squad en jargon américain) à un peloton d'une trentaine d'hommes (et parfois de femmes).

Dès 1941, la haute direction du Parti communiste indochinois a compris que l'indépendance ne pouvait être obtenue sans la création d'une armée régulière à plein temps, équipée d'armes modernes standardisées, à la fois d'infanterie et d'artillerie, ainsi que d'ingénieurs, de soutien logistique , et spécialistes techniques. Cette armée, compte tenu de la nature du terrain vietnamien et de la structure économique et sociale, avait besoin du soutien de la milice. L'unité de milice la plus élémentaire était composée de paysans non formés, y compris des femmes. Leur rôle était strictement défensif et informatif, c'est-à-dire qu'ils fournissaient des renseignements sur les activités gouvernementales et offraient une résistance très limitée contre les patrouilles françaises près de leurs villages. L'autre type de milice locale, souvent de la taille d'un peloton, avait une formation militaire limitée et était capable de coopérer avec les unités régionales - les forces militaires de second rang des forces armées révolutionnaires. Les unités régionales étaient généralement des compagnies ou des bataillons, suffisamment entraînés pour planifier et exécuter des opérations de sabotage et d'embuscade. Les habitués du PAVN, les combattants à plein temps, assumeraient une importance de plus en plus grande à mesure que la guerre progressait vers la troisième étape de la guerre prolongée, l'étape de la contre-offensive. Leur rôle était d'engager des opérations de combat de grande unité complexité, généralement de la taille du bataillon et du régiment et, à partir de la fin des années 1950, au niveau de la division.

Alors que Giap commençait à planifier des opérations de taille régimentaire vers 1949, il était clair que son armée régulière devait poursuivre son expansion, son pot-pourri d'armes légères périmées devait être remplacée et de nouvelles armes lourdes, en particulier des

mortiers et des armes sans recul. fusils, devaient être intégrés dans leurs unités. Malgré l'énormité du défi, entre le déclenchement de la guerre en 1946 et le milieu de 1949, Giap a transformé une force régulière mal armée et peu organisée qui a été formée en bataillons en une force d'infanterie légère de première classe de cinq divisions d'infanterie de 10 000 hommes, chacun d'eux avait ses propres petits éléments d'artillerie, antiaériens, du génie et de logistique. En 1949, ces divisions manquaient d'un ensemble complet d'armes et de spécialistes qu'elles étaient censées avoir sur le papier, mais elles fonctionnaient néanmoins. Ce fut une réalisation majeure, étant donné qu'elle s'est produite en temps de guerre générale.

Ce saut dans le développement organisationnel a eu des implications d'une importance énorme, comme l'explique le général Phillip Davidson, un officier américain qui a servi avec distinction pendant la guerre du Vietnam : « Dans chaque armée moderne, la division est la formation opérationnelle de base, la plus petite unité qui combine toutes des armes au sol, pour se maintenir et combattre en toute autonomie si besoin est. Dans l'histoire de chaque armée en développement, l'avancée vers la structure divisionnaire est le passage des ligues mineures de guerre aux « majors ». ” [19] Les caractéristiques distinctives de l'armée régulière du Vietminh étaient son haut niveau d'esprit, son extraordinaire mobilité dans la jungle et les terrains montagneux et, une fois qu'elle a commencé les opérations au niveau de la division à la fin de 1950, sa capacité à endurer de graves difficultés et de lourdes pertes tout en conservant son efficacité au combat.

Alors que les stratèges supérieurs de la France et les conseillers américains qui les ont rejoints en 1950 ont constamment sous-estimé le sens stratégique de Giap et les capacités de son armée, les officiers subalternes et les hommes enrôlés qui ont combattu les troupes régulières et les guérillas communistes vietnamiennes pendant trente ans ne l'ont pas fait. Le consensus parmi les fantassins de combat occidentaux était que leurs adversaires étaient bien entraînés, tenaces et ingénieux. Une grande partie du mérite de leur excellence réside sûrement dans les séances d'endoctrinement intensives et l'éducation idéologique que les soldats ont subies tout au long de leur service. Peu d'armées au XXe siècle possédaient une telle unité de but et d'engagement que l'Armée populaire du Vietnam, et certainement aucune armée construite sur une base paysanne agraire ne s'en est

approchée. L'un des Giap Les principes cardinaux, peut-être son premier principe, étaient que la formation militaire devait produire des soldats qui comprenaient la nature de la guerre et la nature de l'ennemi, avec un seul esprit, un type de "conscience politique". La « réflexion correcte » était bien plus importante que la puissance de feu. Giap était un défenseur acharné et passionné de l'éducation politique au sein de l'armée. Il a lui-même écrit ou co-écrit de nombreuses brochures et manuels de formation utilisés par les instructeurs pendant les deux guerres d'indépendance.

Dans l'esprit de Giap, l'endoctrinement politique restait le seul moyen infaillible de compenser les inévitables désavantages matériels contre lesquels le PAVN se battait lorsqu'il engageait des établissements militaires occidentaux professionnels. « Une conscience profonde des objectifs du Parti, une loyauté sans bornes à la cause de la nation et de la classe ouvrière et un esprit de sacrifice sans réserve sont des questions fondamentales pour l'armée », écrivait Giap en 1959. « Par conséquent, le travail politique dans sa rangs est de première importance. C'est l'âme de l'armée. ” [20]

Des études menées par la Rand Corporation et l'establishment du renseignement américain pendant la guerre américaine montrent clairement que l'officier moyen du PAVN en savait peu sur la vision du marxisme-léninisme d'une société sans classes. Il est prudent de supposer que cela était également vrai pour les soldats qui ont combattu dans la guerre de résistance. L'éducation politique au sein du PAVN était beaucoup plus soucieuse d'instiller un engagement envers ses camarades soldats, envers l'armée dans son ensemble et envers le Parti en tant que véhicule de libération nationale. Le succès de Giap dans la construction d'une armée efficace est d'autant plus remarquable si l'on considère que la recrue vietnamienne moyenne est entrée dans l'armée avec peu d'éducation, aucune expérience des activités de « renforcement d'équipe » telles que les sports d'équipe, une méfiance envers les étrangers, en particulier les étrangers qui exerçaient l'autorité. , et pratiquement aucune expérience du monde en dehors de son village natal.

Les principales unités de la force se composaient principalement d'hommes qui avaient reçu une formation militaire dans la milice villageoise et / ou les forces régionales avant d'être promus dans l'armée régulière. La formation PAVN des unités d'infanterie régulières

était similaire à celle des forces occidentales. Les exercices rapprochés et les tactiques des petites unités prenaient une grande partie du temps de la recrue au début. Plus tard, l'accent a été mis sur le camouflage et la dissimulation, bien plus que dans l'entraînement de l'armée ou de la marine américaine à la même époque. Et contrairement à l'infanterie régulière française et américaine, les soldats vietminh étaient bien entraînés aux opérations de nuit.

Une caractéristique unique de l'approche de la guerre du PAVN concernait sa vaste préparation logistique. Les forces occidentales à l'offensive sont généralement ravitaillées par des véhicules motorisés par l'arrière ou par les airs. Les officiers d'approvisionnement du PAVN ont cependant développé des moyens ingénieux de préparer un champ de bataille et ses approches avec des approvisionnements et des fortifications avant l'arrivée des forces de manœuvre. Cela a nécessité une superbe planification et des unités de construction de bunkers et de dépôts d'approvisionnement très disciplinées, travaillant souvent sous une pression de temps soutenue.

Les opérations de combat dans l'armée régulière de Giap ont été exceptionnellement bien répétées. Les soldats des unités tactiques étaient généralement informés en détail de leur mission dans des salles de classe autour d'une table de sable. Des "passages" soigneusement chorégraphiés des manœuvres dans les camps d'entraînement ont suivi. Pour les opérations d'assaut majeures, le PAVN construisait souvent des répliques d'installations et de fortifications qu'ils pouvaient s'attendre à rencontrer au combat.

Les statistiques concernant la taille et la composition du PAVN dans les premières années de la guerre de résistance sont rares et restent des estimations approximatives. L'historien australien Robert O'Neill propose une estimation raisonnable selon laquelle les forces principales sont passées de 32 bataillons d'environ 600 hommes chacun en 1947 à 117 bataillons en 1951. [21] La plupart de ces bataillons étaient, bien sûr, composés de fantassins. Peut-être 15 % étaient des unités d'artillerie légère, de génie de combat et de ravitaillement. Des unités plus spécialisées ont été formées vers la fin du conflit.

Le PAVN manquait d'armes légères standardisées au début de la guerre d'Indochine française, possédant un assortiment hétéroclite d'armes françaises, japonaises, américaines et chinoises sécurisées pendant et après la Seconde Guerre mondiale. Jusqu'à ce que l'Armée

populaire de libération de la Chine communiste (APL) commence à fournir des armes et du matériel de guerre en quantités limitées en 1949, le PAVN devait se contenter d'une poignée de canons antiaériens de 37 mm et d'obusiers de campagne de 75 mm comme armes lourdes, mais ils étaient capables produire des mortiers primitifs, des grenades à main et des munitions pour armes légères dans des armureries de fortune au sein du Viet Bac à partir de 1947 environ. Aucune armée occidentale ne pourrait fonctionner avec un approvisionnement aussi limité en armes lourdes et sans aucun soutien aérien. Aucun commandant occidental responsable n'aurait lancé des opérations avec des moyens aussi limités.

Tout le monde sur le territoire contrôlé par le Vietminh faisait partie de la machine de résistance de Giap. Le pays tout entier a été divisé pendant la guerre en une douzaine de zones militaires, leurs limites et leur nombre changé au fil du temps, chacun ayant son propre groupe de commandement, ainsi que des sous-commandements aux niveaux provincial et de district. Giap, bien sûr, avait l'autorité finale sur les opérations de combat majeures dans toutes les zones militaires, mais ses subordonnés sur le terrain avaient le pouvoir de réviser et d'inverser les plans en fonction du flux et du reflux de la bataille.

L'état-major du Giap était initialement organisé sur le modèle américain, avec quatre divisions fonctionnelles principales : personnel, renseignement, opérations et logistique. Dans les dernières étapes de la guerre, il a été réorganisé selon les lignes plus byzantines et redondantes de l'APL de Mao, où les responsabilités du Parti et de l'armée se chevauchaient d'une manière difficile à déchiffrer pour un étranger. Comme dans de nombreuses armées communistes, chaque échelon, de la division au niveau de la compagnie, avait un officier politique, ou commissaire, qui s'occupait du moral et de la formation politique, en plus d'un commandant militaire qui était responsable des opérations et de la préparation au combat de ses troupes.

Au début de 1947, 50 000 cadres politiques travaillaient activement dans les villes et villages de tout le pays avec une forte concentration au Tonkin et en Annam. Un an plus tard, ce nombre était passé à plus de 100 000. [22] La manière dont ils s'intègrent dans le schéma d'organisation de l'armée n'est pas claire. Ils auraient pu travailler en étroite collaboration avec les commissaires de l'armée, ou ils auraient

pu être officiellement rattachés et sous le commandement de ces commissaires.

Les officiers spécialisés et techniques étaient désespérément rares pendant la première moitié de la guerre de résistance. Les premiers officiers de Giap avaient reçu une formation d'état-major limitée soit avec l'armée nationaliste chinoise - qui était à divers moments favorable au Vietminh pendant la Seconde Guerre mondiale - soit avec l'APL.

Jusqu'à la fin de 1950, le PAVN avait peu de transport automobile. Le système logistique dépendait des ressources dont Giap disposait : des personnes, des vélos renforcés et des bêtes de somme. Des porteurs ont été enrôlés parmi la population civile pour transporter de la nourriture, des munitions et des armes lourdes d'un champ de bataille à un autre. Il fallait entre deux et quatre porteurs pour transporter de la nourriture, des armes lourdes et d'autres fournitures pour un fantassin. [23] Au moment où Giap lança sa première grande offensive militaire à l'automne 1950, il avait étendu les forces régulières et régionales du Vietminh à 250 000 soldats, sans compter les porteurs.

Avec les sages conseils de Ho Chi Minh et Truong Chinh, Giap a développé une compréhension très nuancée et sophistiquée de la façon d'utiliser l'activité socio-politique — organisation, mobilisation et contrôle de la pensée ou « prise de conscience » — pour concentrer les énergies de l'ensemble de la population sous contrôle vietminh sur la réalisation des objectifs de la Révolution. Prises ensemble, ces techniques de dau tranh politique ont permis à Giap de mobiliser une quantité étonnante d'activité humaine continue, chorégraphiée dans les moindres détails, vers (1) la construction d'une société et d'un gouvernement alternatifs, marqués par la ferveur révolutionnaire, le moral élevé et l'unité de objectif tel que défini par la haute direction ; et (2) l'effondrement de la légitimité du gouvernement colonial fantoche aux yeux du pays tout entier. Ainsi, le dau tranh politique était à la fois une activité constructive et corrosive. Pour reprendre les mots justes de Douglas Pike, le concept essentiel de dau tranh est

> peuple comme instrument de guerre. La mystique qui l'entourait impliquait l'organisation, la mobilisation et la motivation des personnes. . . . La violence lui est nécessaire mais n'est pas son essence. Le but est de s'emparer du pouvoir en désactivant la société, en utilisant des moyens spéciaux [c'est-à-dire, des assassinats, des campagnes de propagande, des sabotages], principalement organisationnels. En

> fait, l'organisation est le grand dieu de la stratégie dau tranh et compte plus que l'idéologie ou la tactique militaire. L'instrument de base est un front uni [c'est-à-dire le Vietminh], une organisation d'organisations, jetant une vaste toile sur le peuple, l'enchevêtrant. 24

Vers 1950, le Parti avait organisé le «mouvement de lutte» à différents niveaux de développement dans pratiquement toutes les provinces et villes du Vietnam. Il était le plus fort dans le nord du Tonkin, le long de la côte de l'Annam et au nord-ouest de Saigon. Le mouvement a exercé une grande pression psychologique et sociale sur l'ensemble de la population au Vietnam - y compris les civils et les soldats français, les troupes coloniales d'origine africaine et les Vietnamiens qui ont soutenu les Français - pour qu'ils acceptent les perceptions du Parti de la «réalité», en particulier son affirmation qui a prolongé la guerre conduirait inévitablement au découragement et à la désillusion du Corps expéditionnaire français (FEF) et à l'effondrement de ses desseins malveillants de reconquête.

Selon Pike, l'expansion du Vietminh, et plus tard de l'infrastructure vietcong pendant la guerre américaine, a été accomplie à travers trois "programmes d'action". Le programme Binh Van était destiné aux fonctionnaires et aux soldats du gouvernement colonial, en particulier les Vietnamiens, les Algériens et les Marocains qui ont combattu dans la FEF. Les zones sous contrôle colonial ont été inondées de propagande imprimée, d'émissions de radio et littéralement des millions de rencontres clandestines en tête-à-tête de cadres politiques vietminh avec ceux du camp ennemi ou les familles de ces individus. De nombreuses agences coloniales et unités militaires ont été pénétrées par des agents vietminh qui se sont livrés au sabotage et à la désinformation. Le but : provoquer la défection ou du moins la désertion. Des unités de propagande armée ont renforcé ces efforts par des assassinats sélectifs et des menaces de terreur.

Dich Van s'adressait non seulement aux villageois ordinaires sous contrôle colonial, mais aussi au peuple français et au reste du monde suite aux événements du Vietnam. Ici, les journaux et les communiqués publiés par le gouvernement ont tenté de vendre la guerre comme une lutte « David contre Goliath » pour l'autodétermination et l'indépendance. Des émissaires ont été envoyés à l'étranger pour parler au nom de la Révolution et gagner des alliés notables en Occident.

Le programme Dan Van a travaillé pour renforcer le moral et la conscience des personnes déjà sous le contrôle du Vietminh ainsi que des forces armées du Vietminh. Des réunions d'autocritique et un large éventail de classes dirigées par des cadres ont entretenu la flamme de la ferveur révolutionnaire en arrosant la population de tracts, de slogans, de manifestations et de cours d'éducation politique obligatoires. Les membres du parti gardaient un œil vigilant sur tous les participants afin de débusquer et de corriger les « déviations » dans la pensée ou la parole.

Le lecteur devra juger par lui-même à quel point le mouvement de lutte politique a joué dans l'élaboration du cours des deux guerres majeures au cours desquelles Giap a commandé l'Armée populaire du Vietnam. Il semble certain, cependant, que Giap l'a jugé critique : Le conflit s'est déroulé, écrit-il,

> par tout le peuple, une guerre totale. Une guerre révolutionnaire, parce qu'elle a été menée sur la base de la mobilisation et de l'organisation des masses. . . . La guerre populaire se déroule généralement dans des conditions où notre camp jouit d'une supériorité politique absolue sur un ennemi matériellement plus fort que nous. . . Notre art militaire a déterminé l'orientation stratégique suivante : promouvoir une guerre du peuple tout entier, une guerre totale et prolongée. Nous devons mener une longue guerre dans laquelle notre supériorité politique prévaudra et nous pourrons progressivement augmenter notre force, modifier l'équilibre des forces entre nous et l'ennemi et assurer la victoire de notre camp. 25

Giap a continuellement cherché à exploiter un thème éternel du dau tranh politique : que le peuple vietnamien a un génie unique pour vaincre l'adversité dans sa lutte contre la domination étrangère, que son combat martial le succès contre la Chine, les Mongols et le peuple Cham qui a occupé une grande partie du Cambodge pendant des siècles n'a pas été obtenu grâce à des innovations dans la technologie militaire ou à un nombre supérieur, mais grâce à la patience, à la résilience et à la mobilisation de leur force morale mystique et de leur unité d'esprit. Les communistes vietnamiens, observe Pike, « ont été les premiers [les gens de la guerre moderne] à rompre avec l'hypothèse selon laquelle le principal et principal test de succès doit être le combat militaire. Ils ont réalisé, vaguement au début, puis avec une clarté croissante, qu'il pourrait être possible d'obtenir un changement de lieu de guerre et de déterminer son résultat loin du champ de bataille. 26

L'ÉMERGENCE DE LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE DE CHINE

En novembre 1949, l'armée populaire de Mao avait complètement vaincu l'armée nationaliste de Chiang Kai-shek et établi officiellement la République populaire de Chine (RPC). L'émergence d'un État communiste dans le pays le plus peuplé du monde a eu d'immenses implications pour la politique de la guerre froide et la guerre de résistance au Vietnam, car la guerre au Vietnam a rapidement été considérée en Amérique et en France comme un conflit de la guerre froide ainsi qu'un lutte anticoloniale. Avant la fin de l'année, la RPC a envoyé un certain nombre d'officiers supérieurs dans le Viet Bac pour discuter de la formation d'un vaste programme d'assistance militaire. Giap, bien sûr, a joué un rôle central dans l'élaboration du programme. À la mi-janvier 1950, la Chine a officiellement reconnu le DRV. D'autres États socialistes, dont l'Union soviétique, ont rapidement emboîté le pas. Cette reconnaissance confère à l'administration révolutionnaire un degré de légitimité qui lui manquait jusqu'alors. Le statut de Ho Chi Minh, écrit un historien, "a changé presque du jour au lendemain de celui d'un chef de guérilla traqué à un homme d'État communiste luttant pour libérer son pays d'une puissance impériale". [27]

En juin 1950, Giap s'est rendu à Nanning, où il a conclu un accord établissant des camps d'entraînement et un nouveau réseau de routes toutes saisons (ce qui signifie qu'il était praticable dans tout sauf le pire de la saison de la mousson) entre le sud de la Chine et le nord du Vietnam, construit par plus de 100 000 prisonniers nationalistes chinois, pour faciliter le transport de troupes et d'armes lourdes dans les camps de base du Vietminh.

Avant même que la RPC ait remporté une victoire complète sur les nationalistes soutenus par les Américains, un flux constant de sous-officiers et d'officiers de la force régulière de Giap avait marché vers le nord jusqu'aux camps dans les régions de Chine contrôlées par le Communistes. Là, ils ont reçu une éducation et des instructions politiques intensifiées. Giap a veillé à ce qu'ils soient formés au maniement du matériel de communication et des armes lourdes d'infanterie, notamment des fusils sans recul, des mortiers de gros calibre et des mitrailleuses. Le PAVN a reçu des dizaines de milliers de mitraillettes et de fusils semi-automatiques américains M-1, ce dernier

étant une arme d'infanterie moderne de première classe. Giap savait que pour les assauts rapprochés à vague humaine, ces armes d'infanterie fiables étaient essentielles au succès contre la FEF. Au cours des deux années suivantes, l'armement, le matériel et l'expertise militaire chinois ont considérablement renforcé la puissance logistique et de combat du PAVN.

Giap et le théoricien Truong Chinh étaient depuis longtemps parfaitement conscients de l'impact potentiel des développements internationaux sur la guerre au Vietnam. Ils étaient également bien conscients que l'arrivée du communisme sur la scène en Chine pouvait avoir des ramifications aussi bien négatives que positives. L'une de ces conséquences pourrait être un effort de l'APL pour dominer la stratégie et la formation du Vietminh, en utilisant son soutien matériel massif comme levier. De plus, la politique étrangère américaine était ancrée dans la doctrine d'endiguement du communisme ; maintenant que la Chine était effectivement communiste et se ralliait à la révolution au Vietnam, l'intervention militaire américaine devenait vraiment une option vivante. On pouvait certainement compter sur Washington pour apporter un vaste soutien matériel à l'effort de guerre français. Comme nous le verrons, il l'a fait.

Début février 1950, l'administration Truman reconnut officiellement le gouvernement pro-français de Bao Dai et alloua 15 millions de dollars d'aide militaire à ce gouvernement pour mener l'effort de guerre. En fait, le régime de Bao Dai n'avait aucune influence et toute l'aide américaine était dispersée par le haut commandement français. Le « gouvernement » de Bao Dai a également servi à couvrir et à déformer le rôle des États-Unis, car il a permis aux Américains de prétendre qu'il ne soutenait pas une guerre coloniale, mais une guerre pour la liberté contre les forces obscures du communisme mondial. Le Vietminh, selon le raisonnement américain, cherchait à écraser le gouvernement démocratique en Indochine à la demande des communistes chinois. Compte tenu de la dynamique de la politique intérieure aux États-Unis, l'administration Truman n'avait d'autre choix que de venir en aide à la France dans sa lutte contre le communisme en Indochine. Ainsi, les graines d'une autre guerre vietnamienne ont été plantées bien avant la disparition de la France dans la guerre de résistance. Peu de temps après l'accession au pouvoir de Mao, un groupe consultatif militaire officiel des États-Unis a été créé à Saigon.

Giap avait maintenant deux fortes incitations à passer à l'offensive : une intervention américaine imminente et une aide chinoise abondante dans la poursuite de la guerre. À ce stade, une réévaluation majeure de la stratégie française par le chef d'état-major de l'armée, le général Georges Revers, avait fui au Vietminh, provoquant un scandale majeur à Paris, suggérant, comme il l'a fait, la dextérité des agences de renseignement du Vietminh au Vietnam et à Paris. . Cela a également polarisé davantage la politique française entre ceux de gauche qui souhaitaient négocier un règlement avec Ho dans un conflit de plus en plus coûteux, et ceux de droite qui s'accrochaient avec ténacité à la conviction que le prestige et les intérêts nationaux de la France étaient mieux servis en vainquant ses adversaires coloniaux. . Le soutien du public français à la guerre, toujours tiède, commençait à se désagréger.

Le rapport Revers appelait à l'évacuation de la chaîne de forts de la FEF le long de la frontière nord avec la Chine. Ils étaient tout simplement trop vulnérables pour être attaqués et difficiles à approvisionner. Revers a appelé à la constitution rapide de l'armée nationale vietnamienne pour libérer la FEF pour une nouvelle offensive et un changement progressif de la politique française des opérations militaires aux négociations directes avec les grandes puissances et le Vietminh. Le gouvernement français a tergiversé, comme il l'a fait si souvent dans une guerre qu'il n'a jamais clairement comprise, ne sachant pas vers quoi se tourner. Giap croyait que ses principales forces étaient prêtes à porter un coup majeur contre la France lorsque la saison des pluies s'est estompée en septembre 1950, et il s'est préparé en conséquence. Pas encore quarante ans, observe Logevall, « avec des pommettes saillantes et des yeux enfoncés, il avait autour de lui un air réservé et sans prétention qui masquait une détermination d'acier. . . il deviendrait un facteur extrêmement important dans le succès de la révolution - un commandant militaire en grande partie autodidacte qui supervisait les forces qui affrontaient d'abord les puissants Français, puis les Américains encore plus puissants. Seul Ho lui-même était plus responsable du succès ultime de la Révolution. [28]

4
L'OFFENSIVE FRONTALIERE DE 1950 : LES PREMIERES VICTOIRES DU GIAP

Alors que la guerre d'Indochine française entrait dans sa quatrième année, les experts en politique étrangère de l'Est et de l'Ouest considéraient le conflit avec prudence comme un point d'éclair potentiel pour une autre guerre mondiale si les Chinois ou les Américains entraient directement dans la mêlée. Avec le déclenchement du conflit en Corée en juin 1950, la première guerre "chaude" de la guerre froide, puis l'intervention directe de l'APL cinq mois plus tard contre les forces de l'ONU (principalement américaines), les États-Unis ont, lentement mais sûrement, commencé voir l'Indochine à travers le prisme de la lutte monolithique entre communisme et démocratie.

En conséquence, les vannes de l'aide et des conseils militaires américains s'ouvrirent largement, en apparence au gouvernement vietnamien de Bao Dai, mais en réalité à Paris et à son corps expéditionnaire. Les Français, de leur côté, commençaient à comprendre qu'une aide américaine substantielle était indispensable pour gagner la guerre contre Giap et le Vietminh. Mais ils ont trouvé les ficelles attachées à cette aide désagréable, c'est le moins qu'on puisse dire. Washington a exercé une pression de plus en plus intense pour un résultat définitif : vaincre l'ennemi sur le champ de bataille, ou parvenir à un accord favorable à l'Occident à la table des négociations.

Pendant ce temps, l'armée américaine a cherché un accès direct aux commandants de la FEF en vue de convaincre le commandement d'adapter les stratégies et tactiques américaines sur le terrain. À partir de 1950, les États-Unis exercèrent de plus en plus d'influence sur la direction de la guerre, mais contrairement à la relation sino-vietminh, il y eut une mauvaise volonté et un conflit soutenus entre les Américains et les Français, qui voyaient leurs alliés américains comme des intrus naïfs. leur guerre.

Alors que les Français et les Américains se chamaillaient et qu'une grande partie du nouveau matériel militaire américain tout au long de 1950 était siphonnée par des fonctionnaires coloniaux corrompus ou restait inutilisée dans les bases françaises, des tonnes de conseillers chinois ont afflué dans le Viet Bac. Au fur et à mesure que l'année avançait, l'inventaire de l'artillerie du Vietminh augmentait régulièrement : des dizaines d'obusiers américains de 75 mm et une poignée de canons de 105 mm et d'armes antiaériennes très efficaces ont été capturés dans les stocks de magasins militaires abandonnés des nationalistes chinois. Les armes lourdes capturées aux Américains en Corée ont également fait leur chemin dans les unités d'artillerie PAVN. Tout aussi importantes que ces armes modernes étaient les radios de terrain fournies par l'APL et l'équipement de signalisation dont Giap avait besoin pour mener le combat contre l'ennemi à plus grande échelle. Sans eux, il serait presque impossible de coordonner efficacement les opérations impliquant des régiments et des divisions.

Le PAVN de Giap grandissait en nombre et en puissance au Viet Bac. La Chine a fourni à chacune des divisions de Giap 40 000 porteurs, améliorant considérablement la mobilité et l'éventail de ses habitués. Un nombre incalculable d'équipes consultatives militaires se sont rendues au quartier général de Giap pour aider à la planification et à l'exécution d'opérations à grande échelle ainsi qu'à la formation. [1] Entre 1950 et la fin de la guerre, on estime que la Chine de Mao a fourni au Vietminh 40 000 tonnes d'armes et de fournitures militaires.

Au début des années 1950, l'opportunité critique de Giap semblait être à portée de main. « Maintenant, écrivait-il, nous allons passer de la défensive à l'offensive au moyen d'une guerre de mouvement. Dans la contre-offensive imminente, nos troupes devront encercler l'ennemi, frapper jusqu'au centre vital. . . . Il est indispensable que d'ici quelques mois, les dernières bases de la résistance colonialiste [au nord du Tonkin] soient liquidées ». [2]

Giap et les autres hauts dirigeants du Vietminh ont clairement vu qu'ils étaient sur le point d'un changement critique dans la nature du conflit. Après quelques opérations préliminaires pour tester son courage avant l'arrivée de la saison de la mousson en mai, le PAVN s'engagerait dans une offensive soutenue contre une chaîne de quatre-vingts milles de bases FEF éloignées le long de la route coloniale 4 (RC4), près de la frontière chinoise. , entre Cao Bang au nord et Langson

au sud. La FEF n'avait que 10 000 hommes entre Cao Bang et Langson. Des régiments entiers du Vietminh seraient déployés le long de ce ruban de route mal entretenu. Le commandant en chef du Vietminh espérait qu'il pourrait non seulement prendre les bases lors d'attaques massives ultra-rapides, mais aussi déchirer les convois de sauvetage de la FEF vers les forts, car il n'y avait pas d'autre moyen rapide d'obtenir des bottes supplémentaires au sol que le RC4. Ses troupes étaient suffisamment entraînées à ce stade pour attaquer durement et rapidement, puis se disperser dans les crêtes montagneuses couvertes de jungle au-dessus de la route.

Plus tard dans sa carrière, Giap a qualifié ce type de combat de « guerre mobile », des opérations « conservant certaines caractéristiques de la guérilla. . . impliquant des campagnes régulières avec des attaques plus importantes sur des positions fortifiées. 3 La transition vers la guerre mobile, selon Giap, n'a pas conduit à l'abandon de la guérilla. Au contraire,

> il doit y avoir une coordination étroite et correcte entre ces formes de combat pour pouvoir intensifier la guerre de résistance, épuiser et anéantir des forces ennemies plus importantes et remporter des victoires encore plus importantes. C'est une autre loi générale dans la conduite d'une guerre [prolongée]. . . . La conduite de la guerre doit maintenir un rapport correct entre les formes de combat. Au début, il fallait s'en tenir à la guérilla et l'étendre [à tout le pays]. Passant à une nouvelle étape, avec l'apparition de la guerre mobile, il fallait maintenir la coordination entre les deux formes, la principale étant la guérilla ; la guerre mobile était de moindre importance mais était en cours de mise à niveau. Puis vint une nouvelle étape plus élevée, [dans laquelle] la guerre mobile passa au premier plan, d'abord sur un seul champ de bataille - la contre-offensive locale naquit - puis sur une étendue de plus en plus large. 4

En pratique, le long du RC4, Giap exécuterait sa première "contre-offensive locale". Pendant ce temps, il commencerait également à déployer un nombre croissant de régiments indépendants à l'intérieur du delta du fleuve Rouge, car il était clair pour tous à ce stade que les habitants du delta étaient le prix ultime de la guerre de résistance. Combien d'unités il pourrait y déployer, et la vitesse à laquelle il pouvait les déployer dépendait d'un certain nombre de facteurs : sa capacité à infliger des pertes dévastatrices le long de RC4 ; la réaction du commandement FEF à cette catastrophe ; L'épuisement des Français en Indochine et chez nous ; amélioration de ses propres voies de communication; et peut-être le plus important, renforcer ses capacités

logistiques pour mener des opérations de grande unité loin de la sécurité relative du Viet Bac.

L'effort français au début des années 1950 semblait embourbé dans la torpeur. Le gouvernement était paralysé par la complaisance, ses hauts dirigeants militaires criblés de luttes intestines, rendant la planification des opérations et la fixation d'objectifs - des entreprises extrêmement difficiles dans le meilleur des cas - pratiquement impossibles. Après la futilité de l'opération Lea en 1947, les Français ont abandonné leurs efforts pour écraser la base d'opérations et d'entraînement de Giap dans les jungles du Viet Bac malgré des informations claires sur une croissance impressionnante du nombre et des capacités de combat du Vietminh.

La FEF s'était étendue à 150 000 soldats à ce stade. Ces forces étaient certainement suffisantes pour conjurer la défaite, voire pour préserver une impasse précaire. Pourtant, Paris et son commandant sur le terrain, Marcel Carpentier, ont constamment sous-estimé le calibre des capacités de recrutement et d'entraînement de Giap, ainsi que la grande motivation et la ténacité qu'il a insufflées à ses guerriers. Carpentier a décidé de garder la grande majorité de la FEF dans des positions de garnison statiques, gardant les plus grandes bases et villes des trois régions du pays. Pour s'attirer les faveurs de Paris, il s'est abstenu de demander plus de troupes, entretenant ainsi l'illusion dans l'esprit des décideurs français que tant que la chaîne de « hérissons » frontaliers était maintenue intacte, les forces de Giap étaient contenues en toute sécurité dans le Viet Bac, posant peu de menace pour le contrôle français sur le delta. C'était une évaluation teintée de plus qu'un minimum d'arrogance.

La complaisance de Carpentier est d'autant plus curieuse étant donné le pouvoir naissant des forces révolutionnaires ailleurs dans le pays. Le commandant en chef de Giap en Cochinchine, Nguyen Binh, avait profondément infiltré l'appareil gouvernemental de Saïgon avec un vaste réseau de cellules vietminh, à la fois politiques et militaires. Le chef aux nerfs d'acier de la Sûreté française à Saigon, Monsieur Bazin, a déclaré à un journaliste à la fin de 1949 que ce n'était qu'une question de temps - et pas beaucoup - avant qu'il ne soit lui-même assassiné. "Toute la ville est criblée de cellules viet", a déclaré Bazin. "Ils sont partout. Ils tuent qui ils veulent et font payer des impôts à tout le monde. . . . Il existe des milliers de réseaux donnant leur quotidien

ordres et faisant leur propagande, espionnage et collecte d'impôts presque ouvertement. 5

Bazin lui-même a en effet été tué quelques semaines plus tard par l'un des escadrons d'assassinat hautement qualifiés du Vietminh. Le terrorisme sévissait à Saigon jusqu'à la fin de l'été 1950, lorsqu'un policier secret vietnamien intelligent et astucieux nommé Tam, le "Tigre de Cailay", a impitoyablement déniché l'infrastructure communiste de la ville. Il a utilisé une combinaison mortelle de torture, de récompenses et d'assassinats, employant efficacement les propres tactiques du Vietminh contre eux.

Mais la Cochinchine détournait les Français du véritable centre de gravité de la guerre, le Tonkin. Le général Carpentier et son commandant au Tonkin, le général Marcel Alessandri, avaient trois options viables pour défier la puissance croissante de Giap. Ils pourraient retirer leurs forces surchargées des hérissons le long de la frontière chinoise vers des positions à l'intérieur du delta pour défier les opérations de guérilla du Vietminh. Ils pourraient adopter une approche beaucoup plus risquée : renforcer les hérissons avec des forces supplémentaires tirées du centre et du sud du Vietnam et s'attaquer aux divisions nouvellement créées de Giap avant qu'elles ne soient pleinement opérationnelles. Ou ils pourraient envahir le Viet Bac et essayer d'écraser le PAVN dans sa base principale.

Le général Alessandri, qui n'était pas un ami de Carpentier, pensait que Giap et ses conseillers chinois n'avaient pas encore aiguisé leurs griffes au point de pouvoir frapper efficacement soit les hérissons frontaliers, soit les fortes défenses françaises autour du delta. En mai 1950, il présente à Carpentier un plan méticuleux pour une attaque massive de cinquante bataillons dans le Viet Bac. La FEF lancerait des colonnes de cinq à six bataillons à partir de six points d'accès différents, écrasant l'armée de Giap en plein cœur de la jungle avec une force écrasante. Le journaliste français Lucien Bodard décrit le plan :

> Dans la première phase, ils saisiraient les approches et les lignes d'accès, et dans la seconde, ils se déploieraient dans les montagnes et les forêts par groupes de cinq à six bataillons. . . et conduisez au cœur de la jungle ennemie. Les coups devaient venir de partout à la fois, sinon les Viets lui glisseraient entre les doigts comme du mercure. . . . Les troupes parachutistes étaient un élément important, tout comme les combattants; mais il ne devait pas y avoir d'artillerie, il fallait que les hommes voyagent légers, que leur mouvement soit rapide et que tout se fasse à grande vitesse. Ce devait être un

combat pur, un combat d'homme à homme dans la tradition des colonnes de l'époque coloniale. 6

Carpentier a rejeté le plan d'Alessandri d'emblée. Il n'a choisi aucune des options viables. Il a décidé de laisser les garnisons en sous-effectif s'étendre le long de la frontière chinoise où elles se trouvaient, maintenant la fiction qu'elles pourraient défier le contrôle vietminh du nord du Tonkin.

PREMIÈRE OFFENSIVE DU GIAP

La première phase a débuté en février 1950 avec un assaut sur Pholu, un hérisson satellite de terre et de rondins à vingt milles à l'est de Lao Cai, entouré d'un lac et d'une immense forêt. Les troupes de Giap ont pris d'assaut les hauteurs entourant la garnison de 150 hommes. Creusant furtivement un réseau d'abris camouflés pour leurs bazookas nouvellement acquis, leurs mortiers de 120 mm et leurs fusils sans recul fournis par des milliers de porteurs se traînant le long des sentiers de la jungle, les Vietnamiens ont fait exploser le fort, l'ont envahi et ont incendié l'endroit. 7

Lorsque deux bataillons de paras français ont tenté une mission de sauvetage, ils ont été largués vingt milles trop à l'est. Frappant vers l'ouest à travers un terrain accidenté, ils ont été capturés par les compagnies itinérantes de Giap et pratiquement anéantis. Seuls 200 combattants des deux bataillons FEF se sont échelonnés dans le hérisson principal à Lao Cai. Et ils y sont parvenus de justesse : leur signal de détresse à fumée blanche a été repéré au sol par un escadron de chasse français. Six se sont abattus sur l'infanterie viet avec des bombes au napalm et des mitrailleuses, émoussant l'attaque.

Après la victoire de Pholu, le Vietminh a attaqué plusieurs autres bases satellites, dont Nghia Do, à 30 milles au sud-est de Lao Cai. Ce hérisson a résisté à l'assaut initial, pour être évacué quelques jours plus tard lorsque le commandant a reconnu qu'il ne survivrait pas à un autre assaut puissant.

Giap retire alors ses régiments pour se regrouper et se réaménager. Il avait un test de plus en tête avant de se retirer pour la saison de la mousson. Cette fois, il frapperait près de la frontière au nord-est. En avril, toute la 308e division a percuté Dong Khe, un hérisson satellite de

la base principale de Cao Bang, dirigé par un seul bataillon de légionnaires étrangers. Située à cheval sur RC4, au milieu d'une jungle montagneuse sujette aux glissements de terrain, la route offrait au Vietminh une multitude d'opportunités de tendre une embuscade à toute colonne envoyée pour sauver Dong Khe. Comme d'habitude, la préparation de Giap a été méticuleuse. Il a fallu quatre bataillons pour transporter des mortiers lourds et cinq canons de 75 mm dans les collines. [8] Après un martèlement incessant de deux jours sous une faible couverture nuageuse qui empêchaient les combattants français de venir en aide à leurs camarades, les troupes de choc vietminh se jetèrent sur les légionnaires, anéantissant la majeure partie du bataillon.

Le matin du 28 avril, lorsque le ciel s'est dégagé, le troisième bataillon colonial français de parachutistes a atterri à Dong Khe et trente-quatre avions ont plongé pour soutenir les paras. La FEF a pris le Vietminh au dépourvu et une mêlée vicieuse a suivi. En fin de compte, les Français ont prévalu et 300 cadavres de PAVN ont été éparpillés sur le champ de bataille. Giap a tiré une leçon essentielle de la perte : toujours attaquer avec suffisamment d'armes antiaériennes en place pour empêcher l'infanterie d'être submergée par les renforts et le soutien aérien.

On pourrait dire que les Français ont triomphé à Dong Khe, dans le sens traditionnel qu'ils ont retrouvé leur point fort. Pourtant, comme l'a observé l'historien Phillip Davidson, les quelque 10 000 soldats français qui occupaient les forts le long de la route coloniale 4, les hommes qui avaient vu de près l'habileté et la détermination du PAVN, « savaient que lorsque la saison sèche est arrivée fin septembre, les forts étaient condamnés. [9] Un soldat français a trouvé une note révélatrice sur le corps d'un officier politique vietminh. Il a lu:

> Vers le 20 septembre, nous attaquerons de nouveau. Nous serons bien plus forts. Jusqu'à présent, il n'y avait que le 308e - d'ici là, il y aura deux ou trois autres divisions prêtes. Nous prendrons That Khe, puis nous prendrons Cao Bang complètement isolé, puis nous nous dirigerons en force contre Langson. Ce sera très facile, car le moral du corps expéditionnaire aura été profondément ébranlé par nos victoires précédentes. [dix]

Les généraux assis à Hanoï et à Saigon n'en avaient rien. Ils ont refusé de reconnaître leur extrême vulnérabilité au Viet Bac et n'ont

pas réussi à évacuer les forts.

Après une quasi-catastrophe à Dong Khe, les rapports ont commencé à s'accumuler à Hanoï sur des compagnies de guérilla vietminh tout au long de la route 4 attaquant les convois d'un kilomètre de long à destination de la chaîne de hérissons entre Langson et Cao Bang, hérissés de mitrailleuses, de voitures blindées. , et des camions de fantassins. La FEF a construit des positions défensives partout où des embuscades se sont produites; ils ont envoyé des ingénieurs pour réparer les ponts soufflés et enlever les pièges. À l'été 1950, des bataillons entiers de la FEF se dirigeaient vers l'est pour balayer la jungle et les pics calcaires qui dominaient le RC4, ouvrant la voie à de nouvelles colonnes derrière eux. Mais la jungle était juste trop épais, et le Vietminh trop furtif et nombreux, pour que les balayages soient efficaces. La route de quatre-vingt milles était trempée de sang français. Un sergent grisonnant a décrit une attaque PAVN :

> Les Viets paralysèrent d'abord le convoi. Des mines ont explosé derrière les automitrailleuses en tête de colonne, les coupant des camions. Immédiatement après cela, une douzaine de mitrailleuses inattaquables dans ces falaises de calcaire se sont ouvertes, ratissant toute la colonne. . . . Puis vint une grêle de grenades. . . . Les habitués allaient de camion en camion, rassemblant les armes et les biens laissés sur place ; puis ils ont mis le feu aux véhicules. D'autres réguliers attaquent les Français qui se battent encore sur les quais. . . Il y eut des centaines de combats singuliers, des centaines de paires d'hommes s'entretuant. Au milieu de tout ce gâchis, les commissaires politiques surveillaient très calmement le travail en cours, donnant des ordres aux réguliers et aux coolies, ordres aussitôt exécutés. 11

Alors que la saison de la mousson touchait à sa fin début septembre, une force principale vietminh plus forte et mieux entraînée a émergé, renforcée par des centaines d'officiers de communication et d'artillerie, et bien préparée à mener une guerre mobile.

Les ouvriers chinois et vietnamiens avaient achevé un réseau routier menant directement aux objectifs clés de Giap pour la phase deux : il voulait établir un cordon autour de Cao Bang et That Khe, puis frapper à nouveau Dong Khe et s'en emparer. Il a estimé que cela obligerait les Français à essayer de consolider leurs forces à Cao Bang ou That Khe. Quand ils l'ont fait, il espérait tendre une embuscade à tous les convois se déplaçant le long de RC4.

Avec un avantage de huit contre un en troupes dans la zone d'opérations et derrière le voile des brumes de la mousson tardive, le

Vietminh a lancé un puissant barrage d'artillerie contre Dong Khe le 16 septembre - la première attaque d'artillerie importante de Giap dans la guerre de résistance . Les gros canons du PAVN, soigneusement camouflés au milieu des falaises et de la jungle, ont d'abord tiré sur les quatre blockhaus en béton abritant l'artillerie du légionnaire. Ils tombèrent les uns après les autres, tuant les équipages et détruisant les obusiers. Puis vint vague après vague d'infanterie, en formation serrée. Des combats au corps à corps vicieux s'ensuivirent. Soixante heures après le début de l'attaque, le fort appartenait au Vietminh. Giap a annoncé à la radio qu'il avait capturé quatre-vingt-dix-huit prisonniers. Des semaines plus tard, un officier français et une poignée de soldats sont sortis de la jungle, les seuls légionnaires pour s'enfuir. Pour les Français de Hanoï, Saigon et Paris, ce fut une perte choquante.

Ironiquement, le jour même où Giap a agressé Dong Khe, le général Carpentier a annoncé que Cao Bang serait évacué avec plusieurs autres hérissons mineurs à proximité. Il jouait involontairement son rôle dans le plan de son adversaire. L'évacuation, cependant, a été si mal conçue et exécutée qu'elle a d'abord conduit à un désastre militaire, puis à une panique généralisée dans toute l'Indochine française. En effet, comme l'écrit le général Davidson, "Dans une guerre où les Français ont constamment élaboré des plans irréalistes, Carpentier est suprême." [12]

Carpentier a choisi d'envoyer une force hétéroclite de moins de 3 000 hommes, principalement des Nord-Africains aux capacités de combat douteuses, de Langson vers Dong Khe, en vue de reprendre la base et de rejoindre la garnison de Cao Bang, qui devait simultanément descendre RC4. Ensuite, les forces françaises unies continueraient vers le sud vers la sécurité relative de Langson. Le commandant de la colonne de « sauvetage » Langson de 3 000 hommes était le colonel Marcel LePage, un officier d'artillerie maladif qui était hanté par le sentiment que ses troupes étaient insuffisantes pour leur mission et étaient donc envoyées dans un piège. Il avait entièrement raison. LePage s'est dirigé vers le nord-ouest depuis Langson le long de la route 4 le 16 septembre. Pour sa part, le commandant de Cao Bang, le colonel Pierre Charton, un légionnaire, a qualifié le plan d'évacuation de «folie». Cao Bang lui-même se composait de quinze avant-postes se renforçant mutuellement, et Giap avait des vieillards, des femmes et des enfants qui rendaient régulièrement compte de tous leurs mouvements.

Ses chances de survie étaient aussi minces que celles de l'unité de LePage.

La colonne de LePage a été assaillie presque immédiatement par des embuscades, des barrages routiers et des mines alors qu'elle se dirigeait vers le nord en direction de Dong Khe. Le colonel a choisi de renvoyer son artillerie et son matériel de génie lourd à Langson afin d'accélérer sa route vers le nord. Ce faisant, cependant, il rendit impossible la reconquête de Dong Khe - un objectif que Carpentier avait inexplicablement négligé de mentionner à LePage comme prééminent.

Le 19 septembre, la colonne de LePage s'est traînée dans That Khe, un hérisson satellite de Dong Khe, où elle a été accueillie par le premier bataillon de parachutistes de la Légion étrangère, une formidable unité composée en grande partie d'anciens combattants SS allemands. Ils avaient pour ordre de se battre à Dong Khe sous le commandement de LePage, mais les légionnaires ont immédiatement senti que LePage était hors de sa portée.

Le 30 septembre, LePage tente de reprendre Dong Khe. Ses attaques à peine soutenues ont été facilement émoussées par la garnison du PAVN qui y avait élu domicile. LePage a ensuite reçu l'ordre de contourner Dong Khe, de marcher vers le sud-ouest dans la jungle dense, puis de se diriger vers le nord le long d'un sentier étroit jusqu'à Nam Nang, sur RC4, à cinq miles à l'ouest de Cao Bang. Là, il rencontrerait la garnison de Cao Bang qui se retirait - tous les 3 000 d'entre eux, dirigés par les 1 600 légionnaires étrangers du colonel Charton. LePage n'avait ni guides ni cartes du terrain à l'ouest de RC4. Plusieurs régiments voisins du Vietminh, composés d'hommes qui connaissaient très bien la jungle de la région, le trouvèrent bientôt. Ils ont découpé la colonne de LePage en petits groupes et anéanti le plus grand d'entre eux, dirigé par LePage, au plus profond de la gorge de Cox Xa, couverte sur les deux lignes de crête par des mitrailleurs vietminh.

Maintenant, le colonel Charton, qui devait être secouru par LePage, a tenté en vain de secourir les restes de l'unité de LePage. Les guides indigènes de Charton ont traversé des sentiers de jungle dense vers la gorge de Cox Xa et la force condamnée de LePage. Le 7 octobre, quatre jours après que Charton ait quitté Cao Bang, les premiers légionnaires para de LePage, sa seule unité connaissant la jungle, ont franchi les lignes du Vietminh pour se connecter avec les forces de Charton. La plupart du reste des deux colonnes françaises - celles de LePage et de

Charton - ont été capturées, tuées ou laissées errer sans but dans la brousse.

Giap avait maintenant toutes les forces françaises le long de RC4 dans une quasi-panique et un désarroi. Son homologue français, Carpentier, semble immobilisé et détaché de la précipitation des événements. Plutôt que d'organiser une sorte de défense, il a perdu son sang-froid et a ordonné une retraite de toutes les forces restantes qui avaient trébuché vers le sud dans le fort de That Khe pour évacuer cette base et se diriger vers le plus fort des forts français sur RC4, Langson. Le 10 octobre 1950, les forces assiégées de la FEF se sont dirigées vers le sud, avec les civils de That Khe. Les habitués de Giap, sentant le sang et la victoire, ont tendu une embuscade à la colonne, la découpant en petits groupes de soldats désespérés et confus.

En fin de compte, seules quelques centaines de soldats sont tombés sur Langson, profondément ébranlés par la puissance et l'habileté de l'armée paysanne de Giap. Les autres ont été tués ou capturés. Parmi ceux qui tombèrent entre les mains tendres du PAVN se trouvait le colonel Charton lui-même. Il souffrira plus tard des rigueurs des longs interrogatoires communistes, des camps de rééducation et des séances de lavage de cerveau.

Parmi les bases françaises le long de RC4, seul Langson est resté aux mains des Français. Plutôt que de faire la chose tactiquement sensée et d'organiser un puissant mobile force de défense pour frapper Rte. 1A, non menacé par les forces vietnamiennes, et renforce Langson avec ses immenses réserves d'armes et d'équipements, le Carpentier déconcerté ordonne son évacuation le 17 octobre. C'est un acte honteux, car les troupes de Giap sont à quelques jours de se rapprocher du fort. La garnison de 4 000 hommes, pour la plupart des troupes de soutien, est partie paniquée sans se soucier de détruire ses vastes stocks d'armes et plus de cent tonnes de munitions, dont une grande partie pour des obusiers de campagne de 75 mm que Giap utilisera à bon escient plus tard. La cache comprenait 450 camions, améliorant considérablement la mobilité du Vietminh, qui jusque-là se faisait à pied et à vélo, 900 mitrailleuses, 450 mitraillettes, 8 000 fusils et de grandes quantités de nourriture, de vêtements et de fournitures médicales. Abandonnant Langson bien avant qu'il ne soit attaqué par les canons vietminh, Carpentier confirma l'adage du général de marine américain Alexander Vandegrift : « Les positions sont rarement perdues parce qu'elles ont

été détruites, mais presque invariablement parce que le chef a décidé dans son esprit que la position ne peut pas être tenu." 13

Carpentier parlait maintenant ouvertement aux membres du personnel du désastre imminent et avait même élaboré des plans pour l'évacuation de toutes les femmes et enfants de Hanoï. "Quand la fumée s'est dissipée", écrit l'historien Bernard Fall,

> les Français avaient subi leur plus grande défaite coloniale depuis que Montcalm était mort à Québec. . . . Au 1er janvier 1951, les Français avaient perdu le contrôle de tout le Nord-Vietnam au nord du fleuve Rouge et creusaient désespérément pour s'accrocher au pion clé de toute la guerre d'Indochine : le delta du fleuve Rouge. 14

La guerre, comme l'observe l'historien Fredrik Logevall, "était entrée dans une nouvelle phase intense et meurtrière, car la guerre froide a non seulement internationalisé la nature diplomatique du conflit, mais l'a militarisé de manière sans précédent". 15 Giap, pour sa part, a célébré sa victoire spectaculaire comme les soldats du monde entier l'ont fait pendant des siècles : il a rejoint ses camarades dans une grande fête et s'est saoulé, apparemment pour la première fois de sa vie.

Au début de la nouvelle année, Giap, sans opposition sur le terrain, a positionné trois divisions complètes autour du périmètre du delta du fleuve Rouge. Son acquisition de tonnes de magasins militaires et de munitions à Langson a sans aucun doute construit une grande confiance parmi les habitués du Vietminh.

Dans une présentation aux commissaires politiques de la 316e division après la prise de Langson, Giap a exposé sa vision de la trajectoire de la guerre maintenant que la Révolution contrôlait tout le Tonkin au nord du delta du fleuve Rouge, et de nombreux districts de ce delta :

> L'ennemi passera lentement de l'offensive à la défensive. La blitzkrieg se transformera en une guerre de longue durée. Ainsi l'ennemi sera pris dans un dilemme : il doit faire durer la guerre pour la gagner et ne possède pas, d'autre part, les moyens psychologiques et politiques de mener une guerre de longue haleine. 16

En d'autres termes, le conflit semblait entrer dans la troisième phase d'une guerre prolongée : Giap chercherait à liquider la menace militaire française avant que les Américains ne soient directement impliqués ou

avant que le moral français ne se remette du choc de sa série de défaites le long de la route coloniale 4. Giap a poursuivi :

> Notre stratégie au début de la troisième étape est celle d'une contre-offensive générale. Nous attaquerons sans cesse jusqu'à la victoire finale, jusqu'à ce que nous ayons balayé les forces ennemies d'Indochine. Au cours de la première et de la deuxième étape, nous avons rongé les forces ennemies ; maintenant nous devons les détruire. Toutes les activités militaires de la troisième étape doivent tendre vers ce but simple : la destruction totale des forces françaises. 17

5
1951–1953

L a défaite de la FEF dans la campagne frontalière remet tout naturellement en cause à Paris la stratégie des militaires en Indochine. Soit la France devait intensifier fortement son engagement à vaincre militairement l'insurrection, soit elle devait rouvrir les négociations avec Ho Chi Minh. Les politiciens français étaient profondément ambivalents. Le soutien national s'effondrait clairement, mais pour diverses raisons, de nombreuses personnalités influentes de la vie politique et militaire française pensaient que l'honneur de la France exigeait qu'elle l'emporte contre les parvenus communistes. Pour ces hommes, les négociations étaient nettement désagréables et, dans certains cas, impensables.

La réponse du gouvernement de Paris à ce dilemme fut d'envoyer des troupes supplémentaires au Vietnam par petits incréments et d'autoriser une expansion ambitieuse de l'armée nationale vietnamienne. La FEF culminerait à 200 000 hommes pendant la guerre de résistance, mais, compte tenu du terrain et du climat impitoyables, ainsi que de sa mission de défendre ses propres installations et les centres urbains, de pacifier les villages et de mener des opérations offensives, la force a été fatalement trop petit. Pour payer ces initiatives, les Français font appel aux Américains. Ne voulant pas accepter l'expansion de Le communisme en Asie après avoir « perdu » la Chine au profit de Mao et mené leur propre guerre en Corée, les Américains étaient prêts à payer.

La réticence de la France à faire les choix difficiles nécessaires a été masquée par la nomination de son soldat le plus distingué pour remplacer Carpentier en tant que commandant de la FEF en Indochine. Jean de Lattre de Tassigny avait un tempérament explosif et était considéré par beaucoup comme un mégalomane, mais ses références en tant que commandant de combat étaient sans égal. Sa brillante performance au cours des six premiers mois de son mandat au Vietnam favoriserait l'illusion que le Vietminh était en fuite.

De Lattre a insisté sur l'autorité absolue au Vietnam. Il refusa de demander l'approbation préalable de ses initiatives à Paris et exerça un

double contrôle politique et militaire sur toute l'Indochine. Arrivé à Saïgon le 17 décembre 1950, il licencia immédiatement des dizaines d'officiers défaitistes et annula l'ordre paniqué de son prédécesseur d'évacuer les femmes et les enfants. Il savait que ses troupes se battraient plus durement si des vies civiles étaient en jeu. Il a mis des milliers de civils français coloniaux et vietnamiens au travail pour construire la «Ligne De Lattre», 1 200 positions défensives se renforçant mutuellement autour du delta du fleuve Rouge, en vue de bloquer toute poussée du Vietminh. L'armée vietnamienne naissante, apparemment une force indépendante sous le contrôle du gouvernement vietnamien mais en réalité une force auxiliaire sous commandement français, occuperait ces postes statiques, libérant ainsi des milliers de légionnaires et de parachutistes français coriaces pour des opérations offensives. Par la seule force de sa personnalité, le général de Lattre rétablit le moral français au Vietnam pratiquement du jour au lendemain. Le temps presse, car il est convaincu que les forces de Giap sont sur le point d'attaquer le delta du fleuve Rouge. Il avait raison.

Giap avait pris l'initiative lors de la campagne frontalière. En décembre 1950, grâce à une guérilla incessante, les tentacules de l'infrastructure politique du Vietminh s'étendaient partout, même en Cochinchine.

Dans son analyse de la stratégie de guerre publiée au début de 1950, « The Military Task in Preparing for the General Counter Offensive », Giap affirmait que la troisième étape de la guerre émergerait très probablement progressivement à mesure que les forces françaises s'épuiseraient dans une série de batailles combinant de plus en plus une puissante guerre mobile dans des zones sélectives avec des opérations de guérilla à l'arrière de l'ennemi - c'est-à-dire, bien sûr, tout le territoire ostensiblement sous le contrôle de la FEF, du moins pendant la journée. Il n'était pas nécessaire que les forces révolutionnaires acquièrent une supériorité militaire générale sur l'adversaire avant le début de l'offensive, comme l'avait soutenu Mao. Au contraire, ce n'était que nécessaire pour que le PAVN atteigne une supériorité temporaire dans des endroits limités, entraînant un changement progressif dans l'équilibre militaire des forces. Le succès dans la lutte politique - le terme abrégé pour les dimensions

organisationnelles, psychologiques et internationales du conflit - resterait, comme toujours, d'une importance cruciale. [1]

Vers décembre 1950, le Comité central du Parti approuva le plan de campagne de Giap pour une série d'assauts contre des points très divergents sur le périmètre du delta du fleuve Rouge. Ni Giap ni d'autres dirigeants communistes n'ont beaucoup écrit sur la planification ou l'exécution des batailles du delta du fleuve Rouge en 1951, mais rétrospectivement, il apparaît que la campagne avait plusieurs objectifs. L'objectif le plus important était évident: affirmer l'autorité de la révolution sur de plus grandes étendues du Tonkin, accélérant ainsi le déclin du moral français sur le terrain. La prise du principal port du Tonkin, Haiphong, était un objectif secondaire, car la FEF avait peu d'espoir de soutenir des opérations offensives dans la zone de base de Viet Bac ou de Thanh Hoa sans un flux constant de ravitaillement par navire. Giap espérait également menacer Hanoï, mais à ce stade, il semble douteux qu'il ait le moindre espoir de prendre la ville elle-même.

Le 13 janvier 1951, deux régiments de la 308th Iron Division de Giap ont sauté de leur zone de rassemblement dans la forêt dense de Tam Dao Ridge en formation d'assaut, poussant vers le sud. En quelques heures, le Vietminh avait submergé une série de petits postes français sur les collines au nord de Vinh Yen. Site d'un carrefour routier critique menant de la bordure nord-ouest du delta à Hanoï, Vinh Yen était une capitale provinciale détenue par les groupes mobiles français 1 et 3. Les deux unités étaient séparées par un espace d'environ trois milles. L'intention de Giap était d'attaquer du nord avec deux régiments de la 308e division et de l'ouest avec la 312e division, de briser leurs défenses périmétriques, de contenir ou de détruire les deux groupes mobiles, puis de percer l'espace entre les deux et de se diriger vers Hanoi. .

L'attaque initiale a réussi à anéantir un avant-poste fortifié FEF de cinquante hommes dans les collines au nord de Vinh Yen. Le lendemain matin, le groupe mobile 3 a quitté son bastion défensif pour dégager le Vietminh des collines. Il a été pris en embuscade, perdant un bataillon complet alors qu'il se retirait sous couverture aérienne rapprochée et sous le feu de l'artillerie. Dans le même temps, les éléments avancés du 312e ont brisé les défenses françaises au nord-ouest de la ville, forçant un espace entre le groupe 3 et le groupe 1, à trois milles à l'est. Tout se

passait comme prévu, mais inexplicablement, Giap n'a pas réussi à exploiter l'écart, optant plutôt pour consolider ses défenses dans les collines.

Sentant un désastre imminent, le général de Lattre s'est envolé pour la ville et en a pris le commandement le 14 janvier. Il a ordonné un transport aérien rapide de tout un groupe mobile supplémentaire dans la ville. Le lendemain, le groupe 1 a repris l'une des positions clés de la colline nord. Avec une puissance terrestre et aérienne renforcée, de Lattre a poussé le PAVN hors des collines le 16 janvier. La crise française semblait avoir été évitée. Quelques heures plus tard, cependant, Giap lança toute la 308e division contre les positions défensives françaises dans les collines. Des éléments du 312e ont avancé simultanément depuis le nord-ouest. Dans une série d'assauts humains furieux et coûteux qui ont duré toute la nuit, le Vietminh a repris deux grandes collines au centre du champ de bataille, mais les Français ont repoussé les attaques sur deux autres collines sur les flancs des positions du PAVN malgré leur temporairement envahi à plusieurs reprises par des unités d'assaut PAVN.

Giap a lancé un furieux assaut massif à l'aube du 17 janvier avec pratiquement toutes les compagnies d'infanterie efficaces à sa disposition, mais à ce stade de la bataille de Lattre avait rassemblé une formidable armada de chasseurs-bombardiers, de transports au napalm et de véhicules bien enregistrés. artillerie en zone d'opérations (AO). La puissance destructrice combinée de toutes ces armes de soutien a décimé des vagues entières d'infanterie PAVN attaquante. Des soldats terrifiés se sont cassés et ont couru devant des nappes de feu liquide, comme le rappelait un officier vietminh :

> Tout à coup, un son se fait entendre dans le ciel et des oiseaux étranges apparaissent, de plus en plus gros. Avions . . . tout d'un coup, l'enfer s'ouvre devant mes yeux. L'enfer se présente sous la forme de grands conteneurs en forme d'œuf, tombant du premier plan, suivis d'autres œufs des deuxième et troisième plans. D'immenses nappes de flammes, s'étendant sur des centaines de mètres, semble-t-il, sèment la terreur dans les rangs de mes soldats. C'est le napalm, le feu qui tombe du ciel. . . La bombe tombe juste derrière nous et je sens son souffle ardent toucher tout mon corps. Les hommes fuient maintenant dans toutes les directions et je ne peux pas les retenir. Impossible de résister sous ce torrent de feu qui coule dans tous les sens et brûle tout sur son passage. . . . De plus, l'artillerie et les mortiers français ont maintenant notre portée et transforment en un tombeau ardent ce qui était, il y a dix minutes, une partie tranquille de la forêt. 2

Le 17 janvier à midi, un Giap découragé ordonna un retrait général. Lors de son premier engagement multi-divisions, le commandant en chef du Vietminh avait été battu par l'application habile des bras de soutien de la FEF et une performance de commandement virtuose du général de Lattre. C'est à Vinh Yen que Giap a commencé à se forger une réputation de dépense impitoyable de la vie de ses propres troupes. Sur une force de 22 000 hommes, 6 000 ont été tués et 8 000 blessés.

Giap avait manifestement beaucoup à apprendre sur les opérations conventionnelles des grandes unités. Néanmoins, nous voyons dans le déroulement de la bataille des signes prometteurs et des capacités naissantes qui présageaient des succès ultérieurs. Giap avait déplacé deux divisions du Viet Bac au bord du Delta sans être détecté. Il avait fallu environ deux millions de jours-homme aux porteurs du PAVN pour positionner 5 000 tonnes de munitions, de nourriture et d'équipement le long de la ligne de marche. Les efforts minutieux que Giap avait déployés pour développer la capacité de l'armée à camoufler le mouvement de grandes unités et à prépositionner des fournitures en prévision du combat ont été justifiés. Ces qualités seraient les caractéristiques des opérations PAVN pour les vingt-cinq prochaines années. De plus, le plan de manœuvre initial avait très bien fonctionné. Malheureusement, Giap n'avait pas réussi à capitaliser sur son succès initial, probablement en raison de défaillances de son appareil de commandement et de contrôle, qui restait limité par le manque d'équipements de signalisation et d'opérateurs radio compétents.

Châtié par sa première défaite, Giap se résout à tenter une nouvelle pénétration de la ligne De Lattre. Cette fois, il attaqua du nord-est à Mao Khe, qui se trouvait à cheval sur les abords nord des précieuses mines de charbon et de Haiphong, à environ vingt milles du port. A 0400 heures le 27 mars, l'artillerie du 316th a posé un lourd barrage carrément sur les positions FEF protégeant la mine et ses quatre-vingt-quinze défenseurs. Deux assauts de taille régimentaire ont suivi; malgré les combats au corps à corps, les troupes de la FEF ont mis en place une défense énergique et, peu après l'aube, des chasseurs-bombardiers ont complètement interrompu l'attaque.

Vers 02h00 le 28 mars, un nouveau régiment PAVN a envahi le village après une préparation d'artillerie lourde. Une fois de plus, les combats tournent au corps à corps et plusieurs positions françaises tombent. Si Giap avait jeté un autre de ses régiments dans la mêlée, il

aurait très bien pu submerger toute la force FEF. Mais il a hésité assez longtemps pour que l'artillerie FEF précise modifie l'élan du combat. Tôt le matin, les troupes du PAVN se retiraient de la ville et les Français remportaient une autre victoire. Giap avait échoué à la fois à anticiper les tirs navals qui ont émoussé l'assaut initial et à coordonner correctement le rythme et la portée des attaques régimentaires.

Ayant échoué dans ses poussées du nord-ouest et du nord et l'ayant payé cher dans le sang, Giap tenta maintenant une pénétration du périmètre sud-est du Delta. La campagne de Day River fut certainement la plus imaginativement conçue des attaques de 1951 : l'effort principal de cette opération en trois divisions fut mené par le gros de la 320th Division, qui devait traverser du côté ouest de Day River vers l'est. , puis tournez vers le sud pour réoccuper le populeux évêché catholique de Phat Diem, ainsi que la fertile zone de riziculture au nord-ouest. Si les attaques initiales réussissaient, les unités PAVN pourraient pousser aussi loin à l'est que Thai Binh, à trente milles de la côte.

Le terrain dans la zone d'opérations était bien adapté à l'attaque, car la rive ouest de la rivière Day dans cette zone s'élevait au-dessus des positions françaises sur son côté est. Ici, le terrain était parsemé de falaises calcaires, de jungle, de végétation et de nombreuses grottes qui offraient aux troupes de Giap une excellente couverture contre les inévitables bombardements d'artillerie et de mortier français. De plus, deux régiments du PAVN ont soutenu l'attaque depuis leurs positions profondes à l'intérieur du delta, qu'ils avaient réussi à infiltrer des mois avant l'opération. Ces régiments s'engageraient dans des opérations de guérilla, bloquant et harcelant tous les renforts de la FEF tentant de pousser vers l'ouest vers l'attaque principale du PAVN dans le Delta. Pendant ce temps, des éléments des 308e et 304e monteraient des attaques de diversion au nord-ouest de Phat Diem, à Phy Ly et Ninh Binh.

Les attaques initiales du PAVN du 308 contre Ninh Binh le 29 mai ont pris la FEF et de Lattre complètement par surprise, alors que les troupes de Giap envahissaient une série d'avant-postes protégeant la ville. Le fils unique de De Lattre, Bernard, a été tué dans une action défensive désespérée dans un petit fort surplombant Ninh Binh proprement dit. Lorsque les Français ont tenté d'émousser l'attaque avec un dinassaut - une force amphibie lourdement armée d'environ une douzaine de petites embarcations avec de l'artillerie, des mortiers

et une compagnie ou deux de marines - des bazookas PAVN des deux côtés de la rivière Day ont déchiré la flottille, couler plusieurs embarcations et en endommager d'autres. De Lattre a alors précipité plusieurs groupes mobiles et bataillons para vers la zone de combat pour éviter le désastre.

Des combats soutenus et brutaux à l'est de la rivière Day ont persisté jusqu'au 4 juin. Cette nuit-là, la bataille a atteint son apogée lorsque le Vietminh a gagné et perdu un morceau de terrain critique appelé Yen Cu Ha. Au matin du 5 juin, l'attaque de Giap a commencé à décliner. Ses troupes ont subi des tirs aériens et d'artillerie de plus en plus intenses dans les rizières plates du côté est de la rivière. Près de Phat Diem, la milice de l'évêché catholique, résolument anticommuniste, rejoint les combats aux côtés de la FEF, ralentissant l'avancée du Vietminh. Lorsque le dinassaut français a coupé les lignes d'approvisionnement du Vietminh à travers la rivière Day, les munitions et la nourriture ont manqué.

Giap s'est rendu compte à la fin de la première semaine de juin que continuer à se battre serait un exercice futile. Au moment où le PAVN s'est retiré dans les collines à l'ouest de la rivière Day, il avait subi environ 10 000 victimes. 1 000 autres soldats de la force principale ont été capturés avant de pouvoir se retirer vers l'ouest. L'excès de confiance après le succès retentissant de la campagne frontalière et l'impatience de vaincre la France avant que l'assistance militaire américaine n'améliore les capacités militaires de la FEF ont incontestablement contribué aux échecs des offensives de 1951. Mais un facteur tout aussi important était la disposition des forces d'attaque et de défense. Les trois attaques ont été lancées le long de «lignes extérieures», ce qui signifie que les forces de Giap attaquaient depuis l'extérieur de la zone en forme de fer à cheval du delta, défendue par des positions françaises fixes. Pour que les opérations de 1951 réussissent, les attaques principales devaient être bien appuyées par des attaques secondaires ailleurs contre la ligne De Lattre afin d'empêcher les forces françaises à l'intérieur du fer à cheval de renforcer leurs camarades positionnés contre les principales attaques vietminh. La stratégie de Giap consistant à frapper avec pratiquement toutes ses forces dans une seule direction dans les trois opérations signifiait que les Français pouvaient concentrer une force écrasante contre les offensives de Giap. [3]

Prises ensemble, les défaites de 1951 démontrent que Giap avait mal interprété la situation stratégique de la guerre à ce moment précis. Bien que le dossier documentaire soit mince sur cette question, il semble que seul le solide soutien de l'oncle Ho, avec son immense prestige personnel, a persuadé le Comité central du Parti de ne pas limoger Vo Nguyen Giap. De telles pertes dans les armées françaises ou américaines auraient certainement conduit au soulagement du commandant.

Giap est resté aux commandes de l'armée. Ce ne serait pas la dernière fois que des revers sur le champ de bataille conduiraient une clique influente à remettre en question la sagesse de conserver le commandant en chef de l'armée, notamment dans les premières années de la guerre américaine, lorsque la clique Le Duan-Nguyen Chi Thanh appelé à son éviction par manque d'agressivité.

À la suite des pertes de 1951, le Comité central a décidé de revenir à la deuxième étape d'un conflit de guerre prolongé avec un niveau de combat réduit, tout en se préparant assidûment à l'inévitable retour au opérations conventionnelles associées à la troisième étape. À l'exception d'une attaque ratée contre une forteresse française à Na San en novembre 1952, le PAVN évitera les attaques conventionnelles contre des positions fortement défendues jusqu'à la campagne de Dien Bien Phu au printemps 1954.

Les opérations de guerre mobile menées par les divisions régulières du PAVN contre des cibles éloignées et vulnérables, complétées par des opérations de guérilla menées par les forces régionales pour disperser les forces françaises et perturber leurs lignes de communication, dominèrent les combats en 1952 et 1953. Giap prévoyait que le rythme des opérations au cours des deux années suivantes (1952-1953) augmenterait progressivement. Le temps serait sa plus grande arme. Il est temps de construire et d'améliorer le PAVN ; le temps de se disperser et d'épuiser les Français par des opérations mobiles.

Les zones prometteuses pour les campagnes PAVN après 1951 n'étaient pas dans ou autour du delta du fleuve Rouge, mais dans la région accidentée du nord-ouest, patrie des montagnards thaïlandais, dans les hautes terres de l'ouest de l'Annam et dans le nord du Laos légèrement défendu - des endroits éloignés du Les aérodromes de la FEF se sont regroupés autour de Hanoï. Ici, le terrain atténuerait la puissance de feu et la mobilité routière supérieures de la FEF.

Les défaites de 1951 donnèrent à Giap un nouveau sentiment d'urgence pour résoudre les lacunes de son armée. Une formation et un soutien matériel chinois aideraient à résoudre la plupart d'entre eux dans les deux prochaines années. L'état-major a été réorganisé selon les lignes communistes chinoises en cinq sections distinctes: personnel, renseignement, communications, planification et opérations. Le Bureau politique central de l'armée est devenu l'un des trois départements distincts, rejoignant l'état-major et le service d'approvisionnement. En plus de fournir des officiers dans les unités régulières du niveau de l'entreprise au niveau de la division, le Bureau politique a affiné les techniques de formation d'endoctrinement et augmenté le nombre de publications internes pour faire avancer la parole de la Révolution.

Peu de temps après l'échec de l'offensive de 1951, la première division "lourde" - la 351e - a atteint sa force opérationnelle, avec deux régiments d'artillerie fournis par la Chine, dont des obusiers américains de 105 mm capturés en Corée, et un régiment d'ingénieurs de combat. C'est également à cette époque que des sections antiaériennes, dont beaucoup étaient initialement composées de troupes chinoises, ont été intégrées aux divisions d'infanterie. Giap a accordé une très haute priorité au développement des défenses antiaériennes du PAVN au cours de l'année prochaine pour compenser son manque de puissance aérienne. Dans les campagnes restantes de la guerre, les la capacité de l'armée à infliger des sanctions aux chasseurs-bombardiers et aux transports FEF s'est avérée un élément essentiel de son succès.

HOA BINH

Comme d'habitude, aucun des adversaires n'a tenté de monter des opérations de grande unité pendant la saison de la mousson. Mais en novembre 1951, le général de Lattre était prêt à couronner sa série de victoires défensives par une attaque offensive à grande échelle en territoire vietminh. S'il pouvait saisir et tenir une cible d'une valeur stratégique claire pour le Vietminh, les Thomas sceptiques de Paris et de Washington pourraient bien être poussés à lui fournir les renforts et le matériel dont il avait besoin pour infliger un coup fatal. Une victoire spectaculaire pourrait même raviver l'enthousiasme du public en

France même. De Lattre choisit comme cible de son opération la ville de Hoa Binh, alors sous le contrôle administratif du Vietminh.

Située à environ vingt-cinq miles au sud-ouest de la ligne De Lattre, la ville se tenait à cheval sur le principal carrefour routier entre le Viet Bac et le grenier à riz du Vietminh au sud du delta à Thanh Hoa.

Saisir Hoa Binh s'est avéré facile. Le 14 novembre, trois bataillons de parachutistes fondent sur la ville, écartent les forces régionales vietminh symboliques et l'occupent en quelques heures. Cependant, tenir Hoa Binh, qui était profondément en territoire vietminh, s'avérerait beaucoup plus difficile. Il avait une piste d'atterrissage, mais il était dominé par deux collines boisées. Le principal défi auquel de Lattre était confronté consistait à contrôler les deux voies d'accès à la ville : la Rivière Noire coulait directement vers le nord jusqu'à Trung Ha, un point de ravitaillement distant d'une quarantaine de kilomètres. Les rives du fleuve étaient couvertes d'une épaisse jungle - une excellente couverture pour toute force tentant de couper la ligne d'approvisionnement. La Route Coloniale 6, un mince ruban de route en très mauvais état, courait vers le nord-est en direction de Xuan Mai en bordure de la ligne De Lattre. Il était flanqué partout d'épais sous-bois.

De Lattre a déployé une force massive de quinze bataillons d'infanterie, bien soutenus par des blindés, de l'artillerie et des moyens amphibies, pour dégager la rivière et la route. Dans une explosion d'activité frénétique, dix points forts ont été établis sur RC6 par des ingénieurs de combat, puis occupés par une force aguerrie de légionnaires et de fantassins africains; pendant ce temps, les marines français en dinassauts gardaient les convois de ravitaillement qui descendaient la Rivière Noire jusqu'à la garnison de Hoa Binh. Sur les deux rives, les ingénieurs construisent un chapelet de forts et des avant-postes plus petits sous l'œil attentif des pilotes de chasse français. Fin novembre, de Lattre, malade, est revenu à Paris - il avait un cancer - et le général Raoul Salan a pris le commandement de l'ensemble de la FEF ainsi que de la bataille imminente de Hoa Binh, que la presse française a décrite de manière plutôt dramatique comme "un pistolet pointé sur le cœur". de l'ennemi. » [4]

Alors que la force de Salan se préparait à une contre-attaque en pince contre la ville, Giap attendit son heure. Il n'avait aucune intention de mener un autre assaut conventionnel le long des lignes extérieures pour reprendre la ville. Giap prévoyait plutôt d'attaquer les lignes de

communication de Salan, les coupant par une série d'attaques tranchantes contre les nombreux points forts français sur le fleuve et la route, puis d'encercler la ville et sa garnison FEF.

L'opération a commencé lorsque Giap a envoyé trois divisions PAVN du Viet Bac vers Hoa Binh. Se déplaçant sans être détecté à travers la jungle la nuit, le 312th a déployé ses bataillons le long de la rive ouest de la Rivière Noire, tandis que les 304th et 308th se sont glissés dans des positions au sud et à l'est de Hoa Binh le long de RC6.

Parce que tant d'unités françaises occupaient des positions défensives le long des abords de la rivière et de la route, Giap a exclu la possibilité que Salan monte une forte attaque depuis Hoa Binh proprement dite contre ses forces d'encerclement. Pour empêcher les forces mobiles françaises dans le delta du fleuve Rouge de répondre à l'encerclement de Hoa Binh, Giap ordonna aux éléments du 320e d'infiltrer le delta par le sud pour mener des opérations de diversion. Le 316th fit de même depuis le nord.

La bataille de Hoa Binh (14 novembre 1951 au 23 février 1952) a débuté par un barrage d'artillerie de quarante minutes contre un point fort d'ancrage de la ligne de défense de la Rivière Noire à Tu-Vu, suivi d'une attaque féroce de trois régiments PAVN . En moins de deux heures, des vagues d'attaques humaines provenant de plusieurs directions ont transformé le poste, tenu par deux compagnies de durs Marocains soutenus par cinq chars et mortiers, en ruines fumantes. À ce moment-là, les défenseurs étaient sur le point de manquer de munitions. Bernard Fall raconte la fin à Tu Vu dans Rue sans joie :

> A 03h00, cinq bataillons se jettent contre les quelque 200 hommes de Tu-Vu. Les chars du peloton blindé, les canons abaissés au minimum, tiraient sur les groupes humains hurlants rampant sur les parapets jusqu'à la position, leurs lourdes chenilles écrasant des têtes, des membres et des corps par dizaines alors qu'ils se déplaçaient lentement comme des éléphants enchaînés dans le petit espace libre laissé dans le poste. Mais bientôt eux aussi furent submergés par les vagues humaines apparemment sans fin, avec des dizaines de mains s'agrippant aux écoutilles de leurs tourelles essayant de les ouvrir ; fourrer des grenades à main incendiaires dans leur canon, tirer des rafales de mitraillette dans leurs fentes d'entraînement ; les détruisant finalement avec des éclats de bazooka à bout portant qui ont illuminé leurs coques avec le métal chauffé à blanc grésillant. L'odeur sucrée de la chair brûlante montait dans l'air. Les cinq équipages de chars sont morts jusqu'au dernier homme, rôtis vivants dans leurs véhicules. . . . Le matin venu, un silence pesant régnait sur Tu-Vu, et les patrouilles marocaines s'éclipsaient. . . retour au poste. Ils la trouvèrent déserte de soldats ennemis et dépouillée de toutes armes. 5

Quelque 400 morts du PAVN ont été laissés sur le champ de bataille de Tu Vu - une victoire coûteuse. Un carnage similaire a assisté à de nombreuses autres agressions du Vietminh autour de Hoa Binh tout au long du mois de décembre. Pourtant, comme ce serait le cas à maintes reprises, les bataillons de Giap pansèrent leurs blessures et retournèrent rapidement sur la ligne de bataille, faisant preuve d'une résilience que leurs adversaires trouvèrent aussi étonnante que décourageante. A la mi-janvier 1952, Hoa Binh prend la coloration d'une opération de sauvetage pour les Français. Les cinq bataillons de la FEF à l'intérieur de Hoa Binh manquaient de ravitaillement et étaient démoralisés par les bombardements depuis les collines au-dessus de l'aérodrome. Le 8 janvier, toute la 308e division avait attaqué une série d'avant-postes le long de la RC6. La plupart des attaques ont été lancées à très courte portée et se sont rapidement transformées en combat au corps à corps alors que le Vietminh réussissait des pénétrations partielles, pour être repoussées après des heures de combats furieux avec de lourdes pertes des deux côtés. Les Français ont souvent prévalu, mais le 20 janvier, les deux lignes d'approvisionnement de Hoa Binh avaient été coupées. Pendant ce temps, les opérations des 320e et 316e de Giap à l'intérieur du delta avaient réussi à arracher le contrôle de dizaines de villages au gouvernement colonial. L'ignominieux retrait français de Hoa Binh à la mi-février a nécessité un effort logistique massif ; des milliers de soldats français sont tombés sous l'artillerie et les embuscades du Vietminh alors qu'ils descendaient la RC6.

Giap a écrit quelques années après la guerre que Hoa Binh était "typique de la coordination entre la guérilla et la guerre mobile" qu'il considérait comme essentielle au succès de la poursuite d'une guerre prolongée. Et en effet, Hoa Binh était exactement cela, car il combinait une opération très efficace combinant de fortes embuscades par des pelotons et des compagnies de colonnes FEF et des attaques régimentaires contre les points forts ennemis - la guerre mobile classique - avec des opérations de guérilla au loin pour immobiliser des renforts potentiels et alimenter le processus de pourissement, ou de pourrissement, du contrôle français sur la population.

LA CAMPAGNE AUTOMNE 1952-HIVER 1953

Entre mars et septembre 1952, les opérations de guérilla sont à l'ordre du jour. La guerre populaire a exigé de longues périodes d'opérations de petites unités, et c'était une telle période. Alors que la saison de la mousson de 1952 s'estompait en septembre, l'armée vietnamienne était sur le point de s'engager dans une campagne de guerre mobile qui exposerait les vulnérabilités politiques et militaires de la FEF de manière aussi spectaculaire qu'elle révélait la maturité stratégique croissante de Giap. Le printemps et l'été avaient été mis à profit pour rééquiper les divisions d'infanterie du PAVN avec des tonnes d'armes légères et d'artillerie modernes en provenance de Chine. Les équipes consultatives de l'APL ont développé un régime d'entraînement plus systématique pour les opérations combinées au niveau divisionnaire, tandis que les inconvénients de dépendre fortement des porteurs ont été étudiés et au moins partiellement résolus par l'introduction de plusieurs centaines de camions acquis de l'Union soviétique.

Au cours de la deuxième semaine d'octobre 1952, trois divisions PAVN ont marché le long d'un front de quarante milles vers la crête de Nghia Lo entre les rivières Rouge et Noire. Ici, les Français avaient établi une série d'avant-postes légèrement en garnison ancrés par une forteresse fortement défendue dans la ville de Nghia Lo. En septembre 1951, le seul régiment français qui s'y trouvait avait repoussé haut la main le premier effort de Giap pour pénétrer en pays Tai. Maintenant, il allait réessayer, mais cette fois avec une force considérablement plus importante et plus aguerrie. L'attaque a été une surprise choquante pour le général Salan et le reste de la haute direction de la FEF.

Les forts le long de la crête étaient trop éloignés pour que les Français emploient un soutien aérien efficace. Giap s'attendait à les dépasser rapidement et à poursuivre avec ses trois divisions le long d'un axe sud-ouest pour attaquer une ligne beaucoup plus forte de points forts français sur la rive ouest de la Rivière Noire. Ces forteresses s'étendaient de Lai Chau au nord-ouest à Moc Chau au sud-est. Même si cette poussée était émoussée, Giap estimait pouvoir acquérir des renseignements inestimables sur la capacité de la France à défendre simultanément le delta du fleuve Rouge et une région reculée de l'arrière-pays du Tonkin.

Les divisions PAVN ont voyagé la nuit, marchant de manière indépendante, se dirigeant sans être détectées vers la première ligne d'avant-postes sur la crête de Nghia Lo. Le premier coup de marteau a

frappé le 15 octobre, lorsqu'un régiment du 312e a encerclé une seule compagnie à Gia Hoi, à dix milles à l'ouest de Nghia Lo. Salan a interprété l'attaque du 312e à Gia Hoi comme une diversion. En conséquence, il a envoyé un seul bataillon para d'élite à un poste voisin au nord-ouest à Tu Ve le 16 octobre pour mener une opération de sauvetage. Les paras se sont battus jusqu'à Gia Hoi et évacua les défenseurs assiégés dans un retrait précipité vers la sécurité précaire de Tu Ve.

À 17 heures le 17 octobre, la division de fer a frappé Nghia Lo avec une force écrasante. Une attaque au mortier de 120 mm a précédé trois assauts régimentaires rapides. La garnison française est complètement envahie. Lorsque les avions français ont atteint Nghia Lo à l'aube, il avait été réduit en ruine fumante, et une longue colonne de prisonniers FEF a été repérée, flanquée de deux colonnes de troupes PAVN. L'effondrement de Nghia Lo et la perte de 700 soldats français là-bas, écrit Edgar O'Ballance, "était comme la rupture d'une digue maritime". La chaîne de petits postes entre Lao Cai et Yen Bay a été soit évacuée, avec des troupes fuyant vers les points forts de la Rivière Noire, soit submergée lorsque le PAVN les a pressés du nord-est.

Alors que le sixième paras de la FEF à Tu Ve tentait de couvrir le retrait à un col de montagne critique juste à l'ouest de la base le 20 octobre, les troupes de Giap ont attaqué, attrapant ces combattants d'élite et chevronnés dans un piège alors qu'ils étaient suspendus dans une colonne entre le col et une ligne de colline. L'unité s'est battue pour sa vie, perdant la moitié de son effectif dans le processus. Un ancien lieutenant français qui a survécu au combat acharné a rappelé que la densité des tirs d'armes automatiques pendant la bataille était supérieure à tout ce qu'il avait entendu auparavant. Un autre officier, un prisonnier de guerre qui est passé par le champ de bataille autour de Tu Ve quelques jours plus tard, a rapporté que cela « ressemblait à quelque chose de l'Enfer de Dante ou à l'une des peintures de Goya. Les blessés gisaient toujours là comme au premier jour, mêlés à des hommes morts depuis plusieurs jours et qui commençaient à pourrir. Ils gisaient là sans surveillance, sous le soleil tropical, dévorés vivants par les rats et les vautours. 8

CAMPAGNES LORRAINE ET LAOS

Alors que Giap frappait le pays Tai dans le nord-ouest montagneux, Salan mettait la touche finale à l'opération Lorraine, une ambitieuse poussée à deux pinces vers le Viet Bac depuis le bord nord-ouest de la ligne De Lattre, jusqu'à la route coloniale 2. L'objectif principal de Salan était d'attirer plusieurs divisions vietminh alors pleinement engagées dans la campagne du nord-ouest vers les basses plaines autour de Phu Doan et de la baie de Yen où le PAVN disposait de plusieurs dépôts de ravitaillement importants. Salan a estimé que Giap ne pouvait pas se permettre de perdre les dépôts s'il avait l'intention - comme Salan en était sûr - de lancer une poussée majeure dans le delta avant le début de la saison des pluies en mai 1953.

Lorraine était vraiment un effort massif. Quelque 30 000 soldats de la FEF ont été poussés hors du delta du fleuve Rouge à la fin octobre, soutenus par la part du lion de la puissance aérienne de la FEF et même quelques flottilles de dinassaut pour les opérations fluviales. Comme tant d'opérations offensives de la FEF, la Lorraine a pris un départ prometteur. Le 7 novembre, les deux pinces de Salan ont convergé à Phu Doan et, ne rencontrant qu'une légère résistance, ont saisi 500 miles carrés de biens immobiliers contrôlés par le Vietminh, menaçant les dépôts d'approvisionnement.

Giap a refusé de mordre à l'hameçon. Il garderait sa force dans le nord-ouest pour maintenir la pression dans une zone d'opérations où les Français étaient vulnérables. Sa compréhension du dilemme de Salan consistant à conserver son territoire dans le delta tout en menant des offensives dans l'arrière-pays mûrissait clairement. À ce stade de la guerre, le réseau d'agents clandestins du Vietminh était bien placé sur les arrières français pour obtenir à l'avance d'excellents renseignements sur toutes les opérations de Salan. Le commandant du Vietminh croyait que la Lorraine crachoterait avant de pouvoir atteindre ses principaux dépôts de ravitaillement à Yen Bay et Thai Nguyen. Il avait parfaitement raison.

Les Français ont pu capturer de grandes quantités d'armes et de munitions dans des magasins cachés autour de Phu Doan, mais le Vietminh avait à ce moment-là transporté la plupart de ses armes et de ses magasins hors de portée des principales unités françaises. Salan a choisi de contourner Yen Bay; ses lignes de communication devenaient dangereusement minces. Après avoir atteint le nord jusqu'à Phu Yen le 13 novembre, il a ordonné un retrait. Pendant ce temps, Giap avait

détaché deux régiments PAVN chevronnés de leurs divisions mères et les avait déployés dans la zone d'opérations lorraine. Rejoints par d'importantes forces de guérilla le long de la route du retrait, ils ont harcelé les Français avec des barrages routiers et des tirs de tireurs d'élite alors qu'ils luttaient pour retourner dans le Delta. Le porte-parole des affaires publiques françaises a mis un brillant positif sur la Lorraine, mais cela avait clairement été un échec partout.

Alors que la Lorraine sombra, Giap continua avec confiance contre les points forts de la Rivière Noire, de Lai Chau au nord-ouest à Moc Chau au sud. S'il pouvait percer la ligne, il pourrait pénétrer dans le nord du Laos, exerçant ainsi une pression énorme sur Salan pour qu'il transporte par avion une grande force derrière la ligne De Lattre pour défendre les capitales laotiennes de Vientiane et Luang Prabang. La capture de l'une ou l'autre de ces villes ou, en fait, de portions substantielles du territoire laotien serait un désastre politique pour le gouvernement de Paris. Vers le 20 novembre, le 316th submergea la garnison de Moc Chau.

Pendant ce temps, le 308e s'est enfoncé sur la base fortement fortifiée de la piste d'atterrissage de Na San. Salan considérait Na San comme un point d'ancrage vital pour la défense du Laos. Déterminé à tenir la base à tout prix, il a parachuté un certain nombre de bataillons de troupes dans la zone d'opérations. Au moment où Giap a attaqué, au moins dix bataillons de troupes FEF ont défendu la base. Giap avait estimé que la base était occupée par la moitié de ce nombre. De manière inhabituelle, les services de renseignement vietminh n'ont pas réussi à détecter l'accumulation rapide de forces de la FEF là-bas. Le 308th a perdu au moins 3 000 hommes dans une série d'attaques à un et deux régiments entre le 23 novembre et le 1er décembre 1952.

Salan considérait Na San comme une justification du concept de combat à partir d'une base aéroterrestre - une base de combat bien défendue en territoire vietminh sans liaisons routières, entièrement alimentée par voie aérienne. Après l'attaque régimentaire initiale de Giap le 23 novembre, Na San avait été rapidement renforcé avec 300 tonnes de barbelés, une centaine de véhicules et des tonnes de munitions supplémentaires. En tant que telle, la bataille a largement instillé la confiance dans le haut commandement français que le scénario Na San pourrait être répété ailleurs à plus grande échelle,

entraînant peut-être une défaite décisive si Giap choisissait de mener une bataille rangée ailleurs dans le nord-ouest.

Giap a vu l'engagement Na San tout à fait différemment. Après s'être retiré du champ de bataille, il se regroupe et contourne le point d'appui français avant de plonger au Laos. Une fois sur place, l'armée a balayé une poignée de petits avant-postes de la FEF, obtenant des renseignements précieux pour l'offensive planifiée de Giap au printemps 1953 profondément dans la campagne laotienne.

Peu de temps après le retrait de Na San, un journaliste américain aux sympathies communistes nommé Joseph Starobin a été emmené au siège de Giap, un hangar en bambou avec un toit de feuilles de palmier en chaume. « Nous les laissons là [à Na San] », a déclaré le commandant en chef du PAVN. « Laissez-les utiliser leurs fournitures pour le tenir. [Na San] illustre le dilemme français. Soit ils essaient à nouveau d'étendre leurs points forts, avec leurs effectifs épuisés, auquel cas ils se dispersent, soit ils quittent leurs points forts, ce qui nous libère du territoire et de la population. [9]

Na San peut être lu comme l'un des premiers exemples de la capacité surprenante de Giap à "perdre" un engagement - au sens occidental traditionnel de subir de lourdes pertes dans une tentative ratée d'atteindre un objectif donné - et pourtant à implanter dans l'esprit de ses adversaires des illusions selon lesquelles entraînerait finalement un changement dans «l'équilibre des forces» global en faveur des communistes. Tel était le cas avec Na San. En effet, on pourrait dire que la perte de Na San a fixé le scène pour Dien Bien Phu, la bataille rangée culminante de la guerre qui compte parmi les grands désastres de la longue histoire de la guerre française.

La campagne du Vietminh dans le nord-ouest de l'automne 1952 à l'hiver 1953 a offert une démonstration spectaculaire de la capacité de Giap à manœuvrer plusieurs divisions au fond de la jungle sans révéler ses objectifs de campagne ultimes. Les troupes chevronnées du PAVN ont montré les compétences qui ont été leurs caractéristiques pendant les vingt prochaines années de conflit : la capacité de masquer leurs mouvements pendant la journée en modifiant continuellement leur camouflage pour s'adapter au terrain en marche, et leur maîtrise de se déplacer furtivement dans l'obscurité de nuit. Comme Giap l'a dit à Starobin, "Dans la bataille de Na San, nous avons dû nous enfoncer profondément dans les vallées. Nous avons dû traverser 30 ruisseaux,

certains d'entre eux larges de 250 mètres, et nous frayer un chemin à travers de hautes montagnes. Les officiers français que nous avons capturés nous ont dit plus tard qu'ils ne voyaient pas comment nous aurions pu faire cela. Ils ne comprenaient pas comment nos forces pouvaient apparaître à Na San à des centaines de kilomètres de nos bases. dix

À Na San, les défenseurs de la FEF ont également été témoins des tactiques d'assaut terrifiantes de Giap, alors que les sapeurs du PAVN, des commandos avec une formation spéciale aux explosifs et aux raids rapides comme l'éclair, ont sprinté à travers les champs de mines et se sont jetés directement dans le périmètre des barbelés afin que leurs camarades puissent pénétrer plus rapidement les positions défensives en courir sur leurs cadavres. Ce qui a déconcerté l'infanterie française, c'est la capacité des unités vietminh à subir d'effroyables pertes, pour rebondir et attaquer à nouveau après un jour ou deux de réaménagement et de regroupement. Aucune armée occidentale dans la mémoire moderne n'a subi un tel niveau de pertes aussi souvent dans autant d'endroits.

Inébranlable par le revers à Na San, Giap a continué à pousser vers le sud-ouest dans le nord du Laos avec des éléments de trois divisions. Après avoir contourné Na San, le PAVN a envahi une série d'avant-postes français en garnison légère à la frontière laotienne et s'est dirigé vers Sam Neua, une capitale provinciale du nord du Laos. En moins d'un mois, cependant, l'échec de Giap à enrôler des porteurs fidèles dans le pays Tai - les Tais étaient en grande partie pro-français - a fait perdre de la vigueur à sa volonté. Il a ramené ses trois divisions, la 308e, la 312e et la 316e, dans le nord-ouest du Vietnam, où elles se sont reposées pour de nouvelles actions au printemps 1953.

OFFENSIVES DE 1953

Début janvier 1953, Giap lança une nouvelle offensive, déployant cette fois deux régiments dans les hautes terres du centre de l'Annam pour menacer la les villes stratégiquement vitales d'An Khe et de Pleiku, ainsi que la route 1, la principale route nord-sud le long de la côte centrale. Ces attaques ont été conçues pour forcer les Français à disperser davantage une force FEF déjà tendue comme un arc et à épuiser les groupes mobiles qui ont mené les opérations offensives FEF. Ils ont

réussi les deux objectifs. Plusieurs groupes mobiles FEF ont été dépêchés du Delta pour contrer la poussée du PAVN dans la taille du pays. Les combats non concluants se sont poursuivis jusqu'en février. Mais selon la doctrine de la guerre prolongée, les impasses sur le champ de bataille ont toujours favorisé les forces révolutionnaires. Tel était le cas dans le centre de l'Annam.

Au début de 1953, le PAVN opérait avec un niveau de compétence et d'audace qui aurait été impensable au début de la guerre. De plus, les zones de base critiques où les troupes du PAVN se sont déployées entre les opérations - le Viet Bac, la zone de base du sud du Tonkin autour de Thanh Hoa et une large bande de côtes entre Nha Trang et Danang au centre du pays - se développaient quotidiennement grâce non tant aux régiments réguliers du PAVN engagés dans la guerre mobile, mais aux compagnies et bataillons indépendants du PAVN engagés dans la guérilla à l'arrière de l'ennemi. Alors que les campagnes de guerre mobile dans le nord-ouest et le Laos chassaient la FEF des zones sous contrôle français, les guérilleros se sont mis au travail, sécurisant un village et un district après l'autre.

Il y avait une sorte de synergie entre les méthodes de combat de la guérilla, des mobiles et finalement des batailles rangées. C'était l'essence même de la stratégie giapienne de guerre prolongée. Ses forces étaient clairement maintenant assez fortes pour tenter à nouveau la ligne De Lattre. La plupart des sources disent que c'était son intention initiale. Non seulement ses divisions de réguliers étaient très motivées et à leur apogée, mais il avait également développé une capacité antiaérienne robuste, sûre d'infliger de graves dommages à une armée de l'air FEF surchargée soutenant les opérations au sol. De plus, ses forces régionales et locales ont réussi à contrer les opérations de pacification de la FEF dans le delta du fleuve Rouge, en utilisant l'ancienne stratégie de «marée noire» consistant à nettoyer et à maintenir un secteur à la fois; mais les « détenteurs », en grande partie des troupes de l'armée vietnamienne, étaient mal entraînés et peu motivés. En général, les opérations dans le delta étaient « comme balayer l'eau avec une brosse ; [l'eau] est revenue en trombe lorsque les forces [de la FEF] sont parties. » [11]

Après la fin des combats dans les hauts plateaux du centre, Giap a consulté le général Wei Guoqing, son principal conseiller militaire de l'APL. Les conseils chinois étaient devenus de plus en plus importants

pour Giap et son état-major car les opérations mobiles du Vietminh impliquaient désormais plusieurs divisions sur le même front et la coordination de ces campagnes de «grandes unités» avec la guérilla. autre part. Le PAVN manquait encore de ses spécialistes en communications, antiaériens, ingénieurs et artillerie. L'APL a comblé le vide. Wei Guoquing a plaidé de manière convaincante en mars 1953 pour que Giap ne fasse pas son effort principal dans le delta du fleuve Rouge, mais pour s'enfoncer profondément au Laos - bien plus profondément que son incursion initiale en décembre 1952 - où les points forts français pourraient être isolés et vaincus en détail. Dans le nord du Laos, la FEF ne pouvait rassembler qu'un soutien aérien limité en raison de la distance de 200 milles entre la zone d'opérations et ses aérodromes de Hanoï.

Début avril, les unités du PAVN qui se trouvaient dans le pays Tai ont conduit au sud-ouest de leurs bases autour de Moc Chau au nord et de Dien Bien Phu, une vallée profonde à soixante-dix miles au nord-ouest de Na San qui avait été facilement sécurisée par le 148th Independent Regiment le précédent. année. Dans une campagne remarquablement bien coordonnée, les forces de Giap, trois divisions de front, enfermèrent la grande garnison de Na San avec un régiment du 308e, tandis que les trois autres régiments contournèrent la ville, pénétrèrent facilement au Laos et menacèrent Louang Prabang, forçant les Français à monter un pont aérien forcené pour empêcher la capitale laotienne de tomber. Pendant ce temps, la 316e division a quitté Moc Chau sur le flanc est de l'attaque en direction de Sam Neua. Salan voulait y renforcer la force de trois bataillons, mais la piste d'atterrissage s'est avérée trop courte. La confusion et la consternation commençaient à envahir le quartier général de la FEF. Salan était tombé dans une tendance inquiétante à répondre passivement aux initiatives communistes. Il ordonna aux trois bataillons Sam Neua de se replier à pied vers un grand camp français dans la plaine des Jarres, à une soixantaine de kilomètres au sud-ouest. Le 316th a rattrapé l'arrière de la force FEF alors qu'elle se retirait. Le 15 avril, les trois bataillons ont été détruits dans une série d'attaques tranchantes sur la colonne.

Trois semaines après avoir lancé la campagne, les Français étaient en plein désarroi. Le PAVN jouissait d'une totale liberté de mouvement dans le nord du Laos. Les commissaires politiques s'affairent à mobiliser une infrastructure de guérilla communiste laotienne. Seules

les limites du système logistique de Giap et les pluies de mousson imminentes ont empêché l'armée de continuer à s'emparer de Vientiane et de Louang Phrabang.

Salan avait été complètement surpassé. Il était de plus en plus frustré par les lacunes béantes entre les objectifs politiques affichés de Paris et les moyens qu'il était prêt à fournir pour les atteindre. La série de crises précipitées par l'offensive laotienne de Giap avait vidé le Delta des forces de manœuvre, et les unités régionales et de guérilla du Vietminh en avaient profité. de leur déploiement, libérant un grand nombre de villages du contrôle gouvernemental. Giap avait mené « une guerre de mouvement sur de véritables principes de guerre prolongée », observe Edgar O'Ballance,

> et le spectateur Mao Zedong a dû applaudir avec bienveillance à une campagne aussi bien exécutée. Des formations de taille divisionnaire avaient marché calmement au Laos, contournant une opposition sérieuse. Giap avait réussi à attirer les renforts français loin, très loin du delta du fleuve Rouge, et contraint le général Salan à employer toute sa flotte d'avions de transport pour les ravitailler. La totalité . . . l'opération était une leçon de mobilité qui avait tenu les Français dans l'incertitude jusqu'à la dernière minute. 12

Les Américains, pour leur part, étaient de plus en plus sceptiques quant à la poursuite timide de la guerre par la France. Jusqu'à l'invasion du Laos en avril 1953, le président Dwight D. Eisenhower avait cru que les Français finiraient par l'emporter, mais avec beaucoup de conseils et d'expertise américains. Or Eisenhower craignait le pire, évoquant une variante de la théorie des dominos qui constituera plus tard la principale justification de la guerre américaine. « Si le Laos était perdu », a-t-il déclaré au Conseil de sécurité nationale, l'Occident « perdrait probablement le reste de l'Asie du Sud-Est et l'Indonésie. La porte d'entrée vers l'Inde, la Birmanie et la Thaïlande serait ouverte. 13 L'amiral Arthur Radford, président des chefs d'état-major interarmées des États-Unis, s'est exprimé au nom des décideurs politiques américains en affirmant que « Salan était trop prudent et soucieux de la défense ». Il menait la guerre avec une stratégie de « fil de fer barbelé » de la Première Guerre mondiale. 14 Le président Eisenhower et son secrétaire d'État résolument anticommuniste, John Foster Dulles, ont exercé une pression considérable sur Paris pour qu'il accorde plus de pouvoir au groupe consultatif militaire américain à Saigon et, surtout, qu'il promette aux États associés d'Indochine une véritable

indépendance comme moyen de dynamiser leur engagement dans la lutte contre le Vietminh.

Pour les Français, une véritable indépendance restait impensable ; à tout le moins, Paris envisageait que le conflit se termine par des négociations et une partition du pays en un État français au sud et un État vietminh au Tonkin. La stratégie de Giap progressait dans une sphère éloignée du combat du champ de bataille. Cela provoquait des dissensions et des désaccords parmi ses principaux adversaires.

Le temps presse pour les Français en Indochine. La volonté politique de la France vacillait et ne pouvait être maintenue sans un retentissant victoire sur le champ de bataille, et bientôt. Un nouveau commandant, le général Henri Navarre, un officier d'état-major distingué avec un intérêt particulier pour le renseignement militaire et l'évitement de la presse, pourrait-il prendre l'initiative de Giap et sauver la situation ? C'était la question critique à Paris. Dans un an, la réponse serait claire.

6
DIEN BIEN PHU, ET LA VICTOIRE

Les fortunes de la Révolution semblaient en effet très brillantes au printemps 1953, car la dernière campagne de Giap avait admirablement réussi à disperser largement la FEF à travers le Vietnam et le Laos, sapant la force de ses unités mobiles et épuisant le soutien public à la guerre en France. En tant que commandant militaire et stratège, Giap avait fait preuve d'audace et de flexibilité, ainsi que du sens aigu du timing qui occupe une place si importante dans la pensée militaire vietnamienne. Depuis la bataille de Hoa Binh, en effet, le commandant en chef du Vietminh avait fait preuve d'une capacité saisissante à contrôler l'élan et la direction de la Guerre de Résistance. Pendant deux ans, il avait contrecarré la FEF avec un mélange mortel de mobilisation inlassable, de combats de guérilla en petites unités et de campagnes de guerre mobile. Dans le nord-ouest, ainsi que dans le delta du fleuve Rouge, Giap avait montré un talent pour décider quand et où frapper - et tout aussi important - quand et où tirer ses coups et attendre les Français.

Alors que Giap et le reste du Comité central planifiaient la campagne de l'hiver 1953 au printemps 1954, ils n'étaient guère incités à réviser la stratégie de base qui avait rapporté de si beaux dividendes. Les Français étaient aux prises avec un dilemme. Comme Giap l'a écrit sur la situation à la fin de la saison de campagne du printemps 1953 :

> L'ennemi se trouvait devant une contradiction : sans disperser ses forces, il lui était impossible d'occuper le territoire envahi ; en éparpillant ses forces, il se met en difficulté. Ses unités dispersées deviendraient des proies faciles pour nos troupes, ses forces mobiles seraient de plus en plus réduites et la pénurie de troupes n'en serait que plus aiguë. Par contre s'il concentrait ses forces pour passer de la position défensive [à une position offensive], les forces d'occupation seraient affaiblies et il lui serait difficile de tenir le territoire envahi. Or, si l'ennemi cède le territoire occupé, le but même de la guerre de reconquête est vaincu. 1

La question cruciale était de déterminer où lancer l'offensive majeure et comment la soutenir au mieux par des opérations plus limitées - actions de guérilla, offensives secondaires et, bien sûr,

agitation politique et diplomatique. Quel que soit le théâtre choisi pour la grande offensive de l'automne 1953, Giap espérait garder ses forces régulières du Viet Bac et du nord-ouest hors de combat majeur jusqu'à bien après la fin des premières pluies en septembre.

Le succès de la campagne à venir a nécessité une amélioration et une expansion supplémentaire du PAVN. Pourtant, plus d'armes lourdes chinoises devaient être intégrées; les problèmes complexes de commandement et de contrôle liés aux opérations multidivisions devaient être résolus par essais et erreurs dans les salles de classe et les terrains d'entraînement. Giap comptait désormais environ 300 000 soldats bien entraînés entre les réguliers et les forces régionales, et au moins 200 000 miliciens locaux pour soutenir les réguliers et fournir des renseignements. Dans le Delta, les unités de propagande armée et les agents politiques ont travaillé assidûment, menant une campagne de subversion de plus en plus efficace contre l'armée nationale vietnamienne et les villageois qui étaient encore sous le contrôle du gouvernement.

Giap avait plus de recrues très motivées que ses camps d'entraînement ne pouvaient en gérer. Plus important encore, Giap avait du temps de son côté. Il n'était pas exagéré de dire que le Vietminh pouvait l'emporter dans le conflit simplement en continuer à s'engager dans une série de batailles et de campagnes peu concluantes. Les Français subissaient une pression croissante pour annuler les gains de la révolution des deux dernières années avant que le public et les politiciens ne perdent la volonté de poursuivre la « sale guerre ». Giap a bénéficié des avantages d'opérer au sein d'un système politique unifié et totalitaire. Seul le Comité central pouvait mettre fin à la guerre avant qu'elle n'ait atteint ses objectifs, ce qui paraissait inconcevable en 1953 comme en 1963. La propagande communiste pouvait masquer les défaites dans des engagements spécifiques de la population. En effet, il n'y a pas eu de défaites reconnues du tout - du moins pas de défaites dans les archives publiques.

LE FRANÇAIS

Passons maintenant aux perspectives et projets français. Le général Henri Navarre n'avait jamais servi un jour en Indochine avant d'y prendre le commandement de toutes les forces françaises en mai 1953.

Il ne revendiquait aucune expertise particulière en matière de stratégie ou de doctrine de guerre communiste, et nous avons peu de preuves qu'il ait beaucoup gagné au cours de l'année qu'il a passée. là. En effet, rétrospectivement, il semble qu'il ait quitté l'Indochine un peu plus déconcerté qu'il ne l'avait été à son arrivée.

Navarre n'était pas particulièrement apprécié de ses camarades de la FEF, car il cultivait un air de mystère et de détachement. Néanmoins, après une tournée des installations françaises à travers le Vietnam, il est arrivé à un diagnostic astucieux de ce qui indisposait l'effort de la FEF. Même les unités mobiles d'élite semblaient aux prises avec une mentalité défensive. La ligne De Lattre comptait 1 200 avant-postes entourant le delta du fleuve Rouge, où cinq divisions françaises étaient déployées, mais le Vietminh avait pu infiltrer 60 000 soldats dans le delta et étendre son contrôle sur la moitié de ses 7 000 villages. Les Vietminh étaient très motivés, se battaient pour un plan commun, vivaient une existence spartiate et devenaient de plus en plus forts chaque jour. Les opérations de la FEF sous Salan n'avaient travaillé vers aucun objectif commun et, comme l'a noté le photographe de combat américain David D. Duncan, les Français ont mené une guerre « langoureuse » contre les « heures du banquier ». [2] Que pourrait-on faire pour remédier à la situation ? Navarre avait un plan, et un bon, compte tenu des conditions sur le terrain et de la politique tendancieuse tourbillonnant autour de l'effort de guerre à Paris. Bien conscient qu'il avait besoin de plus de troupes, la Navarre demanda une augmentation de 165 000 à 217 000 au début de 1954. De l'été 1953 à l'automne 1954, la Navarre proposa de se concentrer sur les opérations de pacification qui balayer les guérilleros communistes et le gouvernement fantôme du Delta. Dans le nord-ouest, il propose de rester sur la défensive, ne cherchant qu'à perturber et harceler les forces vietminh. Avec un financement des États-Unis, Navarre prévoyait d'accélérer l'expansion et la formation de l'armée nationale vietnamienne.

Le plan de Navarre, cependant, prévoyait une offensive majeure lors de la prochaine saison de campagne de 1954. Il l'appela Opération Atlante, et ce devait être une puissante poussée contre les forces de Giap dans l'Interzone V, le long de la côte très peuplée entre Danang et Nha Trang. Le PAVN y avait déjà douze bataillons réguliers et d'importantes unités régionales, et de plus en plus de troupes

arrivaient chaque jour. L'objectif d'Atlante était de décimer ces forces et de fermer la porte à une nouvelle pénétration des forces révolutionnaires.

Dans la phase deux du plan de Navarre, qui devait durer de la fin de 1954 au début de 1956, un FEF considérablement plus grand et plus puissant s'enfoncerait profondément dans les principales bases du Vietminh dans le nord du Tonkin, et peut-être autour du bastion sud du PAVN dans la région de Thanh Hoa. plaçant la France dans une position militaire avantageuse avant de conclure le conflit par des négociations.

En juin 1953, la Navarre comptait peut-être 190 000 soldats de l'Union française dans la FEF, mais 100 000 étaient liés à la défense statique. L'entraînement de l'armée nationale vietnamienne accusait un retard inquiétant. Ses unités opérationnelles souffraient d'un taux de désertion élevé et d'un corps d'officiers incompétents. Les options de Navarre, cependant, étaient limitées par la réticence des politiciens parisiens à fournir l'équipement indispensable et les renforts adéquats, et par un manque de soutien à l'effort de guerre à la maison. Il avait demandé 12 bataillons d'infanterie supplémentaires et 3 000 officiers et sous-officiers supplémentaires. Paris a promis de répondre à sa demande, mais en raison de la pression des alliés de l'OTAN de la France de devoir fournir des troupes pour la défense de l'Europe, Nararre n'a reçu que 8 nouveaux bataillons et 500 officiers.

A son crédit, Navarre s'est rendu compte que la FEF avait besoin d'une injection de confiance pour la sortir de sa torpeur pendant la saison de la mousson d'été avant le début de la grande campagne électorale. Nararre a fourni les marchandises dans un style admirable en lançant une attaque dramatique contre une base d'approvisionnement communiste à Langson fin juillet. Alors que les forces françaises se rapprochaient de Langson, Giap ordonna à ses forces de sécurité au dépôt de se disperser dans la jungle plutôt que de résister, laissant 500 tonnes d'armes et de fournitures vietminh aux Français à capturer. Il pouvait se permettre la perte.

Un mois plus tard, les Français ont monté une brillante opération de tromperie, évacuant plus de cinq bataillons de troupes et la plupart de leurs armes lourdes de la forteresse éloignée de Na San juste sous le nez du PAVN. Voilà pour les attaques estivales préliminaires.

PLANS PAVN POUR LE NORD-OUEST

Pendant ce temps, les hauts dirigeants du Vietminh ont consacré beaucoup de temps cet été à déterminer quand et où lancer leur offensive d'automne. Au départ, il semble qu'ils aient beaucoup envisagé d'attaquer les Français dans le delta, car les attaques laotiennes de l'année écoulée avaient attiré un nombre considérable d'unités ennemies dans l'arrière-pays éloigné du nord-ouest. Mais il ne devait pas être. En octobre 1953, Ho, Giap et Truong Chinh, les principaux stratèges de la guerre prolongée vietnamienne, rencontrèrent d'autres hauts dirigeants autour d'une petite table dans une maison en bambou de la province de Thai Nguyen pour décider où lancer la grande offensive. Un consensus s'est dégagé après un long débat. L'offensive serait dans le nord-ouest.

Sans aucun doute, leur décision reflétait l'avis du Comité central chinois et de ses conseillers militaires. Les Chinois étaient contre l'attaque du delta du fleuve Rouge au motif que les Français, bien qu'affaiblis là-bas, étaient encore trop forts. Le nord-ouest était beaucoup plus prometteur car les forces françaises y étaient largement dispersées. Nulle part une division complète n'a été déployée. Pourtant, le mérite de la décision stratégique de combattre dans le nord-ouest doit être partagé par les Chinois et les Vietnamiens, car il a évolué à partir d'une série de conférences. 3

C'est lors de la réunion d'octobre que Truong Chinh a expliqué les raisons de la décision :

> Les dispositions de l'ennemi [dans le nord-ouest] sont relativement faibles et exposées, mais ils ne peuvent pas abandonner ces zones, et cela est particulièrement vrai pour la région de la jungle montagneuse. Si nous lançons une attaque dans la région du Nord-Ouest, nous attirerons certainement les forces ennemies et forcerons la force mobile stratégique de l'ennemi à se disperser pour se défendre contre notre attaque. . . . L'ennemi peut uniquement être en mesure d'apporter des fournitures et des renforts par voie aérienne. Si nous pouvons surmonter les problèmes de logistique et d'approvisionnement, nos forces auront de nombreux avantages à combattre là-haut et nous serons capables d'atteindre et de maintenir la supériorité militaire tout au long de la campagne, ou du moins dans un certain secteur de la zone de campagne. De cette façon, nous pourrons peut-être remporter une grande victoire. 4

Truong Chinh disait, en substance, que la troisième étape de la guerre populaire était enfin en vue. Pourtant, le plan était tempéré par la

reconnaissance que même si une grande victoire dans le nord-ouest était remportée, il était peu probable qu'elle conduise à une victoire complète. Presque certainement, la guerre continuerait même avec une victoire dans le nord-ouest, peut-être pendant plusieurs années. 5

Alors que Giap renforçait progressivement ses forces dans le nord-ouest et surveillait les mouvements français à travers le Vietnam, il identifia plusieurs cibles potentielles pour la route vers le nord-ouest. Il pourrait être dirigé vers Lai Chau, la dernière île de la puissance militaire française dans la région. Cela pourrait prendre la forme d'une nouvelle invasion du Laos, suivie du pillage de Luang Prabang, la capitale royale, et de l'installation d'un régime communiste du Pathet Lao. Ou peut-être que l'attaque majeure du Vietminh tomberait directement sur les forces françaises, si le haut commandement montait sa propre poussée profondément dans le pays Tai. Enfin, Giap pourrait se refermer sur une vallée stratégique au cœur du pays Tai Montagnard appelée Dien Bien Phu. Les Tais avaient cru pendant des siècles que celui qui contrôlait la vallée détenait la clé de tout le nord-ouest et la porte du Laos.

Giap et le haut commandement français étaient bien conscients de la valeur stratégique de Dien Bien Phu. Giap a décrit la vallée comme «la plus grande et la plus riche des quatre plaines de la région vallonnée proche de la frontière Vietnam-Laos. . . Dans le théâtre des opérations [c'est-à-dire le nord-ouest] et le haut Laos, Dien Bien Phu est un emplacement stratégique de première importance. 6

À dix milles de la frontière laotienne, la vallée en forme de cœur de onze milles de long et de six milles de large - environ 180 pâtés de maisons de Manhattan du nord au sud, et de l'East River à l'Hudson - était entourée de collines et de montagnes jusqu'à 6 000 pieds, couvertes au feuillage épais. Les Tai y cultivaient des fruits et du riz, et c'était un important centre de commercialisation de l'opium, une denrée très rentable. Plus important encore, le village se trouvait à un carrefour routier pour trois itinéraires au milieu d'un terrain sans piste : la Chine au nord, le Laos au sud et un dépôt d'approvisionnement vietminh à Tran Giao au nord-est.

Une petite garnison française avait été déployée à Dien Bien Phu pendant la guerre d'Indochine jusqu'en novembre 1952, lorsque le général Salan ordonna son retrait alors que la 316e division PAVN se rapprochait de la vallée. Mais deux mois plus tard, Salan a clairement

fait part de son intention de le reprendre, car sa réoccupation était "la première étape pour reprendre le contrôle du pays Tai, et pour l'élimination du Viet-Minh dans la zone à l'ouest de la Rivière Noire". 7

La première grande opération de la FEF de la campagne 1953-1954 a commencé le 14 octobre, lorsque six groupes mobiles français ont attaqué la 320e division du PAVN dans un mouvement de tenaille au sud du delta du fleuve Rouge en vue d'encercler la division et de saisir un gros ravitaillement. dépôt. La division de Giap a subi de lourdes pertes mais a réussi à transporter les fournitures les plus critiques hors de la zone, puis s'est échappée de l'étau. Navarre avait espéré que Giap ordonnerait à une ou plusieurs de ses divisions du nord-ouest de renforcer le 320e, mais il résista à la tentation de le faire. Au lieu de cela, début novembre, il a dépêché la 316e division de Thanh Hoa en direction de Lai Chau afin de renforcer sa position dans le nord-ouest. Il faudrait environ un mois à la division pour arriver à destination.

Puis, le 20 novembre, à la grande surprise de Giap, trois bataillons de parachutistes français d'élite ont dérivé vers Dien Bien Phu. Rapidement renforcés par plusieurs bataillons d'infanterie supplémentaires, du génie et un nombre limité de canons de campagne, les Français entreprennent la construction d'une nouvelle base aéroterrestre . « L'opération Castor » avait commencé pour de bon.

Pourquoi Navarre a décidé de reprendre Dien Bien Phu et pourquoi il a choisi d'y rester, malgré les preuves de plus en plus nombreuses qu'il ne tendait pas tant un piège que de tomber dans un, reste très controversé. En fait, sa justification à un moment donné pour lancer l'opération et rester sur place avait tendance à varier et était souvent en décalage avec celle du commandant de la base, le colonel Christian de Castries, et de son supérieur immédiat, le général René Cogny, commandant de toutes les forces. au Tonkin.

Au fur et à mesure que la situation évolue entre décembre et le printemps 1954, la Navarre justifie le déploiement d'une division de troupes dans la vallée à tour de rôle pour éloigner les divisions de Giap loin du delta du fleuve Rouge, qu'il envisage comme le principal théâtre d'opérations. ; comme plaque tournante des opérations offensives pour reprendre tout le pays Tai au Vietminh; et finalement comme leurre,

tentant Giap dans une opération de siège dans laquelle les armes et l'infanterie de soutien français pourraient détruire en masse les régiments PAVN alors qu'ils se rassemblaient pour un assaut majeur.

Alors que les Français construisaient rapidement la force initiale fin novembre avec trois bataillons supplémentaires et des armes lourdes, et commençaient la construction d'un grand camp, Giap, bien qu'incertain de l'intention de Navarre, a néanmoins dit à ses commandants qu'une opération à ou autour de Dien Bien Phu pourrait travailler en leur faveur. La décision de Navarre était conforme au vaste plan de campagne de Giap, ce qui était un bon début. Peut-être pourrait-il manœuvrer Navarre dans un certain type d'engagement critique où ses propres forces pourraient combattre dans des conditions avantageuses, malgré son manque de puissance aérienne et son infériorité générale dans l'artillerie.

En conséquence, Giap ordonna au seul régiment de la région de se retirer dans les collines pour surveiller et harceler les Français dans la vallée. Il a attendu quelques jours pour voir ce que pourrait être le prochain mouvement de son adversaire. Lorsque des articles de presse français et des renseignements locaux à la fin du mois de novembre suggérèrent fortement que la Navarre prévoyait une grande campagne pour chasser le Vietminh du pays Tai, ou pour établir un autre Na San à grande échelle, Giap répondit définitivement : il envoya les deux divisions d'infanterie le long avec la 351st Heavy Division pour marcher vers Dien Bien Phu.

Le renseignement français des communications a intercepté le trafic radio PAVN le premier ou le deuxième jour de décembre, moment auquel Navarre a ordonné au général Cogny "d'accepter la bataille dans le nord-ouest" et de centrer sa défense "sur la base aéroterrestre de Dien Bien Phu, qui doit tenir à tout prix. » [8] Cogny ordonna alors de renforcer à nouveau la garnison de Dien Bien Phu. À la fin de janvier, la garnison serait encore élargie à 10 000 hommes répartis en douze bataillons - la part du lion de toutes les réserves mobiles à la disposition de Cogny. Il a également ordonné un retrait immédiat de la garnison de 2 100 hommes de Lai Chau à Dien Bien Phu, car la 316e division de Giap était clairement en route vers ce hérisson et pourrait l'atteindre dans les quatre ou cinq jours.

Bien sûr, une bataille majeure n'était pas prévue dans le plan initial de Navarre pour le printemps 1954, mais comme son homologue

vietnamien, le commandant français sentit qu'il avait une occasion en or. Il était convaincu que Giap ne pourrait pas soutenir deux ou trois divisions dans une zone aussi éloignée, sur un terrain aussi difficile, compte tenu des limites de son système logistique. Même s'il en était capable, Navarre estimait pouvoir détruire ces divisions avec la puissance aérienne et l'artillerie.

Ironiquement, les commandants supérieurs de Navarre au Tonkin se sont opposés avec véhémence au montage de l'opération Castor. Ils ne pensaient pas que la FEF disposait des atouts nécessaires pour construire une base fortifiée résiliente ou approvisionner une division complète de cette base exclusivement par voie aérienne. Les calculs logistiques du commandant aérien étaient particulièrement troublants. Même s'il disposait de tous les moyens de transport aérien en Indochine, il était loin de répondre aux besoins quotidiens de 10 000 hommes en situation de combat.

Malgré ces évaluations désastreuses, Navarre a tenu bon, même après que le gouvernement français ait contredit sa directive antérieure, l'informant que sa première priorité devrait être la préservation du corps expéditionnaire, et non la protection du Laos. Navarre a défendu sa décision en comparant Dien Bien Phu avec la bataille pour la tête aérienne à Na San, où la FEF avait émoussé plusieurs attaques de deux régiments PAVN à la fin de 1952. Une base beaucoup plus grande avec beaucoup plus de puissance de feu, raisonnait-il, pourrait faire la même chose. . Le commandant d'artillerie de Dien Bien Phu a renforcé cette idée fausse lorsqu'il a assuré à Navarre qu'il pouvait faire taire toute artillerie que Giap pourrait utiliser avec des tirs de contre-batterie quelques heures après leur barrage d'ouverture. Encore une fois, les commandants supérieurs de Navarre n'étaient pas d'accord avec cette évaluation ensoleillée. Beaucoup ont estimé que les différences entre Na San et Dien Bien Phu l'emportaient sur les similitudes. Tout d'abord, Dien Bien Phu était environ dix fois plus grand. L'approvisionnement en air était beaucoup plus ténu et la force de Giap beaucoup, beaucoup plus grande et plus capable à Dien Bien Phu qu'elle ne l'avait été à Na San.

Trois jours après que Navarre ait ordonné la tenue de la base à tout prix, Giap a présenté un plan pour la plus grande bataille de la guerre. Les preuves suggèrent qu'il avait pris connaissance de la décision de Navarre, bien que le verdict soit toujours sur cette question. En tout cas,

le 6 décembre 1953, Giap avait décidé de mener la bataille de coup de pied arrêté qu'il avait soigneusement évitée depuis les défaites de 1951. Cela nécessiterait le déploiement de quatre à cinq divisions d'infanterie et de la quasi-totalité de l'artillerie, du génie et des moyens antiaériens de l'inventaire PAVN. Au total, 42 000 soldats, 14 000 porteurs civils sur le seul front et bien plus de 100 000 de tout le nord du Vietnam étaient nécessaires pour transporter du matériel et des armes lourdes jusqu'à 800 km dans la province de Cao Bang et dans le sud de la Chine. Des routes praticables en tout temps devraient être construites et entretenues. Trois cents tonnes de munitions seraient nécessaires au front avant de commencer l'attaque, et la campagne pourrait durer quarante-cinq jours. Il enfermait la base dans un anneau d'acier, puis se refermait.

Le Politburo a approuvé le plan le jour même où Giap l'a proposé. La dernière remarque de Ho Chi Minh ce jour-là à Vo Nguyen Giap reflétait sa foi et sa confiance durables en son proche lieutenant : « Je vous donne toute autorité pour prendre toutes les décisions. Si la victoire est certaine, alors vous devez attaquer. Si la victoire n'est pas certaine, alors vous devez résolument vous abstenir d'attaquer. 9 ans plus tard, Giap a expliqué la raison derrière sa décision de se battre dans la vallée dans People's War People's Army :

> Cependant, l'importance de Dien Bien Phu [comme position stratégique de premier ordre] ne pouvait pas être considérée comme le facteur décisif dans notre décision de l'attaquer. Dans le rapport de forces à cette époque, pourrait-on détruire le camp retranché fortifié. . . ? Pourrions-nous être certains de la victoire en attaquant il? Notre décision devait dépendre de cette seule considération. . . . Dien Bien Phu était un camp retranché puissamment fortifié. D'autre part, elle était établie dans une région montagneuse, sur un terrain qui nous était avantageux, et décidément désavantageux pour l'ennemi. Dien Bien Phu était d'ailleurs une position complètement isolée, loin de toutes les bases ennemies. Le seul moyen d'approvisionner Dien Bien Phu était l'avion. Ces circonstances pourraient facilement priver l'ennemi de toute initiative et le forcer à se mettre sur la défensive en cas d'attaque. . . . De notre côté, nous avions choisi des unités de l'armée régulière que nous pouvions concentrer pour atteindre la suprématie au pouvoir. Nous pourrions surmonter toutes les difficultés en résolvant les problèmes tactiques nécessaires ; nous avions, en outre, une immense arrière, et le problème de l'approvisionnement du front en vivres et en munitions, bien que très difficile, n'était pas insoluble. Nous avions donc des conditions pour conserver l'initiative dans les opérations. . . . C'est sur la base de cette analyse des points forts et faibles de l'ennemi et de nos propres points forts et faibles que nous avons résolu la question de savoir si nous devions attaquer Dien Bien Phu ou non. Nous avons décidé d' éliminer à tout prix toute la force ennemie . . . après avoir créé des conditions favorables à cette bataille en

lançant de nombreuses offensives sur divers champs de bataille et en intensifiant les préparatifs sur le champ de bataille de Dien Bien Phu. dix

LA CAMPAGNE COMMENCE

Le premier engagement majeur de la campagne ne commença pas à Dien Bien Phu même, mais à Lai Chau, à cinquante-cinq milles au nord de la grande base. Avec quatre divisions convergeant vers Lai Chau, Cogny devait évacuer sa garnison ou faire face à l'anéantissement. Le 9 décembre, la force française y est montée, se déplaçant vers le sud dans la jungle en route vers Dien Bien Phu. Les éléments de tête du 316e ont foncé droit sur la colonne depuis Lai Chau et, « comme des loups affamés attaquant les traînards d'un troupeau de caribous », l'ont déchiquetée dans une série d'embuscades bien exécutées. 11 Seuls 185 des 2 100 soldats de la colonne qui se retirait ont réussi à entrer dans Dien Bien Phu plus d'une semaine après le début de leur terrible épreuve dans la jungle.

Pendant ce temps, trois bataillons de l'intérieur du périmètre de la forteresse de Dien Bien Phu avaient été envoyés pour secourir les survivants de Lai Chau. Cette force d'élite de parachutistes s'est heurtée à un mur d'acier PAVN et a dû se retirer avec de lourdes pertes. Le commandant de cette force, le lieutenant-colonel Pierre Langlais (qui deviendra plus tard le commandant de facto de toutes les troupes assiégées à l'intérieur de Dien Bien Phu lorsque leur commandant d'origine, le colonel de Castries, tomba dans une dépression dysfonctionnelle), nota "l'incroyable capacité de l'ennemi à camoufler ses positions de tir et ses camps afin de les rendre invisibles à l'observation aérienne et à la reconnaissance au sol." 12

L'élément de tête du reste de la 316e division est entré dans la base de Lai Chau le 12 décembre, après avoir marché au rythme extraordinaire de vingt miles par jour, et trente pendant la nuit, alors qu'il n'avait plus à se soucier des frappes aériennes. Début janvier 1954, le Vietminh avait inondé la vallée d'infanterie. En fait, les patrouilles de la FEF subissaient de lourdes pertes - au 15 janvier, environ 150 soldats avaient été tués et 600 blessés. Lorsque plusieurs patrouilles de la FEF ont tenté des missions de reconnaissance dans le cadre de missions de force à quelques centaines de mètres au-delà du périmètre de la base, elles ont été contraintes de se retirer sous un feu

cinglant. Tous les espoirs de sortir de l'anneau de siège qui se resserrait lentement autour de la base avec des forces offensives mobiles s'évanouissaient rapidement.

À ce stade, les troupes françaises travaillaient avec des ingénieurs sous une pression intense pour terminer la construction de centaines de bunkers, de tranchées de communication et de blockhaus dans la base de combat la plus grande et la plus complexe de toute l'Indochine française (voir la carte à la page xviii). Le principal centre de résistance (MCR) consistait en un groupe de quatre points forts majeurs sur les côtés est et ouest de la rivière Nam Yum : Dominique, Elaine, Claudine et Huguette. Le quartier général principal du colonel Castries et les principaux dépôts d'approvisionnement étaient positionnés dans et autour du centre de ces cinq points forts. Une piste d'atterrissage s'étendait du centre de la base en direction nord-ouest jusqu'au secteur nord d'Huguette.

Autour du MCR se trouvaient les points forts satellites (dans le sens des aiguilles d'une montre) de Gabrielle, Béatrice, Isabelle et Anne Marie, destinés à protéger le MCR des assauts de l'infanterie de Giap. Pour la plupart, les nombreuses positions défensives à l'intérieur des points forts - positions de tir et blockhaus - avaient des champs de tir imbriqués et se soutenant mutuellement. Les deux tiers de l'artillerie française se trouvaient à l'intérieur du MCR ; un tiers se trouvait au point fort indépendant Isabelle, à quatre milles au sud du MCR. Les gros canons d'Isabelle pourraient soutenir la défense du MCR, mais pas celle de Béatrice ou de Gabrielle, laissant ces deux points forts quelque peu vulnérables aux attaques massives d'infanterie.

Pris ensemble, les principaux centres de résistance et les points d'appui satellites constituaient une cible redoutable pour tout attaquant, mais elle souffrait de plusieurs lacunes. Les fortifications dans la plupart des endroits étaient vulnérables à la destruction par des obusiers de 105 mm. Pas un seul kilo de béton n'avait été utilisé dans la construction. La nappe phréatique était telle que plusieurs points d'appui on pourrait s'attendre à une inondation d'ici le 15 avril. Comme Giap l'a fait remarquer à l'époque à ses commandants, "si la bataille se poursuit pendant la saison des pluies, nous sommes sur les pentes et pouvons creuser des fossés de drainage tandis que l'ennemi dans la plaine sera plongé dans la boue ." [13] L'artillerie de la FEF a été inexplicablement exposée au feu des collines. Tout aussi

inexplicablement, le périmètre de la base était bien trop étendu pour être défendu efficacement par seulement 10 000 hommes.

Il y avait des signes inquiétants autour de la base à la mi-janvier indiquant que l'attaque était imminente. Les Vietminh étaient apparemment omniprésents dans les collines et même dans la plaine de la vallée. Chaque jour, des escarmouches éclataient près du périmètre. Le Vietminh a bombardé la base depuis les collines, bien que sporadiquement. Les Français préparent leurs positions et revoient leurs plans de tir avec un sentiment d'urgence retrouvé.

Ainsi, aussi, a fait le Vietminh. Giap a fait le trajet d'une semaine jusqu'à son poste de commandement avancé, une grotte sous quinze pieds de roche solide couverte de jungle, à neuf miles au nord de Dien Bien Phu, en arrivant le 12 janvier. [14] Ses commandants ont été informés vers le 15 janvier qu'un assaut massif était prévu pour le 25 janvier. Pourtant, à mesure que la date approchait, le commandant en chef n'était pas du tout sûr que la décision d'attaquer fin janvier était la bonne, pas plus qu'il ne l'était. certain que la méthode d'attaque prévue était correcte. La question cruciale de savoir comment mener l'attaque avait fait l'objet de débats pendant plusieurs semaines et était encore ouverte à la question jusqu'au 14 janvier lorsque les commandants supérieurs de Giap ont rejoint le conseiller en chef chinois, Wei Guoqing, pour discuter des deux options qui avaient été à l'étude. Wei a plaidé pour une attaque massive de style coréen par plusieurs divisions du nord et du nord-ouest. Leur objectif immédiat : envahir immédiatement les points forts satellites et percer les formidables défenses du MCR, infliger des pertes paralysantes lors de l'attaque d'ouverture et s'emparer de la majeure partie de la moitié ouest du MCR et de l'extrémité nord de la piste d'atterrissage, empêchant ainsi les renforts d'atterrir. et condamnant ce qui restait de la garnison à un anéantissement certain. La description abrégée de cette méthode était "attaque rapide, victoire rapide". Il promettait une courte campagne, soulageant ainsi une grande pression sur le système logistique.

Giap craignait qu'une telle approche soit trop risquée. Et si l'attaque initiale était repoussée et que le PAVN subissait des pertes dévastatrices parmi ses unités d'assaut, entraînées sur le fil du rasoir ? Ses remplaçants n'avaient pas été formés à un niveau aussi élevé que ses troupes de première ligne. Si les premières attaques échouaient, il

n'aurait peut-être plus la force de continuer l'attaque et les Français remporteraient une victoire retentissante.

Alors qu'il réfléchissait à la situation sur le terrain et au niveau de préparation de ses propres forces, ses inquiétudes n'ont fait que s'aggraver. L'approche alternative a été désignée par les Vietnamiens comme la méthode "attaque constante, avance constante", avec des attaques plus limitées par des régiments contre des points forts individuels sur une période de plusieurs semaines. Après avoir saisi les satellites avec une force écrasante dans les premiers jours de la campagne, le Vietminh encerclerait tout le MCR et perforerait progressivement le périmètre français en attaquant en grande force contre un secteur, tout en immobilisant les renforts FEF avec des attaques secondaires ailleurs. Le commandant de l'artillerie vietminh pendant la campagne a bien résumé la différence entre les méthodes : c'était un choix entre manger une orange en utilisant un couteau pour la couper en morceaux, ou prendre son temps et éplucher le fruit à la main. [15]

Le 14 janvier, Giap a cédé à contrecœur. Le Vietminh organiserait une attaque massive par deux ou trois divisions entières, à partir du 25 janvier.

Cependant, des doutes persistaient. Le 24 janvier, Giap a pesé les difficultés considérables d'approvisionnement et de moral qu'il était sûr de rencontrer avec un retard prolongé contre la possibilité que l'attaque massive de la vague humaine échoue. Alors qu'il agonisait sur la décision, un développement crucial s'est produit. Un soldat vietminh a été capturé et a révélé que l'assaut d'ouverture était prévu pour 17 heures le 25 janvier. Les moniteurs radio vietminh ont capté des transmissions françaises indiquant qu'ils détenaient les informations critiques. Giap a fixé une nouvelle date à 17 heures le 26.

Après une autre nuit de sommeil agité et d'angoisse, Giap a finalement pris une décision ferme. Les Français avaient régulièrement renforcé leurs positions. Sa propre artillerie n'était pas encore complètement en place et il s'interrogeait sur la formation de ses artilleurs. La grande question était, pouvait-il être raisonnablement sûr de la victoire ? Au final, sa réponse a été « non ». Il a donc pris la décision cruciale de reporter les premières salves de plus d'un mois complet et a élaboré un plan de bataille dont il était sûr qu'il atteindrait l'objectif. Il a décrit ce plan clairement et concrètement :

> Si nous attaquons par étapes, nous renforcerons nos positions à chaque étape. On va garder l'initiative, attaquer quand on veut, où on veut. Mais nous n'attaquerons que lorsque nous serons prêts, et nous n'occuperons les positions que nous avons prises que lorsque cela sera nécessaire. Nous allons exploiter la difficulté essentielle de l'ennemi : ses lignes de ravitaillement. Plus la bataille dure, plus il est blessé aura. L'approvisionnement de la garnison deviendra plus difficile. . . . Nos troupes n'ont jamais attaqué plus de deux bataillons. Cette fois nous procéderons secteur par secteur. Nous devons nous préparer à une campagne relativement longue. Nous ne devons pas craindre l'aviation ou l'artillerie ennemie tant que nous maintenons le secret et le camouflage. Lors du transfert de nos pièces d'artillerie, nous avons pu cacher pendant vingt jours des dizaines de milliers d'hommes sur un tronçon de route à portée de l'artillerie ennemie. . . . L'ennemi est encerclé au sol, et si son ravitaillement aérien est entravé, il rencontrera des difficultés insurmontables. . . le moral de cette armée de mercenaires va s'effondrer. Nous subirons également des pertes. Les batailles se gagnent avec du sang et des sacrifices. Mais si nous tentons une attaque rapide pour éviter de nouvelles pertes, nous nous retrouverons avec des pertes plus importantes. 16

Pour réduire le fort dans son ensemble, Giap prévoyait d'attaquer les avant-postes satellites dans la phase d'ouverture puis, dans la deuxième phase, de monter une série d'assauts par des régiments entiers dirigés contre un quadrant du MCR de la forteresse sous le couvert de l'artillerie. (Généralement contre un ou deux points forts contigus.) Celles-ci seraient rapidement suivies d'une série similaire d'attaques contre un quadrant différent, obligeant ainsi les Français à déplacer leurs forces de réserve limitées (pratiquement toutes stationnées dans le MCR) d'un quadrant à un autre. 17 Les attaques contre des positions individuelles à l'intérieur de points forts - par exemple Elaine 1 ou 2, ou Dominique 6 ou 7 - se produisaient par vagues contre un front étroit et changeant contre une position à l'est, puis au nord, et ainsi de suite, toujours sous le couverture d'artillerie et de mortiers.

Après que de graves dommages aient été infligés au MCR et que les approvisionnements français se soient épuisés, les troupes d'assaut seraient retirées pour se reposer et se réaménager, et pour étendre le réseau de tranchées, resserrant l'étau d'acier autour du MCR. Giap déclencherait alors une série soutenue d'attaques par des divisions complètes de plusieurs directions différentes jusqu'à ce que toute résistance soit écrasée.

OPÉRATIONS SECONDAIRES

Le 20 janvier, le général Navarre lance l'opération Atlante, pièce maîtresse de sa campagne 1953-1954, du moins telle qu'il l'avait prévue l'été précédent. Atlante était une route massive et difficile à manier dans Vietminh Interzone V, la zone côtière riche en riz entre Nha Trang et Danang qui contenait 2,5 millions de personnes et peut-être 30 000 PAVN et troupes régionales. En lançant cette attaque, Navarre espérait forcer Giap à envoyer au moins une division du nord-ouest vers la côte du centre du Vietnam, soulageant la pression sur la forteresse française dans la vallée de Dien Bien Phu.

Atlante a appelé à un débarquement amphibie à environ cinquante miles au nord de Nha Trang et, éventuellement, à des assauts au sol vers le cœur de l'Interzone V depuis le nord, le sud et la région de Kontum dans les hauts plateaux du centre-ouest. La Navarre espérait nettoyer la zone, détruire les forces communistes ou forcer leur retrait et rétablir le contrôle de la population. Il avait espéré « subordonner à [Atlante] la conduite de toute la campagne d'Indochine au cours du premier semestre de 1954 », mais la bataille imminente de Dien Bien Phu invalida cette idée. [18]

Lors de la première poussée vers le nord fin janvier, les forces de Giap ont effectivement harcelé et bloqué des éléments des quinze bataillons de la FEF, dont beaucoup faisaient partie de l'armée nationale vietnamienne en grande partie non essayée, les forçant à s'effondrer et à s'effondrer. Sous la pression du PAVN, les unités vietnamiennes ont commencé à se désintégrer, désertant parfois en masse.

Atlante a été un échec à grande échelle. Il a fait un renforcement substantiel de Dien Bien Phu, puis s'est transformé en une bataille décisive d'une proportion sans précédent, impossible, et a mis à rude épreuve les moyens aériens déjà inadéquats de la FEF. La FEF ne disposait que de soixante-quinze avions de transport et, en janvier 1954, cette petite flotte était le seul moyen d'approvisionnement de plusieurs garnisons éloignées, dont Dien Bien Phu était de loin la plus importante. Atlante a usé des véhicules et des équipements qui auraient pu être utilisés de manière beaucoup plus rentable ailleurs. (À ce stade de la guerre, les unités PAVN étaient souvent mieux armées et approvisionnées que la FEF.) Les performances médiocres d'Atlante ont eu un autre effet malheureux. Cela a accru le scepticisme américain quant à la poursuite de la guerre par la France, ce qui, à son tour, a

attisé le ressentiment bouillonnant des Américains envers le commandement français.

Moins d'une semaine après le début d'Atlante, Giap a répliqué avec plusieurs attaques secondaires qui, espérait-il, disperseraient davantage les forces mobiles françaises et exerceraient des pressions supplémentaires sur l'armée de l'air de la FEF. Le 803e régiment indépendant déboucha des montagnes de l'ouest des hauts plateaux du centre, balaya les défenses de Dak To et s'empara de cette ville le 2 février. Tournant vers le sud, le 803e menaça Kontum. Navarre a répliqué en transportant par avion plusieurs groupes mobiles à sa défense. Lorsque le 803rd, rejoint par des unités régionales, encercle les forces françaises, la Navarre les évacue, toujours par voie aérienne. De violents combats ont alors éclaté autour de Pleiku. Le français a rapidement envoyé le groupe mobile 100 à Pleiku et a à peine conservé cette ville stratégiquement importante, mais le groupe mobile 100 a perdu une entreprise entière dans une embuscade avant que le Vietminh ne se retire dans les montagnes.

Quelques jours plus tôt, le 27 janvier, Giap avait ordonné au 316th, alors bivouaqué à Lai Chau, de pénétrer au Laos. En route, la division rejoint les troupes communistes du Pathet Lao pour anéantir un bataillon français qui défendait le hérisson à Muong Khoa. Le 316th s'enfonça alors profondément dans le Laos, à moins de vingt milles de Luang Prabang. Une fois de plus, Giap contraint Navarre à transporter par avion ses réserves mobiles pour protéger les abords de la ville.

Partout, Giap semblait prendre l'initiative, obligeant Navarre à déployer ses forces terrestres mobiles et ses parachutistes dans des endroits éloignés du champ de bataille principal de Dien Bien Phu. Après avoir démontré de manière concluante que la FEF à Dien Bien Phu n'était pas en mesure d'accomplir la tâche même qui avait initialement stimulé leur déploiement - la défense du Laos - Giap a décidé d'ordonner au 316e de se retirer du Laos et de retourner à ses positions dans les collines. comme force de réserve pour l'attaque de Dien Bien Phu. Giap a très probablement décidé d'ordonner ce retrait en raison d'un développement loin du champ de bataille : il venait d'apprendre que les grandes puissances s'étaient formellement entendues pour tenir une conférence à Genève fin avril, avec le sort de l'Indochine au rôle. La bataille imminente à Dien Bien Phu était sûre d'avoir un effet crucial sur les négociations d'une manière ou d'une

autre. Il était impératif de maximiser ses chances de vaincre les Français dans la vallée.

Au moment où le 316e a marché dans les collines autour de la vallée au début du mois de mars, Giap avait pratiquement accompli l'un des exploits les plus impressionnants de l'histoire de la logistique militaire. Il avait fallu trois mois pour positionner l'équivalent de cinq divisions, à la fois des troupes de combat et de soutien, dans et autour de la vallée. Depuis début décembre, ils avaient voyagé sur des routes sinueuses, parfois dans des camions, mais surtout à pied, à travers des jungles sans pistes, des marécages et des montagnes.

Les officiers supérieurs de l'approvisionnement de Giap, ainsi que des ingénieurs chinois et vietnamiens, ont planifié et supervisé un vaste réseau logistique efficace, améliorant plusieurs centaines de kilomètres de routes à l'usage de 800 camions de construction soviétique de 2,5 tonnes, certains transportant des pièces d'artillerie expédiées de Chine, d'aussi loin comme Cao Bang dans le Viet Bac. De nouvelles routes et des ponts renforcés, certains d'entre eux à quelques centimètres sous l'eau, ont été construits à partir de zéro. L'approvisionnement et l'entretien des troupes de combat demandaient des efforts considérables. Il a fallu une semaine complète pour apporter des approvisionnements en vrac de Chine à la principale base d'approvisionnement du PAVN à Tran Giao, à trente-sept milles au nord-est de Dien Bien Phu. De nombreuses routes ont dû être construites à partir de zéro pour l'opération. Une route praticable en tout temps reliait la base de ravitaillement et la vallée.

Plus de 100 000 coolies et ouvriers du bâtiment apportèrent des contributions indispensables au vaste effort logistique. Une multitude d'équipes d'entretien des routes, ces dernières composées en partie de milliers de femmes stationnées dans des campements le long de la route, ont utilisé des pelles en bois, des pioches et des paniers de paille pour réparer chaque jour les dommages infligés par la puissance aérienne française sur les routes d'approvisionnement. Le flux de ravitaillement du Vietminh a été entravé par l'interdiction aérienne continue, mais n'a jamais été interrompu. À la fin de la bataille, les troupes du PAVN ont reçu des rations de riz très limitées, mais ni les troupes d'assaut ni les batteries d'artillerie n'ont subi de graves pénuries de munitions au cours des sept semaines de combat. L'effort

de soutien est devenu une croisade nationale, construite autour du slogan « Tout pour le Front ! Ce n'était guère exagéré. La quasi-totalité de l'armée régulière était déployée à Dien Bien Phu. La défaite de cette armée dans la bataille imminente pourrait très bien faire reculer la cause révolutionnaire d'une décennie ou plus.

Des compagnies entières de cyclistes bénévoles ont marché jusqu'à 200 milles, juste pour commencer à servir au front. Les vélos ont été reconfigurés avec des jantes en acier et les fourches ont été remplacées par des tiges de fer. Des bâtons de bambou durs s'étendent du guidon. Des équipes de cinq hommes étaient affectées à un vélo, qui pouvait transporter jusqu'à 400 livres de riz à travers les montagnes, les ruisseaux et les pistes de la jungle. L'écrivain Ted Morgan raconte l'histoire de Dinh Vin Ty, un porteur de vélo de Hanoï : « Au col de Ban Phe, la pente était si raide qu'il fallait six hommes pour pousser un seul vélo. Un homme tenait le guidon. Deux hommes devant le vélo le tiraient par une corde. Trois hommes poussés par derrière. Ce jour-là, après avoir transporté quinze vélos jusqu'au col, Dinh s'est effondré d'épuisement. [19]

À l'intérieur de la vallée, les ingénieurs chinois ont supervisé le creusement d'un réseau de tranchées qui pourrait faciliter le mouvement rapide des unités d'infanterie vers des points de départ d'assaut avec peu de chances d'être attaqués par les armes de soutien françaises. De nombreuses tranchées se trouvaient à moins de cent mètres des périmètres des points forts français.

A la veille de l'attaque initiale du 13 mars, Giap avait accompli ce qui semblait impossible. Il avait cinq divisions dans et autour de la vallée, et bien plus de 150 canons lourds dans les collines qui étaient si bien enfouies et camouflées que l'ennemi aurait beaucoup de mal à en éliminer beaucoup avec une attaque aérienne ou de l'artillerie.

La plupart des canons mortels de 105 mm avaient été transportés par camion à Na Nham, à environ 10 kilomètres du bord de la vallée. Déplacer plus de 150 canons lourds dans des positions au bord de la vallée s'est avéré être un exploit d'endurance humaine rarement égalé dans la guerre moderne. Les canons les plus difficiles, bien sûr, étaient les obusiers américains de 105 mm, qui devaient être transportés d'un seul tenant. Ils ne pouvaient pas être décomposés comme les canons de campagne de 75 mm. Les 105 ont dû être transportés vers leurs emplacements par des équipes d'hommes utilisant des palans et des

bœufs sur un sentier traversant les contreforts de plusieurs montagnes basses. Il a fallu une semaine entière à une équipe de plus de cent hommes pour déplacer un seul 105 dans la pente avant des collines à l'est et au nord de la base de combat.

Depuis l'annulation par Giap de l'attaque du 25 janvier, les forces françaises ont été contraintes de rester à l'intérieur de leur périmètre sous peine de subir des conséquences désastreuses. Fin janvier, une force de la taille d'un régiment de paras et de légionnaires a tenté de prendre la colline 683, à 2 000 mètres du point fortifié le plus au nord à Dien Bien Phu. Ici, pour la première fois, les forces françaises ont rencontré des positions communistes bien fortifiées au combat. Les patrouilles qui avançaient n'ont rien vu jusqu'à ce qu'elles se fassent soudainement tirer dessus presque directement sous leurs pieds. Le Vietminh avait construit des bunkers directement dans le sol et les sous-bois ; leurs fentes de tir, à peine plus larges qu'une fente à courrier, se dévoilaient à peine.

En février, un peloton tentant de localiser l'artillerie vietminh a trébuché contre un système de bunker bien dissimulé. La plupart des soldats du peloton ont été tués en quelques minutes et le Vietminh a capturé une carte à grande échelle de toute la base avec des batteries d'artillerie clairement indiquées. Désormais, l'artillerie communiste pouvait fixer ses objectifs avec une précision exceptionnelle.

LA BATAILLE : PHASE 1

L'assaut initial est venu exactement là où les Français s'y attendaient - contre Béatrice, le point fortifié satellite du nord-est - et, bien qu'il ait été défendu par un bataillon de légionnaires, le plus difficile à défendre. Vers midi le 13 mars, les Français ont tenté de dégager les troupes d'assaut du PAVN de leurs tranchées à 200 mètres du périmètre de Béatrice, et le Vietminh s'est ouvert avec un barrage d'artillerie lourde. A 17h00, le 13 mars, six bataillons de la 312th Division sortent de leurs tranchées et attaquent selon trois axes au son des clairons. Comme beaucoup d'assauts vietminh, ce l'un était couvert par l'obscurité partielle du début de soirée sous une nouvelle lune, qui offrait aux assaillants juste assez de lumière pour voir leurs cibles. Les légionnaires ont défendu avec fougue malgré la mort de leur commandant à 18 h 30, quinze minutes après qu'il eut appelé le feu de

l'artillerie presque au-dessus de sa propre position. Le Vietminh a pris Béatrice vers minuit, après plusieurs heures d'intenses combats au corps à corps. Moins de 200 des 700 légionnaires qui équipaient Béatrice ont reculé jusqu'à la sécurité relative des points forts voisins. Le 312e a subi quelque 600 hommes tués et 1 000 blessés.

Le matin du 14 mars, une contre-attaque française contre Béatrice a été émoussée et repoussée par la puissante artillerie PAVN. Le paysage carbonisé était jonché de cadavres et de blessés des deux armées, dont beaucoup gémissaient et étaient proches de la mort. Giap a demandé une trêve de quatre heures pour récupérer les morts et les blessés. Castries a donné son accord. C'était la première et la dernière trêve de ce genre dans un siège brutal de cinquante-six jours. Cette nuit-là, Gabrielle, le point d'appui satellite avec deux lignes défensives, tenu par un bataillon algérien coriace, est tombé aux mains de deux régiments de la 308th Iron Division d'élite après une féroce série d'attaques et de contre-attaques.

Les attaques initiales du PAVN sur les pentes nord-ouest et nord-est de Gabrielle, qui se sont produites à 20 heures le 14 mars, ont progressé lentement avant de s'arrêter au bout de deux heures. L'artillerie vietminh a cessé à 02h30 le 15 mars, et les troupes d'assaut ont creusé et se sont regroupées. A 03h30, ils ont repris l'assaut. A 04h00, un obus d'artillerie PAVN atterrit au milieu du groupe de commandement français, blessant grièvement le commandant, son remplaçant et son état-major. Les forces sur Gabrielle ne pouvaient plus mener seules une défense coordonnée.

De Castries ordonna alors au lieutenant-colonel Pierre Langlais, qui commandait toute la défense du MCR, de lancer une contre-attaque d'infanterie de chars sur Gabrielle. Langlais a rassemblé un escadron de chars et une compagnie de légionnaires, ainsi qu'un bataillon para FEF épuisé par un saut déchirant dans la base la veille, pour contre-attaquer. Les légionnaires et les pétroliers ont fait des progrès impressionnants au début, mais le bataillon para a perdu son sang-froid sous le feu de l'artillerie vietminh, et la contre-attaque s'est soldée par un retrait chaotique de toutes les forces françaises dans et autour de Gabrielle à 08h00 le 16 mars.

Gabrielle a coûté à Giap au moins 1 000 hommes tués et 2 000 blessés avec des pertes françaises d'environ 1 000 en tout, faisant la lutte pour ce point fort parmi les plus sanglants de la bataille. Mais les

Français pouvaient difficilement espérer survivre longtemps en subissant des pertes aussi effroyables, tandis que le Vietminh pouvait le faire facilement. La perte de Gabrielle, écrit Bernard Fall, « a eu un effet désastreux sur le moral de la garnison [française] ». [20]

Avec la chute de Gabrielle, le modèle général de combat à Dien Bien Phu a commencé à émerger. Un nombre extrêmement supérieur de troupes d'assaut PAVN attaquerait les positions défensives françaises et les envahirait; les Français contre-attaqueraient avec un succès limité et à un coût effrayant. Les positions individuelles au sein des points forts changeaient de mains. Puis le Vietminh se regroupe et contre-attaque, parfois immédiatement, parfois plusieurs jours plus tard. Finalement, le point fort français tomberait, généralement pour de bon.

Anne Marie, le dernier des trois points d'appui satellites formant un demi-cercle au nord du principal centre de résistance, tombe tôt le matin du 17 mars, mais de façon décidément atypique. Anne Marie était dirigée par un bataillon de Tais , qui se sont bien comportés dans les opérations mobiles dans leur patrie montagneuse mais étaient totalement inadaptés aux combats défensifs. Les cadres politiques de Giap avaient mené une campagne de propagande efficace contre les Tais pendant des semaines, les exhortant à abandonner un combat qui n'était pas le leur en premier lieu, et leur promettant un bon traitement s'ils déposaient les armes. Le combat horriblement destructeur des jours précédents les a complètement effrayés. Dans la nuit du 17 mars, ils désertent massivement leurs positions. Les officiers français et les quelques Tais qui restaient n'eurent d'autre choix que de se retirer dans Huguette, où ils firent partie de la garnison de ce point fortifié pour la durée. La première phase de la bataille était terminée. Cela avait été coûteux pour les deux parties, mais les choses s'étaient déroulées comme Giap l'avait prévu.

L'ACCUMULATION

La première phase a été suivie d'une accalmie qui a duré du 18 mars au 30 mars. Les troupes du PAVN ont pris des pioches et des pelles sous la direction d'ingénieurs chinois et ont développé un vaste réseau de tranchées et de tunnels, venant à certains endroits aussi près que cinquante mètres de les positions défensives françaises. Creusant méthodiquement jour et nuit, souvent sous des couvertures

improvisées de poutres, de plates-formes en bois et de terre, ils se sont approchés du périmètre, a écrit un correspondant américain qui a visité le camp, "comme les tentacules de certains diables déterminés et liés à la terre". [21] À ce stade, les canons Vietminh dans les collines avait rendu la piste d'atterrissage trop dangereuse pour débarquer des renforts en grand nombre. Les derniers vols d'évacuation des blessés sont partis le 26 mars. Une cinquantaine d'équipages de canons chinois communistes équipés de canons antiaériens mortels de 37 mm ont encerclé le camp français, et même le ravitaillement aérien était devenu extrêmement dangereux pour les équipages de conduite. La garnison avait besoin de 150 tonnes de ravitaillement par jour pour combattre, mais le mauvais temps et les équipages antiaériens de Giap ont fait en sorte que, pendant de nombreux jours, moins de la moitié de cette quantité puisse être livrée. Ainsi, la garnison se trouva confrontée à des pénuries de plus en plus graves de munitions, de nourriture et même d'eau potable.

L'accalmie des combats ne s'est pas déroulée sans incident. Les Français ont eu du mal à arrêter la constriction du réseau rampant de tranchées avec du napalm et des attaques terrestres locales, mais ils n'avaient pas les moyens aériens et d'artillerie pour faire plus qu'infliger des dommages périphériques au réseau de tranchées. Les Vietminh ont pu creuser plus de 100 kilomètres de tunnels avant la fin du mois. Une à une, les brèches du cordon autour du MCR ont été colmatées. Un raid d'infanterie de chars français bien coordonné le 28 mars a pris par surprise les équipages antiaériens vietnamiens à l'ouest du MCR, assommant dix-sept armes antiaériennes et tuant peut-être 300 soldats du PAVN dans le processus.

PHASE DEUX

Giap a renouvelé l'attaque à 17h00 le 30 mars, lorsque le 312th et le 316th ont sauté de leurs tranchées pour s'emparer de cinq collines clés dans les points forts Dominique et Elaine, la moitié est du MCR. La deuxième phase avait commencé. Deux collines à l'intérieur de Dominique tombèrent presque immédiatement lorsqu'un bataillon algérien éclata sous le poids terrifiant d'un bombardement d'artillerie précis suivi de vagues d'infanterie hurlante. Les 312e bataillons d'assaut étaient sur le point de prendre une troisième colline, les mettant en position de déborder les troupes de la FEF défendant le

bunker du quartier général principal. S'ils l'avaient fait, la défense française de toute la forteresse aurait bien pu s'effondrer. Le désastre a été évité à la dernière minute lorsqu'une batterie d'artillerie française sur une colline voisine a abaissé ses museaux et a tiré directement dans les vagues d'assaut, abattant des centaines de Vietminh dans les vagues d'avant-garde et forçant les vagues ultérieures à se retirer de manière désordonnée. Au final, la colline a tenu.

Pendant ce temps, le 316th étouffa toutes les positions françaises sur une colline en moins d'une heure ; à minuit, ils en avaient pris la moitié d'un autre. Comme le les combats s'éteignent tôt le matin du 31 mars, l'emprise française sur Dien Bien Phu est extrêmement périlleuse. Une puissante contre-attaque de la FEF à 13 h 30 reprit deux des trois collines, mais pour tenir ce terrain durement gagné, de nouvelles troupes devaient remplacer les unités d'assaut épuisées et creuser rapidement. Langlais, cependant, n'avait pas de troupes fraîches à revendre. Il n'avait d'autre choix que de se retirer des deux collines plutôt que de risquer l'anéantissement des troupes qui avaient pris les collines en premier lieu. Comme si cela n'était pas assez démoralisant, les munitions d'artillerie de la FEF étaient presque épuisées. Le retrait décourageant des collines de l'est a révélé une autre erreur française dans la phase de préparation de la bataille: aucune manœuvre de contre-attaque n'avait été élaborée à l'avance, et les trois bataillons réservés aux contre-attaques étaient trop étirés pour remplir leur rôle dans un siège prolongé.

Au cours des deux jours suivants, les approvisionnements ont été épuisés alors que des renforts et des réapprovisionnements inadéquats flottaient du ciel, et des tirs antiaériens meurtriers du PAVN ont forcé les transports transportant un bataillon de renforts frais à faire demi-tour vers Hanoï. Tôt le matin du 2 avril, Giap a lancé une attaque secondaire réussie depuis des positions au nord-ouest du MCR contre une colline protégeant l'extrémité nord de la piste d'atterrissage. Une contre-attaque appuyée par trois chars force le Vietminh à se replier, mais les positions défensives sont détruites et, à nouveau, les Français abandonnent la colline.

Le schéma exténuant d'attaques et de contre-attaques s'est poursuivi alors que les régiments vietminh ont déchiré les compagnies françaises assiégées, dont beaucoup ont été réduites à aussi peu que soixante-dix ou quatre-vingts effectifs. Le Vietminh a fait peu de

progrès supplémentaires dans les collines orientales après le 2 avril. S'ils l'avaient fait, la bataille se serait presque sûrement terminée en quelques jours. Seuls les efforts herculéens de la France ont empêché le secteur des collines orientales de s'effondrer complètement.

Après le 5 avril, l'intensité des combats s'est quelque peu relâchée alors que Giap a adopté une approche plus délibérée. Saper et creuser suivis d'engagements courts et féroces par de petites unités pour des gains limités étaient à l'ordre du jour. Entre le 10 et le 12 avril, après que le champ de bataille eut pris l'atmosphère macabre de la guerre des tranchées de la Première Guerre mondiale, une bataille désespérée tourbillonna autour de ce que Giap appelait « la plus importante de toutes » les collines orientales, Elaine 1. [22] Une force française d'assaut constituée à la hâte de deux compagnies s'est divisée en escouades d'assaut indépendantes et en équipes de pompiers et s'est précipitée sur la colline, contournant les défenses extérieures tenues par les troupes du PAVN qui étaient momentanément étourdi par les tirs d'artillerie. De violents combats au corps à corps ont suivi. Cette fois, les Français l'ont emporté. Deux compagnies FEF relativement fraîches ont rapidement remplacé les troupes d'assaut dans les positions défensives juste à temps pour faire face à une contre-attaque régimentaire PAVN. Miraculeusement, les Français ont tenu malgré les contre-attaques supplémentaires de deux bataillons du PAVN dans la soirée du 12 avril. Les Français se sont accrochés avec ténacité à Elaine 1 jusqu'au début mai.

Pendant ce temps, le Vietminh progressait lentement mais régulièrement contre les positions d'Huguette au nord-ouest. Ces gains ont ouvert la voie à l'artillerie PAVN et aux armes lourdes à tir direct pour se rapprocher si près du MCR que les équipages pouvaient se concentrer sur des cibles cruciales - les batteries d'artillerie déjà réduites, les décharges de ravitaillement et même les hélicoptères tentant d'évacuer le MCR. blessé - avec une précision mortelle. La 308e division de Giap a pu prendre le contrôle d'une grande partie de l'extrémité nord de la piste d'atterrissage lors d'une série d'assauts punitifs vers le 12 avril, lorsque l'axe principal d'attaque s'est déplacé de l'est vers le nord-ouest, pour revenir une fois de plus vers les collines orientales. .

La peur de l'asphyxie s'est emparée de toute la garnison de la FEF au milieu du mois. Il était clair pour chaque soldat de la FEF encore en vie

que le flux de ravitaillement et de remplacement continuerait de diminuer. Au cours de la dernière semaine d'avril, une autre accalmie s'est produite, alors que Giap reposait ses unités d'assaut battues et les amenait à pleine puissance en vue de la dernière phase d'assaut. Les Français étaient maintenant comprimés à l'intérieur d'un périmètre circulaire d'un mile de diamètre seulement. Giap a résumé l'évolution de la bataille pendant l'accalmie et la deuxième phase des attaques comme suit :

> Notre offensive sur les collines orientales du secteur central [le MCR] avait obtenu des succès importants, mais n'avait pas atteint tous les objectifs assignés. . . . Nous avons donc décidé de continuer à exécuter les tâches prévues pour la deuxième phase de notre offensive : avancer nos lignes d'attaque et d'encerclement, améliorer nos positions et en occuper de nouvelles ; progressivement resserrer davantage notre étau afin d'intercepter complètement les renforts et les ravitaillements. . . utilisant des tranchées qui ont été poussées vers l'avant jusqu'à ce qu'elles touchent les lignes ennemies, la tactique consistant à ronger l'ennemi au coup par coup. 23

Au 13 avril, une source fiable évalue le total des pertes de Giap à Dien Bien Phu à environ 19 000 hommes, dont 6 000 tués. Il restait encore trois semaines de combats. Sans surprise, le moral a commencé à faiblir au Vietminh divisions d'infanterie. Les troupes ont refusé de quitter leurs tranchées et les officiers politiques en ont été réduits à les forcer à sortir sous la menace d'une arme. La réponse de Giap à la montée des problèmes de moral était prévisible et efficace. Il a institué un programme intense et global d'endoctrinement et de cours de « remodelage » pour corriger les « pensées négatives de droite » et pour accroître « l'enthousiasme révolutionnaire ». Comme l'a expliqué Giap,

> Pour entretenir et développer. . . [la] détermination à se battre et à gagner était tout un processus d'éducation et de lutte politiques et idéologiques incessantes et patientes, d'efforts inlassables et patients dans le travail politique sur la ligne de front. . . . Conformément aux instructions du Bureau politique, nous avons ouvert au cœur du champ de bataille une lutte intensive et étendue contre la passivité droitière, et pour l'exaltation de l'enthousiasme révolutionnaire et de l'esprit de stricte discipline en vue d'assurer la victoire totale de la campagne. 24

Comme nous l'avons noté précédemment, Giap a toujours conçu l'activité militaire dans un contexte politique large. Les sacrifices de mener une bataille de position à l'échelle de Dien Bien Phu étaient justifiés dans l'esprit de Giap par sa conviction qu'une victoire là-bas

était sûre d'avoir un effet salubre sur les délibérations imminentes à Genève, ainsi que sur le moral des partisans de la révolution. dans tout le Vietnam.

LA PHASE FINALE

La phase finale des attaques a commencé à 17 heures le 1er mai, lorsque de puissants éléments de trois divisions - la 312e, la 316e à l'est et la 308e à l'ouest - ont sauté de leurs tranchées lors d'un assaut massif sur la pagaille battue de le MRC. Elaine 1, le point fortifié critique de la colline orientale, tomba, cette fois pour de bon ; Dominique 3 aussi, malgré la résistance héroïque des paras et légionnaires. En 2005, le général Cogny à Hanoï a reçu un câble révélateur du PC principal dans le bunker du quartier général à Dien Bien Phu : « Plus de réserves. La fatigue et l'usure des unités sont terribles. Ravitaillement et munitions insuffisants. Il est assez difficile de résister à une autre poussée de ce genre des communistes, du moins pas sans faire appel à un tout nouveau bataillon d'excellente quantité. [25] Pourtant, les terribles combats continuaient.

Les délégations des principales puissances et les participants préparent leurs mémoires finaux sur l'Indochine pour le sommet de Genève de la première semaine de mai. Pendant ce temps, il pleuvait presque constamment dans la vallée, intensifiant les souffrances alors que les régiments vietminh attaquaient des positions de combat submergées et partiellement effondrées tenues par des compagnies battues affreusement réduites par les combats, l'épuisement et la maladie. Sur Elaine 2, les Français ont tenu bon. Plus de 1 500 cadavres entre les deux armées étaient éparpillés sur la colline dans des poses grotesques. À 23 heures le 6 mai, les sapeurs de Giap ont déclenché une charge de 3 000 livres de TNT directement sous la colline, tuant la plupart des deux compagnies qui occupaient les défenses et faisant exploser ses bunkers et blockhaus en ruines fumantes. À 15 heures le 7 mai, Giap a ordonné des attaques simultanées de la taille d'une division sur ce qui restait du MCR. À 17 h 30, le capitaine Ta Quang Luat et son équipe d'assaut ont fait irruption dans le bunker de commandement de Castries et l'ont fait prisonnier. En quelques minutes, le drapeau vietminh flottait au-dessus du toit en tôle ondulée du bunker. Tout était enfin fini.

POURQUOI GIAP A PRÉVALUÉ

En cherchant à expliquer l'issue de Dien Bien Phu, pratiquement tous les historiens occidentaux concentrent leur attention sur les gaffes et les idées fausses françaises. C'est compréhensible, car les erreurs françaises étaient aussi flagrantes que nombreuses. Quelle sorte de bataille la France espérait-elle livrer à Dien Bien Phu, et dans quel but ? En vérité, les réponses du commandement supérieur français à ces questions étaient ambiguës et incohérentes depuis les étapes de planification jusqu'à ce que la garnison soit enfermée dans un siège désespéré contre une force ennemie bien plus importante et plus capable que les renseignements français ne l'avaient prédit.

Pourtant, les historiens occidentaux de la bataille soulignent rarement que les bévues françaises n'auraient pas abouti à un désastre si l'Armée populaire avait manqué d'un leadership stratégique et tactique supérieur, et d'une force de combat bien entraînée et très motivée, soutenue par un système logistique rien de moins que miraculeux. Giap avait brillamment exploité les faiblesses françaises, tant politiques que militaires. Il avait en effet « piégé le trappeur » en déplaçant des forces substantielles fin novembre 1953 vers le front, convainquant Navarre de se tenir debout et de se battre à Dien Bien Phu malgré les objections de ses commandants supérieurs.

C'était le génie organisationnel de Giap, plus que tout, qui était responsable du soutien des troupes d'assaut au combat. Il avait supervisé la construction d'une vaste "queue" logistique de l'opération sur un terrain extrêmement accidenté, à des centaines de kilomètres des bases et des camps d'entraînement de son armée dans le nord du Tonkin et près de Thanh Hoa au sud du fleuve Rouge. Delta. De même, Giap a correctement évalué les faiblesses de la disposition ennemie. À la dernière minute, il a rejeté une méthode d'attaque qui présentait considérablement plus de risques que la méthode qu'il a finalement adoptée. En adoptant le plan, Giap a montré sa foi et sa confiance dans toute son armée, des soldats dans les vagues d'assaut et des unités de ravitaillement aux commandants de division. Lorsque le moral s'est effondré, il s'est tourné vers sa méthode éprouvée pour rajeunir l'esprit combatif : une réitération intensive des thèmes clés de la doctrine révolutionnaire, associée à des incitations draconiennes - menaces d'exécution, d'emprisonnement et d'humiliation à ceux qui refusaient

d'aller de l'avant. dans les circonstances les plus éprouvantes. C'était un système dur, voire brutal, mais il a fait le travail.

En fin de compte, on pourrait dire que de nombreuses erreurs et erreurs de jugement françaises à Dien Bien Phu découlaient de la sous-estimation flagrante de Navarre de son adversaire, tandis qu'un ingrédient essentiel du succès de Giap était son évaluation correcte des forces de son ennemi, ainsi que ses faiblesses.

Les combats au Vietnam se sont poursuivis pendant plusieurs mois après la bataille, mais cela représentait très peu dans le grand schéma des choses. La victoire de Giap à Dien Bien Phu a scellé le sort des Français en Indochine, y assurant la disparition de l'empire français. Selon l'historien Bernard Fall, il a également "signalé de manière non équivoque l'âge à venir de l'Armée populaire du Vietnam". [26]

RAMIFICATIONS

Moins d'une semaine après le début du siège, les Français avaient demandé à l'administration Eisenhower d'utiliser une puissance aérienne massive pour intervenir à Dien Bien Phu. Mais les Américains se sont retrouvés face à un profond dilemme. Eisenhower était profondément troublé par les ramifications de la guerre froide d'une sortie française d'Asie du Sud-Est, mais il était néanmoins fermement opposé à une intervention américaine unilatérale, car cela entacherait les États-Unis du stigmate de soutenir le colonialisme français et pourrait inciter les Chinois à intervenir directement. dans le conflit.

Eisenhower avait engagé d'intenses discussions avec ses conseillers pour savoir s'il fallait ou non intervenir. Divers plans de sauvetage avaient été proposés par les chefs d'état-major interarmées et les principaux conseillers civils, dont un scénario impliquant l'utilisation d'armes nucléaires. En fin de compte, Eisenhower a refusé de monter toute opération pour sauver la situation sans la participation d'une coalition de forces. Les Britanniques ont été catégoriques dans leur refus et les discussions ont donc cessé.

Ironiquement, c'est au cours des discussions sur l'intervention de Dien Bien Phu qu'Eisenhower a présenté publiquement pour la première fois la justification de l'engagement américain en faveur d'un Vietnam « libre ». Ses successeurs à la Maison Blanche invoqueraient cette justification pour étendre l'engagement américain au Sud-

Vietnam pour les quatorze prochaines années. Eisenhower a fait remarquer lors d'une conférence de presse que «vous avez des considérations plus larges qui pourraient suivre ce que vous appelleriez le principe du« domino tombant ». Vous avez une rangée de dominos mis en place, vous renversez le premier, et ce qui arrivera au dernier, c'est la certitude qu'il passera très vite. Ainsi, vous pourriez avoir le début d'une désintégration qui aurait les conséquences les plus profondes. 27 C'est ainsi que Dien Bien Phu forme un pont fatidique entre la fin de la guerre française d'Indochine et le début de la guerre américaine.

Forte de la victoire de Dien Bien Phu, la délégation du Vietminh à Genève avait de grands espoirs pour un règlement négocié. Les accords qui en ont résulté - un cessez-le-feu signé et une déclaration non signée - ont été une victoire partielle pour les communistes vietnamiens, dont les intérêts étaient circonscrits par leurs propres alliés, la Chine et l'Union soviétique, ainsi que par les réactions des États-Unis. Pour des raisons complexes de politique internationale, aucune des puissances communistes n'a souhaité contrarier indûment les États-Unis ou la France, et elles ont exercé une forte pression sur la délégation DRV pour qu'elle accepte des conditions bien en deçà de ce qu'elle attendait compte tenu de la force de sa position militaire sur le terrain.

Les termes eux-mêmes étaient formulés dans un langage suffisamment vague pour permettre une interprétation variée et un avenir incertain pour les révolutionnaires communistes. Le pays a été temporairement divisé au 17e parallèle en deux zones: la République démocratique du Vietnam de Ho au nord et un État pro-occidental, initialement sous Bao Dai au sud. Les forces militaires françaises seraient regroupées au sud et les forces vietminh au nord dans les 300 jours. La libre circulation de la population entre les zones serait autorisée pour la même durée. Une déclaration non signée appelait à des « élections générales libres » en juillet 1956 pour unir le pays sous un seul gouvernement, mais la formule de partition et d'élection était floue. Alors que la déclaration établissait un cessez-le-feu, elle laissait l'avenir politique du Vietnam essentiellement indécis. Ni les États-Unis ni le gouvernement de ce qui serait bientôt connu sous le nom de République du Vietnam (Sud-Vietnam) n'ont signé les documents.

Bien que Washington ait officiellement "pris note" des accords et accepté de s'abstenir de recourir à la force pour les perturber, le

secrétaire d'État John Foster Dulles a clairement indiqué que les États-Unis étaient profondément mécontents. avec les arrangements et que l'administration Eisenhower prendrait des mesures, diplomatiques et autres, pour façonner le paysage politique de l'Indochine en fonction de ses propres intérêts. En quelques mois, le Conseil de sécurité nationale à Washington a appelé à l'utilisation de "tous les moyens disponibles" pour saper le gouvernement communiste à Hanoï et à "faire tous les efforts possibles. . . maintenir un gouvernement non communiste amical au Sud-Vietnam et empêcher une victoire communiste par des élections dans tout le Vietnam. 28

À la fin de l'année, une équipe de la CIA dirigée par le colonel Edward Lansdale a mis en œuvre un programme clandestin de harcèlement de la DRV. La croisade américaine au Vietnam avait commencé pour de bon. George Herring, un historien pionnier de la guerre américaine au Vietnam, résume bien la politique de l'administration Eisenhower en Asie du Sud-Est :

> L'administration Eisenhower en 1954 et après s'être fermement engagée dans le fragile gouvernement de Ngo Dinh Diem [chef d'État du Sud-Vietnam de 1955 à 1963], a fait sortir les Français du Vietnam et a utilisé sans compter ses ressources pour construire au Sud-Vietnam une ville viable. , nation non communiste qui serait « la pierre angulaire du monde libre en Asie du Sud-Est ». . . . S'ils avaient regardé partout dans le monde, les États-Unis n'auraient pas pu choisir un endroit moins prometteur pour une expérience d'édification de la nation. . . . Dans le sud du Vietnam, le chaos régnait. L'économie coloniale dépendait entièrement des exportations de riz et de caoutchouc pour financer les importations essentielles. Il avait été dévasté par près de quatorze années de guerre et était maintenu par d'énormes dépenses militaires françaises qui allaient bientôt cesser. . . . Le gouvernement de Diem manquait de fonctionnaires expérimentés. Entaché d'une longue association avec la France, il n'avait aucune base de soutien dans les campagnes ou parmi les nationalistes non communistes à Saigon. 29

7
LA LONGUE LUTTE DANS LE SUD COMMENCE : 1954-1965

La guerre américaine, comme le conflit au Sud-Vietnam de 1954 à 1975 est appelé par les Vietnamiens aujourd'hui, a eu une période de gestation inhabituellement longue et compliquée. Les origines du conflit entre les États-Unis, leurs alliés vietnamiens et les forces de la révolution communiste résident dans l'engagement indéfectible de Hanoï et de Washington à établir une société à leur image au Sud-Vietnam. Hanoi a refusé de reconnaître la légitimité de la République du Vietnam, ou gouvernement du Vietnam (GVN), parrainée par les États-Unis. Cette entité a succédé à l'État du Vietnam, formé en 1949 par les Français. La République démocratique du Vietnam (DRV), largement connue sous le nom de « Nord-Vietnam », a soutenu le mouvement successeur du Vietminh dans le sud. Sans sobriquet formel jusqu'en 1960, ce mouvement s'appelait l'insurrection vietcong en Occident ; après 1960, il a été baptisé le Front de libération nationale (NLF) bien que Les Américains ont continué à utiliser le terme «Vietcong» pour désigner les communistes du Sud-Vietnam.

Tout au long de la guerre américaine, Hanoi a affirmé que le NLF fonctionnait de manière indépendante comme la véritable voix du peuple du Sud-Vietnam. En fait, ni la République du Vietnam ni le NLF n'étaient une entité véritablement indépendante. La République était un enfant des États-Unis, tout comme le NLF devait sa survie au DRV.

Après 1958, les forces militaires du NLF, la Force armée populaire libérée (PLAF), ont été formellement intégrées dans la chaîne de commandement du PAVN. Les forces armées de la République du Vietnam n'ont jamais été formellement intégrées dans la chaîne de commandement américaine, mais à toutes fins utiles, elles ont répondu aux attentes de l'Amérique au Vietnam jusqu'à ce que les forces de combat américaines arrivent en force en 1965. Après cela, elles ont opéré à l'appui de forces américaines et ont en fait reçu leurs ordres du commandement militaire américain.

Ni les Américains ni les communistes de Hanoï n'avaient l'intention de s'engager directement dans une guerre majeure après la défaite de la France. En effet, entre 1954 et le début de 1965, Hanoï et Washington ont déployé des efforts extraordinaires pour atteindre leurs objectifs fondamentaux sans déployer un grand nombre de forces de leurs propres armées régulières. Les deux parties ont fait des tentatives acharnées pour arrêter la marche vers une guerre à grande échelle par des manœuvres politiques, la diplomatie et l'assistance militaire à leurs mandataires sur le terrain dans le sud. Ils ne l'ont pas fait pour diverses raisons complexes.

Entre 1954 et 1965, les États-Unis et la DRV poursuivraient des stratégies étonnamment similaires d'escalade militaire progressive, dans lesquelles un camp puis l'autre intensifiaient le soutien militaire et économique à son mandataire dans le Sud. La plupart des historiens pensent aujourd'hui que la décision réticente du président Lyndon Johnson de déployer des forces terrestres américaines au début de 1965 a été déclenchée par l'effondrement imminent du Sud-Vietnam. À ce moment-là, la stratégie post-1954 de Hanoi consistant à briser l'autorité du GVN avait porté ses fruits dans les campagnes. Des quartiers entiers étaient tombés sous le contrôle de la Révolution. De plus, les réguliers communistes, combattant maintenant au niveau du bataillon en tant que membres de la PLAF, embarrassaient l'armée de Saigon sur le terrain. La défaite a suivi la défaite.

ONG DINH DIEM

Après la conférence de Genève de 1954, les États-Unis se sont fermement engagés à construire et à défendre un État pro-occidental dans le sud en tant que rempart contre l'expansion communiste en Asie. Lorsqu'un jeune sénateur du Massachusetts a fait remarquer que « le Vietnam représente la pierre angulaire du monde libre en Asie du Sud-Est, la clé de voûte de l'arc, le doigt dans la digue. . . . C'est notre progéniture, nous ne pouvons pas l'abandonner, nous ne pouvons pas ignorer ses besoins. . .” [1], il résumait parfaitement la raison d'être de la politique vietnamienne du président Eisenhower. Lorsque John F. Kennedy est devenu président en 1961, il a clairement indiqué que les États-Unis étaient au Vietnam pour y rester jusqu'à ce que l'insurrection y soit vaincue, même s'il est devenu clair que cet objectif

ne pouvait être atteint sans supporter des coûts bien plus élevés que les États-Unis. l'établissement de la politique étrangère au milieu des années 1950 avait envisagé.

Le successeur de Kennedy, Lyndon Johnson, était, en tout cas, plus fermement engagé à mener à bien la guerre que Kennedy ne l'avait été. Il considérait le succès au Vietnam comme essentiel pour maintenir le prestige et l'influence américains sur la scène internationale. Comme ses prédécesseurs, il a attribué à la théorie des dominos et a vu la chute du Sud-Vietnam aux mains des communistes comme un désastre à grande échelle. Aucun président américain n'avait perdu une guerre. Si LBJ faiblit au Vietnam, son rêve d'atteindre la grandeur en tant que champion des droits civiques et de la Grande Société à la maison partirait en fumée.

Les États-Unis ont mis leur argent là où ils étaient. Entre 1954 et 1961 seulement, il a versé 1 milliard de dollars d'aide militaire et économique à la République du Vietnam. Bien que le Sud-Vietnam n'ait ni stabilité ni structure sociale compatible avec les idées occidentales, Washington entreprit énergiquement de tenter de créer une nation démocratique soutenue par les valeurs et les institutions occidentales. L'étrange capacité de Hanoï à tenir bon malgré ses limites considérables en ressources militaires et économiques n'a fait que renforcer l'engagement de Johnson à vaincre le communisme au Sud-Vietnam par tous les moyens nécessaires, sauf la guerre nucléaire ou l'invasion de la DRV.

C'est ainsi que la lutte au Vietnam prit les habits d'une croisade américaine. Il a été à la fois qualifié de cas test de l'engagement américain à défendre la liberté dans un monde dangereux et de noble expérience de construction d'une nation.

Après une courte période de graves interrogations et de doutes sur ses capacités, les États-Unis ont installé un ancien fonctionnaire colonial mystérieusement distant nommé Ngo Dinh Diem à la tête de l'État du Sud-Vietnam en 1955. Il le resta jusqu'à la fin de 1963, lorsque son intransigeance et la répression de la dissidence politique a conduit à son assassinat par une coterie de généraux sud-vietnamiens, avec le consentement tacite de Kennedy. En tant que chef d'une république naissante, Diem était bien dépassé, mais au moment de son ascension au pouvoir, il ne semblait pas y avoir de meilleure alternative. Les nationalistes anticommunistes les plus inspirants avaient été tués lors

de la purge de Giap en 1946 ou avaient été entachés de collaboration avec les Français.

Fervent catholique ancré dans le confucianisme, Diem a été astucieusement décrit par le correspondant américain vétéran Stanley Karnow comme « un mélange de moine et de mandarin » imprégné « du sens de sa propre infaillibilité. . . Diem s'attendait à l'obéissance. . . Surtout, il ne pouvait pas comprendre l'ampleur de la révolution politique, sociale et économique promue par ses ennemis communistes. [2]

Diem était un ardent patriote et anticommuniste, mais il manquait totalement de charisme ou des compétences organisationnelles et managériales que Ho et Giap possédaient en abondance. Diem n'avait aucun plan pour transformer le Vietnam d'une société ravagée par la guerre et retardée par une longue histoire de colonialisme en un État moderne prospère. Pourtant, à la surprise de ses nombreux détracteurs, il a réussi à garder le contrôle de son armée naissante et à vaincre une tentative de coup d'État de 1955 par le Binh Xuyen - une sorte de syndicat du crime de seigneurs de la guerre - un exploit qui a incité l'administration Eisenhower à s'abstenir de concevoir son destitution à la dernière minute.

Peu de temps après avoir pris les rênes du pouvoir, Diem a lancé une campagne « Dénoncer les communistes » contre les 15 000 hommes clandestins que le Vietminh avait laissés dans la campagne. Des sources communistes affirment que quelque 2 000 cadres ont été exécutés par la police secrète de Diem et que 25 000 autres sympathisants ont été emprisonnés. Les tactiques musclées de Diem ont gravement nui aux communistes, entraînant l'effondrement d'une grande partie de l'infrastructure dans un certain nombre de zones stratégiques et une sorte de crise parmi les cadres supérieurs opérant dans le Sud. Son succès à décimer les communistes a incité l'administration Eisenhower à lancer une grande campagne de propagande pro-Diem visant le public américain ainsi que le peuple vietnamien. Mais le programme anti-communiste, aussi brutal et aveugle soit-il, aliéna également la classe politique et l'intelligentsia du Sud-Vietnam. Hanoi a défié la campagne de propagande américaine avec l'une des siennes. Ses efforts dans ce sens ont sûrement approfondi l'opposition au gouvernement autoritaire de Saigon, mais ils ont eu peu d'impact sur l'opinion

publique aux États-Unis, où le Vietnam est resté une histoire de dernière page jusqu'au milieu des années 1960.

Malgré le soutien considérable des administrations Eisenhower et Kennedy au cours de son mandat de huit ans, Diem a résisté de plus en plus strident Plaidoyer américain pour instituer des réformes sociales et politiques. Dans les villes, la corruption et le népotisme régnaient, se nourrissant des pots-de-vin versés aux administrateurs gouvernementaux par de vastes quantités d'aide américaine. Diem en est venu à compter presque exclusivement pour des conseils politiques sur son frère Ngo Dinh Nhu, un mégalomane fumeur d'opium en charge de la police secrète. Dans les villages, des administrateurs corrompus et mal formés ont remplacé les conseils élus traditionnels d'anciens respectés en tant qu'arbitres de la loi et de l'ordre. Les fonds publics destinés aux programmes d'amélioration de l'éducation et de la médecine ont été détournés dans les poches des fonctionnaires. Et le soutien de Diem dans la campagne, jamais robuste, a chuté précipitamment. L'aide américaine a créé un sentiment artificiel de prospérité, mais seulement parmi ceux qui avaient des liens avec Diem et son cercle proche de conseillers familiaux et d'officiers supérieurs. Des centaines de tonnes de biens de consommation ont inondé Saigon, Danang et d'autres villes, et une petite armée de conseillers et d'administrateurs militaires et civils américains est arrivée pour renforcer l'armée, les infrastructures et les institutions sociales du Sud-Vietnam.

Mais cet afflux massif de richesses et de savoir-faire américains, observe l'historien George Herring, a clairement "renforcé la dépendance plutôt que jeté les bases d'une véritable indépendance". [4] Au cours de l'année fiscale 1957, les États-Unis ont payé tous les coûts associés à la défense sud-vietnamienne, 70 % de ses dépenses publiques et 90 % de ses importations. Néanmoins, un flot incessant de rapports et d'articles de journalistes américains, de conseillers militaires et de l'ambassade des États-Unis à Saigon vantant les progrès au Sud-Vietnam ont fait leur chemin jusqu'aux hauts décideurs à Washington et au public américain, renforçant l'impression que la croisade américaine contre le communisme a été un succès retentissant. Ainsi commença le penchant américain chronique pour interpréter les événements au Vietnam non pas tels qu'ils étaient, mais tels que les États-Unis souhaitaient qu'ils soient.

À l'aube d'une nouvelle décennie, des signes inquiétants pour les États-Unis et Saigon pointaient à l'horizon dans le Sud. En janvier 1959, Giap et Ho avaient décidé de commencer à faire passer la stratégie communiste au Sud-Vietnam d'une subversion politique généralisée à une combinaison de lutte armée et politique. Les effets des politiques plus agressives de Hanoï se sont immédiatement fait sentir dans les campagnes. Les attaques de guérilla par des escouades et des pelotons bien entraînés se sont intensifiées. Un programme d'assassinats très intimidant visant non seulement les responsables gouvernementaux, mais aussi les agents de santé et les enseignants - quiconque pouvait instaurer la confiance et la loyauté entre le peuple et le gouvernement à Saigon - a rongé les éléments vitaux de l'effort de Saigon contrôler la population. Les guérilleros communistes ont intensifié leurs zones de construction de bases au plus profond de la péninsule de Cau Mau dans le delta du Mékong, au nord-ouest de Saigon, et dans les jungles des hauts plateaux du centre (plus d'informations sur ces développements plus loin dans ce chapitre).

L'Armée de la République du Vietnam (ARVN) semblait incompétente et léthargique dans sa réponse. C'était en partie la faute des Américains. Le groupe consultatif militaire américain s'est ensuite élargi pour devenir le Commandement d'assistance militaire du Vietnam (MACV) a formé l'ARVN à combattre dans des opérations mobiles conventionnelles avec un soutien aérien et d'artillerie. Mais l'armée ne disposait pas de moyens matériels suffisants pour s'engager dans de telles opérations, ni de personnel suffisamment formé. Pendant ce temps, peu d'accent a été mis sur les tactiques de contre-insurrection appropriées pour faire face aux guérilleros communistes. Mais des facteurs bien plus importants dans la léthargie et l'incompétence de l'armée étaient le fossé béant entre le corps des officiers formés en France et les hommes enrôlés de la classe paysanne qu'ils méprisaient avec dédain.

De leur côté, les soldats paysans n'avaient aucune raison claire de combattre les communistes. Le régime de Saigon n'inspirait aucune loyauté. Pas étonnant que l'ARVN ait été assailli par un manque d'esprit combatif. La réponse de Diem aux appels américains pour une réforme concertée de ses forces armées était exactement la même que sa réponse aux demandes d'entreprendre des réformes dans l'arène politique. Il a promis des changements en échange d'une aide et d'un

soutien supplémentaires. En règle générale, Washington a accepté et Diem n'a fait aucune réforme. Un pourcentage scandaleusement élevé du nouveau programme d'aide se retrouverait dans le marché noir florissant de Saigon, contrôlé par des officiers supérieurs de l'ARVN.

Ainsi, une dynamique inquiétante a émergé dans laquelle Diem a pu résister à la pression américaine pour des réformes concrètes tout en réussissant à construire son pouvoir personnel aux dépens de son peuple. Les États-Unis avaient peu d'influence, car ils avaient besoin de sa coopération pour arrêter la propagation du communisme - du moins en théorie - pour éviter de donner l'impression d'être une autre puissance coloniale déterminée à conquérir le Vietnam à ses propres fins égoïstes. En 1960, les Américains avaient trop investi dans Diem pour refuser ses demandes. Ainsi, comme l'a dit un responsable américain au Vietnam à l'époque, Diem "était une marionnette qui tirait ses propres ficelles". [5]

LA STRATÉGIE DE HANOÏ

La stratégie initiale de Hanoi dans la période d'après-guerre était d'employer une lutte politique limitée contre Diem et ses partisans américains tout en se concentrant sur renforcer la force militaire et économique du Nord. Pas plus tard qu'en avril 1956, Giap et le reste du Politburo étaient raisonnablement convaincus que le régime de Diem s'effondrerait sous son propre poids. Les cadres communistes qui étaient restés dans le Sud après Genève ont reçu l'ordre de Hanoï d'éviter la violence armée en faveur de s'engager dans un travail politique tel que des manifestations, des marches, des cours de sensibilisation politique et un journalisme contradictoire afin de contester les initiatives de Diem et de dégrader son autorité aux yeux de la population du Sud. Les associations de salut du Parti dans le Sud ont été officiellement dissoutes après Genève et reconfigurées en organisations légales contenant une grande variété de nationalistes, mais subrepticement contrôlées par le Parti communiste.

Giap et le reste du Politburo espéraient initialement que Diem respecterait les accords de Genève et chercherait une unification pacifique par le biais d'élections. Même après que Diem ait fermement refusé d'entamer des pourparlers en raison de violations présumées du cessez-le-feu nord-vietnamien, Hanoï s'est accroché à l'espoir naïf que

les élections amèneraient néanmoins les forces révolutionnaires au pouvoir dans le Sud. Le discours de clôture de Ho au neuvième plénum du Comité central en avril 1956 a réaffirmé la poursuite de l'unification pacifique et la primauté du développement de la DRV plutôt que d'intensifier la lutte armée dans le Sud avec les forces de combat du Nord :

> [N]ous devons toujours hisser haut le drapeau de la paix, mais nous devons en même temps aussi élever haut nos défenses et notre vigilance. . . . Si vous voulez construire une bonne maison, vous devez construire une FONDATION vraiment solide. . . Le Nord-Vietnam est la FONDATION, les RACINES de la lutte pour achever la libération de notre peuple et l'unification de notre nation. Par conséquent, tout ce que nous faisons dans le Nord vise à renforcer nos forces au Nord et au Sud. 6

En 1957, les cadres et sympathisants du Sud devinrent de plus en plus frustrés et militants face aux dures mesures répressives de Diem. Vigoureusement soutenu par Le Duan, haut responsable du Politburo, Hanoï a subi d'intenses pressions de la part des dirigeants du Parti dans le Sud pour défier le gouvernement de la République du Vietnam (GVN) par des moyens violents. Les histoires communistes de l'époque citent invariablement les « Tenanciers de la révolution dans le Sud » de Le Duan d'août 1956 comme un document historique, appelant le Parti dans son ensemble à reconnaître que « la voie pour faire avancer la révolution au Sud-Vietnam était la voie de la révolution révolutionnaire ». violence." 7 Quelques mois plus tard, le Comité du Parti pour le Sud affirmait que s'il n'était pas encore temps de recourir à la guérilla générale, l'appareil militaire du Parti dans le Sud était suffisamment développé pour lancer des Unités de propagande armée (APU) dans les campagnes et se former unités de défense au niveau des hameaux et des villages. Les APU avaient été constituées par le général Giap à la fin de la Seconde Guerre mondiale en tant que formations militaires initiales de l'armée populaire. La tâche des APU dans le Sud était décrite dans la résolution du Politburo de décembre 1956. Ils devaient exposer

> le vrai visage de l'ennemi au peuple. Ils encourageront la haine, développeront des organisations révolutionnaires parmi les masses, réprimeront les voyous ennemis et les agents de renseignement, gagneront le soutien des troupes ennemies et du personnel gouvernemental pour soutenir nos mouvements de lutte de masse. . . . Ces unités seront dispersées dans des cellules et des escouades à des fins de vie, de déplacement et d'opérations, mais elles doivent être organisées en pelotons avec une section de

> commandement pour administrer l'unité, mener des opérations politiques et former les troupes de l'unité. 8

En 1957 et 1958, les APU vont de l'avant de manière agressive, organisant des unités d'autodéfense et jetant les bases des premières compagnies de troupes d'infanterie légère qui opéreront sous le Comité pour le Sud, qui, à son tour, prend ses ordres du Comité central. à Hanoï. Plusieurs centaines de responsables locaux et de district du GVN ont été neutralisés dans le cadre d'un programme d'assassinats limité mené par les APU. Alors que Diem intensifiait ses efforts pour contrer les initiatives communistes, le Parti répondit en approuvant formellement la reprise de la lutte armée dans le Sud en janvier 1959. Un cadre sudiste de niveau intermédiaire qui rejoignit le mouvement révolutionnaire en 1956 décrivit le changement d'activités qui caractérisait le mouvement en le sud:

> De 1956 à 1959, nous n'avions pas les bonnes conditions [pour la lutte armée] : d'une part, il y avait des opérations successives des troupes gouvernementales ; d'autre part, nous, cadres, manquions de moyens. Notre petit nombre de cadres doit vivre secrètement dans des zones reculées. . . . Nous étions comme des poissons hors de l'eau. . . . Vers la fin de 1959 et le début de 1960, nous avons reçu l'ordre d'élargir le champ de nos activités pour attaquer les postes militaires, éveiller la conscience du peuple, nous faire connaître publiquement. Deux camarades et moi, avec l'aide de trois volontaires de la milice pour nous aider en tant qu'espions, avons attaqué avec succès la milice du village [du GVN] et saisi un sten fusil et cinq fusils. En février 1960, profitant de ce succès, nous pénétrons dans le village et prenons contact avec P-----, qui nous rejoint avec une machine à écrire. Nous, les poissons, étions maintenant dans l'eau. 9

En janvier 1959, le quinzième plénum du Politburo annonça un changement de stratégie subtil mais néanmoins déterminant en déclarant pour la première fois qu'« il est possible que le soulèvement populaire du Sud-Vietnam devienne une lutte armée prolongée entre nous [c'est-à-dire la DRV, comme opposé à l'infrastructure communiste déjà en difficulté au Sud-Vietnam, dirigée par le Bureau central pour le Sud-Vietnam, ou COSVN] et à l'ennemi. Notre parti doit planifier cette éventualité et se préparer adéquatement et vigoureusement à toute éventualité. dix

C'était la reconnaissance formelle de Hanoï que la Révolution ne pouvait prévaloir que si la DRV déplaçait son allocation actuelle de ressources de la consolidation de sa victoire de 1954 dans le Nord vers la libération du Sud. L'accord tacite était qu'il était temps pour Hanoï

d'assumer l'entière responsabilité de la direction de la lutte dans le Sud. [11]

Les développements peu après le plénum suggèrent fortement que Hanoï s'attendait à ce que la lutte militaire prenne un plus grand niveau d'importance dans la lutte qu'elle n'en avait jusqu'alors. Le Comité général du Parti militaire (GMPC), présidé par Vo Nguyen Giap, a élaboré un vaste programme pour étendre le rôle du PAVN dans le Sud en renforçant les efforts des cadres du Sud pour construire des bases dans les zones reculées où la population était déjà sous le contrôle du Parti.

En mai 1959, le GMPC a créé une unité de deux bataillons appelée Military Transportation Group 559. La nouvelle unité a pris la responsabilité de développer le réseau de transport et de communication menant du Nord-Vietnam au Laos, puis dans l'ouest du Sud-Vietnam. Cette merveille de planification et d'efforts logistiques est rapidement devenue connue des Américains sous le nom de Ho Chi Minh Trail. À la fin de l'année, les travaux sur de nouvelles routes menant au sud avaient commencé et 500 soldats du PAVN, pour la plupart des commandants au niveau de la compagnie et des formateurs de sapeurs, se sont dirigés sur la piste et ont été dispersés parmi les APU et les compagnies de guérilla nouvellement formées. La plupart de ces premiers infiltrés du PAVN ont été déployés dans l'Interzone V. [12]

Le sentier s'est lentement développé à partir d'une série de sentiers pédestres et de routes non goudronnées en un réseau de transport complexe sur les côtés ouest et est des montagnes annamites, rempli d'équipes de réparation, de dépôts d'approvisionnement, de casernes, de troupes de sécurité PAVN et même d'un oléoduc. Malgré un énorme Campagne d'interdiction américaine, la piste est restée la bouée de sauvetage de la révolution dans le Sud. Au fur et à mesure que la guerre progressait, le nombre de soldats et de tonnes de matériel de guerre augmentait régulièrement. La campagne d'interdiction était l'une des nombreuses initiatives américaines majeures qui ont carrément échoué.

Tout au long de 1959, l'ensemble de la 338e division PAVN au Nord-Vietnam, composée en grande partie de regroupés du Sud, a été divisée en groupes d'entraînement et chargée de préparer plusieurs milliers de recrues civiles du Sud qui s'étaient déplacées vers le Nord après 1954 pour retourner au Sud pour servir dans bataillons à plein temps. Entre

1959 et 1961, la structure politico-militaire du Sud, étayée par les compétences organisationnelles et insurrectionnelles des troupes du PAVN dispersées dans des unités locales, a réalisé des gains très impressionnants, arrachant le contrôle de districts entiers dans les hauts plateaux du centre, la plaine des roseaux et les forêts au nord de Saigon près de la frontière cambodgienne. Le programme d'assassinat a prélevé un tribut de plus en plus lourd sur l'appareil du GVN. En 1959, 1 200 fonctionnaires du GVN ont été éliminés; en 1961, quelque 4 000 personnes sont mortes aux mains des équipes d'assassinat communistes.

Le Front de libération nationale du Sud-Vietnam (NLF) a été officiellement créé le 20 décembre 1960, avec ses comités constitutifs pour les provinces et les districts du Sud. Selon l'histoire officielle du PAVN, « ces organisations ont servi à rassembler toutes les forces du front et ont servi de notre administration gouvernementale révolutionnaire. Des sections de commandement militaire ont été créées aux niveaux de la région, de la province, du district et du village pour aider le Parti à ces niveaux » dans le commandement, le recrutement et la réception des approvisionnements. 13

Au début de 1961, la haute direction a formellement adapté la stratégie de guerre prolongée que Giap, Ho et Truong Chinh avaient affinée pendant la guerre de résistance pour combattre la « guerre spéciale » menée en grande partie par les Sud-Vietnamiens, un nombre sans cesse croissant de conseillers américains sur le au sol, et les pilotes américains et la puissance aérienne. La guerre à venir serait certainement plus compliquée et ardue que la Guerre de Résistance. On ne pouvait pas s'attendre à ce qu'il se déroule sans détour, selon le modèle en trois étapes de Mao. Giap envisageait différentes « formes de combat » dans chacune des trois régions stratégiques du Sud-Vietnam. Les hauts plateaux du centre serviraient de «Viet Bac» de la guerre américaine. Il était donc essentiel d'étendre le sentier Ho Chi Minh profondément dans la jungle montagneuse. Ici, la PLAF entraînerait ses principaux réguliers. Les basses terres ou les plaines près de la côte étaient la principale zone contestée, car ici, dans les zones rurales peuplées, les forces révolutionnaires auraient du mal à arracher le contrôle des villages aux Sud-Vietnamiens. gouvernement. Dans les villes, le travail politique clandestin dominerait, complété par des assassinats et des tactiques terroristes. 14

Encore une fois, trois types de forces armées étaient nécessaires dans le Sud pour relever le défi qui se profilait : les unités de la force principale de la PLAF (bo dai chu luc) ; forces locales ou régionales (bo doi dia phuong) ; et des unités de milice de deux types : les guérilleros légèrement armés (dan quan du kich) et les forces d'autodéfense villageoises (dan quant tu ve) . La directive du Comité général militaire du Parti en janvier 1961, rendue publique seulement dans les années 1990, indique clairement qu'en tant que commandant en chef de l'Armée populaire du Vietnam, Giap exerçait le commandement général des Forces armées populaires de libération, bien que la planification de les campagnes, les opérations et la formation des unités de la PLAF relevaient directement du Bureau central du Sud-Vietnam (COSVN).

RESPONSABILITÉS DU GIAP

Et qu'en est-il des activités de Giap pendant cette période, au-delà de l'élaboration d'une stratégie globale avec ses compatriotes Ho Chi Minh, Truong Chinh et, de plus en plus, Le Duan ? Giap, en tant que membre dirigeant du Comité général du Parti militaire et ministre de la Défense, a élaboré et supervisé le premier plan quinquennal (1955-1959) d'expansion de l'armée. À la fin de 1956, la refonte des tableaux d'organisation du PAVN était achevée. La force de sept divisions (six d'infanterie, une d'artillerie et du génie) qui avait prévalu contre les Français a été étendue à quatorze fantassins, quatre d'artillerie antiaérienne et plusieurs régiments et bataillons indépendants de troupes du génie, des transmissions et des transports. De petites structures navales et aériennes ont été mises en place, même si à ce stade la formation des pilotes de jet était encore sur la planche à dessin, et la marine se composait en grande partie de patrouilleurs légèrement armés similaires aux bateaux PT américains. Des écoles de formation technique, des installations de réparation et de grandes installations de troupes pour accueillir les divisions nouvellement créées ont été construites et de nouvelles agences d'état-major à tous les échelons ont été mises en place. En 1958, les armes légères avaient été standardisées avec de nouvelles livraisons de fusils SKS et de fusils d'assaut Kalachnikov en provenance de Chine et d'Union soviétique.

La mise en place du service militaire universel en avril 1960 et la menace imminente d'affronter les troupes terrestres américaines ont

conduit à une intensification de l'entraînement au combat et à l'expansion des forces de réserve de 750 000 nouveaux soldats âgés de 18 à 25 ans, dirigés par un noyau dur de 30 000 vétérans du Vietminh. De cette force, 130 000 ont été maintenus sous contrôle strict et entraînés à un niveau suffisamment élevé pour une activation instantanée dans les forces régulières. Entre 1955 et 1957, toutes les unités de l'armée ont été formées de l'escouade jusqu'au niveau du bataillon pour le combat en terrain régulier, et des unités sélectionnées ont suivi une formation pour les opérations de combat dans la jungle et la nuit. L'entraînement interarmes aux niveaux régimentaire et divisionnaire a commencé en mai 1957.

Depuis les premiers jours de la lutte révolutionnaire, Giap considérait l'éducation politique comme la pierre angulaire du succès de l'armée au combat. Les défis potentiels d'un conflit avec les Américains exigeaient que l'armée institue des programmes d'éducation politique encore plus systématiques et intensifs qu'elle ne l'avait fait lors de la guerre avec la France. L'objectif de cet entraînement, écrit un historien de la guerre américaine, « était d'engager la conscience totale de chaque soldat », faisant ainsi de son propre avenir et de celui de la Révolution un tout. [15] Toujours réaliste quant aux épreuves et aux sacrifices qu'exigerait une guerre prolongée contre les États-Unis, Giap « a déclaré à plusieurs reprises que la motivation et le moral étaient toujours "le facteur décisif" au combat, et que leur renforcement devenait l'objectif de toute l'organisation militaire du Parti. .” [16]

QUESTIONS D'AUTORITE ET DE CONTROLE

Les historiens communistes admettent aujourd'hui librement ce qu'ils ont catégoriquement nié tout au long de la guerre : que tout le mouvement communiste du Sud ait pris ses ordres à Hanoï. Ses différents quartiers généraux régionaux et provinciaux recevaient des ordres du Politburo du Parti des travailleurs du Vietnam (le nom officiel du Parti communiste), et les Forces armées populaires de libération étaient, en fait, une branche de l'Armée populaire du Vietnam, dirigée par Giap . Pendant la guerre, Hanoï a affirmé avec véhémence que les insurgés du Sud opéraient de manière indépendante. C'était faire semblant. En fait, cette affirmation était un principe central de la

campagne de propagande de Hanoï visant à gagner la sympathie pour la Révolution au niveau international, ainsi qu'à suggérer que les États-Unis, et non Hanoï, étaient l'agresseur qui violait de manière flagrante les accords de Genève. (En fait, les deux parties ont violé les termes de l'accord de Genève à plusieurs reprises.)

De même, le consensus parmi les historiens américains aujourd'hui est que la République du Vietnam n'a jamais été une nation véritablement indépendante appelant l'Amérique à soutenir sa propre lutte pour la survie contre "l'agression extérieure du Nord." C'était en réalité une création des États-Unis. Sa lutte contre Giap et les communistes a été menée par l'aide américaine et se serait sûrement effondrée s'il n'y avait pas eu une intervention américaine directe.

Cela ne veut pas dire que les mandataires de Hanoï ou de Washington sur le terrain – c'est-à-dire le NLF ou le gouvernement du Vietnam à Saigon – n'avaient aucune marge de manœuvre indépendante. Les directives de Hanoï et de Washington ont été contestées par ces entités, bien qu'à des degrés radicalement différents. Au fur et à mesure que la guerre progressait de mal en pis, les relations entre les États-Unis et les Sud-Vietnamiens étaient de plus en plus assaillies par la méfiance et la rancœur. En 1968, Washington et Saigon semblaient souvent travailler à contre-courant. En 1970, on pouvait raisonnablement affirmer que Washington et Saigon n'étaient plus du tout de véritables alliés.

La relation de Hanoï avec le NLF était parfois tendue et les débats houleux concernant les priorités stratégiques étaient courants, en particulier dans les jours désespérés des insurgés du sud, avant que le dau tranh politique ne cède la place au dau tranh armé en tant que pince décisive de la stratégie communiste au début des années 1960. Pour la plupart, cependant, les communistes du Sud ont pleinement accepté la stratégie de guerre du Politburo et ont travaillé de manière disciplinée et coopérative pour atteindre un objectif aussi clair que partagé.

De plus, la distinction entre communistes du Sud et du Nord, que les Américains se sont donné tant de mal pendant le conflit, était plutôt grise et aurait besoin d'être nuancée. Plusieurs sudistes ont servi au Politburo à Hanoï pendant la guerre. Le Duan était un sudiste. Après avoir été à la tête du Comité pour le Sud, l'organe directeur des activités communistes au sud du dix-septième parallèle dans les années 1940, il

est devenu le premier parmi ses pairs au Politburo après la mort de Ho Chi Minh en 1969, dépassant Giap au pouvoir. et influencer. Des dizaines de milliers de sudistes se sont rendus dans le nord pour servir dans le PAVN de Giap après que Diem a commencé sa purge anticommuniste au milieu des années 1950. William Duiker, cet historien méticuleux du communisme vietnamien, le dit le mieux : « L'insurrection était une véritable révolte basée dans le Sud, mais elle était organisée et dirigée depuis le Nord. 17

LE CHEMIN DE LA GUERRE AU DÉBUT DES ANNÉES 1960

À l'automne 1961, les conflits politiques internes, l'indifférence du gouvernement aux problèmes sociaux et économiques de la population et la montée de l'insurrection se sont combinés pour produire ce que le conseiller général de l'administration Kennedy Maxwell Taylor a qualifié "une crise de confiance profonde et omniprésente et une grave perte de moral". 18 À la lumière du rapport de Taylor, Kennedy a autorisé une autre injection substantielle d'aide militaire et économique au gouvernement de la République du Vietnam. Plusieurs milliers de conseillers militaires supplémentaires ont été envoyés au Vietnam, portant le total à 11 300 en décembre 1961, contre à peine 900 un an plus tôt. L'armée de l'air vietnamienne était dotée de trois cents avions. Deux escadrons d'hélicoptères du Corps des Marines (avec leurs pilotes de la Marine) ont navigué pour le Vietnam depuis les États-Unis pour renforcer les opérations mobiles de l'ARVN.

Avec un financement américain, Diem a institué le programme de hameau stratégique, un effort malavisé dans lequel des paysans de différents villages ont été rassemblés et forcés de vivre à l'intérieur de campements fortifiés. En théorie du moins, de nouveaux dispensaires médicaux et écoles à l'intérieur des campements ont été conçus pour gagner la loyauté de la population et garder le « poisson » vietcong hors de la « mer » des gens. Comme pratiquement toutes les initiatives de Saigon, le programme du hameau était merveilleux sur le papier et un cauchemar en réalité. Le programme était administré par des administrateurs mal formés, immédiatement infiltrés par des sympathisants du NLF et, grâce à la corruption, sous-financés. Il a

lamentablement échoué. Les forces de défense incompétentes du GVN dans les hameaux n'étaient pas à la hauteur des unités de guérilla vietcong chevronnées. Des centaines de hameaux stratégiques ont été attaqués et détruits quelques mois après leur création.

En 1962, le Politburo de Hanoï a rejeté les demandes du Bureau central pour le Sud-Vietnam d'intensifier le conflit et de passer à une guerre à grande échelle, confirmant son intention de vaincre Diem et les Américains avec une stratégie de guerre prolongée et appelant à une « intensification ». de la lutte politique et militaire pour vaincre progressivement l'ennemi, pour prendre l'avantage pas à pas, pour progresser vers la victoire finale. 19 Le Politburo a cependant chargé Giap de préparer des plans d'urgence pour le déploiement d'unités entières du PAVN dans le sud pour la première fois. L'afflux d'infiltrés du PAVN vers le Sud s'est considérablement intensifié. Ils ont rejoint les unités de guérilla et de force principale de la PLAF en tant que commandants de peloton et de compagnie, spécialistes et instructeurs. Selon l'histoire officielle du PAVN, entre 1959 et la fin de 1963, plus de 40 000 soldats réguliers du PAVN ont parcouru le sentier Ho Chi Minh - bien plus que les services de renseignement américains de l'époque ne l'avaient estimé. Le nombre de soldats de la force principale de la PLAF est passé de 15 000 en décembre 1960 à 70 000 trois ans plus tard. Les infiltrés du PAVN - et non les sympathisants indigènes de la révolution dans le Sud - formaient le noyau du corps croissant des unités de la force principale de la PLAF et de pratiquement tous les spécialistes militaires.

En 1963, les bataillons de la PLAF mâchaient régulièrement des unités de l'ARVN, bien que ces dernières soient équipées des dernières armes américaines, y compris des véhicules blindés de transport de troupes et des chasseurs-bombardiers. Les forces de la PLAF ont également méthodiquement étendu leurs complexes de base et leurs terrains d'entraînement dans les hauts plateaux du centre, au nord-ouest de Saigon, près de la frontière avec le Laos et le Cambodge, et dans la péninsule de Cau Mau du delta du Mékong. Des zones de base plus petites ont surgi ailleurs, en particulier dans l'est de l'Interzone V.

Pour le GVN, les choses allèrent de mal en pis à l'été 1963, alors que la répression de Diem contre la majorité bouddhiste provoqua des protestations généralisées de moines, d'étudiants et d'opposants politiques au régime. Lorsque les forces de police de Ngo Dinh Nhu ont

tiré sur des manifestants à balles réelles, cela a provoqué des émeutes à Saigon et Hue. Des photographies choquantes de l'auto-immolation d'un moine bouddhiste pour protester contre la répression de Diem contre les bouddhistes et d'autres groupes ont provoqué un tollé mondial, gagnant beaucoup de sympathie pour le mouvement dans le monde, y compris aux États-Unis.

Alors que le pays tout entier était sur le point d'exploser dans le chaos et l'anarchie, Diem et son frère Nhu ont refusé de faire des gestes de conciliation. Au lieu de cela, ils ont répondu par des mesures répressives encore plus brutales. L'intrigue était depuis longtemps le sport préféré des généraux supérieurs de l'ARVN. Lorsqu'une coterie de généraux a subrepticement approché l'ambassadeur américain Henry Cabot Lodge pour lancer un coup d'État, le président Kennedy leur a donné son consentement tacite en supposant que le petit chef de l'État ne serait pas tué mais dépossédé du pouvoir et expulsé du pays. Les assassins des généraux ont pourchassé Diem et son frère alors qu'ils se réfugiaient dans une église catholique et les ont tués le 2 novembre 1963.

Le coup d'État a confirmé la critique de Hanoi du régime de Diem à Saigon, mais sa chute n'était en aucun cas un motif de célébration à Hanoi; justement le contraire. La haine populaire pour Diem dans le Sud avait généré beaucoup de sympathie pour le NLF, donnant du crédit à Hanoï à l'idée qu'une «situation révolutionnaire» était en train de se créer, ouvrant peut-être la voie à un «soulèvement général» contre le GVN et les Américains par les peuples du Sud, menés par le NLF. Certains à Hanoï ont estimé que les frictions croissantes entre Diem et les États-Unis pourraient amener le dirigeant sud-vietnamien à commencer à prendre ses distances avec l'Amérique, peut-être même à rechercher des négociations directes avec le NLF. [20] Mais ces espoirs ont rapidement été anéantis lorsqu'il est devenu clair que la nouvelle junte militaire de Saigon profitait d'une lune de miel à la suite de la disparition de Diem. Un soulèvement imminent conduisant à l'effondrement du gouvernement à Saigon était clairement hors de question, car le Sud Les Vietnamiens ont été ravis de la chute de Diem et ses remplaçants ont passé une sorte de lune de miel. (En fait, la lune de miel s'est avérée être de courte durée, et la nouvelle junte, embourbée dans la corruption et l'intrigue, est elle-même tombée dans un autre coup d'État au début de 1964.)

Trois semaines après les meurtres de Diem, John F. Kennedy est tombé sous le coup d'un assassin et Lyndon Johnson a assumé la présidence. Les espoirs à Hanoï que le nouveau président américain puisse changer de cap et poursuivre les négociations plutôt que l'escalade militaire ont été rapidement anéantis lorsque Johnson a retenu l'équipe de politique étrangère de Kennedy et a annoncé son intention de poursuivre les initiatives de Kennedy. Il a promis que sous sa direction, les communistes seraient vaincus au Vietnam. L'agression, remarqua-t-il à plusieurs reprises, ne pouvait être tolérée. La détermination américaine ne devait pas, ne pouvait pas faiblir dans la poursuite de la liberté.

En décembre 1963, le Comité central se réunit pour une session houleuse à Hanoï afin de reconsidérer la stratégie pour le Sud à la lumière des développements récents. Il y avait un consensus clair, comme l'a dit une résolution officielle, que

> maintenant [que] nous sommes politiquement plus forts que l'ennemi, nous devons continuer à renforcer nos forces politiques. Cependant, nous sommes toujours plus faibles que l'ennemi militairement. Par conséquent, le point clé à l'heure actuelle est de faire un effort remarquable pour renforcer rapidement nos forces militaires afin de créer un changement fondamental dans l'équilibre des forces entre l'ennemi et nous au Sud-Vietnam . . . . Si nous ne battons pas les forces militaires de l'ennemi, nous ne pouvons pas renverser sa domination et amener la révolution à la victoire. Pour détruire les forces militaires de l'ennemi, nous devrions utiliser la lutte armée . Pour cette raison, la lutte armée joue un rôle direct et décisif. 21

Mais est-ce que des unités PAVN entières devraient être envoyées vers le sud pour la première fois ? Quelle aide le Nord devrait-il allouer à la lutte au Sud-Vietnam ? Nous ne connaissons pas les détails du débat, mais l'essentiel des preuves suggère que Giap a insisté sur la retenue, pour continuer à consacrer la part du lion des ressources alors disponibles pour renforcer la puissance militaire dans le Nord, tout en continuant d'aider les sudistes avec des expéditions supplémentaires d'armes et des troupes PAVN individuelles, mais pas des unités d'infanterie entières. Une telle escalade dramatique, a probablement raisonné Giap, pourrait très bien aboutir à une décision américaine de faire de même. Et cela devait être évité à tout prix. Au moins pour le moment.

L'argument pour envoyer des unités entières du PAVN vers le sud dès que possible a été mené par Le Duan et son protégé, Nguyen Chi

Thanh, le seul autre général supérieur du PAVN. Les deux hommes avaient des contacts plus étendus avec les dirigeants militaires et politiques du NLF que Giap, et en fait, ils sont devenus les porte-parole des préoccupations des sudistes pendant cette période critique avant la guerre à grande échelle. On pense généralement que Thanh, en fait, a constamment plaidé au cours des prochaines années pour une action militaire plus agressive et le déploiement de plus d'unités PAVN dans le Sud que Giap.

À la fin de 1963, le point de vue de Giap a apparemment prévalu. La résolution d'émerger de la conférence de décembre 1963 a confirmé son point de vue selon lequel la guerre à venir passerait presque certainement d'actions de guérilla au niveau du bataillon ou à un niveau inférieur à une guerre mobile impliquant des divisions entières - une progression que Giap avait souvent décrite dans ses écrits depuis le début des années 1950. Il prône également une action politique visant une cible éloignée du champ de bataille : l'opinion populaire américaine. Encore une fois, son point de vue a été reflété dans la résolution officielle : « Nous devons également gagner la sympathie et le soutien des peuples des pays nationalistes et impérialistes (les États-Unis, la France et l'Angleterre). . . . Parallèlement à l'intensification de nos luttes armées et politiques au Sud-Vietnam, nous devons intensifier nos luttes diplomatiques dans le but d'isoler les fauteurs de guerre, de gagner la sympathie des groupes anti-guerre aux États-Unis et de tirer pleinement parti des dissensions entre les impérialistes pour gagner la sympathie et le soutien des différents pays qui mènent une politique pacifique et neutre ». [22]

Au début de 1964, une conférence du CPMC et du ministère de la Défense a examiné le renforcement des forces dans le Sud et a défini certaines directives tactiques et doctrinales pour le conflit à venir. Les opérations devaient être de trois types : (1) Opérations de manœuvre planifiées et exécutées par les principales unités de la force. Celles-ci impliquaient de se rapprocher d'unités ennemies puissantes lorsqu'elles étaient déployées sur le terrain. (2) Attaques contre des bases ennemies par une combinaison de forces principales et de forces régionales. (3) Opérations de guérilla par les trois types de forces, y compris les compagnies indépendantes détachées de leur unité mère principale. La conférence a également appelé à une concentration intensive sur le combat rapproché, les opérations de nuit et le «combat

continu», c'est-à-dire des opérations où les forces communistes s'engageraient et se retireraient en bon ordre, pour ensuite attaquer et se retirer à nouveau ailleurs. 23 Il est intéressant de noter que l'entraînement des forces terrestres américaines à cette époque ne mettait l'accent sur aucun de ces types d'opérations.

Alors que les États-Unis et le Nord-Vietnam avançaient pas à pas vers une confrontation militaire directe, Giap avait déjà développé une critique remarquablement prémonitoire de ses adversaires américains et de leur dilemme. Dans The South Vietnam People Will Win (1964), il montre une appréciation particulièrement avisée des forces et des faiblesses des États-Unis alors qu'ils mènent leur « guerre spéciale » au début des années 1960, bien avant le déploiement des forces terrestres américaines. "Militairement parlant", écrivait le commandant en chef du PAVN en 1964,

> . . . leur armée est supérieure à la nôtre en efficacité, en armes modernes et en mobilité. Tous leurs points forts temporaires doivent être étudiés avec soin, en particulier lors de la résolution de questions concernant les opérations et les campagnes. Cependant, il est certain que tous ces points forts ne peuvent compenser leurs points faibles moraux et politiques les plus élémentaires, inhérents à un ennemi du peuple, à une armée contre-révolutionnaire. Mais dans le sud de notre pays, ces points faibles sont d'autant plus sérieux du fait de la faiblesse des forces réactionnaires du sud [c'est-à-dire l'ARVN]. . . . Dans une guerre révolutionnaire, la supériorité politique du peuple se traduira par une force matérielle capable de renverser la situation sur l'ennemi, en surmontant toutes les difficultés et tous les handicaps pour vaincre. . . un ennemi qui est d'abord plusieurs fois plus fort. 24

Giap a compris très tôt dans le jeu ce que les principaux acteurs de la stratégie américaine n'ont pas compris jusqu'en 1968 - qu'un gouvernement et une société sud-vietnamiens soutenus par la puissance américaine étaient par définition embourbés dans des «contradictions», le terme marxiste-léniniste désignant les tensions et problèmes internes. qui rendent un régime dysfonctionnel, en contradiction avec lui-même. Écrivant à nouveau en 1964, Giap soulignait « deux contradictions fondamentales : l'une entre notre peuple du Sud et les impérialistes agressifs [les Américains] et leurs sbires ; l'autre est la contradiction entre les paysans et la seigneurie féodale. 25 Le programme de hameaux stratégiques du régime, conçu pour assurer la sécurité et la liberté, équivalait en fait à un peu plus

qu'un « énorme système de prisons ». [26] Sans le soutien du peuple, il était voué à l'échec. En 1965, il l'avait fait.

De même, la relation de l'Amérique avec son « allié » à Saigon était entachée de contradictions et de dysfonctionnements. Le recul confirme la sagesse de l'affirmation de Giap selon laquelle « les contradictions internes entre les impérialistes américains et leurs sbires sont devenues si aiguës qu'à la fin de 1963 et au début de 1964, les impérialistes américains ont dû organiser deux coups d'État visant à changer de cheval en à mi-chemin et sauver la situation. [27] Bien sûr, aucun des coups d'État n'aurait pu avoir lieu sans la complicité américaine, un fait qui a largement confirmé que les États-Unis étaient bien une puissance néocoloniale. Les Américains, a poursuivi Giap, prétendent que la République du Vietnam est un État indépendant et souverain "parce qu'ils veulent éclipser les contradictions fondamentales entre notre peuple et les impérialistes agressifs, et créer les conditions d'une administration fantoche cachée derrière le faux modèle de nation et souveraineté pour tromper les masses et les gagner. [28]

Tout au long de 1964, les forces de la Révolution ont fait des progrès surprenants. À la fin de l'année, l'effectif total des troupes dans le Sud atteignait environ 170 000 hommes, dont 50 bataillons de la force principale. Les hauts responsables américains ont regardé avec consternation les forces de l'ARVN être surclassées par les unités de la PLAF de taille et de mobilité inférieures. Les pertes ARVN sont passées de 1 000 par mois au début de l'année à 3 000 en décembre. Même lorsque les communistes subissaient de lourdes pertes des armes de soutien de l'ARVN, l'infanterie de l'ARVN manquait invariablement d'agressivité pour se rapprocher de son ennemi avec des tactiques de tir et de manœuvre. La plupart des pertes de la PLAF ont été infligées par l'artillerie et la puissance aérienne, et non en combat direct avec les fantassins de l'ARVN. Les conseillers américains ont également noté la résilience des unités du PLAF. Même après avoir subi de lourdes pertes, ils ont pu rebondir rapidement et lancer de nouvelles attaques, souvent dans des endroits éloignés des engagements initiaux, et à des moments et des endroits de leur choix.

En décembre 1964, alors que l'administration Johnson s'engageait dans un débat tortueux sur la manière de répondre à la crise imminente

au Sud-Vietnam, la PLAF lança de puissantes attaques dans tout le Vietnam. A quarante miles au sud de Saigon, la plus grande opération communiste de la guerre à ce jour s'est déroulée autour du village "sécurisé" de Binh Gia. Deux bataillons renforcés de troupes de la PLAF ont affronté sept bataillons de l'ARVN. Dans une série d'attaques éclair soigneusement planifiées, les communistes ont isolé puis déchiqueté plusieurs unités sud-vietnamiennes, ont tendu une embuscade aux forces envoyées pour les secours, puis se sont rapidement retirés en bon ordre dans des zones de base cachées où les forces de l'ARVN n'osaient pas suivre.

Le 2 janvier 1965, la PLAF réapparut près de Binh Gia et tendit une embuscade à deux compagnies de rangers d'élite de l'ARVN soutenues par des chars, infligeant de très lourdes pertes. Au total, 200 soldats de l'ARVN sont morts autour de Bing Gia, ainsi que cinq conseillers américains. Dans un commentaire qui serait répété des centaines de fois par d'autres soldats professionnels américains, un officier américain sur les lieux de Binh Gia a fait remarquer : « Le Vietcong s'est battu magnifiquement, ainsi que n'importe quel l'infanterie n'importe où. Mais la grande question pour moi est de savoir comment ses troupes, un millier ou plus, ont pu errer dans la campagne si proche de Saigon sans être détectées. Cela [nous] dit quelque chose sur cette guerre. Vous ne pouvez battre l'autre gars que si vous l'isolez de la population. 29

Pendant ce temps, les conseillers principaux de Johnson étaient divisés sur la question de savoir ce que les États-Unis devraient faire. Walt Rostow a exhorté le président à envoyer immédiatement des troupes de combat pour montrer à Hanoï que les États-Unis étaient "prêts à faire face à toute forme d'escalade". 30 George Ball craignait qu'une intervention américaine directe ne « déclenche une série d'événements conduisant, au bout du compte, à l'intervention directe de la Chine et à la guerre nucléaire ». 31 Ball croyait sagement qu'à long terme, les États-Unis ne pourraient pas remplacer leur propre présence par un gouvernement sud-vietnamien efficace. Maxwell Taylor, qui a été ambassadeur au Sud-Vietnam de 1964 à 1965, croyait également que la clé pour vaincre l'insurrection résidait finalement dans l'émergence d'un gouvernement stable à Saigon. Sans elle, l'aide américaine n'était qu'un « rouet incapable de transmettre l'impulsion » à la lutte de l'ARVN sur le terrain. Mais Taylor a rapidement ajouté : « Il est

impossible de prévoir un gouvernement stable et efficace sous quelque nom que ce soit dans un avenir proche. . . . Nous ressentons le sentiment croissant de lassitude de la guerre et de désespoir qui envahit le Sud-Vietnam. . . il y a un découragement chronique. [32]

Malgré la pénombre du scepticisme à l'égard du Vietnam à Washington, la croisade américaine avait son propre élan curieux. Trop d'argent avait été investi à la fin de 1964 pour abandonner le navire. Déjà, des milliers de bureaucrates fédéraux et d'experts de dizaines d'organisations non gouvernementales (ONG) différentes étaient occupés à améliorer les infrastructures, l'économie et le gouvernement sous-développés du Vietnam, mais l'effort massif était semé d'embûches entre les agences et manquait de coordination. Les relations entre les responsables américains « capables » et les Sud-Vietnamiens méfiants étaient déjà tendues par l'incompréhension et la méfiance. Pour le moment, Johnson hésitait. Il ne chercherait pas un règlement politique par la négociation, ni ne chercherait à infliger une défaite militaire dévastatrice à l'insurrection.

Au début de 1964, l'administration avait élaboré un plan d'urgence pour obtenir une résolution du Congrès pour agir directement en cas de «provocation» nord-vietnamienne. Il était tacitement entendu, plutôt cyniquement, qu'une telle « provocation » pouvait être annoncée chaque fois que cela convenait à Johnson. Une réponse graduée à la provocation a été envisagée, commençant par des attaques aériennes contre le Nord-Vietnam, et progressant, le cas échéant, au déploiement des forces terrestres américaines. Début août, l'administration a trouvé son prétexte pour des attaques directes contre Hanoï lorsque des patrouilleurs nord-vietnamiens ont tiré des torpilles sur des destroyers américains, les capitaines nord-vietnamiens estimant, non sans raison, que les destroyers faisaient partie d'un raid commando sud-vietnamien se déroulant alors sur la côte. à proximité des navires américains. Johnson a immédiatement ordonné aux combattants américains d'attaquer des cibles à l'intérieur du Nord-Vietnam.

Quelques jours plus tard, le 7 août 1964, après avoir faussement présenté l'incident comme une attaque non provoquée, Johnson obtint du Congrès la résolution du Golfe du Tonkin lui accordant une large autorité « pour prendre toutes les mesures nécessaires » pour défendre les forces américaines en Asie du Sud-Est. La résolution a servi de base juridique au déploiement des forces américaines au Vietnam pour le

reste de la guerre. On a entendu Johnson remarquer que la résolution lui donnait un chéquier ouvert pour agir. "C'est comme la chemise de nuit de ma grand-mère", a plaisanté Johnson. "Ça couvre tout." [33]

Giap et le reste de la haute direction à Hanoï ont répondu avec empressement à l'attaque, la lisant correctement comme un signal de l'intention américaine de faire passer le conflit au Sud-Vietnam d'une "guerre spéciale" menée par les Sud-Vietnamiens avec le soutien américain à une " guerre limitée » menée directement par les forces militaires américaines. En septembre, plusieurs régiments PAVN déjà formés pour des opérations au Sud-Vietnam ont commencé leur périple sur le sentier Ho Chi Minh. Le général en chef Nguyen Chi Thanh a été envoyé au sud du COSVN pour prendre le commandement des opérations au nom de Giap et du reste du Politburo.

Début février 1965, un raid audacieux de la PLAF sur une base d'hélicoptères à Pleiku fit huit morts américains et plus d'une centaine de militaires blessés. Johnson a ordonné une autre frappe aérienne de représailles, provoquant encore plus d'attaques communistes. Début mars, Johnson a lancé l' opération Rolling Thunder , un programme d'intensification progressive des attaques aériennes contre le Nord-Vietnam, conçu pour arrêter le flux de fournitures et de troupes vers le Sud. Le 8 mars 1965, deux bataillons de Marines américains débarquent sur une plage tranquille de Danang. Les premières troupes terrestres américaines étaient arrivées, apparemment uniquement pour protéger la base aérienne géante près de la ville; mais en quelques jours, les Marines ont été engagés dans un combat offensif contre les forces de la PLAF. Les États-Unis étaient en guerre contre les forces communistes au Sud-Vietnam.

Au débarquement des Marines, les communistes se sont préparés à ce qui était de loin le plus grand défi à la réalisation de leur rêve : la guerre contre les forces militaires des États-Unis d'Amérique. C'était, pour dire le moins, une perspective qui donne à réfléchir, cette affaire de prendre une superpuissance, une nation avec des moyens militaires presque illimités. Pourtant, Giap et ses collègues du Comité central ont relevé le défi sans crainte, même avec une sorte de confiance inébranlable. Leur engagement à réussir n'avait jamais été aussi fort. La défaite n'était pas une option. Malgré l'approfondissement de l'engagement américain envers le Sud-Vietnam, ils pouvaient regarder en arrière avec fierté les développements politiques et militaires dans

le sud depuis 1954. Des centaines de millions de dollars, des armes sophistiquées et du matériel militaire, des conseillers des forces spéciales - rien de tout cela n'avait renforcé la légitimité ou l'efficacité du gouvernement sud-vietnamien. En 1962, le vice-président Johnson avait qualifié Ngo Dinh Diem de « Churchill de la décennie ». Mais comme les événements l'ont prouvé, Diem n'était pas plus un Churchill que n'importe lequel des quelques officiers qui ont formé la junte militaire qui l'a remplacé au pouvoir. Il ne fait aucun doute que les Américains ont opéré au Vietnam sous de graves vulnérabilités politiques malgré leur puissance militaire. Pas question non plus, jusqu'ici dans la partie, malgré la faiblesse relative de sa main, Hanoï avait bien mieux joué ses cartes que son adversaire occidental.

Le défi pour Giap - le défi pour Hanoï - était maintenant de trouver un moyen d'exploiter les vulnérabilités politiques de leurs adversaires tout en faisant les énormes sacrifices de combattre avec la force militaire la plus redoutable de l'histoire du monde.

8
LA GUERRE POPULAIRE CONTRE LES ÉTATS-UNIS : LA PHASE D'ESCALADE : 1965-1967

Alors que le Front de libération nationale (NLF) du Sud-Vietnam semblait sur le point de gagner la «guerre spéciale» contre l'armée bancale de la République du Vietnam (ARVN) à la fin de 1964 et au début de 1965, les hommes de la Maison Blanche et le Pentagone était en mode crise, travaillant assidûment à développer une stratégie cohérente pour une guerre américanisée. En juin 1965, après avoir pesé les mérites comparatifs de l'adoption de la doctrine de la contre-insurrection ou de la guerre conventionnelle pour façonner la stratégie, Washington a opté pour la seconde, tout en prêtant du bout des lèvres l'incorporation d'éléments de la première. Le Vietnam serait combattu selon une stratégie de "recherche et destruction" telle que décrite par le général William Westmoreland. Cette stratégie serait mise en œuvre comme suit. Forces terrestres américaines très mobiles, soutenues par la puissance aérienne et l'artillerie, "trouverait, réparerait et détruirait" les unités communistes de la force principale, infligeant finalement des pertes en nombre suffisant pour empêcher Hanoï de reconstituer et de reconstruire ses divisions dans le sud par l'infiltration d'unités nord-vietnamiennes fraîches ou de remplaçants individuels pour les Forces armées populaires de libération (PLAF). Westmoreland prévoyait que ce «point de croisement» critique prendrait peut-être dix-huit mois à atteindre. Ainsi, l'objectif principal de la stratégie de Westmoreland n'était pas de saisir et de tenir les villages, mais de détruire les capacités militaires des communistes dans le Sud. Dans le langage militaire, Westmoreland devait poursuivre une stratégie d '«attrition». Ce n'est qu'après avoir détruit les unités de la force principale de Giap que les forces américaines et ARVN chercheront à écraser une fois pour toutes l'infrastructure politique des communistes dans les villages et les petites unités de guérilla qui protégeaient cette infrastructure.

Le plan de campagne appelait les troupes terrestres américaines à émousser l'élan de l'insurrection dans trois domaines stratégiques clés d'ici la fin de l'année, alors que ces forces s'étendaient à 175 000 soldats. Une division marine serait déployée dans les cinq provinces du nord, désignées comme zone tactique du I Corps - l'une des quatre zones de ce type au Sud-Vietnam, allant du nord au sud. Les Marines ont été chargés de protéger la DMZ et d'établir trois grandes enclaves côtières à Danang, Phu Bai et Chu Lai sur la côte très peuplée. Ici, ils s'engageraient dans des opérations de recherche et de destruction dans la zone tactique où les forces communistes étaient les plus fortes.

L'armée américaine assumerait la défense des hauts plateaux du centre, où le général de l'armée populaire du Vietnam Nguyen Chi Thanh avait déjà commencé à masser des troupes en vue d'une poussée offensive vers l'est le long de la route 19 de Pleiku jusqu'à Qui Nhon sur la côte. , en vue de couper le Sud-Vietnam en deux. Au nord et à l'ouest de Saigon, des divisions supplémentaires de l'armée américaine seraient déployées à proximité de vastes zones libérées bien fortifiées, où les forces de la PLAF étaient déjà si fortes que de nombreux commandants de l'ARVN n'osaient pas s'aventurer de peur d'être anéantis.

La deuxième étape du plan opérationnel consistait en une série d'offensives de « recherche et destruction » très mobiles. Selon Westmoreland, le succès de la guerre terrestre américaine dépendait en grande partie de l'isolement du champ de bataille, car ce n'est qu'alors qu'il pouvait espérer détruire les forces de Giap en nombre suffisant. Cela signifiait étouffer le flux sans cesse croissant de troupes et de matériel circulant sur le sentier Ho Chi Minh et, dans une moindre mesure, l'afflux de des armes et des fournitures du sentier Sihanouk au Cambodge et la navigation côtière des ports nord-vietnamiens au sud.

Westmoreland prévoyait d'utiliser un ARVN rajeuni et élargi dans les fonctions de défense statique des installations et dans les opérations de pacification pour prendre et maintenir le contrôle des villages qui faisaient alors partie de l'infrastructure du NLF et de ses divers types de forces de guérilla. L'ARVN travaillerait avec des équipes d'action civique militaires américaines ainsi qu'avec des ONG sur des projets de développement rural, allant des dispensaires médicaux à l'amélioration des programmes de production agricole, des écoles et de la réforme économique au niveau local. Pour que la stratégie américaine réussisse,

l'armée de l'air et la marine ont dû briser la capacité de guerre du Nord-Vietnam - son stockage de pétrole, ses usines, ses bases militaires et ses lignes de communication - via l'opération Rolling Thunder.

LA VISION STRATÉGIQUE DU GIAP SUR LA GUERRE AMÉRICAINE

Avant même que la stratégie de Westmoreland n'ait été officiellement approuvée par Johnson, le commandant en chef du PAVN à Hanoï avait élaboré un plan approximatif de la manière dont il combattrait les Américains, les Sud-Vietnamiens et leurs alliés, notamment la Corée du Sud, la Thaïlande et l'Australie. Très probablement, Giap a supposé que la guerre augmenterait régulièrement en intensité sur plusieurs années, puis plafonnerait. À ce stade, peut-être trois ou quatre ans après le début du conflit, les pertes américaines et l'indécision des combats conduiraient d'abord à la désillusion américaine, puis à un désengagement progressif. La guerre prolongée — la guerre populaire — avait réussi contre les Français. Giap croyait fermement qu'il pouvait également réussir contre les Américains, mais non sans des efforts et des sacrifices encore plus grands de la part de ses camarades du Nord et du Sud que la guerre française n'avait exigés. Le niveau des combats et l'équilibre militaire des forces étaient assurément protéiformes, et variables d'une région du Sud-Vietnam à l'autre.

Dans les écrits publics et les discours de Giap au début et au milieu des années 1960, nous détectons la même confiance provocante dans la capacité de Hanoï à vaincre les Américains qu'il avait manifestée envers les Français, même en admettant le coût effroyable qu'une telle victoire entraînerait. En fin de compte, le PAVN aurait besoin de la capacité de lancer des campagnes à plus grande échelle, d'une durée et d'une complexité supérieures à celles de la guerre de résistance, et de se protéger. d'une machine militaire dont la létalité dépassait de loin celle de la France des années 1950. Les déclarations de grandes victoires sur le champ de bataille mises à part, Giap savait très bien que la capacité de survivre à un combat soutenu contre les Américains était bien plus importante que de les vaincre dans des batailles de grandes unités. Un système logistique plus efficace et élaboré a dû être construit pour alimenter le champ de bataille et contrecarrer les efforts américains

pour briser ce système. Toute la population du Nord-Vietnam devait être efficacement mobilisée dans l'effort de guerre en tant que producteurs de matériel, en tant que défenseurs de la patrie et en tant que participants à un vaste appareil de propagande discipliné.

Alors que le Politburo pesait ses options au début de 1965, Giap plaida vigoureusement pour la prudence plutôt que pour la hâte de tenter de contester le renforcement des forces terrestres américaines. Au moins dans la première phase du conflit, il était beaucoup plus important d'étendre et d'intensifier les opérations de guérilla des petites unités du PLAF et de renforcer l'infrastructure politique que de précipiter des unités régulières du PAVN insuffisamment formées dans le sud. Comme Giap l'a écrit dans The Military Art of People's War (1964), « selon notre théorie militaire, afin d'assurer la victoire de la guerre populaire lorsque nous sommes plus forts politiquement que l'ennemi et que l'ennemi est plus fort matériellement, il est nécessaire de promouvoir une guerre de guérilla étendue qui se développera progressivement en une guerre régulière combinée à une guerre de guérilla. La guerre régulière et la guérilla sont étroitement combinées, se stimulent mutuellement, épuisent et anéantissent les forces ennemies et apportent la victoire finale. [1]

Oui, les forces régulières et la guerre mobile finiront par jouer un rôle de premier plan, mais en 1965 et 1966, les opérations de guérilla et la lutte politique devaient primer. Le Vietnam était un pays agricole pauvre. La Révolution ne pouvait pas tout faire à la fois. La guerre serait perdue, et rapide, à moins que la production et l'établissement militaire du Nord ne soient considérablement renforcés et protégés de la destruction. Cela prendrait du temps, et beaucoup de temps. Il était vital, du moins au début, d'exploiter les forces politiques des masses façonnées par le Parti, plutôt que de défier de front l'armée américaine. Comme toujours, l'objectif principal de la lutte politique était « de mobiliser et d'organiser le peuple, de le guider dans la lutte contre l'ennemi de toutes les manières, et en même temps de se coordonner étroitement avec la lutte militaire et de l'aider à gagner la victoire ». plus grandes victoires pour la résistance. [2]

Et puis il y avait un facteur crucial à traiter loin des champs de bataille du Sud-Vietnam : obtenir des engagements fermes de la Chine et de l'Union soviétique pour maintenir le flux massif d'armes modernes nécessaires et aider Hanoï à fomenter des efforts de

propagande intensifs visant à convaincre l'opinion américaine et mondiale de l'injustice et de l'immoralité de la campagne « néocoloniale » des États-Unis contre une nation asiatique pauvre.

Au Nord, un système de défense aérienne devait être construit avec l'aide sans cesse croissante de l'armement et de l'expertise de l'Union soviétique. Sans un tel système, il serait impossible d'empêcher la destruction pure et simple des moyens de guerre du Nord-Vietnam par l'US Air Force et la Navy. La création de ce système à lui seul s'avérerait être une entreprise colossale, nécessitant en fin de compte les efforts de centaines de milliers de spécialistes, de soldats et de civils pour construire et réparer des ponts, des routes et des conduites de carburant.

Au fur et à mesure que la taille et la portée de la guerre s'intensifiaient, Giap prévoyait d'utiliser ses unités de la force principale plus fréquemment, de préférence au moment et à l'endroit de son choix. La géographie dicterait l'emplacement de ces opérations dans une large mesure. La zone autour de la DMZ, où de courtes lignes de communication permettraient à ses divisions d'être facilement réapprovisionnées à partir de la mendicité du Nord-Vietnam, semblait un lieu prometteur. Les hauts plateaux du centre étaient également très prometteurs car ils offraient au PAVN les sanctuaires des montagnes et des bases au Cambodge.

DÉBATS STRATÉGIQUES ET PREMIÈRES OPÉRATIONS

La haute direction de Hanoï n'était en aucun cas d'accord sur la façon de mener la première phase d'une guerre d'escalade contre la plus grande puissance militaire du monde. Nous savons peu de choses sur les détails de ces débats de haut niveau. Les preuves dont nous disposons suggèrent fortement que Giap, Ho et Truong Chinh semblent avoir été les figures de proue de la stratégie scolaire « Nord d'abord » décrite ci-dessus, tandis que Le Duan et Nguyen Chi Thanh ont dirigé l'école « Sud d'abord ». Qu'est-ce que cela signifiait en pratique ? Le Duan et Thanh, tous deux sudistes ayant une vaste expérience dans le Sud depuis les années 1950, étaient farouchement en désaccord avec les priorités de Giap, plaidant pour une infiltration rapide des unités

régulières du PAVN en 1965 et des opérations de grande unité afin d'écraser Saigon et de prendre le pouvoir avant que les Américains n'aient a accumulé suffisamment de puissance de combat pour arrêter l'assaut communiste. [3] L'érudit Robert Brigham a décrit avec justesse l'approche de Thanh comme clausewitzienne dans sa focalisation sur l'anéantissement rapide des forces armées ennemies. "Thanh a préconisé une stratégie offensive terrestre par de grandes unités comme le seul moyen de vaincre les Américains. . . . Thanh a affirmé que les cadres du Sud compenseraient en esprit ce qui leur manquait en biens matériels. [4]

Apparemment, le Politburo a initialement rejeté l'approche de Giap en faveur de celle de Thanh. Thanh avait été envoyé au sud au milieu de 1964 et avait reçu le commandement direct des opérations militaires et politiques dans tout le Sud-Vietnam, à l'exception des quatorze provinces les plus septentrionales, qui restaient sous le contrôle direct de Giap en tant que commandant en chef du PAVN. Il semble qu'au milieu de 1965, un Politburo de plus en plus dominé par Le Duan alors que la santé de Ho Chi Minh déclinait ordonna à Thanh de diriger les opérations dans le Sud, tandis que Giap était chargé de construire et de moderniser l'armée, établissant une armée de l'air naissante. et la marine, créant des zones d'embarquement et d'entraînement spéciales, et organisant l'expansion du sentier Ho Chi Minh.

Les opérations offensives de la force principale du général Thanh tout au long de 1965 et au début de 1966 ont continué à être très efficaces contre les troupes de l'ARVN. Avec quelque 47 000 soldats de la force principale de la PLAF organisés en environ 60 bataillons, il a pu s'emparer de plusieurs capitales provinciales, dont Song Be, à seulement 70 miles au nord de Saigon, et les retenir temporairement. Mais c'était une autre histoire dans les premières batailles avec les Américains. En août 1965, le premier régiment de la PLAF engagea des Américains à proximité du complexe du hameau fortifié des communistes à environ dix miles au sud de Chu Lai. Le régiment de Thanh était en train de planifier une attaque contre la base aérienne de la Marine là-bas. Le troisième régiment de marine a mené un assaut amphibie au sud de la base, tandis que deux de ses bataillons ont atterri par hélicoptère à l'ouest. En cinq jours de combats soutenus, les Marines ont entièrement détruit au moins un bataillon de la PLAF et

tué 600 soldats communistes tout en perdant 45 Marines tués et 200 blessés.

En novembre, une embuscade de la PLAF contre un bataillon de l'armée américaine au nord-ouest de Saigon a été transformée par l'appui-feu lourd américain en une déroute : 200 corps de la PLAF jonchaient le terrain tandis que le bataillon américain subissait 20 morts au combat. Un mois plus tôt, Thanh avait préparé presque une division entière de troupes PAVN dans et autour de la vallée d'Ia Drang, un excellent terrain pour déplacer des troupes et des fournitures du Cambodge vers un important dépôt de ravitaillement dans les hauts plateaux du centre. Il semble probable que Thanh ait planifié une route vers l'est jusqu'à la côte, coupant ainsi le sud du Vietnam en deux. Si une telle opération avait réussi, elle aurait très bien pu semer la panique à Saigon et un effondrement fatal du moral de l'ARVN.

Les Américains ont découvert de grandes concentrations de troupes du PAVN dans la vallée d'Ia Drang début novembre. Là, ils ont lancé une attaque dévastatrice, évitant les concentrations du PAVN en déployant des éléments de la première division de cavalerie innovante, dont plus de 400 hélicoptères ont été utilisés pour manœuvrer des bataillons entiers d'infanterie autour du champ de bataille. Une bataille féroce s'ensuivit dans la vallée, alors qu'un bataillon américain débarqua au milieu du soixante-sixième régiment du PAVN et fut presque envahi dans un combat acharné et rapproché comprenant un combat au corps à corps. Des renforts rapides, ainsi que des frappes aériennes tactiques B-52, ont infligé des pertes dévastatrices aux troupes du PAVN, qui ont été forcées de se retirer au Cambodge ou dans la jungle entourant la vallée. Les pertes estimées pour le PAVN étaient de 2 000 hommes tués ou blessés; Le plan de Hanoi de diviser le Sud-Vietnam dans les hauts plateaux du centre avait été déjoué.

Mais un jour après la fin de la bataille principale, un engagement préfigurait de nombreux autres à suivre au cours des prochaines années: environ 600 soldats du PAVN ont attrapé le deuxième bataillon de 400 hommes de la septième cavalerie dans une embuscade parfaitement exécutée alors qu'ils marchaient dans une colonne loin du champ de bataille vers une zone d'atterrissage. Plus de 150 soldats américains ont été tués. Le commandant du bataillon PAVN a ordonné à ses troupes de se rapprocher de la colonne américaine, saisissant les Américains « par la ceinture ». [5] Mais il convient de noter que le succès

des forces révolutionnaires à Ia Drang était dans une grande embuscade de style guérilla, et non dans une bataille majeure à plusieurs bataillons.

Les engagements de grandes unités pendant la saison sèche de 1966 (janvier à mai) semblent avoir eu des résultats malheureux pour les forces communistes, en particulier celles de la province de Binh Dinh sur la côte du IIe Corps, où les unités du PAVN ont tenu bon pendant quatre jours. contre une puissante infanterie américaine. L'unité de Giap a subi d'horribles pertes dans le processus. Dans une autre opération dans la zone de base de la PLAF du Triangle de fer fortement défendue au nord-ouest de Saigon, des unités américaines ont infligé de lourdes pertes aux forces révolutionnaires, en plus de découvrir de grandes quantités d'armes et d'explosifs. Ce modèle de combat au sol - l'incapacité de vaincre les forces américaines dans des opérations de bataillon et de plus grande taille, et la capacité de prendre le dessus sur les forces américaines fréquemment dans des actions de petites unités - a persisté pendant les trois premières années du conflit américain.

C'est dans ce contexte que Thanh est rappelé à Hanoï au printemps 1966 pour défendre sa stratégie. Selon les chercheurs William Duiker et Patrick McGarvey, Giap était le critique le plus éminent de Thanh. performance en tant que commandant. Un mémorandum secret de la CIA d'août 1966 va loin dans la confirmation de leur affirmation. [6] À Hanoï, au printemps 1966, écrivait l'analyste de la CIA, il y avait « une opposition considérable à la façon dont la guerre était menée » à Hanoï, et Giap était le principal défenseur du passage à une guerre prolongée, mettant davantage l'accent sur action de guérilla de petites unités pour perturber les opérations de pacification, fournir des renseignements solides sur les principales opérations américaines avant leur exécution et étendre l'infrastructure clandestine du NLF dans les zones actuellement sous contrôle du GVN.

Giap a clairement estimé qu'à la fin de la saison de campagne 1965-1966 en mai 1966, l'infrastructure politique clandestine du Sud et ses forces de guérilla n'étaient pas suffisamment développées pour soutenir l'élan d'une guerre croissante. Dans la grande tradition de la guerre prolongée, Giap a voulu réaffecter les ressources militaires aux attaques de petites unités d'un bataillon ou moins. Les troupes américaines combattant les guérilleros se sont battues sous les désavantages. Ils n'étaient pas habitués à la chaleur tropicale, aux

combats dans la jungle et, plus généralement, à la lutte contre des guérillas qui ne se distinguaient pas de la population civile. Ils ne connaissaient pas le terrain local. La preuve la plus frappante de ce changement de stratégie se trouve dans les statistiques d'engagement de base : les actions des petites unités ont augmenté de façon exponentielle de 612 en 1965, à 894 en 1966, à 2 422 en 1967. Les attaques des grandes unités sont allées dans l'autre sens : de 73, à 44, à 54 au cours de la même période.

À la fin de 1966, le passage à la lutte politique et à la guérilla des actions des grandes unités semblait produire de bons résultats dans les villages, frustrant les programmes de pacification américano-saigoniens. Dans une note confidentielle adressée au président Johnson à la fin de 1966, le secrétaire à la Défense Robert McNamara a écrit :

> La pacification a plutôt reculé. Par rapport à il y a deux ou quatre ans, les forces régionales ennemies à plein temps et les forces de guérilla à temps partiel sont plus importantes ; les attentats, le terrorisme et le sabotage ont gagné en ampleur et en intensité ; plus de chemins de fer sont fermés et d'autoroutes coupées ; la récolte de riz. . . est plus petit; nous contrôlons peu, voire pas plus de la population [qu'avant]. . . . Essentiellement, nous ne nous trouvons pas mieux [off], et si quoi que ce soit, pire. 7

Alors que Thanh faisait la guerre dans le Sud, subissant des pertes épouvantables, Giap intégra des spécialistes de l'artillerie, des blindés et des communications soviétiques et chinois dans les divisions de son armée dans le Nord. Il a supervisé la construction d'une vaste gamme de nouveaux camps d'entraînement, la rédaction de nouvelles doctrines militaires et les programmes des écoles spécialisées.

Le développement de la puissance militaire dans le Nord aurait eu peu d'importance si cette puissance, sous la forme de régiments et de divisions PAVN modernes, n'avait pas pu pénétrer dans le Sud. C'est dans ce contexte que le travail de Giap sur le sentier Ho Chi Minh au milieu des années 1960 peut être considéré comme l'une de ses réalisations les plus importantes. Ce fut un formidable effort d'organisation. Avec l'aide d'ingénieurs soviétiques et chinois et de centaines de milliers de travailleurs vietnamiens, dont beaucoup de femmes, le sentier est devenu, selon les mots de l'historien Richard Stevens, "un immense labyrinthe de centaines de chemins, routes, rivières, ruisseaux, grottes et tunnels souterrains. 8 Malgré de nombreuses opérations terrestres US / ARVN pour couper la piste au

Laos et des attaques d'interdiction aérienne progressivement plus intensives et sophistiquées, le flux d'unités et de fournitures PAVN a augmenté régulièrement de 1965 à 1970, date à laquelle environ 8 000 PAVN et 10 000 tonnes de fournitures sont arrivés. au Sud-Vietnam chaque mois. 9

En effet, la piste et les batailles qui tourbillonnaient tout autour ont formé le pivot de toute la guerre. « Forgé par l'homme face à une nature hostile et inexplorée », écrit l'historien John Prados, « le Sentier est devenu une véritable bouée de sauvetage ». 10 Selon les récits d'après-guerre publiés par Hanoï longtemps après la fin de la guerre, le sentier se composait de 12 000 miles de route - cinq routes principales, vingt-neuf routes secondaires et des centaines de coupures et de cols. Environ un million de soldats ont fait le voyage depuis le Nord au cours des combats. Peut-être 50 000 soldats du PAVN ont été déployés pour défendre la principale ligne d'approvisionnement de la Révolution en 1968. Les équipes de maintenance et les spécialistes de l'élimination des bombes ont désamorcé 56 750 bombes non explosées et ont fait 1 196 prisonniers dans le processus. "Par n'importe quelle norme d'effort humain", écrit Prados, "ce qui s'est passé sur le sentier Ho Chi Minh doit figurer en bonne place parmi les œuvres d'hommes et de femmes". 11

Alors que les forces de Giap se renforçaient dans le Nord, des signes de chaos et de contradictions au sein de ce que Giap appelait « le camp ennemi » commencèrent lentement mais sûrement à faire surface. Il l'avait prédit. Le régime de Saigon et son armée ont commencé à perdre le peu de respect dont ils jouissaient parmi la population du Sud-Vietnam alors que les Américains assumaient le fardeau des combats et la direction du conflit. La culture politique sud-vietnamienne, toujours factieuse et régie par des relations familiales et féodales byzantines, a été déstabilisée plutôt que renforcée par une intervention américaine massive. D'énormes quantités de biens de consommation américains et de fonds de développement destinés aux programmes de développement rural ont été détournés par l'élite urbaine qui dominait le corps des officiers de l'ARVN et l'administration du GVN. Ces mêmes officiers et fonctionnaires ont refusé d'enquêter sur la corruption parce qu'ils en étaient les principaux bénéficiaires. Les Sud-Vietnamiens chargés d'exécuter des programmes de pacification dans les différentes provinces et districts du pays, écrit l'historien Marc Jason Gilbert,

étaient des citadins diplômés d'université qui présentaient souvent les pires caractéristiques de l'élitisme féodal vietnamien lorsqu'ils s'adressaient à leurs soldats de base extrêmement pauvres, analphabètes et ruraux et aux masses d'agriculteurs parmi lesquels ces derniers étaient recrutés. La répartition des affectations militaires, policières, provinciales et de district selon des critères politiques et financiers d'obligation familiale ou féodale a non seulement entravé l'effort du gouvernement pour vaincre le Viet Cong [le PLAF] mais aussi. . . tolérait les comportements contre-productifs, allant de l'acceptation de pots-de-vin au petit harcèlement à des fins personnelles. Ces inégalités ont transformé les fonctionnaires du gouvernement en propagande vivante pour le Viet Cong. 12

LA GUERRE DMZ

En juillet 1966, Hanoï lance une campagne sanglante dans un théâtre où les principales forces de Giap sont entièrement équipées d'armes lourdes soviétiques et chinoises modernes, dont des chars : la DMZ. Plusieurs régiments du PAVN ont infiltré les provinces de Quang Tri et Thua Thien, les provinces les plus septentrionales du Sud-Vietnam. Ici, les forces du PAVN ont profité des avantages d'un sanctuaire et d'un nombre supérieur contre les Marines des États-Unis. La division 324B PAVN a mené une série d'engagements intenses et amers de juillet à octobre, lorsque les Marines les ont finalement repoussés au Nord-Vietnam avec de lourdes pertes, mais le 324B a été rapidement reconstruit pour un combat encore plus étendu contre une série de points forts marins construits à travers la DMZ de Khe Sanh, à quelques kilomètres à l'est de la frontière laotienne jusqu'à Gio Linh près de la côte est.

À partir de février 1967, le PAVN a mené plusieurs sièges conventionnels de style Première Guerre mondiale contre des bases marines telles que Con Thien , forçant Westmoreland à détourner de plus en plus de ses bataillons de manœuvre limités des trois corps militaires au sud du I Corps vers les Marines assiégés. près de la DMZ. La campagne du I Corps contre les Marines est tombée en dehors de la zone de commandement de Thanh. Ici, il semble que Giap ait prévu opérations et commandait directement les forces du PAVN. En avril, les Marines américains ont repoussé des assauts soutenus contre des positions de colline protégeant leur base à Khe Sanh. Les deux camps ont subi des pertes extrêmement lourdes. Le MACV a commencé à soupçonner que Giap prévoyait soit un autre Dien Bien Phu contre cette base, soit peut-être une invasion à grande échelle des provinces les plus

septentrionales du Sud-Vietnam en vue de s'emparer de plusieurs provinces d'un seul tenant. En conséquence, Westmoreland a ordonné à un commandement marin réticent de construire une ligne continue de points forts, de champs de mines et de capteurs juste en dessous de la DMZ sur toute la largeur du Sud-Vietnam, la « ligne McNamara », afin de décourager les offensives majeures du PAVN et de réduire les infiltrations. Le général Lewis Walt , commandant des Marines, s'est vigoureusement opposé au plan. Walt avait longtemps privilégié la stratégie des « taches d'encre » ou des « gouttes d'huile » consistant à étendre progressivement les enclaves plutôt qu'une stratégie de recherche et de destruction, ou une défense statique de l'ensemble de la DMZ.

En l'occurrence, le projet de la ligne McNamara s'est rapidement révélé un exercice futile et a été abandonné bien avant son achèvement. Il n'a pas réussi à arrêter l'infiltration à travers la DMZ. Plusieurs patrouilles marines de la taille d'une entreprise protégeant les ouvriers de la construction ont été gravement mutilées par les forces supérieures du PAVN, et les Marines et les Seabees construisant les fortifications ont souvent été forcés de travailler sous des bombardements d'artillerie PAVN punitifs.

LE TRIANGLE DE FER ET LES BATAILLES DES HIGHLANDS

Alors que les Marines combattaient des unités PAVN régulières, l'armée américaine a lancé ses plus grandes opérations à ce jour contre le bastion NLF au nord et au nord-ouest de Saigon - dans le Triangle de fer et la zone de guerre D. Dans l'opération Cedar Falls (janvier 1967), 30 000 US et ARVN les troupes se sont engouffrées dans le Triangle de fer. Les forces américaines ont découvert plusieurs grands dépôts d'approvisionnement et complexes de tunnels. Là où ceux-ci ont été trouvés, la population civile a été expulsée en masse et l'agent orange a été pulvérisé dans toute la zone d'opérations pour détruire les forêts, privant ainsi la couverture des communistes s'ils tentaient de revenir. Cedar Falls a été déclarée victoire par Westmoreland. La plupart des historiens (à bon escient) ne sont pas d'accord. En fait, Giap avait ordonné à la grande majorité des forces communistes de se retirer au

Cambodge. Les unités insaisissables de la PLAF qui sont restées n'ont subi que de légères pertes. En quelques mois, la PLAF est revenue dans le Triangle de fer et a reconstruit sa base d'opérations pour menacer Saigon. Les résultats étaient essentiellement les mêmes dans l'opération Junction City, monté plus tard en 1967 contre les forces communistes dans la zone de guerre C.

En novembre 1967, deux mois après qu'un sondage d'opinion ait montré que pour la première fois plus d'Américains s'opposaient à la guerre que ne la soutenaient, Giap lança une autre offensive dans les Central Highlands. Encore une fois, il a retiré les forces américaines de la lutte contre les unités de la PLAF opérant dans les zones côtières peuplées, où la lutte pour les cœurs et les esprits était menée, et perdue, par les États-Unis. Les troupes de Giap ont isolé et presque réussi à anéantir la garnison américaine de Dak To. Dans un effort pour ouvrir la route principale vers Dak To, les Américains ont dû extirper des unités PAVN bien retranchées sur la colline 875 dans une bataille qui est devenue une sorte de symbole de la futilité de la stratégie de Westmoreland parmi les grunts américains et, bien sûr , un public américain de plus en plus sceptique.

Pendant plusieurs jours, les unités du PAVN ont résisté aux assauts terrestres répétés. Après des frappes aériennes intensives, y compris un bombardement coûteux d'unités d'infanterie américaines par l'armée de l'air américaine - les tirs amis étaient un problème chronique pour les États-Unis au Vietnam - les deux régiments PAVN défendant la colline se sont éclipsés la nuit dans des sanctuaires au Cambodge. Près de 300 soldats américains sont morts pour un terrain qui était à toutes fins utiles stratégiquement non pertinent. [13] Les deux régiments du PAVN engagés au combat furent retrouvés réaménagés et engagés dans des opérations dans les Highlands plusieurs mois plus tard. Ces types d'engagements n'ont guère étayé le soutien tardif à la guerre parmi le peuple américain. En effet, ils semblaient approfondir le sentiment d'épuisement, voire de désespoir, face à la guerre. Mais leur effet sur Hanoï, sur la population contrôlée par les communistes, était négligeable. En fait, les informations sur les engagements perdus et les pertes horribles ont été supprimées de la population et, officiellement du moins, au sein du PAVN.

TACTIQUES ET CULTURE PAVN

Alors que les unités de l'armée et de la marine américaines ont indéniablement infligé de très lourdes pertes au nombre croissant d'unités de la force régulière en 1966 et 1967 et ont presque toujours vaincu les forces de Giap au combat dans des opérations mobiles, le style d'opération "frapper, courir, se cacher" du PAVN a frustré la recherche de Westmoreland. - et détruire la stratégie, limitant son efficacité et empêchant la destruction d'unités communistes entières qui était son objectif principal.

Alors que Giap a lancé la guerre mobile et conventionnelle dans des théâtres sélectifs, la guérilla est restée de loin la forme dominante de combat dans la guerre en général. Tout au long de toute la période d'escalade, des milliers d'actions de petites unités par des unités de guérilla, à la fois des compagnies et des pelotons, se sont révélées extrêmement frustrantes pour les fantassins américains. Les tactiques de guérilla sont largement intemporelles, et nous en avons longuement discuté plus tôt dans le livre. Qu'il suffise de dire ici que les guérilleros du PLAF à travers le Sud-Vietnam, comme leurs prédécesseurs vietminh, étaient les maîtres de la doctrine tactique qui a été joliment résumée comme "quatre rapides, un lent". Cela se résumait à des milliers d'actions de la péninsule de Cau Mau dans le delta du Mékong à la DMZ était "une avance rapide, un assaut rapide, un dégagement rapide et un retrait rapide - tous basés sur une préparation lente" de l'attaque. [14]

Alors que le soldat américain patrouillait semaine après semaine, mois après mois dans un climat difficile et un territoire typiquement hostile, rencontrant des pièges et un ennemi insaisissable, des problèmes de moral s'installaient inévitablement à grande échelle. Malgré toute leur bravoure et leur habileté, les forces américaines n'ont pas réussi à déraciner l'infrastructure communiste au Vietnam. Le siège du PAVN était situé sous terre dans de vastes complexes de tunnels. La grande majorité de ces complexes a survécu à de nombreuses tentatives de destruction. Les unités américaines ou ARVN n'ont pas non plus infligé de dommages mortels à la guérilla communiste dans son ensemble, même en accordant leur succès selon le critère du "nombre de morts". La guerre de Giap contre les Américains, en fin de compte, était une guerre de petites unités soutenue par des opérations de

grandes unités. Comme l'écrit l'analyste militaire Thomas Thayer, la plupart des actions communistes contre les forces alliées

> pris la forme d'attaques à distance, de harcèlement et de terrorisme qui n'impliquaient pas de contact direct entre leurs forces terrestres et celles des alliés. Les assauts terrestres communistes où leurs troupes sont entrées en contact avec les forces alliées ont représenté moins de cinq pour cent du total des actions de 1965 à 1972. Plus de 95% de ces agressions étaient des attaques par des unités communistes plus petites qu'un bataillon. Les actions incessantes de petites unités étaient vraiment [sic] le nom de leur jeu. 15

Quelles étaient les caractéristiques distinctives du soldat du PAVN et de la culture dans laquelle il opérait ? Le soldat régulier typique qui descendait le sentier Ho Chi Minh était particulièrement bien formé à la dissimulation et aux opérations de nuit. Il était discipliné et tenace. Il a voyagé léger. Il devait le faire, car la vie d'un soldat du PAVN était une vie de constante mouvement, de mettre en place des camps et des fortifications en un seul endroit, seulement pour se reposer brièvement avant de continuer et de répéter le processus maintes et maintes fois. De par leur conception, les unités PAVN ont marché sans fin et se sont battues rarement. Comme les guérilleros, les unités de la force principale ont grandement bénéficié d'un renseignement au sol supérieur, souvent obtenu d'agents qui ont servi au sein des forces armées de Saigon, ou de civils sympathiques en contact étroit avec des unités américaines travaillant comme cuisiniers, dans l'entretien, la livraison et le service de blanchisserie.

En préparant ses campagnes et ses opérations contre les Américains, Giap a dû trouver des solutions créatives à des problèmes logistiques et tactiques qui étaient bien plus difficiles que ce qu'il avait rencontrés contre les Français - et ceux-ci avaient été formidables. Les fantassins américains et les Marines ont développé un grand respect pour le calibre de leurs adversaires sur le terrain. L'ancien sénateur américain James Webb de Virginie, commandant de compagnie hautement décoré et officier du renseignement de bataillon du légendaire Cinquième Régiment de Marines, a assisté à de violents combats dans le I Corps. Il décrit ses adversaires comme

> bons soldats. . . . L'ANV [armée nord-vietnamienne] avait une grande discipline de tir et de bonnes compétences en tir de précision. Ils ont construit d'excellentes fortifications, des tranchées et des emplacements incroyablement impressionnants. Ils ont utilisé une tactique de « prise et prise » : leur scénario idéal était d'attendre que nous soyons si

près d'eux que nous ne puissions pas utiliser les tirs d'appui de peur de toucher nos propres hommes. Cela exigeait une discipline de feu énorme de leur part - pour attendre jusqu'à ce que nous soyons si proches. Ils ont pu lancer des embuscades diurnes très efficaces et importantes dans les tranchées et les rangées d'arbres adjacentes aux larges rizières. . . . Lorsque la NVA pouvait contrôler le terrain ou lorsque nous restions trop longtemps au même endroit, ils étaient mortels ; quand nous avons pu à nouveau utiliser la manœuvre et l'appui-feu, nous en avons fait un certain nombre. 16

À la fin de 1967, de nombreux observateurs attentifs de la guerre la jugeaient comme une impasse. Après trois ans à se battre sur les champs de bataille de tout le Sud-Vietnam, aucune des deux parties n'avait atteint une domination claire et il était possible de lire l'équilibre des forces de différentes manières. Pourtant, si le Vietnam pouvait être lu comme une sorte d'impasse militaire, les courants sous-jacents du conflit dans son ensemble semblaient favoriser la cause communiste. Le général William Westmoreland ne le pensait pas. Un commandant du MACV apparemment sereinement confiant est retourné aux États-Unis pour rallier le soutien à l'effort de guerre à l'automne 1967. Dans un discours devant le Congrès le 21 novembre, il rapporte : « Nous avons atteint un point important où la fin commence à apparaître. . . . L'ennemi a beaucoup de problèmes. Il perd le contrôle de la population dispersée sous son influence. Il perd de sa crédibilité auprès de la population qu'il contrôle. . . . Il voit la force de ses forces décliner régulièrement. 17 L'essentiel de son allocution : La victoire était à portée de main. Plus de la guerre était derrière les États-Unis que devant.

Westmoreland interprétait mal l'arc de la guerre au Vietnam, et mal. En fait, sa stratégie échouait. Le « point de croisement » insaisissable, le moment critique où l'armée américaine avait tué tant de troupes communistes qu'elles ne pouvaient plus être remplacées, n'était nulle part en vue. En 1966, 71 000 soldats communistes avaient été tués et au moins deux fois plus blessés. En 1967, 133 000 soldats de Giap sont morts, selon des estimations qui semblent aujourd'hui raisonnablement exactes si l'on considère les chiffres publiés par le gouvernement vietnamien longtemps après la guerre. (En avril 1995, Hanoi a annoncé que 1 100 000 de ses soldats, guérilleros et force principale, étaient morts au combat entre 1954 et 1975.) Pourtant, Giap est resté capable de remplacer ces pertes avec une relative facilité.

L'effort américain de plus en plus intensif pour couper l'infiltration par les opérations terrestres et aériennes échouait.

L'ordre de bataille du PAVN a augmenté régulièrement de 1965 à décembre 1967. À la fin de 1965, environ 100 000 soldats réguliers étaient déployés au Sud-Vietnam. Fin 1967, quelque 275 000 soldats communistes se trouvaient soit au Sud-Vietnam, soit dans ses sanctuaires périphériques, capables d'engager des opérations de combat. La démographie est allée loin en suggérant que le point de croisement ne serait jamais atteint, étant donné les restrictions que Washington avait imposées à la nature de la guerre. En 1966, 4 millions des 18 millions d'habitants du Nord-Vietnam avaient entre quinze et quarante-neuf ans. La moitié d'entre eux ont été jugés aptes au service militaire. Les Américains ne pouvaient tout simplement pas saigner le Nord-Vietnam du Sud.

En revanche, la compréhension de Giap de la nature de la guerre était remarquablement astucieuse. Dès le début de la phase d'escalade, il possédait une compréhension réaliste des responsabilités, militaires et politiques, des Américains dans la poursuite d'une guerre prolongée au Sud-Vietnam. Il a correctement anticipé que l'escalade des combats et l'allongement des listes de victimes américaines exerceraient de fortes pressions sur l'administration Johnson pour limiter le nombre de troupes au Vietnam : « Les impérialistes américains doivent restreindre la participation des forces américaines à une guerre limitée, car sans cela, leur stratégie globale rencontrera des difficultés, et leurs influences partout dans le monde seront touchés. Ils doivent parvenir à cette limitation pour ne pas bouleverser la vie politique, économique et sociale aux États-Unis. [18]

Ce n'est pas un hasard si le Nord-Vietnam a investi autant d'énergie et d'efforts dans sa campagne de propagande sophistiquée, soulignant le caractère destructeur du mode de guerre américain sur la population civile, qualifiant le conflit pour la presse mondiale de concours "David contre Goliath", " une lutte pour la survie du pays. [19]

Aucun segment de l'opinion mondiale n'a reçu une attention aussi prodigue que celle du peuple américain, car Giap savait que l'opposition populaire aux États-Unis était une arme plus importante dans sa guerre que même la mieux entraînée de ses divisions PAVN :

> Notre peuple apprécie grandement la lutte du peuple américain contre la guerre d'agression du Viet-Nam de l'administration Johnson, la considérant comme une précieuse marque de sympathie et de soutien à la juste résistance de notre peuple. . . . Les cercles dirigeants américains ont été de plus en plus opposés par le peuple américain et isolés politiquement à un degré élevé dans les arènes internationales. 20

Le grand théoricien de la guerre moderne, Carl von Clausewitz, a écrit de façon mémorable que « le premier, le suprême, le plus important acte de jugement que l'homme d'État et le commandant doivent faire est d'établir. . . le genre de guerre dans laquelle ils s'embarquent ; sans le confondre avec, ni essayer de le transformer en quelque chose d'étranger à sa nature. C'est la première de toutes les questions stratégiques et la plus complète. 21 Il est parfaitement clair trente-cinq ans après que les armes se soient tues au Vietnam que Giap possédait cet « acte de jugement de grande envergure » à la pelle. On ne peut pas en dire autant de ses homologues américains. Ni Johnson, ni Westmoreland, ni les chefs d'état-major interarmées ne voyaient le Vietnam pour ce qu'il était : une guerre de guérilla révolutionnaire , précisément définie par le brigadier général Samuel Griffith, USMC, dans son introduction à Mao's On Guerrilla Warfare. Un tel conflit, écrit-il,

> n'est jamais confiné dans les limites de l'action militaire. Parce que son but est de détruire une société existante et ses institutions et de les remplacer par une structure étatique entièrement nouvelle, toute guerre révolutionnaire est une unité dont les éléments constitutifs, en importance variable, sont militaires, politiques, économiques, sociaux et psychologiques. Pour cette raison, il est doté d'une qualité dynamique et d'une dimension en profondeur que l'orthodoxie guerres. . . manque. . . . Aux États-Unis, nous nous donnons beaucoup de mal pour garder les soldats hors de la politique, et encore plus pour garder la politique hors des soldats. Les guérilleros font le contraire. Ils se donnent beaucoup de mal pour s'assurer que leurs hommes sont éduqués politiquement et parfaitement conscients des problèmes en jeu. . . Le produit final est un combattant intensément loyal et politiquement alerte. 22

Alors que Giap et son équipe développaient des plans opérationnels pour la plus grande offensive de la guerre à ce jour en octobre 1967, 50 000 Américains, principalement des hommes et des femmes d'âge universitaire, rejoints par un nombre croissant d'anciens combattants du Vietnam, ont marché sur le Pentagone pour protester contre les poursuites américaines. d'une guerre que le secrétaire américain à la

Défense, Robert McNamara, en était déjà venu à considérer comme une tragédie impossible à gagner.

9
L'OFFENSIVE DU TET

Juste avant 0245 heures le 31 janvier 1968, au milieu des réjouissances bruyantes marquant le début des vacances du nouvel an lunaire connues sous le nom de Tet, une camionnette et un taxi transportant dix-sept sapeurs de l'équipe 11 Commando de la PLAF ont crié jusqu'au symbole de la puissance américaine. à Saigon, l'enceinte de l'ambassade. En quelques secondes, ils ont creusé un trou de trois pieds dans son mur extérieur en béton et se sont précipités sur la pelouse avec des armes automatiques en feu, abattant quatre policiers militaires américains qui gardaient le complexe.

Au cours des heures suivantes, des Marines américains, des députés et un méli-mélo d'employés de l'ambassade ont engagé les commandos de la PLAF dans une fusillade acharnée et chaotique, tentant d'empêcher leur entrée dans les bâtiments de l'ambassade. Les commandos ont fait sauter le grand sceau des États-Unis suspendu au-dessus de l'entrée principale de la chancellerie avec un lance-roquettes, mais la mort des commandants de l'équipe de sapeurs a ralenti l'élan de l'attaque et toute l'unité a été tuée. ou capturé. À 9 h 30, l'enceinte a été déclarée sécuritaire. À ce moment-là, cinq GI étaient également tombés et un important contingent de la presse américaine avait déjà déposé ses premiers articles et vidéos. des images pour les journaux de fin d'après-midi et les bulletins d'information du réseau aux États-Unis. Les premiers rapports déposés dans le feu de l'action ont laissé l'impression erronée sur le public que l'ambassade avait été temporairement saisie par les sapeurs de la PLAF. Les efforts acharnés de la part du MACV et de l'administration Johnson pour corriger cette idée fausse sur l'attaque de l'ambassade ont d'abord été perdus au milieu du choc et de la confusion des plusieurs centaines d'attaques communistes spontanées connues des Américains sous le nom d'« offensive du Têt ».

En effet, des attaques féroces semblaient éclater partout à la fois au Sud-Vietnam. Des décharges de munitions ont explosé dans des torrents de flammes, des bases aériennes et des dizaines de camps de base ont été lourdement bombardés de mortier, et des centaines de

leurs défenseurs ont été abattus par des sapeurs et des escouades suicides apparemment intrépides. Les unités de la PLAF ont subi des pertes encore plus lourdes que les défenseurs, dont la plupart étaient de l'ARVN plutôt que des troupes américaines. Les assauts largement dispersés ont imposé des exigences écrasantes au quartier général de l'US-ARVN dans tout le pays : où et dans quelle force leurs forces mobiles devraient-elles se déployer en réponse ? Le chaos a régné tout au long de la première nuit alors que des messages radio frénétiques et contradictoires ont inondé le quartier général et les postes de commandement. Les reporters américains et les équipes de télévision dans tout le Sud-Vietnam ont pour la plupart rapporté ce qu'ils ont vu et entendu sans éditorialisation excessive, mais inévitablement leurs reportages, le "premier brouillon" de l'histoire, ont été interprétés par le public américain comme au mieux une crise et au pire un catastrophe en devenir.

Quatre-vingt-quatre mille soldats communistes ont été directement engagés dans les premières vagues d'attaques du Têt dans tout le Sud-Vietnam. La grande majorité des unités d'assaut étaient des unités de la PLAF, et non des habitués du PAVN. Les 4 000 soldats spécialement sélectionnés qui ont investi Saigon avaient répété leurs attaques pendant trois mois complets, utilisant dans de nombreux cas des répliques détaillées de leurs cibles et travaillant avec des plans révisés et affinés depuis plusieurs années . Les forces de la guérilla communiste avaient commencé à infiltrer les points de contrôle de sécurité poreux de la ville environ un mois plus tôt. Lors d'attaques contre le palais présidentiel et cinq autres cibles à haute visibilité dans la capitale, les premiers assauts ont stupéfié les défenseurs, qui ont été partiellement envahis à plusieurs endroits. Les escadrons d'assaut ont submergé les travailleurs de la station de radio principale et ont tenté de diffuser des bandes audio appelant la population à se soulever et à rejoindre la lutte contre les marionnettes et les impérialistes.

Les attaques initiales de Giap ont grandement bénéficié de l'absence d'un grand pourcentage de troupes de l'ARVN de leurs installations et de l'incapacité du MACV à détecter les préparatifs approfondis de l'attaque. Westmoreland s'attendait à ce que Giap lance une offensive majeure à proximité de la DMZ. Il n'avait jamais considéraient les attaques généralisées comme une option réelle pour les forces communistes qui avaient subi tant de pertes ces derniers mois. Dans la

province de Quang Tri, juste en dessous de la DMZ, plusieurs divisions du PAVN s'étaient massées ces dernières semaines. L'ancre ouest de la ligne McNamara à Khe Sanh était déjà assiégée depuis une semaine. En conséquence, Westmoreland et son équipe de renseignement avaient concentré la plupart de leurs puissantes unités d'intervention mobiles dans le tiers le plus au nord du pays.

En bref, la portée et la férocité des attaques du Têt ont été une très mauvaise surprise pour les dirigeants américains et sud-vietnamiens. Au milieu de tant de carnage et de chaos, la surprise s'est transformée en terreur et, dans certains cas, en panique pure et simple. Des dizaines d'installations ARVN et de villes et villages contrôlés par le GVN ont été envahis. Les forces communistes ont rapidement submergé les défenseurs, se sont enfoncées et ont tenu tête aux contre-attaques avec une intensité fanatique. Fouettés à leur paroxysme par des mois de cours intensifs d'endoctrinement, de nombreux soldats de la PLAF et du PAVN ont tenu bon jusqu'au dernier homme.

Juste à l'extérieur de la capitale, les bataillons de la PLAF ont frappé l'immense base aérienne de Tan Son Nhut, où se trouvait le quartier général du MACV, depuis trois directions, menaçant de submerger toute l'installation. D'autres unités ont attaqué l'immense complexe logistique de Long Binh à quinze miles au nord de Saigon, tandis qu'une division communiste entière s'est rapprochée de la base aérienne de Bien Hoa après une attaque au mortier et à la roquette. Une puissante force de secours américaine a percé une série de barrages routiers pour émousser l'attaque de Bien Hoa, mais cela a entraîné de très lourdes pertes. Des bases américaines à l'extérieur de Saigon ont également été attaquées, mais Giap savait dès le départ que ses forces ne les envahiraient probablement pas, et en effet, la plupart des assauts contre les forces américaines ont été repoussés en quelques heures.

La réponse américaine initiale était aussi prévisible que malheureuse. Les commandants américains choqués et en colère ont déclenché des tirs d'armes de soutien aveugles partout où ils ont repéré une cible. Plus de 14 000 civils ont été tués dans les deux mois qui ont suivi les attaques initiales, principalement à cause de l'artillerie et des frappes aériennes américaines trop zélées. Un correspondant américain sur place avec un don pour évoquer l'atmosphère particulière des combats au Vietnam a décrit la scène :

> Nous [les Américains] avons fait une énorme dépression nerveuse collective, c'était la compression et la chaleur d'un contact intense généré jusqu'à ce que chaque Américain au Vietnam y goûte. Le Vietnam était une pièce sombre pleine d'objets mortels, le VC était partout à la fois comme un cancer d'araignée, et au lieu de perdre la guerre en petits morceaux au fil des ans, nous l'avons perdue rapidement en moins d'une semaine. Après cela, nous étions comme le personnage de la mythologie du grognement pop, mort mais trop bête pour se coucher. Notre pire crainte du péril jaune s'est réalisée; nous les avons vus maintenant mourir par milliers dans tout le pays, mais ils ne semblaient pas épuisés, encore moins épuisés, comme la mission [américaine] le prétendait au quatrième jour. Nous avons repris de l'espace rapidement, à grands frais, dans une panique totale et une brutalité proche du maximum. Notre machine était dévastatrice. Et polyvalent. Il pourrait tout faire sauf s'arrêter. Comme l'a dit un major américain dans une tentative réussie d'atteindre l'histoire, "Nous avons dû détruire Ben Tre [une cible communiste] afin de le sauver." 1

En raison de la férocité des contre-attaques américaines et ARVN, pratiquement tous les gains communistes ont été annulés en trois ou quatre jours.

Il y avait quelques exceptions notables. À Cholon, la ville sœur de Saigon, les unités de la PLAF se sont accrochées à l'hippodrome de Pho Tho jusqu'au 10 février, trois jours après que le commandement américain eut établi une grande partie de la ville comme zone de tir libre, et des combats sporadiques autour de la piste ont duré plusieurs plus de semaines. Les combats les plus soutenus, cependant, se sont déroulés dans l'ancienne capitale de Hue, une belle ville de temples et de jardins, inondée de réfugiés des combats les plus violents de la guerre dans les provinces du nord.

Deux régiments du PAVN se sont emparés de la majeure partie de la ville, leur chemin étant bien préparé par les forces de guérilla locales et les cadres politiques qui s'étaient préparés à installer un gouvernement révolutionnaire une fois la ville prise. Une force en infériorité numérique composée de Marines américains et de troupes de l'ARVN s'est engagée dans de féroces combats de maison en maison, initialement sans artillerie ni soutien aérien, pour reprendre d'abord le quartier des affaires et du gouvernement au sud de la rivière des Parfums, puis la formidable Citadelle impériale, un ville fortifiée dans la ville dans la partie nord de Hue. Certains jours, les Marines ne pouvaient gagner que dix ou vingt mètres, tant la résistance était dure.

Au moment où le drapeau sud-vietnamien a été hissé sur le palais impérial de la paix dans l'enceinte de la citadelle le 25 février, 150 Marines étaient morts et 800 avaient été blessés, tandis que les forces

de Giap avaient subi peut-être 5000 soldats tués au combat. Dans l'un des actes les plus sauvages d'une guerre sauvage, le gouvernement de courte durée du NLF à Hue a exécuté quelque 2 800 «traîtres et réactionnaires» qui avaient servi ou soutenu le GVN. Le GVN avait initialement interdit les frappes aériennes et l'artillerie afin de préserver la belle architecture de la ville et de limiter les pertes civiles, mais finalement, le les progrès étaient si lents que les Marines ont obtenu la permission de déclencher des tirs de soutien lourds. Plus de la moitié de la ville était en ruines à la fin de la bataille.

Des images brûlantes des combats désespérés à Hue étaient diffusées à la télévision américaine chaque nuit, renforçant le choc initial des attaques du Têt à Saigon et creusant encore plus le «fossé de crédibilité» - la disparité entre les rapports ensoleillés de progrès de l'administration Johnson et l'opinion publique perception de la guerre comme futile et erronée. Les combats pendant le Têt, en particulier la bataille de Hue, ont largement contribué à exploiter les «contradictions politiques» inhérentes à la stratégie de guerre américaine alors même que les Américains et les Sud-Vietnamiens reprenaient le terrain qu'ils avaient perdu.

LA CAMPAGNE DE DIVERSION À KHE SANH

À la manière classique de Giapian, les attaques du Têt commençant fin janvier 1968 avaient été précédées fin 1967 par une série de campagnes de diversion près de la DMZ à Con Thien et Khe Sanh, dans les hauts plateaux du centre et au nord de Saigon. De loin, la plus importante de ces opérations de diversion fut le siège dramatique de la base de combat de Khe Sanh Marine (21 janvier au 1er avril 1968). Khe Sanh était la base de combat la plus à l'ouest des forces américaines juste en dessous de la DMZ, à seulement six miles de la frontière laotienne. Alors que des éléments de trois divisions PAVN se rapprochaient de la garnison de 6 000 hommes de la Marine, les cuivres de la Marine voulaient se retirer dans la sécurité relative de points forts moins isolés à l'est. Ils ne voyaient aucun intérêt stratégique à rester à Khe Sanh.

Westmoreland n'aurait rien de tout cela. Khe Sanh figurait en bonne place dans ses futurs plans de guerre de plusieurs manières. Il pourrait servir de point de départ pour des incursions de reconnaissance

d'opérations spéciales au Laos et au Nord-Vietnam. Il pourrait également servir de zone de transit pour une invasion au Laos qu'il espérait convaincre une administration Johnson sceptique d'approuver. Westmoreland a également décrit Khe Sanh comme «l'ancre» de la ligne McNamara, protégeant son flanc gauche d'une invasion du Nord-Vietnam. Enfin, le commandant de terrain américain pensait qu'il y avait de bonnes chances que Giap se prépare à s'engager dans quelque chose comme Dien Bien Phu à Khe Sanh et à s'emparer des provinces du nord. Si telle était bien l'intention de Giap, le commandant du MACV s'en félicita. Il était convaincu que, s'appuyant fortement sur la puissance aérienne, il pourrait infliger une défaite dévastatrice aux communistes.

Ni Johnson ni les planificateurs civils du Pentagone n'en étaient aussi sûrs. Alors que les forces du PAVN se rapprochaient et coupaient la route 9, la seule route terrestre menant à la base, les Marines devaient être entièrement approvisionnés par voie aérienne. Après que Giap ait lancé la première de plusieurs attaques au sol sur les avant-postes de la colline à l'extérieur de la base le 21 janvier, Khe Sanh est devenu une sorte d'obsession pour Johnson personnellement. Il est allé jusqu'à faire construire une réplique détaillée de la base dans le sous-sol de la Maison Blanche pour des briefings quotidiens personnels. Khe Sanh a également fait l'objet d'un examen minutieux des médias. Les Marines pourraient-ils tenir ? Partout, les troupes américaines parlaient de la possibilité d'un autre Dien Bien Phu, et des copies du récit magistral de Bernard Fall sur cette bataille étaient largement lues par les correspondants et les officiers américains.

Tout comme Westmoreland a mal compris l'objectif principal de la guerre du Vietnam dans son ensemble, confondant la destruction des unités de la force principale de Giap avec le véritable centre de gravité de la guerre - gagner la loyauté du peuple du Sud-Vietnam et l'isoler des guérilleros et des cadres politiques du PLAF - alors il a mal interprété les intentions de Giap à Khe Sanh. Le commandant du PAVN n'a jamais fait un seul effort sérieux pour envahir la base. Les similitudes de Khe Sanh avec Dien Bien Phu étaient beaucoup moins importantes que ses différences, qui auguraient toutes mal du succès communiste à envahir les Marines.

La campagne Khe Sanh de Giap était conçue comme une ruse, une diversion (bien que coûteuse) pour attirer les forces mobiles

américaines vers la région frontalière nord, ouvrant ainsi la voie aux attaques du Têt. Il était peut-être également destiné à tester les réactions de Westmoreland à une menace sérieuse près de la DMZ - une telle menace l'inciterait-elle à envahir le Nord-Vietnam, débarquant des troupes derrière les forces de Giap dans la mendicité nord-vietnamienne ? Comme nous l'avons vu, la possibilité d'une invasion du Nord-Vietnam avait été l'une des préoccupations constantes de Giap depuis le début de la guerre américaine.

Dans tous les cas, au lieu de lancer une attaque massive sur la base elle-même, le PAVN a bombardé les Marines avec jusqu'à 1300 obus par jour, une grande partie du feu provenant des montagnes du Laos, hors de portée des tirs de contre-batterie américains. Giap a lancé plusieurs attaques de la taille d'un bataillon sur les collines protégeant la base, mais n'a réussi à envahir qu'un seul point fort de la colline, et celui-ci a été rapidement repris. Dans l'ordre général des choses, l'échec de ces poussées au sol importait peu. Ils ont réussi à maintenir vivante l'idée au siège du MACV que la grande attaque était en vue à Khe Sanh, et comme d'habitude, les lourdes pertes de Giap n'ont eu aucune incidence significative sur sa capacité à mener la campagne de la manière de son choix.

Une autre action près de la base marine de Khe Sanh qui a secoué le MACV et renforcé la crédibilité de la ruse de Giap s'est produite le 6 février, lorsque des éléments d'au moins deux régiments PAVN soutenus par des chars - leur première apparition de la guerre - ont envahi une base des forces spéciales, tuant la plupart de sa garnison montagnarde et une poignée de bérets verts américains. Selon l'histoire officielle du PAVN, l'attaque de Lang Vei était "la première opération interarmes qui a réussi à détruire un bataillon ennemi défendant une position fortement fortifiée" dans la guerre américaine. Il « a marqué une nouvelle étape dans la croissance des capacités de combat de nos troupes mobiles de la force principale ». [2] Peu à peu, très progressivement, au milieu des combats les plus durs de la guerre, les capacités de l'armée de Giap ont continué à se développer.

Giap avait-il l'intention d'attaquer la base de combat avec des chars ? Johnson, Westmoreland et le peuple américain regardaient avec une grave inquiétude et s'interrogeaient. Khe Sanh était l'un des mystères compliquant l'histoire plus large de l'offensive du Têt. Westmoreland a fait tout ce qu'il pouvait pour protéger les Marines recroquevillés dans

ses bunkers. Quelque 75 000 tonnes de bombes sont tombées sur des positions présumées du PAVN autour de la base. Il ne fait aucun doute que le siège de Khe Sanh était une ruse coûteuse pour le PAVN. Les estimations américaines situent les pertes communistes entre 10 000 et 15 000 au total. Pourtant, la capacité du PAVN à embouteiller les Marines et à infliger une telle punition à la garnison pendant si longtemps a eu tendance à renforcer la désillusion croissante du public américain face à une guerre qui semblait à la fois interminable et futile. Giap a salué l'intense concentration du haut commandement américain sur la base des Marines. Cela s'inscrivait parfaitement dans son plan de campagne plus large.

PLANIFICATION TET

Nous n'en savons nulle part autant que nous le voudrions sur les origines et l'évolution du plan de l'offensive du Têt. Dès 1963, le Comité central du Politburo avait décrété qu'une offensive générale-soulèvement général (GOGU) serait "la direction nécessaire du développement pour que la révolution sud-vietnamienne remporte la victoire". 3 Le Comité central et le Comité central du Parti militaire, les deux organes stratégiques les plus puissants de Hanoï, croyaient encore à l'efficacité du GOGU en janvier 1967, lorsque le treizième plénum du Comité central appela le PAVN à commencer à planifier « une victoire dans un laps de temps relativement court. 4 Quelques mois plus tard, le Comité central accepta de lancer le GOGU en 1968. Le général Tran Van Tra, figure clé du processus de planification étendu et commandant de toutes les forces dans les attaques contre Saigon, a résumé le contexte de la décision de lancer l'opération : Hanoï était bien conscient que

> Le président Johnson devait prendre une décision définitive et importante : soit céder le pas aux militaires et intensifier la guerre, en l'étendant à l'ensemble de l'Indochine (y compris une invasion du Nord-Vietnam), soit écouter McNamara et plusieurs hauts responsables civils et dé- intensifier la guerre et négocier avec Hanoï et le Viet Cong. Il ne pouvait plus se permettre de rester plus longtemps à la croisée des chemins. . . . Les États-Unis ne pouvaient s'empêcher d'être dégoûtés de l'impasse au Sud-Vietnam et du fait que les lourdes pertes de la guerre aérienne au-dessus du Nord-Vietnam n'étaient compensées par aucun résultat politique ou militaire tangible. 5

Une résolution du Comité central publiée au milieu de 1967 indique clairement que Hanoï pensait qu'une offensive d'une ampleur sans

précédent avait bien plus de chances d'aboutir à cette dernière décision qu'à la première. La même résolution énumère divers objectifs, dont certains sont clairement des décisions plus réalistes que d'autres aux yeux des architectes de l'opération - un point qui semble être perdu pour une influente école d'analystes américains apparue après la guerre. (Plus d'informations sur cette question suivent.) Les objectifs ont été résumés par le PAVN général Tran Van Tra comme suit :

> Pour briser le gros de l'armée sud-vietnamienne, renverser l'administration fantoche à tous les niveaux et prendre le pouvoir entre les mains du peuple.
>
> Détruire la majeure partie des forces américaines. . . et les rendre incapables de remplir leurs fonctions au Vietnam.
>
> Briser la volonté d'agression américaine, la forcer à accepter la défaite au Sud et mettre fin à tous les actes de guerre contre le Nord. 6

Trier qui a fourni l'inspiration initiale pour Têt et comment le plan a évolué tout au long de 1967 jusqu'à ce que l'opération finale soit officiellement approuvée au début de janvier 1968 reste une entreprise délicate et spéculative. Nous n'aurons peut-être jamais une compréhension claire du processus, car les documents écrits ne tiennent pas compte des débats internes et les souvenirs après coup sont invariablement politiquement biaisés. Pratiquement toutes les sources fiables attribuent au général Nguyen Chi Thanh la présentation de la première ébauche d'un plan au printemps 1967, après avoir visité des commandements clés dans tout le Sud et discuté de la situation stratégique avec ses commandants régionaux là-bas. Thanh pourrait très bien avoir été choisi plutôt que Giap par le Comité central pour superviser la planification de l'été et de l'automne, et même prévu pour commander l'ensemble de l'opération depuis son quartier général au COSVN.

C'est le scénario le plus probable pour trois raisons : premièrement, Giap s'était initialement opposé à l'opinion consensuelle sur la question du calendrier. Il a appelé à retarder l'offensive jusqu'à la fin de 1968, voire au début de 1969, craignant que les forces communistes ne soient pas suffisamment bien préparées au début de 1968. Deuxièmement, Thanh a bénéficié du ferme soutien de Le Duan, la figure la plus puissante siégeant au Politburo au temps. Le Duan s'était souvent heurté à Giap sur des questions de priorités stratégiques et le calendrier des initiatives militaires. Troisièmement, Thanh avait une

plus grande familiarité que Giap avec les conditions des combats dans le Sud en général. Quoi qu'il en soit, après la mort de Thanh en juillet 1967, "la responsabilité directe de la supervision de l'offensive générale - le soulèvement général a été assumée par le ministre de la Défense Vo Nguyen Giap". 7

C'est sous la direction de Giap que l'offensive a pris sa caractéristique distinctive d'une série de « montées violentes », commençant par des dizaines d'assauts généralisés, y compris des attaques contre des cibles d'une grande importance symbolique pour le peuple américain. Hanoï a estimé qu'il était important de lancer ces attaques à l'ouverture de la campagne présidentielle américaine, en vue de susciter la division au cours de l'année d'escalade de 1968.

Deux offensives supplémentaires ont été envisagées en mai et en septembre - des "mini-Tets", comme les décrivent les historiens américains - pour confirmer la détermination continue des forces révolutionnaires et fournir des incitations supplémentaires aux États-Unis pour qu'ils voient que leur meilleure ligne de conduite être de poursuivre les négociations plutôt que la victoire militaire. 8

En pensant à ce que le Têt pouvait accomplir, Giap était très attentif à "l'imprévisibilité du processus révolutionnaire et au caractère explosif du mécontentement populaire" au Sud-Vietnam. 9 Un autre facteur a accentué l'issue imprévisible de l'opération : d'un point de vue strictement militaire, le Têt était radicalement non conventionnel, et non conventionnel signifie un risque accru. Aucune armée dans l'histoire du XXe siècle n'avait tenté de mener des assauts simultanés contre autant de cibles sur une si grande étendue de territoire. Tet a violé un précepte fondamental de la doctrine offensive : la nécessité de concentrer les forces contre un nombre limité d'objectifs critiques. Selon « le livre », une offensive devrait consister en une attaque « d'effort principal », généralement appuyée par des diversions ou des attaques secondaires. Au Têt, il n'y a pas eu « d'effort principal » au sens militaire traditionnel du terme. Les attaques contre Saigon n'étaient que symboliquement plus importantes que les autres. Les forces communistes s'en prenaient à tout, partout : villes, bourgs, districts ruraux, aérodromes et camps militaires défendus dans bien des cas par une simple compagnie ou deux.

Une fois la date et le plan provisoire approuvés en octobre 1967, l'état-major du PAVN a assuré la liaison avec le COSVN ainsi qu'avec les

commandements régionaux et provinciaux, affinant et coordonnant des dizaines de plans détaillés pour les attaques contre les grandes villes et villages, tandis que les commandants militaires régionaux et les cadres politiques ont mis au point les détails des opérations secondaires et de diversion.

Les préparatifs des grands attentats du 31 janvier aux niveaux national et régional ont été pour le moins minutieux et laborieux. Les taux d'infiltration tout au long de 1967 se sont poursuivis à un rythme soutenu malgré les ressources somptueuses consacrées à l'interdiction et à la détection aériennes américaines. Environ 75 000 soldats de la force principale ont parcouru le sentier Ho Chi Minh au cours de l'année, plus que lors de toute année précédente. Les sapeurs et les forces d'attaque spéciales, récemment établies en tant que branche distincte au sein du PAVN, étaient bien représentées parmi les nouveaux arrivants. Comme l'a rappelé le général Tran Van Tra,

> différentes forces militaires ont dû être formées pour répondre à différentes cibles. . . . Par conséquent, il était de la plus haute importance que, très tôt, nous construisions des unités d'attaque mobiles spéciales et des unités de sapeurs sur place et que nous les préaffections à chaque cible. . . . Des bataillons de choc de l'armée régulière et des bataillons locaux, qui connaissaient parfaitement le terrain et la situation locaux - et avaient leurs bases de guérilla à proximité de leurs cibles - ont été chargés d'approcher chaque cible principale et de fournir un soutien rapide à l'attaque spéciale et au sapeur. forces régulières et locales. Viennent ensuite [c'est-à-dire les forces de réserve initiales] les régiments et divisions régionaux et principaux qui se tiendraient prêts à intervenir pour détruire la résistance ennemie et repousser toute contre-attaque. dix

Les organisations de renseignement américaines et sud-vietnamiennes ont pu pénétrer le processus de planification, mais uniquement au niveau local. Le MACV n'a jamais sérieusement envisagé l'idée que les attaques pourraient avoir lieu dans tout le pays. Que les communistes aient réussi à maintenir le secret sur la conception de base de l'offensive semble un exploit remarquable si l'on considère les ressources du renseignement américain au Vietnam et le volume des communications communistes et de l'activité logistique pendant la phase de préparation. Certes, les services de renseignement américains à la fin de 1967 soupçonnaient fortement qu'une opération majeure était en cours, mais le MACV était prédisposé à croire que l'offensive serait conventionnelle dans laquelle Giap frapperait très fort contre une ou peut-être deux cibles stratégiques.

APRÈS LE TET

Les communistes subirent de terribles pertes lors des combats généraux de février et mars. Environ 45 000 des 80 000 soldats des premières vagues ont été tués ou grièvement blessés au cours de cette période. Les unités de guérilla du PLAF avaient mené les attaques contre les villes, où la résistance était bien plus forte que dans l'arrière-pays. Ces unités ont été si mal mutilées que beaucoup n'ont jamais été reconstituées. D'autres bataillons et régiments de la PLAF ont pris un grand nombre de remplaçants, mais il s'agissait généralement de troupes nord-vietnamiennes, et les combats pour le reste de la guerre seraient dominés par des unités régulières du PAVN entraînées et équipées dans le Nord.

L'infrastructure du Sud a été gravement endommagée, mais pas irrémédiablement. Les communistes n'ont réussi à conserver aucun de leurs premiers gains territoriaux, en grande partie parce qu'une fois que les commandants terrestres américains se sont remis du choc, ils ont pu chasser des unités communistes relativement légèrement armées et largement dispersées de leurs positions avec un nombre supérieur d'infanterie et une puissance de feu massive. L'armée sud-vietnamienne a subi de lourdes pertes, bien que loin d'être aussi lourdes que celles subies par le PLAF, mais le peuple du Sud-Vietnam n'a pas réussi à se soulever en masse contre le gouvernement de Saigon, car certains des commandants supérieurs du PAVN et du PLAF sur le terrain et les membres de la haute direction de Hanoï l'avaient ardemment espéré.

Si les alliés avaient plus que tenu bon dans l'offensive au sens tactique, repoussant rapidement les forces communistes et mettant Giap sur la défensive militairement, il était tout aussi clair que le Têt était une victoire stratégique étonnante pour les communistes, et le tournant critique de la guerre indiquer. Cela a clairement déclenché une série d'événements qui conduiraient à l'abandon de la longue quête américaine de victoire militaire et à une décision de LBJ de désamorcer le conflit. Semaine après semaine après le lancement de l'offensive, alors que Johnson et ses conseillers pesaient leurs options politiques, le des images horribles des combats à Hue ont traversé les écrans de télévision américains. La ténacité de l'ennemi a démenti les rapports ensoleillés de Westmoreland sur la disparition imminente de Hanoï. La

pression publique sur l'administration Johnson pour changer de cap s'est fortement intensifiée, alors que de plus en plus de faiseurs d'opinion américains - présentateurs nationaux, chefs d'entreprise et universitaires - rejoignaient les rangs des sceptiques et, dans certains cas, des manifestants dans les rues.

Peu de temps après le début de l'offensive, le général Earle Wheeler, président des chefs d'état-major interarmées, a tenté de faire pression sur Johnson pour qu'il appelle les réserves afin de répondre aux obligations stratégiques mondiales et d'envoyer un grand nombre de renforts - environ 100 000 en tout - à Westmoreland au Vietnam. , laissant entendre obliquement que s'il ne le faisait pas, les États-Unis pourraient bientôt être confrontés à une catastrophe militaire. L'évaluation de Wheeler était malhonnête et manipulatrice. Le Sud-Vietnam n'était en aucun cas sur le point de s'effondrer, pas avec un demi-million de soldats américains répartis dans tout le pays, et Wheeler le savait. Une fureur publique a éclaté lorsque l'histoire de la demande d'appel de 200 000 soldats a été divulguée au New York Times début mars, alimentant un débat déjà acrimonieux au sein de l'administration sur la stratégie de guerre.

À ce stade, Johnson était angoissé par le Vietnam et, selon certains récits, épuisé, au bord de l'effondrement. Chaque jour, il semblait y avoir de nouvelles explosions de dissidence publique et de critiques de la part des médias, des colombes du Congrès et du mouvement anti-guerre en plein essor. Sous la pression croissante de toutes parts, Johnson a chargé son nouveau secrétaire à la Défense, le modéré urbain Clark Clifford, d'entreprendre un réexamen minutieux des options au Vietnam. Une coterie influente d'analystes de la défense civile au Pentagone avait déjà produit une série de rapports et de mémos incisifs, affirmant que de nouvelles escalades étaient susceptibles de produire plus de victimes et plus de dissidence publique, mais aucun résultat décisif au Vietnam. L'un des plus influents de ces documents se concentrait sur le nœud du problème : « L'ennemi peut contrôler son taux de pertes, au moins dans une large mesure, en contrôlant le nombre, la taille et l'intensité des engagements de combat. S'il le souhaite, il peut limiter ses pertes à un taux qu'il est capable de supporter indéfiniment. Par conséquent, l'idée que nous pouvons « gagner » cette guerre en chassant le VC et la NVA du pays ou en leur infligeant un taux de pertes inacceptable est fausse. » [11]

À la fin du mois de mars, Clifford avait longuement consulté « les sages », un groupe de généraux et d'hommes d'État américains distingués, dont Omar Bradley, Dean Acheson et Averill Harriman. Après une réflexion et un débat considérables, Clifford et les sages sont parvenus à un consensus. La stratégie américaine au Vietnam ne fonctionnait pas. Les États-Unis ne pouvaient pas imposer une solution militaire aux communistes, "du moins pas avant que le peuple américain ne le permette", a déclaré Acheson, qui était le porte-parole du groupe. [12] Étendre la guerre avec des forces supplémentaires n'entraînerait que des morts et des destructions inutiles.

Que faut-il alors faire ? La seule option prudente, ont-ils expliqué, était de s'ouvrir à Hanoï pour rechercher des négociations, commencer à réduire les forces américaines et transférer progressivement le fardeau des combats aux Sud-Vietnamiens.

Deux mois après le début de l'offensive, l'administration Johnson a abandonné une stratégie d'attrition qui visait la victoire par la destruction des forces militaires de Giap et a renvoyé Westmoreland à l'étage pour devenir le chef d'état-major de l'armée. Les opérations de recherche et de destruction se poursuivraient pendant un certain temps sous le commandement du successeur de Westmoreland, le général Creighton Abrams, mais elles ne seraient plus un élément central de la stratégie américaine. Dans un discours dramatique le 31 mars, Johnson a parlé d'un ton mesuré de "paix au Vietnam". Il ferait les "premières mesures pour désamorcer le conflit" et était prêt à "avancer vers la paix par la négociation". Pour encourager le compromis de la part de Hanoï, il avait ordonné l'arrêt des bombardements sur tout le Nord-Vietnam à l'exception de sa mendicité, la zone de rassemblement pour l'infiltration des forces du PAVN dans le Sud-Vietnam. Il a poursuivi en faisant remarquer que le "fardeau principal" de la défense du Sud-Vietnam "doit être assumé" par les Sud-Vietnamiens eux-mêmes. Puis vint le choc : il « ne devrait pas permettre à la présidence de s'impliquer dans les divisions partisanes » qui enveloppaient alors le pays, ni ne chercherait la nomination du Parti démocrate à la présidence. [13]

Bien que rarement mentionné dans les histoires de la guerre du Vietnam écrites par les Américains, Giap a en fait lancé deux autres offensives en 1968, tout comme son plan de 1967 l'avait prévu. Les attaques des offensives ultérieures de mai et septembre étaient

beaucoup moins nombreuses qu'au Têt, mais impliquaient généralement des forces plus fortes. Dans les cinq provinces les plus septentrionales, les combats ont été particulièrement intenses. Ici, plus de la moitié de toutes les forces de combat américaines - cinquante-quatre bataillons - se sont affrontées contre des forces PAVN de même force dans une série d'engagements prolongés et non concluants. Dans l'est de Quang Tri, les Marines et le PAVN se sont battus tout au long du mois de mai dans une brutale engagement autour de Dong Ha qui a coûté aux Américains environ 1 900 victimes et aux forces de Giap 3 600. 14 Au total, les forces américaines ont subi plus d'hommes tués au combat en mai qu'en février. 15 Les deuxième et troisième offensives ont renforcé l'impression (correcte) que Hanoï restait suffisamment fort militairement pour continuer le combat, sa détermination n'étant pas interrompue par des taux de pertes qui éclipsaient ceux des Américains. En novembre 1968, Johnson a mis fin aux bombardements de tout le Nord-Vietnam et, pour la première fois, le président américain a indiqué qu'il serait disposé à accorder au NLF son propre siège à la table des négociations, rejoignant les délégations de Hanoï, Saigon et Washington. La guerre était sur le point d'entrer dans la phase de «combat et de discussion» que les communistes recherchaient depuis longtemps.

ÉCOLES DE PENSÉE

Bien qu'il y ait un consensus clair parmi les étudiants sérieux du conflit sur le fait que le Têt était une défaite militaire conventionnelle mais une victoire stratégique pour les communistes, ils sont en désaccord passionné quant à savoir si son résultat était le résultat de l'éclat de Giap en tant que stratège, ou une mauvaise interprétation du les résultats de l'offensive et un manque de volonté regrettable de la part des États-Unis. L'école du « coup de poignard dans le dos » répugne à accorder le moindre crédit à Giap (et par extension, à Hanoï) pour la défaite stratégique de l'Amérique. Les origines de cette école remontent au général Westmoreland, qui prétendrait à la fin des combats à Hue que les communistes avaient "épuisé leurs jetons militaires" dans un dernier "coup de dés". 16 Westmoreland pensait que l'offensive avait été un échec dévastateur qui aurait dû conduire à une contre-offensive décisive de l'US-GVN, y compris un "crochet amphibie" des forces

américaines dans la mendicité du Nord-Vietnam pour écraser les divisions de Giap près de la DMZ et couper le sentier Ho Chi Minh. Il a également envisagé des poussées dans les sanctuaires du Laos et du Cambodge. Au lieu de poursuivre une contre-offensive agressive qui pourrait très bien briser les communistes une fois pour toutes, Washington et le peuple américain ont perdu leur sang-froid.

Les médias méritaient une grande partie du blâme, comme l'expliquerait Westmoreland des années après la fin de la guerre, dans son obsession biaisée avec les estimations extrêmement basses par le MACV de la force militaire communiste, et l'échec de la stratégie d'attrition impliquée par le lancement même de l'offensive communiste. Les journalistes et rédacteurs en chef libéraux avaient déformé le sens de l'offensive, jouant sur la férocité choquante de l'audace de Giap. les attentats et l'échec du MACV à anticiper la portée de l'initiative communiste.

Dans les années 1980 et 1990, un certain nombre d'analystes respectés, notamment Harry Summers et Lewis Sorley, ont proposé des variations plus nuancées de cette interprétation, attirant l'attention non pas tant sur les médias, mais sur la mauvaise interprétation par l'administration Johnson de ce qui s'est réellement passé sur le terrain et sur les opportunités que l'offensive ouvrait pour les opérations militaires américaines. Ce n'était pas l'audace et la compréhension stratégique supérieure de la direction communiste qui ont conduit à la victoire stratégique, mais une perception erronée de la part des décideurs à Washington et des généraux à Saigon. Summers pensait que les États-Unis auraient dû consacrer moins de temps et d'efforts à la pacification et aux actions anti-guérilla et ont plutôt fait un effort considérable pour isoler le PAVN des champs de bataille du Sud-Vietnam, provoquant le flétrissement et la mort des forces communistes en grande unité. batailles. [17]

Dans A Better War, Sorely présente l'offensive du Têt comme un échec pour les communistes, car elle a démontré que le peuple du Sud-Vietnam n'a globalement pas soutenu la quête de réunification de la révolution. Bien au contraire, affirme-t-il : « L'une des grandes ironies de la guerre, bien que passée inaperçue, était que l'« offensive générale/soulèvement général » de l'ennemi n'a pas provoqué le soulèvement anticipé de la population en faveur des envahisseurs, mais tout le contraire — le soulèvement général. mobilisation en soutien au

gouvernement. [18] Sorley et Summers considèrent Giap comme ayant cyniquement sacrifié des unités de la PLAF, retenant les divisions nord-vietnamiennes, vraisemblablement pour renforcer le pouvoir de Hanoï aux dépens du FLN dans l'entreprise révolutionnaire. Dans leur lecture, la décimation du Vietcong a révélé l'illégitimité de la direction de Hanoï plutôt que son audace ou sa détermination. Phillip Davidson, un autre éminent historien du conflit, suggère que Giap a lancé l'offensive non pas tant après une évaluation minutieuse et précise de la situation politique et militaire au Vietnam, mais parce qu'il devait le faire. Les succès américains sur le champ de bataille l'avaient forcé à abandonner une guerre prolongée au profit d'une « course totale vers la victoire d'un seul coup ». [19]

En s'attardant sous la surface de ces interprétations, on détecte un fort courant de fierté blessée et d'humiliation face à ce qui s'est passé au cours des premiers mois infernaux de 1968. (Summers, Sorley et Davidson ont tous combattu au Vietnam en tant qu'officiers de l'armée américaine.) Davidson, et à à un moindre degré Sorley et Summers, semblent déterminés à dénigrer la victoire communiste parce qu'elle n'a pas été remportée sur le champ de bataille, mais dans les salons des peuple américain et dans une série de conférences angoissantes sur des dizaines d'exposés de position déposés par des "experts" civils. Comment peut-on dire que les communistes ont gagné alors que tant d'objectifs qu'ils ont présentés à leurs propres soldats et civils ne se sont pas matérialisés ? Pourtant, n'était-il pas vrai que ce que les forces de Giap ont fait sur le champ de bataille a servi de catalyseur à la défaite politique ? C'était sûrement le cas.

La publication de documents classifiés des deux côtés depuis la fin de la guerre, ainsi que notre compréhension croissante de la manière de faire la guerre de Giap, ont largement révélé les faiblesses fatales de l'école du « coup de poignard dans le dos » et de ses variantes. S'il est indéniable que le peuple sud-vietnamien n'a pas réussi à se rallier en masse aux communistes, ce qui était l'un des objectifs déclarés de Giap, l'affirmation de Sorley selon laquelle le peuple sud-vietnamien s'est précipité pour se mobiliser derrière le gouvernement est un vœu pieux, pur et simple. Les preuves suggèrent que la population civile du Sud-Vietnam ne s'est guère soulevée pour défendre passionnément son gouvernement à Saigon. Au contraire, ils ont été traumatisés par les combats intenses et, à la manière vietnamienne classique, «s'assirent

sur la clôture», ne voulant pas s'attacher d'un côté ou de l'autre alors que la question était incertaine.

Dans un sens, la fureur de l'action militaire dans tout le pays les a forcés à le faire. Leur première préoccupation était de rester en vie, et le principal effet du Têt sur les civils était d'approfondir leur désespoir et leur lassitude de la guerre. L'offensive a produit plus d'un demi-million de nouveaux réfugiés, principalement en raison de la destructivité des armes de soutien américaines. Jamais, à aucune phase de la guerre américaine au Vietnam, le gouvernement de la République du Sud-Vietnam n'a bénéficié d'un fort soutien parmi son propre peuple. La véritable loyauté envers Saigon parmi les Sud-Vietnamiens était aussi rare que la conviction que le régime avait une vision cohérente d'un avenir meilleur pour sa paysannerie.

Des évaluations top secrètes des combats pendant l'offensive parmi les chefs d'état-major interarmées américains révèlent qu'ils avaient les mêmes doutes et préoccupations que ceux exprimés par les médias américains. Pour la plupart, les médias ont rapporté ce qu'ils avaient vu et entendu de manière impartiale. Même les journalistes les plus chevronnés et les plus respectés des États-Unis ont été ébranlés par le Têt et ont senti ses ramifications inquiétantes pour l'ensemble de l'effort de guerre américain. 20

S'il est certainement vrai que Hanoï a appelé son propre peuple « à surmonter toutes les difficultés et tous les sacrifices », « à renverser le régime fantoche à tous les niveaux administratifs » et à placer « tout le pouvoir gouvernemental entre les mains du peuple », ce n'était pas la bonne solution. objectif critique par lequel Hanoï jugez le Têt d'une victoire ou d'une défaite. 21 C'étaient plutôt les objectifs optimaux de Tet . On doute sérieusement qu'un stratège avec l'appréciation réaliste de Giap de la force des forces américaines à la fin de 1967 s'attendait vraiment à les atteindre. Dans ses articles évaluant l'état actuel de la guerre à la fin de 1967, Giap met en garde ses camarades contre un optimisme excessif. Il indique obliquement qu'il ne s'attendait pas à une victoire rapide ou totale de la prochaine grande initiative révolutionnaire - clairement une référence au Têt. 22 Une résolution du Comité central de la mi-1967 fait écho aux sentiments de Giap, dépeignant les attaques du début de 1968 comme « la première étape d'un processus impliquant une offensive stratégique très féroce et complexe qui combinera des attaques militaires et politiques à mener . .

. en combinaison avec l'offensive diplomatique [c'est moi qui souligne]. [23]

Si l'effondrement complet de Saïgon et l'accession au pouvoir des communistes n'étaient pas considérés comme des objectifs cruciaux du Têt par Hanoï, quels étaient-ils ? Personne ne sait vraiment avec certitude parce que nous n'avons pas accès à des discussions détaillées sur la question à la fin de 1967 et au début de 1968. Ma propre conviction est que l'objectif crucial n'était pas la victoire pure et simple mais, comme l'histoire officielle de l'Armée populaire du Vietnam l'a mis , "pour écraser la volonté américaine de commettre une agression et forcer les États-Unis à accepter la défaite au Sud-Vietnam et à mettre fin à toutes les actions hostiles contre le Nord-Vietnam". [24] Étant donné le sain respect de Hanoï pour la force militaire américaine, et le peu que nous savons de ses discussions préalables au lancement, il semble bien plus plausible que ce soit effectivement le plus important des nombreux objectifs énumérés dans la résolution du Comité central. Comme l'écrit l'historien Gabriel Kolko, « la principale préoccupation de Giap était l'impact de l'action militaire sur le contexte politique de la guerre, tant au Sud-Vietnam qu'aux États-Unis. Ce cadre politique. . . s'avérerait crucial, et une offensive était un catalyseur essentiel dans le processus de changement . . . Au sens le plus large, l'objectif principal de l'offensive était d'influencer les États-Unis. [25]

Si nous jugeons le Têt sous cet angle, ce fut clairement un brillant succès, quoique coûteux en sang. Malgré l'affirmation de Phillip Davidson selon laquelle le Têt marquait l'abandon d'une guerre prolongée et une quête de « la victoire complète d'un seul coup », ni Giap ni la direction communiste dans son ensemble n'y pensaient de cette façon. Nous non plus. Le Tet était la poursuite d'une guerre prolongée par d'autres moyens, une escalade de la violence révolutionnaire, mais il n'a guère marqué l'abandon de la stratégie de guerre prolongée.

Bien sûr, cela ne signifie pas que Hanoi n'avait aucun espoir que les attentats provoquent l'effondrement de Saigon, mais il semble bien plus plausible que ce noble objectif visait principalement à inspirer la ferveur révolutionnaire - le mystérieux "pouvoir des masses" que Giap et les autres hauts dirigeants considéraient comme un élément déterminant de la guerre populaire - en fait, on pourrait dire qu'il était l'élément distinctif de guerre populaire. Le soulèvement populaire était

plus un objectif à inspirer qu'un objectif décisif. Comme le souligne Douglas Pike, l'idée de l'offensive générale-soulèvement général dans la pensée militaire vietnamienne a longtemps fonctionné en grande partie comme un «mythe social» conçu pour capturer «l'imagination vietnamienne, pour accroître la conscience révolutionnaire et inciter le paysan à se battre. . . . Peu importait que le soulèvement général devienne une réalité, ce qui importait, c'était que les gens soient prêts à vivre leur vie comme si c'était une réalité. 26

Le discours de Johnson a confirmé que Giap et Hanoï avaient atteint l'objectif le plus important du Têt. Tet s'est avéré être ce que Giap avait espéré depuis le début du processus de planification : pas la victoire finale dans la guerre américaine, mais une victoire décisive néanmoins. Il avait déclenché une chaîne d'événements qui conduirait au retrait, et il a marqué la fin de la longue phase d'escalade américaine. « Pour les États-Unis, observe Gabriel Kolko,

> Le Têt était une confrontation avec la réalité longtemps reportée ; il avait été hypnotisé jusque-là par ses propres illusions, désirs et besoins. La prise de conscience tardive qu'il disposait de tactiques et de technologies militaires mais d'aucune stratégie militaire viable compatible avec ses priorités nationales et internationales a fait du Têt le tournant dans les calculs de l'administration. Ceux qui étaient auparavant favorables à la guerre ont finalement procédé à une appréciation beaucoup plus objective du rapport de forces. 27

Dans une interview de 1990 avec le journaliste Stanley Karnow, Giap a fait sensiblement la même remarque que Kolko :

> Nous avons choisi le Têt car, à la guerre, il faut saisir le moment propice, quand le temps et l'espace sont propices. L'ampleur et l'ardeur [de l'attaque] ont prouvé que notre armée et notre peuple étaient disciplinés et déterminés. Nous avons attaqué le cerveau de l'ennemi, son quartier général à Saigon, montrant qu'il n'était pas inviolable. Nos forces ont détruit de grandes quantités d'autres équipements et écrasé plusieurs de ses unités d'élite. Nous avons dramatisé le fait que nous n'étions ni épuisés ni au bord de la défaite, comme le prétendait Westmoreland. Et même si nous savions que la plupart des Américains n'avaient rien contre nous, nous voulions porter la guerre dans les familles d'Amérique, pour démontrer, n'est pas, que si le sang vietnamien coulait, le sang américain aussi. Nous avons fait tout cela et plus encore, et de plus en plus d'Américains ont dénoncé la guerre. 28

La campagne Tet de Vo Nguyen Giap a révélé à la fois son audace, son sens aigu du timing et l'étendue de sa réflexion sur la chimie de la guerre et de la politique. Don Oberdorfer écrit dans son récit classique

de l'offensive du Têt qu'il "est arrivé à la conclusion que le Têt était une étude de cas classique dans l'interaction de la guerre, de la politique, de la presse et de l'opinion publique". [29] Il en fut ainsi, et Vo Nguyen Giap en fut le principal auteur. En planifiant et en exécutant le Têt, Giap est allé au-delà de la doctrine de Mao, pratiquant un mode de guerre qui était distinctement le sien. Pour la deuxième fois, il avait forcé une grande nation à voir les limites de son pouvoir et l'inutilité de défier les révolutionnaires communistes sur le champ de bataille. Tet était le deuxième chef-d'œuvre de Giap en tant que commandant en chef de l'armée populaire du Vietnam.

dix
COMBATS, NÉGOCIATION ET VICTOIRE : 1969-1975

Richard Milhous Nixon a assumé la présidence des États-Unis en janvier 1969. Il s'était fait une réputation dans les années 1950 en tant qu'anticommuniste pur et dur - une réputation dont il espérait qu'elle se révélerait avantageuse dans ses relations avec Hanoï. Le nouveau président a pleinement accepté les conclusions sobres concernant la politique et les objectifs américains au Vietnam auxquelles son prédécesseur était parvenu : la guerre ne pouvait pas être gagnée par la force des armes et les États-Unis devaient rechercher un règlement politique qui garantirait un gouvernement pro-occidental indépendant. au Sud-Vietnam. Néanmoins, Nixon était optimiste quant aux perspectives américaines. La défaite n'était pas tant désagréable qu'impensable. Nixon, aidé de son brillant conseiller à la sécurité nationale, le professeur Henry Kissinger de Harvard, chercherait à quitter l'Asie du Sud-Est, le Sud-Vietnam restant un rempart contre le communisme mondial et la crédibilité américaine restaurée.

Trois éléments centraux de la stratégie de l'administration Nixon telle qu'elle a émergé ont été hérités de l'administration Johnson : un retrait progressif des forces américaines ; un effort majeur pour étendre et améliorer les forces armées sud-vietnamiennes - surnommé «vietnamisation» par le secrétaire à la Défense Melvin Laird; et la poursuite des négociations avec Hanoï à partir d'une position politico-militaire aussi forte que possible. Nixon et Kissinger se considéraient comme des praticiens avisés de la realpolitik et pensaient que, même compte tenu des limites de temps imposées à leurs efforts par les pressions de la politique intérieure, ils pouvaient parvenir à la « paix avec honneur ».

Au cours de sa campagne de 1968, Nixon a affirmé qu'il avait un "plan secret" pour mettre fin au conflit. C'était malhonnête. En fait, il n'avait pas de plan concret, mais plutôt plusieurs nouveaux concepts stratégiques prometteurs qu'il appliquerait au problème posé. La plus imaginative des nouvelles stratégies consistait peut-être à solliciter

l'aide des alliés de Hanoï pour limiter ses efforts sur le champ de bataille et assouplir sa position dans les négociations grâce à la diplomatie des grandes puissances. À la fin des années 1960 et au début des années 1970, l'Union soviétique et la République populaire de Chine étaient vivement intéressées à améliorer leurs relations stratégiques et économiques avec les États-Unis, dans une large mesure pour obtenir certains avantages dans leur rivalité pour la domination du bloc communiste. Nixon prévoyait d'offrir aux deux nations une variété d'incitations en échange de promesses de faire pression sur Hanoï. La politique s'appelait « lien ».

Kissinger et Nixon pensaient que leurs prédécesseurs avaient fait preuve d'une retenue malheureuse dans l'application de la force militaire américaine afin de limiter le caractère destructeur de la guerre et d'arracher des concessions à Hanoï lors des négociations. Ils prévoyaient de faire comprendre par des menaces manifestes, des bluffs et des escalades sélectives de la force qu'ils étaient plus que disposés, comme Nixon le dirait plus tard, à "bombarder les bâtards à l'âge de pierre" si Hanoï jouait dur et tentait d'attendre les États Unis. L'idée de menacer Hanoï d'anéantissement pur et simple était largement connue à l'époque sous le nom de « théorie du fou » de Nixon - l'idée étant que Kissinger, dans ses négociations avec les Nord-Vietnamiens, laisserait entendre de manière indirecte que son patron était un anticommuniste fanatique qui irait n'importe quoi, y compris l'utilisation d'armes nucléaires, pour forcer le Nord-Vietnam à faire des concessions substantielles.

Nixon était également déterminé à mettre en œuvre sa stratégie sans les contraintes de la contribution du Congrès, de l'armée ou de la bureaucratie. Le penchant du président pour le secret et la tromperie dans l'élaboration de la politique vietnamienne a conduit directement à sa chute et à sa disgrâce, et cette chute, bien sûr, a privé les États-Unis de toute influence dans leurs relations avec Hanoï. Il en va de même pour l'engagement à toute épreuve de Nixon envers le peuple américain de retirer progressivement toutes ses forces militaires. Hanoï n'était pas sous une telle pression.

En raison de ces difficultés, un grand nombre d'historiens en sont venus à considérer la poursuite de la guerre par Nixon comme tragiquement erronée. Son intransigeance dans les négociations et sa volonté d'intensifier la force militaire pour obtenir des concessions

irréalistes de Hanoï ont inutilement prolongé la guerre. Pendant quatre ans, la quête insaisissable de Nixon pour la « paix avec honneur » a conduit à la destruction de centaines de milliers de vies en Asie du Sud-Est, à une discorde amère et à des bouleversements sociaux chez nous, et à l'effondrement du consensus d'après-guerre concernant le but de l'Amérique dans les affaires mondiales. Comme l'a écrit Walter Isaacson, les efforts de Nixon pour préserver l'honneur américain « ont gaspillé les véritables sources d'influence [de l'Amérique] - et sa crédibilité - dans le monde : son autorité morale, son sens de l'utilité et sa réputation d'acteur raisonnable et sensé. ” [1]

LA STRATÉGIE D'ABRAMS

Le successeur de Westmoreland, le général Creighton Abrams, un commandant dur et agressif qui était très respecté par ses subordonnés pour son sens de l'humour acerbe et sa vive intelligence, était parfaitement conscient de la dynamique politique complexe de la guerre populaire. Il comprenait et même admirait les forces de son adversaire : une préparation logistique minutieuse, des prouesses défensives et une capacité remarquable à déplacer des régiments entiers sur de grandes distances sans être détecté. Il était bien conscient de l'efficacité du programme d'endoctrinement / éducation de Giap dans la production de troupes hautement motivées et résilientes. Se référant au soldat moyen du PAVN, Abrams a un jour fait remarquer à son état-major : "L'adversité ne fait que le renforcer." [2] Selon l'estimation d'Abrams, la guerre était « essentiellement une compétition politique ». [3] L'infrastructure du FLN « a permis aux principales forces d'opérer ». [4] Ainsi, l'objectif principal de la guerre était de briser le contrôle de Hanoï sur les villages et sa capacité à mobiliser les énergies du peuple. "Dans l'ensemble du tableau de la guerre", a commenté sagement Abrams, "les batailles ne signifient pas vraiment grand-chose." [5]

Le nouveau chef du MACV a chaleureusement approuvé une étude militaire réfléchie affirmant, en répudiation de l'approche de la guerre de Westmoreland, que les développements critiques du concours étaient « ceux qui se produisent au niveau du village, du district et de la province. C'est là que la guerre doit être menée; c'est ici que la guerre . .

. doit être gagné. 6 Pour Abrams, l'indice critique de succès était la sécurité de la population. Sans lui, le GVN ne pourrait pas commencer à développer les institutions et politiques gouvernementales réactives qui lui auraient valu le soutien populaire et la survie à long terme. L'expansion des Forces régionales et populaires sud-vietnamiennes pour la défense locale (par opposition aux opérations offensives contre de puissantes forces ennemies menées par l'ARVN) était un élément indispensable de cet effort. En conséquence, Abrams a progressivement déplacé les forces américaines de l'attrition vers une stratégie de « guerre unique », intégrant des opérations de combat claires et maintenues, dans lesquelles les forces américaines ont extirpé les guérillas, puis ont confié la sécurité aux forces régionales et populaires sud-vietnamiennes, avec une stratégie remaniée. programme de pacification.

La mise à niveau des forces armées sud-vietnamiennes afin qu'elles puissent assumer l'entière responsabilité de la conduite de la guerre était au centre même de l'effort d'Abrams, car ses supérieurs lui avaient dit de s'attendre à ce que toutes les troupes américaines soient retirées d'ici la mi-2009. 1972. Pourtant, la vietnamisation est allée bien au-delà de la professionnalisation et de l'expansion des forces armées du Sud-Vietnam. Si le GVN devait survivre après le départ des Américains, il devait simplement entreprendre des réformes politiques et sociales auxquelles il avait résisté pendant des années.

Pendant ce temps, la lourde collection de programmes de pacification et de collecte de renseignements du GVN-US visant à gagner le soutien de la population a été efficacement rationalisée grâce à la campagne de pacification accélérée par William Colby, un agent de la CIA dur et impitoyable. Sans aucun doute, le programme de pacification remanié a créé d'énormes difficultés pour les forces révolutionnaires ; les responsables locaux vénaux du GVN ont été remplacés par des conseils d'anciens du village élus par les villageois eux-mêmes, et les programmes d'amélioration civique ont été placés sous la direction d'administrateurs du GVN mieux formés et plus réactifs sous l'œil vigilant de Colby et de la CIA.

Le programme Phoenix dirigé par la CIA, conçu pour identifier et neutraliser l'infrastructure politique des communistes par l'assassinat, le terrorisme et la torture, a eu un effet particulièrement dévastateur sur les cadres politiques de niveau intermédiaire et inférieur, alors que

les forces spéciales américaines et les commandos de l'ARVN ont adopté l'impitoyable méthodes de contrôle de la population utilisées depuis si longtemps par les propres agents spéciaux de la révolution. Il a réussi à empêcher les forces révolutionnaires d'accéder à des milliers de villages où elles avaient auparavant obtenu des recrues, des fonds et des vivres. La CIA a affirmé que Phoenix avait entraîné la capture ou le meurtre de 40 000 cadres en 1969 et 1970. [7]

LA GRANDE STRATÉGIE DE HANOI

Du début avril 1968, lorsque Hanoï accepta l'invitation de Johnson à ouvrir des négociations, jusqu'en janvier 1973, lorsque Hanoï et Washington signèrent les accords de paix de Paris, Hanoï continua à poursuivre une stratégie de guerre prolongée ingénieusement flexible et éclectique. Pendant vingt-cinq ans, Giap avait adapté et expérimenté le modèle maoïste de guerre prolongée en trois étapes pour répondre à ses besoins. Cependant, comme nous l'avons vu, Hanoï n'a pas tant suivi le modèle de Mao à la lettre qu'il l'a utilisé comme un outil d'analyse pour porter des jugements sur l'évolution de l'équilibre des forces, le calendrier des opérations, la relation entre la lutte politique et armée, et la mérites relatifs de l'esprit combatif et de la technologie militaire.

Giap a compris qu'en s'emparant d'une puissance aussi vaste que les États-Unis, le modèle de Mao posait une trajectoire trop rigide de la défensive à l'état d'équilibre, et enfin à la victoire par le biais d'une offensive générale menée seulement après avoir eu des forces militaires. plus fort que ceux de l'ennemi. Giap avait longtemps refusé de se laisser enfermer dans la théorie. Il a simultanément adapté des tactiques appropriées pour la première étape de la guerre dans un domaine, et les étapes deux et trois dans d'autres.

Hanoï a qualifié la variante de guerre prolongée qu'il a pratiquée entre le printemps 1968 et le printemps 1973, lorsque les États-Unis ont quitté le Vietnam pour de bon, de "combattre tout en négociant". Cela aurait pu mieux s'appeler "se battre, attendre, attendre encore, puis négocier". En fait, Hanoï n'était guère incité à s'engager dans des négociations sérieuses jusqu'à ce que l'équilibre du pouvoir militaire et politique au Sud-Vietnam ait considérablement changé en sa faveur. Le changement n'a pas pu se produire tant que Nixon n'a pas retiré un nombre substantiel de troupes américaines, en particulier les divisions

de combat au sol américaines, et Nixon a accepté de faire plusieurs concessions critiques auxquelles les États-Unis étaient déterminés à résister au motif qu'elles pourraient être lues comme un prélude à une défaite américaine. .

La première de ces concessions était un arrêt inconditionnel des bombardements du Nord-Vietnam. Hanoi a refusé de négocier sur quelque question que ce soit jusqu'à ce qu'il ait obtenu cette concession, car la poursuite des bombardements aurait gravement retardé ses installations de production de guerre et sa capacité à déplacer des hommes sur la piste Ho Chi Minh. Fin octobre 1968, après cinq mois sans progrès dans les négociations, Johnson a annulé l'attentat. Hanoï a également exigé qu'en échange de son accord pour arrêter les combats, les États-Unis Les États acceptent de former un gouvernement de coalition au Sud-Vietnam et de dissoudre le régime de Nguyen Van Thieu à Saigon, sur la théorie qu'il n'avait aucun statut auprès du peuple vietnamien et était donc un produit illégitime du colonialisme américain. Hanoi était encore plus catégorique sur le fait qu'aucun accord ne serait conclu tant que les Américains n'auraient pas accepté le retrait de toutes les forces "étrangères" du Sud-Vietnam, ce par quoi les communistes entendaient les forces américaines et alliées (australiennes, coréennes, etc.), mais sans concurrent. retrait du formidable éventail d'unités PAVN régulières qui avaient descendu le sentier Ho Chi Minh jusqu'aux champs de bataille du sud.

Après trois années de guerre supplémentaires, après que Giap ait réalisé des gains significatifs dans l'équilibre militaire - bien qu'à un coût effroyable en pertes - Hanoï a vu sa voie claire pour abandonner la demande de retrait de Thieu. À ce moment-là, c'était une concession indolore à faire. Pendant ce temps, les Américains ont complètement échoué à faire bouger les communistes sur la question la plus importante pour Saigon et Washington : le retrait des habitués du PAVN du Sud-Vietnam où qu'ils se trouvaient au moment de l'accord.

Ainsi, l'essence de la stratégie « se battre et parler » était que les négociateurs de Hanoï feraient obstruction à la table de conférence, prolongeant les combats et prolongeant la guerre. Hanoi était raisonnablement convaincu que les contradictions entre la politique de guerre de Washington et les désirs de paix du public américain s'aggraveraient. Il en serait de même pour les frictions entre l'ARVN et les forces américaines sur le terrain et entre Washington et Saigon sur

la manière de poursuivre le conflit. Toujours réaliste, Giap s'attendait à ce que la guerre se poursuive pendant une période de temps considérable. Un document capturé du COSVN en 1969 reflétait ce point de vue, informant les fidèles que la « victoire révolutionnaire ne viendra pas soudainement, mais d'une manière compliquée et tortueuse ». 8 Et il en serait ainsi.

LA NOUVELLE STRATÉGIE DU GIAP POUR LA GUERRE TERRESTRE

Les « mini-offensives » communistes de mai et août 1968 étaient bien plus dirigées contre des cibles américaines que ne l'avaient été les attaques du Têt de février et mars. En lançant ces deux offensives, Hanoï voulait renforcer l'impression à Washington et dans l'opinion publique américaine que la force de la Révolution ne pouvait être vaincue militairement, compte tenu des limites imposées aux opérations américaines par la politique intérieure.

Sans aucun doute, les soi-disant mini-offensives ont encore atténué le soutien national à l'effort de guerre aux États-Unis, mais Giap a payé un prix lourd. Malgré tous leurs succès politiques, les offensives de 1968 ont été si coûteuses en sang qu'elles ont considérablement restreint la portée des opérations de combat de Giap pendant environ deux ans. Après avoir subi 75 000 morts au combat entre le Têt et septembre 1968, Giap a dû abandonner les combats de grande intensité à haute intensité et revenir à la guérilla. Les tactiques « stand and fight » des deux dernières offensives de 1968 ont été mises de côté au profit du style de combat traditionnel du PAVN de « plan lent, attaque rapide, combat fort, retrait rapide ». 9 Les opérations offensives en 1969 et 1970, explique un document capturé pour les commandants sur le terrain, devraient se produire « simultanément, continuellement, de manière généralisée [sic] », ce qui signifie que les attaques soutenues et massives devraient être évitées autant que possible. 10 Un pourcentage très élevé des combats initiés par les communistes au cours de cette période a été mené par des compagnies et des bataillons indépendants plutôt que par des régiments ou des divisions. En plus d'épuiser les unités d'infanterie américaines par des actions de harcèlement et des embuscades, les unités de la PLAF et du PAVN ont

été chargées de contrecarrer les efforts de pacification alliés de mieux en mieux coordonnés.

Si les régiments et divisions du PAVN ont été utilisés avec parcimonie en 1969 et 1970, que faisaient-ils au juste ? Certaines unités ont été retirées au Nord-Vietnam, et d'autres sont restées dans leurs sanctuaires le long de la frontière ouest du Sud-Vietnam. La grande majorité des principales forces de Giap ont été rééquipées d'une gamme impressionnante d'armes de pointe, de véhicules motorisés de diverses fonctions et tailles, de chars et d'équipements de communication fournis par la République populaire de Chine et l'URSS. Moscou et Pékin ont interprété les décisions post-Tet du président Johnson comme de très bon augure pour les révolutionnaires vietnamiens, et ils ont répondu avec une largesse sans précédent. Avec l'aide de plusieurs milliers de conseillers et l'aide militaire de la Chine et de l'Union soviétique, Giap a transformé le PAVN entre 1969 et 1971 d'une belle organisation d'infanterie légère avec une puissance de frappe et une mobilité limitées en l'une des plus grandes et des plus redoutables armées du monde. , avec une capacité interarmes dont Giap n'aurait pu rêver que pendant la Guerre de Résistance. Les divisions du PAVN étaient en cours de préparation pour être utilisées contre les Sud-Vietnamiens dans la guerre conventionnelle une fois que les États-Unis auraient retiré la part du lion de leurs forces de combat.

Il semble raisonnablement clair que Giap a vu 1969 et 1970 comme un moment pour modifier l'équilibre psychologique et militaire des forces en sa faveur, comme le disait un document communiste de l'époque, "petit à petit". [11] Le moral des troupes américaines était sûr de souffrir à la suite d'engagements fréquents et peu concluants contre des guérilleros et des unités de sapeurs qui attaquaient à un endroit et l'heure de leur choix. Remarquablement, dans ses déclarations au cours de cette phase difficile du conflit, Giap a continué à afficher une confiance sans faille dans une éventuelle victoire, même s'il a admis que la nouvelle stratégie d'Abrams infligeait de graves dommages à l'infrastructure de la révolution et faisait des progrès dans les réformes de pacification. Il croyait qu'avec le temps, la désillusion du peuple sud-vietnamien à l'égard du néocolonialisme américain et du régime incompétent et corrompu de Saigon conduirait à une présence politique révolutionnaire revigorée.

Giap a clairement indiqué que le retour à ce que l'on pourrait appeler des opérations de "proto-guérilla" n'était que temporaire, car la loi d'airain de la guerre révolutionnaire exigeait un retour aux opérations conventionnelles une fois que les Américains auraient remis l'essentiel des combats aux forces agressives de l'ARVN. . Quelques mois après le premier retrait des forces américaines - Nixon ordonna à 25 000 soldats de rentrer chez eux en juillet 1969 - Giap écrivait que la Révolution devait « transformer sans cesse la guérilla en une guerre régulière. Ce n'est que par une guerre régulière dans laquelle les troupes de la force principale combattent de manière concentrée et les forces armées sont combinées et combattent en coordination avec les troupes régionales, les milices de la guérilla et les forces politiques de tout le peuple, qu'elles peuvent anéantir des forces importantes de l'ennemi. . . . et créer les conditions pour de grands progrès dans la guerre. [12]

L'abandon du combat des grandes unités a eu l'effet salutaire de diminuer précipitamment les pertes communistes. Les morts au combat sont passées de 208 000 en 1968 à 132 000 en 1969, puis à 86 000 en 1970, mais la diminution significative des combats a également ouvert la porte à des gains US/GVN sur le front de la pacification et a permis à l'ARVN de s'étendre et de se moderniser à un rythme de préoccupation croissante pour Giap et ses collègues du Comité central. La lutte politique devait combler le vide laissé par l'épuisement des forces armées, au moins dans une certaine mesure. À cette fin, le FNL s'allie à une « troisième force » de partis politiques hostiles à la politique de Saïgon et prononce la formation d'un gouvernement révolutionnaire provisoire. L'intention claire de cette manœuvre était de diminuer le prestige et la position du GVN aux yeux du monde et de saper l'autorité du président Thieu parmi le peuple sud-vietnamien.

Même aujourd'hui, malgré le passage de près de quarante ans et la publication de milliers de documents de tous les adversaires, toutes les statistiques concernant la guerre du Vietnam doivent être considérées avec prudence, car elles ne sont au mieux que des approximations grossières. Pourtant, il ressort clairement des documents capturés du NLF que 1969 et une grande partie de 1970 ont été extrêmement dures pour les unités de guérilla communistes et les cadres politiques. Une étude faisant autorité sur la pacification par un universitaire américain a conclu que les agents de l'infrastructure politique révolutionnaire

étaient passés de 84 000 en janvier 1968 à 57 000 en février 1972, tandis que le pourcentage de la population vivant dans des hameaux contrôlés par le GVN est passé de 42 % à 80 % en 1972.

Les difficultés rencontrées dans le Sud à la suite des programmes de pacification remaniés et des opérations de dégagement et de maintien ont conduit à des difficultés extrêmes pour toutes les forces de Giap. Le riz était souvent en pénurie dangereuse et les unités de la force principale se sont souvent vu refuser l'accès aux villages et districts amis par les opérations de filtrage du général Abrams, dans lesquelles des troupes américaines très mobiles ont été rapidement insérées entre les zones peuplées et les forces du PAVN se déplaçant dans leur direction. Les « taches d'encre » représentant les zones de base libérées sur les cartes du quartier général de Giap ont commencé à diminuer en nombre et en taille. En conséquence, commente l'histoire officielle, « notre travail le plus important est devenu l'éducation des cadres et des soldats opérant profondément derrière les lignes ennemies dans le caractère moral et dans les traditions révolutionnaires. . . [ainsi] construisant une volonté de combattre et un esprit de résolution . . . à supporter." [13]

En ce qui concerne la campagne de guérilla de 1969, un document interne de la PLAF faisait état de gains importants et d'un certain nombre d'attaques réussies dans le delta du Mékong, mais "d'une manière générale, notre campagne n'a pas été forte ni continue". [14] Mais le commandant en chef du PAVN est resté intrépide, regardant au-delà de l'adversité vers un avenir meilleur. Les revers ont été nombreux en vingt-cinq ans d'histoire révolutionnaire. Il y en aurait d'autres devant. Néanmoins, en janvier 1970, le dix-huitième plénum du Comité central prévoyait que des attaques de guerre mobile plus agressives reprendraient à la fin de 1970 ou au début de 1971. [15]

Lewis Sorley se joint à un certain nombre d'autres historiens et participants pour suggérer obliquement que si le succès des initiatives stratégiques américaines de 1969 et 1970 avait été pleinement apprécié par les médias et le public américains, la guerre n'aurait peut-être pas pris fin avec la chute du Sud-Vietnam et défaite américaine. Le scénario de « ce qui aurait pu être » de Sorley est à la fois stimulant et controversé, ne serait-ce que pour la seule raison que sa conclusion est démentie par ses propres évaluations des détails. Comme le dit Sorley, les initiatives d'Abrams en matière de tactiques terrestres, de

pacification et de vietnamisation ont fait des progrès étonnamment impressionnants au départ, mais au fil du temps, les contre-mesures communistes et les vieux bugaboos qui ont affligé l'effort de guerre US/GVN ont commencé. se cabrer encore une fois. Alors que l'infrastructure du NLF commençait à rebondir, l'ARVN manquait d'expertise pour déployer efficacement son nouvel arsenal d'armes sophistiquées dans les opérations de combat. C'était un signe inquiétant que le programme de formation accéléré de l'ARVN se heurtait à de sérieux obstacles.

Sans surprise, des signes de problèmes de moral et de leadership ont commencé à apparaître dans les unités terrestres de l'armée et de la marine américaines. Cela était en partie le résultat du nouveau contexte politique de la guerre. La victoire n'était plus l'objectif, et un nombre croissant de militaires américains ne voyaient pas l'intérêt de risquer leur vie pour une cause qui n'était plus soutenue par le peuple américain. D'autres facteurs de la baisse des performances militaires américaines étaient des politiques de rotation et de remplacement contre-productives. Les commandants d'unité de combat n'ont généralement servi que six mois sur le terrain avant de passer à des emplois d'état-major. Ils sont souvent remplacés par des sous-officiers « cerises » dont le jugement est discutable aux yeux de sous-officiers et d'hommes de troupe expérimentés. Les incidents de fragging - le meurtre d'officiers inexpérimentés, excessivement « gung ho » par leurs propres hommes - ont atteint des proportions alarmantes. L'usage généralisé de drogues et la rancœur croissante entre les militaires noirs et blancs ont gravement endommagé la cohésion des unités dans toutes les unités sauf les plus élitistes.

Aussi astucieuses et efficaces que soient les initiatives d'Abrams à court terme, le livre de Sorley révèle de façon dramatique qu'elles n'ont pas réussi à induire les changements dans le régime sud-vietnamien qui donneraient à Saigon une chance de se battre s'il devait faire cavalier seul contre une invasion par l'armée populaire. du Viêt Nam. Sorley (comme pratiquement tous les autres historiens sérieux) dépeint le président sud-vietnamien Nguyen Van Thieu comme désespérément incompétent et intransigeant. Thieu lui-même a fait remarquer pendant le mandat d'Abrams que l'armée constituait sa principale circonscription politique et qu'elle était « la seule force de cohésion » qui maintenait le pays ensemble.

Les opérations de pacification étaient plus efficaces qu'elles ne l'avaient jamais été pendant la guerre américaine, mais cela ne voulait pas dire grand-chose. L'insensibilité et l'indifférence des troupes américaines et vietnamiennes hostiles envers les civils vietnamiens dans les campagnes ont persisté. De nombreuses zones dites sécurisées étaient en fait de vastes camps de réfugiés peuplés de milliers de paysans misérables déplacés des « zones de feu libre » et des zones contrôlées par les communistes. En d'autres termes, il s'agissait de bidonvilles ruraux.

Les camps et les opérations de relocalisation qui les ont précipités ont exacerbé ce que Giap a si souvent décrit comme les « contradictions » entre la paysannerie et l'administration US/GVN. En fait, il semble clair que la dislocation et le désespoir généralisés des civils ont accompagné l'évanescente acquis dans la période 1969-1970. La critique primée de la guerre de Frances Fitzgerald en 1972, Fire in the Lake , contient une critique dévastatrice des effets persistants des programmes de pacification et des opérations de combat américains.

> Dans les camps de réfugiés et les villages isolés, les gens meurent de malnutrition et les enfants sont déformés. Dans les villes, où il n'y a pas d'assainissement et rarement d'eau courante, les adultes meurent du choléra, de la typhoïde, de la variole, de la lèpre. . . et leurs enfants meurent des maladies courantes de la saleté, telles que la gale et les plaies. . . . La terre et la famille étaient les deux sources de l'identité nationale et personnelle [vietnamienne]. Les Américains ont détruit ces sources pour de nombreux Vietnamiens, non seulement en tuant des gens mais en les séparant de force, en enlevant les gens de la terre et en les déposant dans les vastes villes marécageuses. 16

Rétrospectivement - comme Sorley et d'autres le précisent - il semble que les légions de rapports trop optimistes du MACV annonçant des progrès au Sud-Vietnam au cours des dernières années de la guerre aient été entachées par une énorme pression de la Maison Blanche pour que de bonnes nouvelles discréditent son nombre croissant de détracteurs. Les forces révolutionnaires opérant pendant les années Nixon se sont avérées beaucoup plus résistantes que ne le prétendaient les rapports contemporains. C'était sûrement à la fois le résultat de l'efficacité de la campagne d'endoctrinement de Giap, qui à ce stade avait atteint le niveau du grand art, et de la ténacité d'hommes et de femmes qui étaient inflexibles dans leur désir de tenir bon et d'attendre les Américains.

Selon une source faisant autorité, en juin 1971, l'infrastructure rebondissait dans de nombreuses provinces. Les cadres menaient une mobilisation et un prosélytisme auprès des deux tiers de la population. [17] Les gains du GVN après 1968 dans les villages ont commencé à s'effondrer à la fin des années 1970 dans plus de quelques provinces stratégiquement importantes où l'infrastructure communiste avait autrefois prospéré.

En décembre 1970, le MACV a salué l'opération Washington Green récemment achevée, une opération de pacification dans la province de Binh Dinh, comme un grand succès, mais un haut conseiller américain dans la province a fait remarquer quelques mois après l'opération que "comme les forces américaines se retirer des zones où ils sont seuls responsables de la sécurité, l'endroit revient au contrôle communiste. [18] Comme l'a observé un historien américain, Washington Green « offrait peu de raisons d'être optimiste » quant au programme de pacification en général. [19] C'était la même histoire dans la plupart des provinces contestées du Sud-Vietnam.

Malgré l'intensification des frappes de B-52 sur les voies d'infiltration et l'utilisation de capteurs électroniques et de munitions à guidage laser récemment développés, le Nord a continué à infiltrer des remplaçants et de grandes quantités de nourriture et de munitions dans le Sud. Le groupe 559, l'organisation responsable de la gestion et de la défense du sentier Ho Chi Minh, est devenu un commandement militaire indépendant avec ses propres forces statiques et mobiles en 1970. Plus de 30 000 civils, soldats et ingénieurs ont construit ou amélioré six routes principales nord-sud à travers les montagnes et des centaines de kilomètres de routes de liaison et de contournements aux points d'étranglement entre 1970 et 1971. En mars 1971, les travaux ont commencé sur une route secrète ou «verte» de la mendicité nord-vietnamienne au sud du Laos - environ 1 000 kilomètres de long, rempli de faux fortifications et véhicules pour tirer des tirs d'interdiction. [20]

L'exploit d'ingénierie le plus impressionnant sur le sentier était peut-être un oléoduc et un oléoduc parcourant 1 000 kilomètres de la mendicité jusqu'aux champs de bataille du sud. Ces améliorations ont réduit le temps de transport du trajet moyen sur la piste à seulement vingt jours, et les pertes le long de la route sont passées de 13,5% en 1969 à 2,07% en 1971. Entre 1970 et 1971, 195 000 soldats sont entrés dans le Sud. [21] Au cours de l'année 1969, le PAVN a envoyé pas moins de

dix bataillons de sapeurs et cent compagnies et pelotons de sapeurs du Nord-Vietnam vers les champs de bataille du sud. Les unités de sapeurs ont formé le noyau de l'effort de combat des petites unités entre 1969 et le début de 1971.

Au milieu des années 1970, les unités d'élite de sapeurs de guérilla de Giap, dont beaucoup avaient été formées en décomposant les régiments de la force principale PAVN en compagnies et bataillons indépendants, infligeaient de très lourdes pertes dans les villages contre les forces territoriales et populaires entraînées pour leur défense. (Après 1968, les forces populaires et régionales de Saigon ont subi plus de pertes que les unités régulières de l'ARVN.)

L'INCURSION CAMBODGE ET LA GUERRE SUR LE SENTIER HO CHI MINH

Alors que Giap a renforcé la force et les capacités de ses forces régulières, Nixon a lancé un effort spectaculaire pour atténuer la puissance militaire communiste. En avril 1970, il ordonna à une force de 20 000 soldats américains et sud-vietnamiens d'envahir le réseau de sanctuaires du PAVN dans l'est du Cambodge en vue de détruire la menace considérable que ces forces représentaient et s'emparant du siège du COSVN, qui était situé près de la frontière entre le Cambodge et le Vietnam. Nixon a affirmé que l'expansion de la guerre terrestre était nécessaire pour maintenir la sécurité des forces américaines et gagner du temps pour que la vietnamisation fonctionne. Il espérait également que cette attaque dramatique et tout à fait inattendue pourrait intimider Hanoï dans une position plus flexible dans les négociations à Paris. Giap a répondu à la poussée de l'ennemi dans les sanctuaires en ordonnant à ses divisions de se retirer plus profondément au Cambodge et de renforcer le mouvement communiste cambodgien avec ses cadres politiques.

L'incursion a entraîné la capture de centaines de tonnes d'armes et de fournitures du PAVN, mais n'a infligé que des dommages marginaux aux forces du PAVN, qui sont rapidement retournées dans leurs anciens sanctuaires et ont commencé les préparatifs d'une importante offensive interarmes prévue initialement pour la fin de 1971. Cette offensive était finalement reportée, et certains analystes ont supposé que les pertes et

les perturbations de l'incursion cambodgienne en étaient la cause. La preuve de cette affirmation est au mieux sommaire.

Pendant ce temps, l'incursion dans le Cambodge, auparavant interdit, a déclenché une tempête de protestations aux États-Unis, entraînant les plus grandes manifestations anti-guerre aux États-Unis jusqu'à ce point. Quelque 400 collèges et universités ont été fermés à la suite des manifestations. Les bâtiments du ROTC ont été vandalisés et à la Kent State University, des gardes nationaux nerveux ont ouvert le feu sur des étudiants manifestants, tuant quatre personnes. Un Congrès indigné a adopté une loi interdisant de nouvelles opérations au Cambodge et au Laos par les forces américaines. En bref, l'incursion a sûrement accru la rancœur entre le gouvernement américain et le peuple américain et a donc joué en faveur de Giap à long terme.

À la mi-novembre 1970, le général Abrams soumit une analyse astucieuse de la stratégie de Giap aux chefs d'état-major interarmées et au président. La guerre de Hanoï pourrait être décomposée en sept conflits interdépendants. Chacun était important, "mais la guerre logistique du sud du Laos et du nord du Cambodge est maintenant le conflit critique pour le VC/NVA". Parce que la route d'approvisionnement du PAVN appelée Sihanouk Trail menant du Laos au Sud-Vietnam avait été fermée par le général laotien Lon Nol, la Révolution était complètement dépendante pour l'approvisionnement du Ho Chi Minh Trail. Giap était presque certainement d'accord avec l'évaluation d'Abrams car, comme le dit l'histoire officielle du PAVN, en juin 1970, le Comité militaire central du Parti « a énoncé de nombreuses mesures urgentes visant à étendre. . . [et] consolider la route d'approvisionnement stratégique. 23

Nous avons déjà décrit l'effort massif pour améliorer le sentier Ho Chi Minh en 1970 et 1971. À Hanoï, il était universellement convenu que, quels que soient les revers que les forces communistes devaient subir sur le terrain au Sud-Vietnam, le sentier devait rester ouvert et le la modernisation de l'armée au Nord-Vietnam devait se dérouler aussi vite que possible afin qu'elle puisse descendre la piste en force pour reprendre les combats des grandes unités. Les forces de Giap luttaient contre un effort de plus en plus sophistiqué mené par la CIA pour utiliser les troupes thaïlandaises et laotiennes pour interdire la piste au Laos depuis 1969. En octobre 1970, Giap avait un nouvel atout à lancer dans cette lutte critique - le premier corps véritablement opérationnel.

force dans l'histoire du PAVN, une entité mobile blindée composée de trois divisions, dont la 320e, avec ses chars soviétiques T-54 nouvellement acquis.

OPÉRATION LAM SON

Au début de 1971, Abrams a tenté de couper la piste au Laos avec une opération blindée sol-air spectaculaire. Parce que l'amendement Cooper-Church de 1970 interdisait l'utilisation de troupes américaines au Laos, les forces terrestres de l'ARVN ne pouvaient pas être accompagnées de conseillers américains sur le terrain. Ainsi, l'opération Lam Son servirait de test critique de l'efficacité de la vietnamisation.

Soutenues par des blindés et de l'artillerie, les troupes de l'ARVN ont pénétré au Laos à l'ouest de Khe Sanh via la route 9. Giap a décidé de contrer l'attaque en déployant son nouveau corps en soutien aux 10 000 soldats PAVN du groupe 559 qui protégeaient déjà la piste. Le schéma de manœuvre de l'ARVN prévoyait un trajet sur Tchepone le long de la route 9 au Laos, une piste de route accidentée traversant de basses collines qui a rapidement cédé la place à une jungle accidentée. Pendant ce temps, les forces de soutien marcheraient au nord et au sud de l'axe principal d'avance, mettant en place une série de bases mobiles d'appui-feu après avoir dégagé les forces du PAVN dans une série de poussées de recherche et de destruction.

La résistance au PAVN était initialement légère. Le 12 février, la colonne mobile de l'ARVN s'est enlisée sur douze milles à l'intérieur du Laos, apparemment à cause d'un ordre secret de Thieu, qui craignait que de lourdes pertes de l'ARVN n'érodent davantage le soutien à son régime à Saigon. Mais Thieu n'était pas le seul problème. Les commandants supérieurs de l'ARVN étaient tout simplement hors de leur profondeur pour entreprendre une opération aussi complexe, et les lacunes qui ont tourmenté l'armée sud-vietnamienne tout au long de la guerre ont commencé à se faire sentir, alors que les commandants subordonnés timides ont désobéi ou ont mal interprété leurs ordres.

Alors que l'ARVN s'enlisait, 60 000 soldats du PAVN ont commencé à converger vers les unités de l'ARVN du nord, du sud et de l'ouest, attaquant les tirs de l'ARVN. bases de soutien avec des tirs d'artillerie de 103 mm et 122 mm et des assauts d'infanterie de chars bien exécutés.

Des compagnies entières de l'ARVN ont été anéanties dans la mêlée qui a suivi. Une énorme flotte d'hélicoptères et de chasseurs américains a tenté de soulager la pression, mais les unités PAVN "serraient la ceinture" de l'infanterie ARVN et les tirs antiaériens limitaient l'efficacité du soutien aérien américain.

Le président Thieu a rapidement perdu son sang-froid et a annulé les ordres de ses commandants supérieurs sur le terrain. Il a commencé à ordonner le retrait de ses forces surclassées après avoir brièvement "pris" Tchepone avec une force d'assaut aérien symbolique qui a réussi à capturer quelques petites caches d'armes et de fournitures contre une résistance communiste symbolique. C'était une victoire creuse, une mesure pour sauver la face qui n'a trompé personne. Le retrait de l'ARVN s'est rapidement transformé en déroute ; Les photographes du magazine Life ont pris des images obsédantes de soldats ARVN terrifiés accrochés aux patins d'hélicoptères surchargés.

Lam Son a révélé de façon flagrante les lacunes de l'ARVN dans les opérations offensives interarmes sans conseillers américains sur le terrain. Comme l'a observé un conseiller américain chevronné dans l'opération, les commandants de l'ARVN avaient reçu l'ordre "d'exécuter un ordre d'opérations qu'ils ne comprenaient pas en grande partie". [24] Réfléchissant sur Lam Son longtemps après les faits, Henry Kissinger remarqua que « l'opération, conçue dans le doute et assaillie par le scepticisme, s'est déroulée dans la confusion ». [25]

Les forces du PAVN, cependant, se sont très bien comportées. La préparation du champ de bataille avait été de premier ordre, car les bataillons du groupe 559 organisaient de formidables positions de défense; Les forces blindées PAVN déployées après que l'ARVN ait pénétré au Laos se sont reliées au Groupe 559 de manière transparente lors d'attaques terrestres et aériennes, déployant leurs capacités d'artillerie et antiaériennes à bon escient. Alors que les unités de l'ARVN se retiraient, les forces antiaériennes du PAVN ont abattu au moins trois cents hélicoptères - un exploit incroyable - et en ont gravement endommagé des centaines d'autres, tandis que des embuscades habilement tendues harcelaient les soldats de l'ARVN en retraite. La victoire au Laos a été un événement décisif dans l'histoire du PAVN. Comme l'a dit un historien du PAVN, l'affrontement le long de la route 9 "était la preuve que le PAVN pouvait vaincre les meilleures unités de l'ARVN". [26]

L'OFFENSIVE NGUYEN-HUE

L'état-major de Giap a étudié et affiné sa doctrine pour les opérations interarmes à la lumière de leurs expériences pendant Lam Son alors qu'ils se préparaient pour leur opération la plus ambitieuse de la guerre: une offensive conventionnelle par pratiquement toutes les principales unités de la force sous le commandement de Giap, soutenues par la guérilla. action. L'objectif général de la nouvelle initiative était de réaliser « une victoire décisive en 1972 ». [27] Le 30 mars 1972, après une accumulation massive de forces dans la mendicité nord-vietnamienne et dans les sanctuaires du Laos et du Cambodge, Giap lance l'offensive Nguyen-Hue, une puissante offensive sur trois axes d'avance. Plusieurs divisions d'infanterie dirigées par des chars ont été déployées dans chaque poussée - dans les deux provinces les plus septentrionales du Sud-Vietnam, dans les hauts plateaux du centre et hors du Cambodge, en direction de Saigon. L'attaque la plus puissante a de loin été dirigée contre les défenses de l'ARVN dans la province de Quang Tri. Là, trois divisions PAVN renforcées ont percuté la chaîne de points forts de la troisième division ARVN le long de la DMZ à la fois de l'ouest et du nord. Leur objectif ultime était de mettre rapidement en déroute les défenses de l'ARVN et de s'emparer de la part du lion des deux provinces du nord du Sud-Vietnam. L'attaque au nord était attendue depuis longtemps, mais les deux poussées plus au sud ont été de mauvaises surprises pour le général Abrams et les unités terrestres de l'ARVN déployées dans ces deux zones d'opérations.

Environ un jour après le début de l'offensive à Quang Tri, la 320e division du PAVN, appuyée par des chars, a poussé vers l'est dans les hauts plateaux du centre dans le but d'éliminer une douzaine d'avant-postes ARVN au sud-ouest de Kontum, de s'emparer de cette ville et de couper les routes 14 et 19, coupant effectivement le pays en deux. Puis, le 2 avril, les forces du PAVN ont sauté de leurs sanctuaires cambodgiens, ont balayé l'ARVN de sa première ligne de défense dans l'ouest de la province de Binh Long, ont pris Loc Ninh et encerclé An Loc, la capitale de la province. Au fur et à mesure que ces attaques se développaient début avril, Giap déployait un total de onze divisions d'infanterie, sept divisions d'artillerie et vingt-deux régiments indépendants soutenus par quelques escadrons de chasseurs MiG, des missiles sol-air et des chars T-54.

Les préparatifs de l'Offensive de Pâques, comme l'Offensive Nguyen-Hue (voir carte, page xix) fut bientôt baptisée par les Américains, avaient véritablement commencé en 1969, lorsque Hanoï prit (ou fut peut-être contraint de prendre ?) la décision stratégique d'abaisser le niveau de combat au Sud-Vietnam, revenir à la guérilla et retirer la plupart des divisions du PAVN des opérations actives. Comme nous l'avons vu, dans le sillage du Têt, Giap n'a jamais douté un seul instant qu'un retour à la « guerre régulière » s'avérerait essentiel pour obtenir une victoire complète.

Pour comprendre l'offensive telle que Giap et le Comité central l'ont conçue, il faut se rappeler la logique de la stratégie du combat tout en négociant adoptée par Hanoï après le Têt. L'essence de cette stratégie était d'empêcher les concessions à la table des négociations sur toutes les questions fondamentales tandis que les forces de Giap s'engageaient dans une guerre prolongée pour broyer la volonté des États-Unis et de démontrer si clairement la faillite de la vietnamisation que les États-Unis n'auraient d'autre choix que de concéder deux points critiques : premièrement, permettre à toutes les forces communistes de rester en place au Sud-Vietnam une fois que toutes les forces américaines retiré. Deuxièmement, comme l'a dit un document communiste, accepter la formation d'un "régime de coalition nationale démocratique large" au Sud-Vietnam avec "le FNL sud-vietnamien en son centre", après la dissolution du gouvernement Thieu. 28

Giap avait déclaré à plusieurs reprises depuis le milieu des années 1960 que ces concessions ne pouvaient être obtenues que par une offensive conventionnelle majeure soutenue par une action de guérilla généralisée. Quelques jours seulement avant le lancement de Nguyen-Hue, Giap a publié un article confirmant sa conviction que seule une offensive conventionnelle majeure pourrait apporter un "changement clair sur le champ de bataille". 29

Les brillants efforts de Nixon et Kissinger pour exploiter la rivalité sino-soviétique en offrant aux deux puissances des incitations diplomatiques et stratégiques en échange de l'application de pressions sur le DRV pour qu'il fasse des concessions - la stratégie de «lien» - ont montré des signes de succès en 1970, faisant une offensive communiste modifier l'équilibre militaire dans le Sud, ce qui était une nécessité urgente à l'approche de la fin de l'année. Hanoï a dû recourir à la force militaire, observe un éminent historien américain, pour convaincre «

les États-Unis du désespoir de leurs positions et accélérer encore le déclin militaire, économique et psychologique de ses dépendants RVN ». [30] Ainsi, comme l'a observé le général Abrams à l'époque, l'offensive était essentiellement un test pour « si la vietnamisation avait été un succès ou un échec ». [31] Au moment de son lancement, seuls 90 000 soldats américains étaient déployés au Vietnam, et moins de 10 000 d'entre eux étaient des troupes de combat. C'était aussi un test pour une offensive conventionnelle plus large envisagée par Hanoï pour conquérir tout le Sud-Vietnam après s'être senti raisonnablement confiant que la politique intérieure aux États-Unis empêcherait Washington de venir à la rescousse du régime défaillant de Saigon.

Dans les trois jours qui ont suivi le début des attaques dans la province de Quang Tri, tous les points forts vitaux adjacents à la DMZ, à l'exception de Dong Ha à l'extrémité est de la ligne, étaient aux mains de l'armée populaire. Toute la troisième division de l'ARVN s'était effondrée alors que les assauts de l'infanterie de chars de Giap traversaient une ligne de défense après l'autre. Quelques divisions de l'ARVN joueraient héroïquement en défense au cours des prochaines semaines, mais beaucoup plus se plieraient puis se briseraient dans la confusion et la panique de masse sous la pression du PAVN.

Les attaques dans le nord se sont poursuivies sans relâche jusqu'au 9 avril, lorsque les forces dispersées de l'ARVN ont réussi à se regrouper dans des périmètres étroits autour de Dong Ha et de la ville de Quang Tri. Pendant ce temps, la division 324B avait quitté la vallée d'Ashau pour menacer Hue. La ville de Quang Tri est tombée le 1er mai, alors que les forces de l'ARVN défendant la ville ont paniqué et ont fui vers le sud en direction de Hue avec des milliers de civils le long de la route 1. Peut-être 10 000 soldats et civils ont été tués par des tirs d'artillerie lourde le long de "l'autoroute de la mort".

Un véritable sentiment de crise a balayé le MACV et le palais présidentiel de Saigon, alors que des rapports tout aussi sinistres arrivaient de la zone d'opérations des hauts plateaux du centre. Là, les forces du PAVN avaient pris la majeure partie de la province de Binh Dinh sur la côte, assiégé Kontum et étaient sur le point d'arracher Dak To à une 22e division ARVN découragée. Le PAVN était une fois de plus sur le point de couper le Sud-Vietnam en deux.

Au nord de Saigon, les forces de Giap ont pris Loc Ninh, la capitale de la province de Tay Ninh, le 7 avril. Ensuite, les forces blindées du PAVN

ont encerclé cinq régiments ARVN à An Loc, à seulement soixante-dix milles de Saigon. Le siège d'An Loc a été un engagement extrêmement sanglant et prolongé et a été l'une de ces rares batailles où les forces terrestres sud-vietnamiennes se sont bien acquittées. Pourtant, il est douteux qu'An Loc aurait pu tenir sans les frappes étendues "Arc Light" des B-52 américains dirigées contre les unités PAVN qui encerclaient la ville. Une fois de plus, les Américains ont dû utiliser un bombardier stratégique pour des frappes aériennes tactiques horriblement destructrices. Le siège d'An Loc n'a été complètement brisé qu'au début de juin. Lorsque la 21e division ARVN dans le delta du Mékong s'est précipitée vers le nord pour se joindre à l'effort de secours à An Loc, plusieurs régiments PAVN dirigés par des sapeurs se sont glissés dans le delta du Mékong depuis le Cambodge et ont infligé de lourds dommages au programme de pacification dans le delta avec plus d'une centaine attaques contre des avant-postes peu défendus.

Début mai, le général Abrams résume la gravité de la situation dans une communication à ses supérieurs. "La résistance de l'ennemi est sa caractéristique la plus efficace sur le champ de bataille. . . . Une décision ennemie d'attaquer comporte une acceptation inhérente que les forces impliquées peuvent être dépensées totalement. . . . En résumé de tout ce qui s'est passé ici depuis le 30 mars 1972, je dois signaler qu'à mesure que la pression montait et que la bataille devenait brutale, les hauts dirigeants militaires [de l'ARVN] ont commencé à plier et, dans certains cas, à se briser. Dans l'adversité, il perd sa volonté et on ne peut pas compter sur lui pour prendre les mesures nécessaires pour se tenir debout et se battre. [32]

Enragé par l'audace et le succès de la phase initiale de l'offensive de Pâques, Nixon a ordonné début avril un déploiement rapide de moyens aériens tactiques américains en Asie du Sud-Est depuis le monde entier, ajoutant 35 escadrons de chasse aux 39 déjà sur le théâtre, ainsi que plus de 120 B-52 et la puissance aérienne navale offerte par deux porte-avions. Le 10 mai, le bombardement 24 heures sur 24 des unités PAVN a commencé à émousser l'élan des trois volets de la campagne. Le 11 mai 1972, tous les actifs américains B-52 dans le théâtre ont été lancés contre les forces d'attaque sonnant An Loc pendant vingt-quatre heures d'affilée, brisant la route du PAVN vers Saigon. À An Loc, Giap a perdu la majeure partie de son armure et a subi 10 000 pertes dans la bataille la plus coûteuse de l'offensive. Le 12 mai, les B-52 ont frappé

avec une force similaire les unités PAVN pressant Kontum, infligeant d'effroyables pertes et émoussant cette attaque. Le lendemain, l'énorme flotte de bombardiers stratégiques américains a battu les divisions PAVN sur le front nord de Tri-Thien. La conduite de Giap juste en dessous de la DMZ a été stoppée net à la rivière My Chanh, la limite sud de la province de Quang Tri. Un tacticien avisé de l'ARVN, le général Ngo Quang Truong, ayant émoussé l'attaque du PAVN sur Hue, a monté une contre-offensive qui a réussi à récupérer environ la moitié de la province de Quang Tri et de la ville de Quang Tri le 15 septembre, mais seulement après des semaines de combats de rue coûteux.

Le général Abrams avait fait remarquer à un responsable du département d'État pendant la bataille qu'« il est très clair pour moi que. . . [le gouvernement sud-vietnamien] serait tombé et ce pays aurait disparu. . . s'il n'y avait pas eu les B-52 et le tac air. [33] Mais c'est la décision de Nixon de lancer l'opération Linebacker (du 10 mai au 23 octobre 1972) qui a véritablement brisé le dos de l'offensive Nguyen-Hue. Probablement la campagne d'interdiction la plus efficace de l'histoire militaire jusque-là, Linebacker a détruit d'énormes quantités de matériel de guerre et d'installations de production au Nord-Vietnam, y compris des centrales électriques, des dépôts d'approvisionnement et des casernes. Les efforts antiaériens communistes ont été contrecarrés par le brouillage électronique. Le sentier Ho Chi Minh a été gravement endommagé par des attaques de précision contre des ponts, des routes et des voies ferrées avec des bombes à guidage laser, utilisées pour la première fois dans l'histoire, et le port de Haiphong a été miné, bloquant le flux d'armes de haute technologie soviétiques transportées par mer et matériel de guerre désespérément nécessaire. L'histoire officielle du PAVN montre clairement sans aucun doute que Linebacker a efficacement stoppé le flux de troupes et de fournitures sur le champ de bataille. [34]

Selon les estimations américaines, les pertes du PAVN lors de l'offensive Nguyen-Hue étaient d'environ 40 000 tués et 60 000 blessés. Environ la moitié de L'armure et l'artillerie lourde de Giap ont été perdues. Compte tenu de la tendance persistante des Américains à exagérer le nombre de victimes, les véritables pertes ressemblaient probablement davantage à 25 000 tués et 45 000 blessés.

De nombreux historiens occidentaux décrivent l'offensive comme une autre des gaffes stratégiques de Giap, confirmant son habitude de

gaspiller des dizaines de milliers de soldats sans bonne fin. Ils désignent la survie de l'ARVN et du GVN comme une preuve décisive de l'échec de la grande poussée de Hanoï.

Pourtant, comme ce fut le cas avec le Têt, il est peu probable que Hanoï s'attende à ce que l'offensive de Pâques aboutisse à un effondrement complet de l'armée et du gouvernement du Sud-Vietnam. Ses véritables objectifs, certes, étaient ambitieux mais plus modestes. Ils devaient l'être. Au début de 1972, aucun planificateur communiste compétent, certainement pas quelqu'un avec l'étrange capacité de Giap à évaluer les forces ainsi que les faiblesses de ses ennemis, n'aurait pu croire que le président Nixon permettrait l'effondrement pur et simple du Sud-Vietnam en une année électorale. Bien que Nixon ait été de plus en plus assiégé par le mouvement anti-guerre et un nombre croissant de détracteurs à Washington, il avait encore la marge de manœuvre nécessaire pour libérer une puissance aérienne américaine décisive pour empêcher l'effondrement du Sud-Vietnam. Si le peuple américain s'était lassé depuis longtemps du Vietnam, il n'était pas encore disposé à subir l'humiliation de la première défaite majeure de l'histoire de la guerre américaine. Bien sûr, Hanoï espérait le meilleur, mais il suffirait que l'offensive modifie substantiellement l'équilibre politique et militaire des forces en faveur de la Révolution. Ce serait en effet la « victoire décisive » que Hanoï espérait remporter dans la phase de planification de l'opération.

Giap n'avait pas abandonné la guerre prolongée le 30 mars 1972, en faveur d'une campagne conventionnelle pour écraser l'ARVN et le GVN une fois pour toutes comme le prétendent de nombreux historiens américains. Ce n'était pas un effort de "dernier soupir". Il a plutôt utilisé des opérations conventionnelles au service d'une guerre prolongée. L'offensive a renforcé l'opposition du Congrès et de la population à la stratégie de guerre de Nixon aux États-Unis, restreignant davantage ses options militaires pour empêcher la chute du Sud-Vietnam à l'avenir et exerçant une pression énorme sur Washington pour qu'il parvienne à un accord à Paris. Le tumulte suscité par la poursuite de la guerre quatre ans après que Nixon eut commencé sa recherche insaisissable de la « paix avec l'honneur » était un signe clair que le peuple américain avait eu à peu près tout ce qu'il pouvait digérer de la guerre du Vietnam.

L'offensive Nguyen-Hue a été coûteuse, mais elle est allée loin dans l'établissement des «conditions correctes» pour un accord de paix favorable avec les États-Unis. États. Cela a laissé les communistes nettement plus forts dans le Sud, avec plus de 140 000 habitués endurcis sur le sol sud-vietnamien. Ils étaient le noyau de la force qui infligerait une défaite humiliante à l'ARVN à peine deux ans après le départ définitif des Américains en mars 1973. L'offensive a laissé les forces communistes en plein contrôle de vastes étendues de territoire à Quang Tri et le long de la frontière. avec le Cambodge, en plus d'un certain nombre de petites « zones libérées » d'importance stratégique. Ceux-ci pourraient être utilisés comme tremplins par les unités de propagande armée pour regagner le terrain perdu dans le mouvement de lutte politique.

Cela dit, il faut admettre que tant la planification que l'exécution de la campagne Nguyen-Hue ont été sérieusement défectueuses. Le système logistique n'a pas pu soutenir le rythme effréné des attaques, provoquant des arrêts perturbateurs des avancées, donnant à l'ARVN et à la puissance aérienne américaine des occasions en or d'endiguer les attaques, infligeant de lourdes pertes dans le processus. Les attaques interarmes (attaques chars-infanterie appuyées par l'artillerie) manquaient généralement de coordination. Et sans aucun doute, tout général occidental qui aurait subi des pertes aussi élevées aurait été sommairement limogé. Mais dans la lutte contre les Américains, ni les communistes ni Giap ne doivent être jugés selon les critères de succès militaires occidentaux conventionnels. Ce n'était pas un conflit conventionnel; Le Vietnam communiste n'était pas une puissance militaire industrialisée et ses performances militaires ne devaient pas être jugées comme si elles l'étaient. En fin de compte, un observateur impartial devrait reconnaître que les réalisations de Giap à Nguyen-Hue en tant que stratège et commandant étaient bien plus impressionnantes que ses échecs ou ceux de son armée. Comment pouvait-on raisonnablement s'attendre à ce que les communistes soutiennent la logistique de 200 000 soldats sur des centaines de kilomètres contre la plus puissante armée de l'air du monde ? En effet, il me semble que le fait même que Giap puisse monter une telle offensive était en soi une réussite militaire remarquable.

Enfin, l'offensive a essentiellement confirmé - pour Giap du moins - que l'ARVN ne pouvait pas défendre le Sud-Vietnam dans une campagne

soutenue contre les forces conventionnelles du PAVN une fois les pertes de l'offensive de Pâques remplacées. L'évaluation la plus charitable de la performance de l'ARVN était qu'elle était inégale. Malgré les déclarations officielles selon lesquelles l'offensive montrait le chemin parcouru par l'ARVN, des évaluations privées plus franches se sont rapidement révélées pertinentes : l'ARVN avait une grande puissance de feu, mais elle était trop mal dirigée et entraînée pour utiliser efficacement sa puissance de combat. , et la plupart de ses unités manquaient clairement d'esprit combatif pour affronter des unités PAVN très motivées.

LES POURPARLERS DE PAIX DE PARIS

À la suite de l'offensive et du retrait ultérieur de toutes les troupes de combat américaines, le sentiment d'amertume et de trahison de la part du Sud-Vietnam envers Nixon et les États-Unis était palpable, et même alors que les pourparlers progressaient tortueusement vers un règlement de paix à l'automne. En 1972, un sentiment d'appréhension, voire de malheur, envahit Saigon, et il était clair pour tout le monde, sauf pour les optimistes les plus naïfs, que Hanoï avait plus de jetons à jouer à la table de négociation que Washington. À ce stade, la guerre était à la fois une cause et un symbole de divisions politiques, de troubles raciaux et d'affrontements culturels qui menaçaient de déchirer le pays jusqu'aux coutures. Le Vietnam était devenu le cauchemar qui ne finirait pas.

Début mai 1972, Kissinger, lors de pourparlers secrets avec Le Duc Tho, membre de longue date du Comité central et négociateur en chef de Hanoï, a abandonné la demande de retrait mutuel des forces américaines et PAVN du Sud-Vietnam. À l'automne, Tho était en mesure de faire lui-même une concession grâce aux gains de l'offensive Nguyen-Hue. Hanoi accepterait le gouvernement Thieu dans une coalition avec la NFL pour élaborer l'avenir politique du Sud-Vietnam. Le Duc Tho a expliqué sa pensée en le faisant en 1985: «Puisque l'équilibre des forces militaires avait été fondamentalement modifié, aucune administration fantoche ne pouvait rester fermement en place» au Sud-Vietnam. [35] En d'autres termes, Hanoï était pleinement convaincu que Thieu serait marginalisé dans un gouvernement de coalition.

Il semblait en octobre que Washington et Hanoï étaient parvenus à un accord, il ne restait plus que les détails à régler, mais Thieu a naturellement rechigné à la disposition permettant aux forces du PAVN à l'intérieur du Sud de rester en place après la signature des accords de paix de Paris, car il comprenait ce que Washington savait mais n'a jamais pu admettre à l'époque : que cette disposition garantissait pratiquement la reprise du conflit dans des conditions qui favorisaient grandement la Révolution. S'il ne s'agissait pas d'un arrêt de mort pour le gouvernement du Vietnam, il en était très proche. Hanoï, pour sa part, s'est senti trahi lorsque Kissinger a présenté les objections de Thieu et a appelé les communistes à y répondre. Sa délégation s'est retirée des négociations à Paris, affirmant, à juste titre, que les États-Unis avaient déjà accepté en principe de laisser les forces du PAVN là où elles se trouvaient à la date effective du cessez-le-feu.

Dans un effort pour ramener les Nord-Vietnamiens à la table, Nixon a de nouveau lâché la puissance aérienne américaine au-dessus du Nord-Vietnam dans la plus destructrice attaques de toute la guerre aérienne. L'opération Linebacker II a fait des ravages sur les installations de guerre et le réseau de transport de Hanoï. Il a épuisé son inventaire de missiles sol-air (SAM) au point où le pays a été rendu presque sans défense contre de nouvelles attaques.

Le Nord-Vietnam est revenu à la table, mais il a refusé d'accepter la demande de Thieu que les troupes du PAVN retournent au Nord-Vietnam. Nixon a alors promis en privé à Thieu des aides supplémentaires substantielles et a donné son assurance personnelle qu'il répondrait avec une puissance aérienne suffisante pour anéantir les futures offensives communistes si elles représentaient une menace imminente pour la survie de Saigon. Mais Nixon a également lancé un ultimatum à Thieu : soit il pouvait signer les accords tels que négociés, soit il devait conclure un accord séparé avec Hanoï. En d'autres termes, il n'a laissé à Thieu d'autre choix que de faire la queue.

Les accords de paix de Paris, signés le 27 janvier 1973, appelaient les États-Unis et tous les autres pays à respecter l'indépendance, la souveraineté, l'unité et l'intégrité du Vietnam telles que reconnues par les accords de Genève de 1954 sur le Vietnam ; exigé le retrait de toutes les forces américaines et un échange de prisonniers dans les soixante jours ; et imposé des limitations strictes à l'assistance militaire américaine au Sud-Vietnam et à l'infiltration de forces nord-

vietnamiennes supplémentaires dans le Sud. Une commission internationale édentée a été mise en place pour superviser le cessez-le-feu.

Plus important encore, l'avenir politique du Sud-Vietnam était en suspens. Puisque les adversaires ne pouvaient même pas aborder une solution acceptable ou un ensemble de procédures pour déterminer l'identité politique à long terme du pays, les accords indiquaient simplement que son avenir serait déterminé par un « conseil national de réconciliation » vaguement défini, dans lequel le GVN , le NLF et les représentants des partis neutres « mettraient fin à la haine et à l'inimitié, interdiraient tous les actes de représailles » et avanceraient « pas à pas » vers la réunification par des moyens pacifiques. Il semblait supposer, comme le dit un érudit, que "les miracles pouvaient être accomplis par décret", et en fait marqué "seulement une nouvelle phase de la guerre pour les Vietnamiens". 36

Nixon et Kissinger ont affirmé qu'ils avaient atteint la « paix avec l'honneur », mais cette affirmation était sans fondement en 1973 et est maintenant rejetée à juste titre par pratiquement tous les étudiants sérieux de la guerre, quelle que soit leur conviction politique. Les Accords de Paris ont mis fin à l'implication directe des États-Unis, mais ils n'avaient pas réussi à obtenir la reconnaissance même tacite du Sud-Vietnam en tant qu'entité indépendante pouvant déterminer son propre destin sans ingérence communiste. L'accord ne prévoyait aucun mécanisme exécutoire pour garantir que la politique, et non les opérations militaires, déterminerait la situation du Sud-Vietnam. destin. En fait, Nixon avait « concédé aux communistes un rôle politique et militaire actif au Sud-Vietnam ». 37

Dans le sillage des accords de Paris, la politique intérieure des États-Unis a jeté de sérieux doutes sur la proposition selon laquelle les États-Unis viendraient à la rescousse de Saigon si Hanoï était en mesure de lancer une autre offensive conventionnelle majeure. En effet, les programmes d'aide américains au GVN ont été réduits de manière prévisible de 2 milliards de dollars en 1973 à 1 milliard de dollars en 1974. La démission de Nixon en août 1974 a presque garanti que le Sud-Vietnam devrait faire cavalier seul s'il était attaqué par les forces révolutionnaires. En fin de compte, il est impossible de contester la conclusion de William Duiker selon laquelle Hanoï avait obtenu la plus grande partie du marché. 38

LE SUD VIETNAM EST SEUL

Giap avait longtemps considéré la guerre américaine comme un processus en deux étapes : premièrement, le retrait de la puissance militaire américaine du Sud-Vietnam ; deuxièmement, l'unification du Vietnam par la lutte politique si possible, et par la lutte armée si nécessaire. Mais qui peut croire que lui et ses camarades de Hanoï aient eu la moindre intention de laisser les accords de Paris faire obstacle au prix qu'ils recherchaient depuis si longtemps ? En fait, ni le Nord ni le Sud-Vietnam n'avaient l'intention d'honorer le cessez-le-feu, ni même beaucoup d'incitations à le faire. Des violations flagrantes des deux côtés ont commencé en quelques semaines, et le faible espoir que le sort du Vietnam serait déterminé par des moyens pacifiques s'est en effet très vite envolé.

Au départ, les forces communistes du Sud-Vietnam opéraient désavantagées car elles étaient épuisées et épuisées par l'offensive de Pâques et étaient largement dépassées en nombre par les forces armées de Saigon, qui comptaient environ 300 000 ARVN et 600 000 soldats de la Force régionale et populaire. Pourtant, dans l'année qui a suivi la signature des accords, Giap a infiltré 120 000 soldats réguliers dans le Sud, a acquis des centaines de chars de remplacement et de pièces d'artillerie de Chine et d'Union soviétique, et a construit méthodiquement le sentier Ho Chi Minh en préparation d'une autre attaque conventionnelle majeure. . Rien qu'en 1973, le PAVN a expédié 27 000 tonnes d'armes et 6 000 tonnes de produits pétroliers vers le sud. Dans la première moitié de 1974, 80 000 autres soldats ont fait leur chemin vers le Sud. Giap a résumé le consensus qui s'est dégagé d'une série de conférences en juin 1973 en réaffirmant son mantra stratégique, sa loi d'airain : « Le Politburo a conclu qu'une opportunité stratégique allait bientôt se présenter. . . . Quels que soient les développements, nous avons réalisé que la révolution ne pouvait remporter la victoire que par la guerre. [39]

Pendant ce temps, Thieu avait eu recours à des mesures draconiennes pour maintenir sa domination personnelle au sud du 17e parallèle. Tous les représentants du gouvernement devaient rejoindre le propre parti politique de Thieu et prêter allégeance aux pouvoirs en place à Saigon. Thieu a annulé les mesures de réforme agraire dans les campagnes. Les paysans et l'intelligentsia étaient mécontents de la

répression de l'opposition politique par Thieu. Sur le front militaire, il a bêtement répandu les unités de l'ARVN à travers le pays au lieu de développer un plan cohérent pour repousser l'inévitable invasion communiste en déployant ses forces en force dans les zones de vulnérabilité stratégique. L'économie du Sud-Vietnam dépendait depuis longtemps des dépenses et des investissements américains, et peu de temps après les accords, elle était en déclin dangereux, accentuant un sentiment général de malaise et d'agitation, ce qui a entraîné des mesures oppressives supplémentaires de la part de Saigon.

À l'été 1974, Giap s'est joint à d'autres hauts dirigeants à Hanoï en estimant que son adversaire dans le Sud ne pourrait pas survivre à une offensive majeure du PAVN sans une aide américaine massive, et qu'une telle aide était peu susceptible de se produire. L'Armée populaire a été jugée capable d'exécuter une « offensive finale » pour écraser l'ARVN et le GVN et établir une administration révolutionnaire sur tout le Vietnam. Cette fois, enfin, le PAVN faisait faillite. Le rapport de force favorisait nettement la Révolution.

En mars et avril 1974, lors de deux conférences de haut niveau à Hanoï, il a été conclu que pour la première fois depuis l'offensive de Pâques de 1972, les forces révolutionnaires avaient pris l'initiative sur le champ de bataille. Giap pensait que le moment était venu de commencer à planifier la campagne finale. Comme il l'écrira après la fin de la guerre, « Confronté à la formidable force de la guerre populaire, l'autre camp se trouva poussé avec une rapidité croissante dans une course inexorablement descendante. Les plans de « pacification » et d'empiètement de l'ennemi avaient été clairement vaincus. . . . Le motif « peau de léopard » [« tache d'huile »], loin d'être contenu, se développait. L'armée fantoche avait été poussée sur la défensive sur de nombreux champs de bataille. [40]

Après avoir examiné une étude de l'état-major général du PAVN de mai 1974 sur un plan pour gagner la guerre, Giap a demandé au général Hoang Van Thai d'élaborer un plan de campagne détaillé pour une victoire totale d'ici la fin de 1976 au plus tard - avant les résultats du prochain US. l'élection présidentielle pourrait potentiellement renverser la décision américaine de rester à l'écart du Vietnam. Elle se déroulerait en deux temps : d'abord, une attaque majeure dans les hauts plateaux du centre au printemps 1975, puis, après des opérations de guérilla généralisées pour perturber et disperser davantage les

forces armées de Saigon, une campagne à plusieurs volets sur Saigon à la fin de 1975 ou au début de 1976. Pratiquement toutes les divisions PAVN se joindraient à l'attaque.

Alors que de nombreux récits occidentaux affirment que Giap n'a joué que peu ou pas de rôle dans la formation du plan de la campagne de Ho Chi Minh à la suite d'une maladie et de la perte de son poste de commandant en chef du général Van Tien Dung en 1973 - Giap est resté ministre de la Défense - les sources les plus fiables dont nous disposons indiquent clairement que Giap était "très impliqué dans la planification et le commandement général de l'offensive depuis son lancement jusqu'à sa conclusion finale victorieuse". L'état - major a ensuite affiné le plan plusieurs fois avant qu'il ne soit pleinement approuvé par le Politburo en octobre 1974. À ce moment-là, Giap avait également élaboré un plan d'urgence pour une campagne tronquée se terminant en 1975 si l'occasion se présentait.

En décembre, le plan de la campagne de Ho Chi Minh a de nouveau été révisé après que le général Tran Van Tra, le commandant militaire du COSVN, ait réussi à arracher toute la province de Phuoc Long à l'ARVN comme tremplin vers une conduite rapide. Saigon au printemps 1975. Début janvier 1975, les forces de Tra ont percuté les défenses de l'ARVN le long de la frontière cambodgienne jusqu'à Phuoc Long. Les forces de l'ARVN se sont pliées puis se sont cassées. En quelques jours, le PAVN avait réussi à prendre le contrôle de toute la province. Au grand soulagement de Giap, l'administration du président Gerald Ford a repoussé les demandes frénétiques de Saigon pour une intervention directe. Il était alors clair que, à toutes fins utiles, le Sud-Vietnam avait été abandonné par son allié superpuissance.

Selon le général Hoang Van Thai, un membre clé de l'état-major de planification, le succès de Tran a incité le commandement supérieur à approuver le plan de campagne tronqué dans le but de prendre Saigon au début de l'été 1975. [42] Alors que la bataille de Phuoc Long (décembre 1974-janvier 1975) marqua un tournant décisif dans la guerre « en démontrant l'impuissance à la fois de l'ARVN et des États-Unis », observe Phillip Davidson, « c'est la perte par l'ARVN de Ban Me Thuot qui a marqué le début de la fin pour la RVN. [43]

Le 10 mars, douze régiments du PAVN ont convergé vers Ban Me Thuot, une cible d'importance stratégique et psychologique critique dans les hauts plateaux du centre. En attaquant cette ville peu

défendue, comme l'historien Merle Pribbenow souligne que Giap a utilisé la stratégie de BH Lidell Hart de «l'approche indirecte». L'attaque principale du PAVN n'était «pas dirigée contre l'armée principale de l'ennemi déployée sur le front de Tri-Thien et autour de Saigon et du delta du Mékong, mais plutôt vers un point stratégique faiblement défendu que l'ennemi ne pouvait pas se permettre de perdre». 44

Giap espérait tromper Saigon en lui faisant croire qu'il prévoyait de se déplacer sur Pleiku et Kontum vers le nord, alors qu'en fait son objectif était de s'emparer de Ban Me Thuot, d'attirer des forces substantielles de l'ARVN dans une contre-attaque et de les détruire en détail. En deux jours, le PAVN a pris la ville et ses environs après de violents combats. Pendant ce temps, une force massive du PAVN de plus de 70 000 soldats avec une armure et une artillerie suffisantes a commencé à fermer le réseau routier dans les hautes terres. Thieu est tombé dans le piège, ordonnant que Ban Me Thout soit repris à tout prix, et a transporté par avion plusieurs régiments dans des points de départ pour une contre-attaque.

Lancée le 15 mars, l'attaque s'est rapidement effondrée et s'est transformée en une déroute sud-vietnamienne. L'ARVN était en infériorité numérique, en armement et en infériorité numérique. En l'occurrence, des milliers de familles des troupes de l'ARVN qui étaient désignées pour la contre-attaque vivaient dans les environs de Ban Me Thuot ; plutôt que de se former pour la poussée sur la ville, les troupes se sont dispersées dans une course effrénée vers leurs familles, ont jeté leurs armes et ont commencé à se déplacer en masse vers l'est vers Nha Trang et la côte.

Désespéré, Thieu décide d'échanger du territoire le temps de se regrouper. Il a ordonné le retrait de toutes les forces dans les hauts plateaux du centre derrière une ligne horizontale droite allant de la frontière cambodgienne à Tuy Hoa sur la côte, à environ soixante milles au sud de Qui Nhon. Pendant ce temps, sur le front de Tri-Thien, toutes les forces de l'ARVN ont reçu l'ordre de se retirer vers l'est vers les enclaves côtières autour de Hue et de Danang, cédant de vastes étendues de territoire aux unités du PAVN les pressant du nord et de l'ouest.

Dans les hautes terres, la colonne de troupes de l'ARVN se déplaçant vers l'est le long d'une route secondaire en mauvais état vers Nha Trang a été attaquée à plusieurs reprises, provoquant la rupture et la

désintégration de la colonne. Peut-être 20 000 des 60 000 soldats de l'ARVN dans la retraite ont atteint la sécurité relative de Nha Trang, sur la côte de la mer de Chine méridionale. Sur le front de Tri-Thien, Giap a attaqué les enclaves côtières avec l'équivalent de huit divisions le 19 mars. Alors qu'ils écrasaient une ligne de défense sud-vietnamienne après l'autre, le commandant du corps ARVN a tenté de retirer toutes ses forces dans les trois enclaves les plus fortes à Hué, Danang et Chu Lai.

À peu près au même moment, Thieu a ordonné le retrait de ses gardes d'élite et des forces marines déployées dans la zone tactique du I Corps au sud dans l'espoir de former une nouvelle ligne défensive s'étendant de la frontière cambodgienne à Cu Chi, Bien Hoa et Xuan Loc. Des civils et des soldats terrifiés dans les environs de Hue ont maintenant fui vers le sud par milliers le long de la route 1 en direction de Danang. Là, le commandant de l'ARVN a tenté une évacuation par mer le 24 mars. Cette opération s'est également transformée en désastre, car le port a subi de violents bombardements et toutes les armes et autres équipements militaires ont été abandonnés à l'ennemi. Le 29 mars, Danang, inondé de plus d'un million de réfugiés, tombe aux mains du PAVN. Tout le I Corps était désormais sous le contrôle de Hanoï.

Après une semaine de regroupement et de réapprovisionnement, l'Armée populaire a commencé sa poussée sur Saigon. Lors de l'attaque finale contre la capitale, il n'y aurait pas de pannes logistiques similaires à celles de la campagne Nguyen-Hue de 1972. Partout sauf à Xuan Loc, à trente-cinq miles au nord-est de Saigon, que Giap a décrit avec justesse comme le "fer de fer". porte » à l'immense base aérienne de Bien Hoa et à Saigon même, les troupes sud-vietnamiennes se sont repliées. À Xuan Loc, la 18e division ARVN a combattu avec beaucoup de courage et d'habileté contre quatre divisions PAVN entre le 9 avril et le 23 avril. Elles n'ont cédé que lorsque les forces communistes ont pu couper tous les renforts.

Après la chute de Xuan Loc, une force d'environ treize divisions PAVN a resserré l'étau autour de Saigon, ne rencontrant qu'une résistance décousue. À Hanoï, Giap et le reste du Politburo et du Comité militaire central avaient passé une nuit blanche au centre de commandement du PAVN avant de se réunir le matin du 28 avril. Selon le récit de Giap, "l'atmosphère était à l'exaltation". Une carte de Saïgon

était étalée sur une grande table. « Les flèches rouges sur notre carte étaient désormais regroupées en direction du centre-ville. Des barres obliques indiquaient les cibles capturées successivement. Presque toutes les heures — à chaque instant, semblait-il — un nouveau rapport était reçu. . . . Les soldats ennemis étaient comme des serpents décapités. Le personnel militaire et civil américain a fui en hélicoptère depuis les toits des immeubles de grande hauteur dans une opération "tourbillonnante". 45

Thieu avait démissionné le 21 avril et s'était enfui à Taïwan. Le 29 avril 1975, les États-Unis ont commencé une évacuation dramatique des Américains et d'un nombre limité de leurs alliés sud-vietnamiens, alors que soixante-dix hélicoptères de la Marine volaient entre les aires d'atterrissage du centre de Saigon et une flotte de porte-avions au large des côtes. Au petit matin du 30 avril, les colonnes du PAVN sont descendues de Bien Hoa au cœur de la ville. Un escadron de chars a fait son chemin descendre la rue Hong Thap Tu et tourner à gauche sur le boulevard Thong Nhut. Vers 11 heures, son char de plomb s'écrase à travers les grilles du palais présidentiel. Les soldats jubilatoires du PAVN ont sauté de leurs chars et se sont dirigés à travers la cour vers le palais proprement dit.

Le général Duong Van Minh, que l'on pensait être un chef d'État titulaire acceptable pour les communistes, attendait avec son cabinet dans une salle de réception au deuxième étage. Le colonel Bui Tin, de l'Armée populaire du Vietnam, était alors journaliste pour couvrir la dernière campagne de la guerre. En tant qu'officier supérieur attaché à l'escadron de chars, il lui incombait de prendre la reddition. "J'attends depuis tôt ce matin pour vous transférer le pouvoir", a déclaré le général Minh. Le colonel Tin a répondu : « Il n'est pas question que vous transfériez le pouvoir. Votre pouvoir s'est effondré. Vous ne pouvez pas abandonner ce que vous n'avez pas. 46

En quelques minutes, les camarades supérieurs du poste de commandement ont reçu la nouvelle de la reddition. Giap a rappelé le moment : « Des larmes de joie ont rempli les yeux de tout le monde. . . . La campagne Ho Chi Minh s'est terminée par une victoire totale. Mêlés aux sons des haut-parleurs, les applaudissements retentirent dans toutes les rues. . . . [Cette nuit-là], j'ai fait un tour en voiture autour de Hanoï et j'ai découvert que la ville s'était transformée en une mer de fleurs et de drapeaux. Les rues étaient pleines de gens en fête. Cette

nuit-là, Hanoi et tout le Vietnam se sont réjouis, ainsi que Saigon et tout le sud. [47]

De nombreux historiens occidentaux décrivent l'offensive de Ho Chi Minh comme une invasion conventionnelle dans laquelle les guérilleros de la PLAF n'ont joué qu'un rôle marginal, l'implication étant que la stratégie de guerre populaire de Giap avait été effectivement vaincue, ne lui laissant d'autre choix que de recourir à une invasion conventionnelle visant à la conquête d'une nation ennemie. En fait, les forces de guérilla régionales et locales de la PLAF ont joué un certain nombre de rôles critiques, s'emparant de nombreux objectifs qui avaient été contournés lors des attaques du front de Tri-Thier et des hauts plateaux du centre. Ils ont protégé l'arrière alors que les forces du PAVN roulaient vers le sud sur Saigon, immobilisant les unités de l'ARVN et empêchant les forces du GVN, y compris les unités des forces régionales et populaires qui restaient en force, de couper les lignes de communication du PAVN. De plus, les forces de guérilla locales avaient préparé des dépôts de ravitaillement clandestins le long des lignes d'avance vers Saigon pendant plusieurs mois avant le début de la campagne. Enfin, Tran Van Tra avait dirigé une impressionnante campagne de guérilla dans le delta du Mékong densément peuplé en 1973 et 1974, entraînant des gains territoriaux substantiels dans cette région. En mars et début avril 1975, l'intensité de l'activité de guérilla dans le delta du Mékong était si grande que Thieu ordonna renforts des trois divisions alors déployés dans la région. Comme le souligne l'historien Rod Paschall, si ces divisions avaient pu se redéployer sur la ligne défensive au nord de Saigon, la bataille pour la ville aurait bien pu être un événement beaucoup plus coûteux et long qu'il ne l'était. [48] En fin de compte, la victoire de la Révolution n'a pas été obtenue par l'abandon de la stratégie de guerre prolongée de Vo Nguyen Giap en faveur de la guerre conventionnelle, mais par l'application méthodique et imaginative de cette stratégie, et par la résilience et la détermination de millions de Vietnamiens. — soldats et citoyens — qui croyaient que la Révolution leur offrait la seule voie vers la liberté et vers un avenir meilleur dans un monde postcolonial.

11
RÉFLEXIONS

Après la grande victoire des communistes en 1975, l'influence du général en chef Giap dans la politique nationale et les affaires militaires a progressivement diminué. En avril 1973, il avait cédé son titre de commandant en chef de l'Armée populaire à son protégé, Van Tien Dung. Dung lui a également succédé au poste de ministre de la Défense en 1980. En mars 1982, le mandat de Giap en tant que membre du Politburo a pris fin. La plupart des récits prétendent que « l'architecte de la victoire » sur la France et les États-Unis a été contraint de démissionner de ces postes, ou au mieux a subi de fortes pressions. Pourtant, il ne serait pas déraisonnable de supposer que Giap aurait pu accueillir un rôle diminué dans les affaires vietnamiennes après plus de trente ans de service dans la lutte révolutionnaire.

Depuis son départ du Politburo, les responsables gouvernementaux ont qualifié Giap de « trésor national ». La plupart des Vietnamiens seraient certainement d'accord. Cette désignation rend son absence mystérieuse des événements publics marquant les anniversaires des batailles cruciales du Vietnam avec la France et les États-Unis d'autant plus étranges. Son absence pourrait s'expliquer par les interdictions édictées par la direction destinées à empêcher l'émergence d'un « culte de la personnalité » qui pourrait remettre en question le paradigme du leadership collectif qui a si bien fonctionné pendant les années de guerre. Les problèmes de santé qui ont harcelé le général depuis la fin des années 1960 peuvent également avoir contribué à son profil bas dans la vie publique. Nous ne pouvons que spéculer sur ces questions. Nous savons qu'au moment de la publication de ce livre, Giap a plus d'un siècle. Il est le dernier des dirigeants fondateurs de Hanoï, et sa disparition marquera la fin d'une époque charnière pour le peuple vietnamien.

Ce livre a présenté un récit des campagnes de Vo Nguyen Giap, une exploration de son mode de guerre unique et sa contribution à la longue lutte des communistes vietnamiens pour établir une société et un gouvernement conformes à leurs propres idées et valeurs. Il

convient ici de conclure par quelques réflexions sur la place de Giap parmi les grands commandants de l'histoire, ainsi que sur la pertinence de son expérience dans les affaires militaires contemporaines. Ces questions ont été très présentes dans mon esprit lorsque j'ai écrit sur l'homme au cours des trois dernières années, et je pense qu'elles ont également émergé dans l'esprit de nombreux lecteurs du livre.

Sur le premier point, la carrière de Giap parle dans une large mesure d'elle-même. Il a vaincu deux grandes puissances occidentales dans des guerres anticoloniales. Il est incontestable que le colonialisme et les luttes contre celui-ci ont été des forces fondamentales dans la formation du monde moderne. Ces sujets demeurent une préoccupation constante pour les étudiants sérieux en politique et en histoire militaire aujourd'hui, et le resteront sûrement pendant un certain temps. Ainsi, les Vietnamiens et leur révolution comptent, et Giap et ses idées comptent dans le cadre de cette histoire mondiale.

« Au fil des ans, Giap a commis sa part d'erreurs sur le champ de bataille », observe le professeur Logevall, « mais son bilan en tant que logisticien, stratège et organisateur est néanmoins extraordinaire et le classe parmi les meilleurs chefs militaires de l'histoire moderne - avec Wellington. , Grant, Lee et Rommel. Il s'est montré spectaculairement habile, en particulier, à utiliser les moyens souvent limités à sa disposition ainsi que le terrain, qu'il connaissait mieux que ses adversaires parce que c'était le sien. [1] Je ne peux pas contester un seul mot de cette évaluation, mais à mon avis, elle ne va pas assez loin. Les réalisations de Giap sont d'une portée plus éblouissante que celles de la plupart des autres grands capitaines de la guerre moderne, dont peu, me semble-t-il du moins, se sont battus contre de telles chances et ont prévalu.

Au cours des trente années de sa carrière en tant que commandant en chef, Giap a non seulement contrecarré les desseins de deux nations bien plus fortes que la sienne. militairement et technologiquement, mais a également continuellement renforcé la force et les capacités de ses propres forces militaires, les intégrant de manière transparente dans une infrastructure politique résiliente qu'il a lui-même largement contribué à créer. Peu de généraux dans l'histoire ont été capables d'intégrer autant de formes de guerre différentes - insurrection de guérilla, guerre de type guérilla menée par des compagnies et des bataillons réguliers indépendants, opérations mobiles, sièges et

offensives conventionnelles - pour faire avancer leurs grands objectifs stratégiques.

Quant à la deuxième question, la pertinence de Giap pour la guerre contemporaine et la stratégie militaire est profonde, mais elle ne peut pas être facilement résumée en un ensemble soigné de maximes et de préceptes. Il n'a pas développé une théorie originale de la guérilla ou de la guerre prolongée. Au contraire, il a habilement synthétisé un certain nombre de stratégies classiques aux circonstances variées auxquelles il a été confronté au Vietnam. Ces circonstances étaient si variées, les défis si grands et les réponses de Giap si éclectiques qu'il n'est pas exagéré de dire que sa carrière mérite d'être étudiée par tous les étudiants et praticiens sérieux de la guerre aujourd'hui. Ce qui suit est une modeste tentative de résumer les éléments de son approche particulièrement pertinents pour les conflits contemporains.

Comme Mao, Giap était intensément préoccupé par le rôle de l'expérience et des connaissances dans la prise de décision stratégique. À maintes reprises dans ses écrits, Giap a attiré l'attention sur l'importance de réexaminer continuellement ce qui pouvait être appris du réservoir en constante expansion de son expérience politique et militaire, et comment ces expériences pourraient éclairer les décisions futures. Ce n'est que lorsqu'un tel réexamen est devenu une habitude profondément enracinée dans l'esprit que l'on a pu arriver à ce que Giap et les autres communistes appellent "la pensée correcte". La guerre, selon Giap, est une chose protéiforme, et ceux qui recherchent le succès doivent constamment examiner leurs propres actions et attitudes avec une honnêteté sans faille, ainsi que celles de leurs adversaires, dans un effort pour améliorer les performances dans le présent et l'avenir.

L'une des sources de la confiance inébranlable de Giap était sa conviction que, si les capacités militaires de ses adversaires étaient qualitativement supérieures aux siennes, leurs évaluations des grandes réalités stratégiques sur le terrain étaient exactement le contraire. « La capacité de direction du Parti communiste à analyser et à s'adapter, à relier ses ressources à la réalité et à éviter un sentiment d'omnipotence ainsi qu'une prudence excessive était le lien entre ses forces existantes et potentielles et l'avenir », observe avec sagesse Gabriel Kolko. [2] "Le génie du Parti communiste était sa capacité à survivre et à s'adapter et à combler le vide [social et politique] créé par les États-Unis et ses

dépendants." [3] Cela aussi faisait partie du génie de Giap. Comme Giap l'a vu cela, les Français et les Américains étaient voués à l'échec à la longue parce qu'ils ne se sont pas livrés à un réexamen rigoureux de leurs expériences, ou de celles de leur adversaire. Ainsi, ils n'ont pas saisi la véritable nature de l'équilibre des forces - militaires, politiques, sociales, psychologiques - qui prévalait sur le champ de bataille.

La puissance de la machine militaire américaine a posé d'immenses défis à Giap en tant que commandant. Il savait que le conflit entraînerait des pertes horribles, mais il se rendait également compte que ces pertes étaient le prix inévitable de la victoire, et que ni la réalité de ces pertes, aussi regrettables soient-elles, ni la capacité destructrice des forces américaines, ne se révéleraient être des facteurs décisifs dans l'issue de la guerre. Les Américains sont arrivés à la conclusion inverse. Ils étaient sublimement convaincus que les immenses capacités de leurs forces armées, associées à la médiocrité de Giap - il était davantage considéré comme un boucher têtu que comme un commandant compétent - conduiraient d'abord les forces communistes au désespoir, puis à l'effondrement. Pourtant, en fin de compte, les Américains ont échoué au Vietnam parce qu'une bonne compréhension de l'équilibre des forces s'est avérée plus importante que la capacité militaire.

Giap était avant tout un stratège de guerre révolutionnaire , c'est-à-dire qu'il concevait la guerre principalement comme une lutte sociale menée par des personnes engagées à briser le statu quo et à le remplacer par un nouvel ensemble de relations de pouvoir et d'institutions, et non comme une lutte strictement militaire. activité menée par des soldats à plein temps et des guérilleros. Bien sûr, la lutte avait une composante militaire très importante. L'aspect militaire des conflits avec la France et les États-Unis était parfois le plus important, mais les communistes n'ont jamais perdu de vue que leurs guerres étaient des luttes politiques pour le contrôle des énergies et l'allégeance du peuple vietnamien dans son ensemble. Un tel conflit nécessitait une stratégie sociale flexible et disciplinée , capable de mobiliser un grand nombre d'individus hautement motivés, déterminés à briser l'ordre ancien et à en construire un nouveau. En tant que tel, le travail de construction d'une infrastructure politique puissante qui pourrait défier les efforts français et américains était bien plus

important que de remporter la victoire dans une série de batailles et de campagnes militaires conventionnelles.

Giap a vu avec beaucoup plus de clarté que ses adversaires que l'équilibre des forces pouvait être fondamentalement modifié par des idées, des événements et des passions éloignés du champ de bataille. Il était parfaitement conscient de la façon dont la politique intérieure en France et aux États-Unis pouvait être façonnée et manipulée pour creuser un fossé entre le peuple et les gouvernements qui prétendaient les représenter. En prolongeant les conflits contre la France et l'Amérique, en infligeant des pertes importantes et en décrivant les politiques de guerre de ses ennemis comme injustes à travers les divers programmes de propagande de la Révolution, Giap croyait qu'il pourrait saper la volonté de ses adversaires à un point où leur victoire militaire deviendrait impossible. . Il avait entièrement raison.

Il croyait également qu'il pouvait instiller un sentiment de futilité et d'épuisement dans les armées française et américaine en évitant les combats à grande échelle en faveur de tactiques de harcèlement, y compris les embuscades, les pièges et en attirant l'ennemi dans des patrouilles interdisant les terrains montagneux et les jungles torrides. où ses propres troupes étaient plus à l'aise. Pour Giap, les opérations militaires étaient souvent planifiées et exécutées pour obtenir des effets psychologiques et politiques spécifiques.

Giap n'a jamais douté que la puissance de l'engagement de ses soldats et citoyens envers la vision révolutionnaire vietnamienne compenserait l'infériorité de leurs forces militaires. Il était seulement nécessaire d'instiller le même niveau de conviction et de détermination que lui-même possédait pour la cause dans l'ensemble de la Révolution, et de diriger cette énergie vers la victoire. Giap, l'homme et le général, en est venu à incarner l'esprit d'invincibilité inscrit dans le tissu de toute l'entreprise révolutionnaire - le PAVN, le PLAF, les cadres politiques, les aspirations du peuple. Une grande partie de l'attrait de la révolution découle de la dextérité de Giap à présenter la révolution communiste comme le seul moyen de parvenir à la libération et à l'unification nationales, comme le seul moyen de donner au peuple le pouvoir de façonner sa propre histoire et son destin. Que ce soit vrai ou non dans un certain sens objectif - et bien sûr les Français, les Américains et nombre de leurs alliés vietnamiens ne le pensaient pas -

importait peu. Ce qui importait, c'était que le peuple et les soldats fidèles à la Révolution croyaient que c'était vrai.

En fin de compte, l'importance durable de Giap réside dans la reconnaissance qu'il était un général couronné de succès, en grande partie parce qu'il pouvait voir avec une clarté extraordinaire tous les facteurs et forces qui ont façonné la trajectoire des guerres dans lesquelles il a combattu, et comment chaque élément était lié à tous les autres. Il comprenait que l'importance relative de chaque élément était constamment en évolution et que sa stratégie et sa tactique devaient être constamment recalibrées à la lumière de ces changements.

Les caractéristiques du mode de guerre de Vo Nguyen Giap étaient donc la flexibilité tactique, le pragmatisme et le don de voir le conflit tel qu'il était, et non tel qu'il souhaitait qu'il soit. Le petit professeur d'histoire devenu soldat du petit village d'An Xa dans la province de Quang Binh, au Vietnam, a d'abord humilié les Français, puis les Américains. Giap lui-même a dit un jour qu'il avait appris son métier dans la brousse. En trente ans de combat, il a bien appris, assez bien pour donner à ses adversaires une formation très coûteuse à la guerre simplement en faisant ce qui a fonctionné.

REMARQUES

CHAPITRE 1

1. Hoài Thanh, ed., Days with Ho Chi Minh (Hanoi: Foreign Languages Publishing House, 1962), p. 181.
2. Robert F. Turner, Le communisme vietnamien : ses origines et son développement , Hoover Institutions Publications, 143 (Stanford : Hoover Institution Press, 1975), p. 5.
3. Idem, p. 6.
4. Ibid., note de fin, p. 5.
5. Cecil B. Currey, *Victory at Any Cost: The Genius of Viet Nam's Gen. Vo Nguyen Giap* (Washington, DC: Brassey's, 1997), p. 100.
6. Douglas Pike, PAVN : Armée populaire du Vietnam (Novato, CA : Presidio Press, 1986), p. 18.
7. William J. Duiker, The Communist Road to Power In Vietnam , 2e éd. (Boulder, CO : Westview Press, 1996), p. 22.
8. Curry, p. dix.
9. Hoai, p. 185.
10. Curry, p. 32.
11. Idem.
12. Céphalophe, p. 57.
13. Idem, p. 62.
14. Idem, p. 74.
15. Phillip B. Davidson, Vietnam at War: The History: 1946–1975 (Novato, CA: Presidio Press, 1988), p. 15.
16. Samuel B. Griffith, tr., Mao Tse-tung : On Guerrilla Warfare (New York : Praeger, 1961), p. 8.
17. Ibid., p. 42–46.

CHAPITRE 2

1. Fredrik Logevall, *Embers of War : The Fall of an Empire and the Making of America's Vietnam* (New York : Random House, 2012), p. 71.
2. Logevall, p. 73.
3. Curry, p. 51.
4. Voir ibid., p. 52.
5. Ibid., p. 54.
6. Logevall, p. 35.
7. Céphalophe, p. 74.
8. Brochet, p. 27–28.
9. Võ Nguyên Giáp, L'art militaire de la guerre populaire (New York : Monthly Review Press, 1970), p. 57. Ci-après dénommé MAPW .

10. Voir John T. McAlister, Jr., Viet Nam : The Origins of Revolution (New York : Alfred A. Knopf, 1969), pp. 263–264.
11. Giáp, p. 65.
12. Idem, p. 64.
13. Idem, p. 67.
14. Brochet, p. 29.
15. République démocratique du Viet Nam, Comité central de la propagande du parti Viet Nam Lao Dong et Comité pour l'étude de l'histoire du parti : trente ans de lutte du parti , livre premier (Hanoi : Maison d'édition en langues étrangères, 1960) , p. 91, cité dans McAlister, p. 158.
16. Mc Alister, p. 269.
17. Logevall, p. 71.
18. République démocratique du Viet Nam, Trente ans de lutte du Parti , p. 88.
19. McAlister, p. 155–156.
20. Ibid., p. 156–159.
21. Logevall, p. 149.

CHAPITRE 3

1. Logevall, p. 115.
2. Idem, p. 118.
3. Idem, p. 133.
4. Idem, p. 151.
5. Cité dans Logevall, pp. 149–150.
6. Bernard B. Fall, The Two Viet-Nams : A Political and Military Analysis (New York : Frederick A. Praeger, 1967), p. 73.
7. Logevall, p. 144.
8. Céphalophe, p. 126 ; Davidson, p. 42.
9. Céphalophe, p. 128.
10. Voir ibid., p. 134–137.
11. Idem, p. 136.
12. Brochet, p. 215.
13. Joseph Buttinger, A Dragon Defiant (New York : Praeger, 1972), vol. 2, p. 1023.
14. Bernard Fall, Rue sans joie : La débâcle française en Indochine (Harrisburg, PA : Stackpole Co., 1964), p. 30.
15. Idem, p. 54.
16. Idem, p. 27.
17. Giáp, p. 87–88.
18. George K. Tanham, *Communist Revolutionary Warfare: From the Vietminh to the Viet Cong* , rév. éd. (New York : Praeger, 1967), p. 25.
19. Davidson, p. 76.
20. Giáp, p. 11.
21. Robert J. O'Neill, Général Giap : politicien et stratège (New York : Praeger, 1969), p. 66.
22. Céphalophe, p. 142.
23. Davidson, p. 59.

24. Brochet, p. 220.
25. Giáp, MAPW , p. 168–176.
26. Brochet, p. 24.
27. Edgar O'Ballance, La guerre d'Indochine, 1945–1954 : Une étude sur la guérilla (Londres : Faber et Faber, 1964), p. 105.
28. Logevall, p. 147.

CHAPITRE 4

1. Stanley Karnow, Vietnam, a History (New York : Viking, 1983), p. 181.
2. Lucien Bodard, La guerre des sables mouvants : Prélude au Vietnam (Boston : Little, Brown, 1967), p. 247.
3. Võ Nguyên Giáp, People's War: People's Army (Hanoi: Maison d'édition en langues étrangères, 1961), 49. Ci-après cité comme PWPA .
4. Ibid., p. 108-109.
5. Bodard, p. 174.
6. Idem, p. 279.
7. O'Neill, p. 76.
8. Logevall, p. 238.
9. Davidson, p. 80.
10. Bodard, p. 241.
11. Idem, p. 57.
12. Davidson, p. 83.
13. Corps des Marines des États-Unis, Warfighting (New York : Doubleday, 1994), p. 1.
14. Automne, rue , p. 33.
15. Logevall, p. 250.
16. Automne, Rue , p. 34.
17. Idem.

CHAPITRE 5

1. Céphalophe, p. 151.
2. Fall, Street , p. 39–40.
3. Davidson, p. 123–125.
4. Chute, rue , p. 5.
5. Ibid., p. 52–53.
6. Giáp, PWPA , p. 109.
7. O'Ballance, p. 177.
8. Automne, rue , p. 71.
9. Ted Morgan, *Vallée de la mort : La tragédie de Dien Bien Phu qui a conduit l'Amérique à la guerre du Vietnam* (New York : Random House, 2010), p. 158.
10. Joseph R. Starobin, Témoin oculaire en Indochine (New York : Greenwood Press, 1954), pp. 158–159.
11. O'Ballance, p. 187.
12. Ibid., p. 191–192.

13. Logevall, p. 345.
14. Morgan, p. 151.

CHAPITRE 6

1. Giáp, PWPA , p. 159.
2. Morgan, p. 178.
3. Logevall, p. 388.
4. Ibid., p. 388–389.
5. Ibid., p. 389.
6. Giáp, PWPA , p. 206.
7. Logevall, p. 382.
8. Automne, p. 44.
9. Logevall, p. 394.
10. Giáp, PWPA , p. 166–169.
11. Automne, Rue , p. 67.
12. Idem, p. 72.
13. Morgan, p. 248.
14. Logevall, p. 412.
15. Idem.
16. Morgan, p. 260–261.
17. O'Neill, p. 150.
18. Fall, Street , p. 45–46.
19. Morgan, p. 218.
20. Idem, p. 154.
21. Logevall, p. 446.
22. Võ Nguyên Giáp, Dien Bien Phu , rév. éd. (Hanoi: Maison d'édition en langues étrangères, 1964), pp. 124–126.
23. Giáp, PWPA , p. 180–181.
24. Idem, p. 182.
25. Cité dans Bernard B. Fall, Hell in a Very Small Place : The Siege of Dien Bien Phu (Philadelphie : Lippincott, 1967), p. 354.
26. Idem, p. 462.
27. John Prados, « Assessing Dien Bien Phu », dans The First Vietnam War: Colonial Conflict and Cold War Crisis , Mark Atwood Lawrence et Fredrik Logevall, eds. (Cambridge, MA : Harvard University Press, 2007), p. 228.
28. Cité dans George C. Herring, America's Longest War: The United States and Vietnam, 1950–1975 , 4e éd. (New York : McGraw-Hill), p. 54–55.
29. Ibid., p. 55–56.

CHAPITRE 7

1. Hareng, p. 53.
2. *L'Institut d'histoire militaire du Vietnam,* Merle L. Pribbenow, tr., *Victory in Vietnam: The Official History of the People's Army of Vietnam, 1954–1975* (Lawrence: University Press

of Kansas, 2002), p. 32.
3. Hareng, p. 75.
4. Logevall, p. 682.
5. Karnow, p. 235.
6. Pribbenow, Victoire, p. 18.
7. Idem, p. 43.
8. JJ Zasloff, « Les origines de l'insurrection du Sud-Vietnam, 1954-1960 : Le rôle du Sud-Vietnam », Rand Corporation Memorandum, mai 1968, collection de l'auteur.
9. Pribbenow, Victory, p. 43–44.
10. Idem, p. 43.
11. Logevall, p. 689.
12. Pribbenow, Victoire, p. 53.
13. Idem, p. 68.
14. Duiker, pp. 226–228.
15. Kolko, p. 257.
16. Idem, p. 254.
17. Céphalophe, p. 213.
18. Hareng, p. 97.
19. Céphalophe, p. 221.
20. Idem, p. 237.
21. Idem, p. 240.
22. Cité dans Turner, p. 248.
23. Pribbenow, p. 103.
24. Võ Nguyên Giáp, Les gens du Sud-Vietnam vont gagner , réimprimé à partir de 1965 éd. (Honolulu, HI : University Press of the Pacific, 2001), pp. 33–36. Ci-après dénommé SVPWW .
25. Giáp, SVPWW , p. 26.
26. Idem.
27. Idem, p. 22.
28. Ibid., p. 46-47.
29. Karnow, p. 423.
30. Idem, p. 421.
31. Idem.
32. Ibid., p. 421–422.
33. Karnow, p. 390.
34. Idem, p. 229.

CHAPITRE 8

1. Giap, MAPW , p. 177.
2. Giap, Grande Victoire, p. 53.
3. Voir Davidson, pp. 311–313, Prados, pp. 191–195.
4. Brigham dans Gilbert, p. 109.
5. Summers, *Atlas de la guerre du Vietnam* , p. 106.

6. Mémorandum du renseignement du CIC, « Les communistes vietnamiens débattent de la stratégie militaire », 25 août 1966. Collection de l'auteur.
7. Cité dans Larry H. Addington, America's War in Vietnam : A Short Narrative History (Bloomington : Indiana University Press, 2000), p. 99.
8. « Ho Chi Minh Trail », dans Spencer C. Tucker, éd., Encyclopedia of the Vietnam War : A Political, Social, and Military History (New York : Oxford University Press, 2001), p. 176.
9. Idem.
10. Prados, p. 373.
11. Idem, p. 374.
12. Marc Jason Gilbert, éd., Pourquoi le Nord a gagné la guerre du Vietnam (New York : Palgrave, 2002), p. 163.
13. Addington, p. 101–102.
14. Michael Lee Lanning et Dan Cragg, Inside the VC and the NVA: The Real Story of North Vietnam's Armed Forces (College Station: Texas A&M University Press, 2008), p. 173.
15. Thomas C. Thayer, War without Fronts : The American Experience in Vietnam (New York : Westview Press, 1986), p. 45.
16. Cité dans Lanning, p. 217.
17. Cité dans Tucker, p. 516.
18. Vo Nguyen Giap, Big Victory, Great Task (New York : Praeger, 1968), pp. 23–24.
19. Idem, p. 47.
20. Idem, p. 56.
21. Carl von Clausewitz, On War (Princeton, NJ : Princeton University Press, 1976), pp. 88–89.
22. Griffith, p. 7–8.

CHAPITRE 9

1. Michael Herr, Dépêches (New York : Alfred A. Knopf, 1977), p. 68-69.
2. Pribbenow, p. 222.
3. Merle L. Pribbenow, "Vo Nguyen Giap et l'évolution mystérieuse du plan de l'offensive du Têt de 1968", Journal d'études vietnamiennes , vol. 3, n° 2 (été 2008), p. 3.
4. Céphalophe, p. 288.
5. Tran Van Tra, « Têt : l'offensive générale et le soulèvement général de 1968 », dans La guerre du Vietnam : perspectives vietnamiennes et américaines , Jayne S. Warner et Luu Doan Huynh, éd. (Armonk, NY : ME Sharpe, 1993), p. 38–39.
6. Idem, p. 40.
7. Ang Chenq Guan, « Prise de décision menant à l'offensive du Têt (1968) - La perspective communiste vietnamienne », Journal d'histoire contemporaine , vol. 33, n° 3 (juillet 1998), p. 346.
8. Voir Duiker, p. 288–291.
9. Céphalophe, p. 290.
10. Tran, p. 43–44.
11. Thayer, p. 91.
12. Don Oberdorfer, Têt ! (Garden City, NY : Doubleday, 1971), p. 314.
13. Ibid., p. 320–323.

14. Ronald Spector, Après le Têt : L'année la plus sanglante au Vietnam (New York : Free Press, 1993), p. 155.
15. Idem, p. 319.
16. William S. Turley, *La seconde guerre d'Indochine : une courte histoire politique et militaire, 1954-1975* (Boulder, CO : Westview Press, 1986), p. 108.
17. Voir Summers, On Strategy, pour l'élaboration la plus détaillée de sa pensée.
18. Lewis Sorely, *A Better War: The Unxamined Victories and Final Tragedy of America's Last Years in Vietnam* (New York: Harcourt Brace & Co., 1999), p. 15.
19. Davidson, p. 441.
20. Anderson, p. 67.
21. Tran, p. 41 ; Pribbenow, Victoire , p. 214.
22. Turley, p. 100.
23. Tran, p. 40.
24. Pribbenow, Victoire , p. 215.
25. Kolko, p. 303.
26. Brochet, p. 218–219.
27. Kolko, p. 335.
28. Karnow, p. 557.
29. Oberdorfer, p. xviii.

CHAPITRE 10

1. Hareng, p. 275.
2. Lewis Sorley, *A Better War: The Unxamined Victories and Final Tragedy of America's Last Years in Vietnam* (New York: Harcourt Brace, 1999), p. 45.
3. Idem, p. 192.
4. Idem, p. 85.
5. Ibid., p. 59.
6. Idem, p. 6.
7. Prados, p. 327.
8. Céphalophe, p. 304.
9. Lanning, p. 178–179.
10. Céphalophe, p. 304.
11. Idem, p. 316.
12. Idem, p. 306.
13. Pribbenow, Victoire , p. 249.
14. Céphalophe, p. 304.
15. Idem, p. 307.
16. Frances Fitzgerald, *Feu dans le lac : Les Vietnamiens et les Américains au Vietnam* (Boston : Little, Brown), pp. 428–429.
17. Thomas C. Thayer, Guerre sans fronts : L'expérience américaine au Vietnam (Boulder, CO : Westview Press, 1985), p. 206.
18. Richard A. Hunt, *Pacification : The American Struggle for Vietnam's Hearts and Minds* (Boulder, CO : Westview Press, 1995), p. 226.
19. Idem, p. 227.

20. Ibid., p. 262-263.
21. Idem, p. 264.
22. Sorley, p. 273.
23. Pribbenow, Victoire, p. 261.
24. Sorley, p. 257.
25. Idem, p. 265.
26. Turley, p. 138.
27. Idem.
28. Cité dans Duiker, p. 307.
29. Idem, p. 319.
30. Kolko, p. 422.
31. Henry Kissinger, White House Years (New York : Simon et Schuster, 1979), p. 1100.
32. Sorley, p. 329–330.
33. Idem, p. 328.
34. Idem, p. 300.
35. Céphalophe, p. 325.
36. Turley, p. 151.
37. Céphalophe, p. 325.
38. Idem.
39. Vo Nguyen Giap, *Le quartier général au printemps de la brillante victoire : Mémoires* (Hanoi : Th Gi i Publishers, 2002), p. 55.
40. Ibid., p. 74–75.
41. Merle Pribbenow, "L'offensive finale du Nord-Vietnam : Non-pariel stratégique de fin de partie", Paramètres, hiver 1999-2000, http://www.proquest.com .
42. Pribbenow, "Offensive finale".
43. Davidson, p. 769.
44. Pribbenow, "Offensive finale".
45. Giap, *Quartier général,* p. 246-247.
46. Karnow, p. 683.
47. Giap, *Quartier général,* p. 253–255.
48. Rod Paschall, « La stratégie finale de Victor », Vietnam Magazine , vol. 12, n° 6 (avril 2000), http://www.proquest.com .

CHAPITRE 11

1. Logevall, Embers of War , p. 147.
2. Kolko, p. 551.
3. Idem, p. 552.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIONNÉE

Addington, Larry H. America's War in Vietnam: A Short Narrative History . Bloomington : Indiana University Press, 2000.

Anderson, David. Le guide Columbia de la guerre du Vietnam . New York : Columbia University Press, 2002.

Andrews, William R. *Activités révolutionnaires communistes vietnamiennes dans la province de Dinh Tuong, 1960-1964* . Colombie : Presses de l'Université du Missouri, 1973.

Bodard, Lucien. La guerre des sables mouvants : prélude au Vietnam . Boston : Petit, Brown, 1967.

Bui Tin. Suite à Ho Chi Minh: Mémoires d'un colonel nord-vietnamien . Judy Stow et Do Van, traducteurs. Honolulu : Presses de l'Université d'Hawaï, 1995.

Butter, Joseph. Un défi au dragon. New York : Praeger, 1972.

CIA. « Les communistes vietnamiens débattent de la stratégie militaire », 25 août 1966. Mémorandum. Collection de l'auteur.

Clausewitz, Carl von. On War , édition révisée, éditée et traduite par Michael Howard et Peter Paret. Princeton : Princeton University Press, 1984.

Colvin, Jean. Giap : Volcan sous la neige . New York : Soho, 1996.

Currey, Cecil B. *Victoire à tout prix: le génie du général Vo Nguyen Giap du Viet Nam.* Washington, DC : Brassey's, 1997.

Davidson, Phillip B. Le Vietnam en guerre: l'histoire, 1946–1975 . Novato, Californie : Presidio, 1988.

République démocratique du Viet Nam, Comité central de propagande du Parti vietnamien Lao Dong et Comité d'étude de l'histoire du Parti. Trente ans de lutte du parti, tome 1. Hanoï : Maison d'édition en langues étrangères, 1960.

Duiker, William J. The Communist Road to Power in Vietnam , deuxième édition. Boulder : Westview Press, 1996.

———. Hô Chi Minh . New York : Hypérion, 2000.

Elliott, David HP *La guerre vietnamienne: révolution et changement social dans le delta du Mékong, 1930–1975,* édition concise. Armonk, NY : ME Sharpe, 2007.

Fall, Bernard B. Les deux Vietnam : une analyse politique et militaire. New York: Frederick A. Praeger, 1967.

——— . *L'enfer dans un tout petit endroit : Le siège de Dien Bien Phu* , deuxième édition. New York : Da Capo Press, 2002.

——— . *Rue sans joie : la débâcle française en Indochine.* Mechanicsburg, Pennsylvanie: Stackpole Books, 2005.

Fitzgerald, Frances. *Feu dans le lac : Les Vietnamiens et les Américains au Vietnam.* Boston : Petit, Brown, 2002.

Gilbert, Marc Jason, éd. Pourquoi le Nord a gagné la guerre du Vietnam . New York : Palgrave, 2002.

Herr, Michael. Dépêches. New York: Alfred A. Knopf, 1977.

Herring, George C. America's Longest War: The United States and Vietnam, 1950–1975 , quatrième édition. Boston : McGraw Hill, 2002.

Hoài Thanh, éd., Jours avec Ho Chi Minh. Hanoï : Maison d'édition en langues étrangères, 1962.

Hunt, Richard A. *Pacification: La lutte américaine pour les cœurs et les esprits du Vietnam.* Boulder : Westview Press, 1995.

Irving, REM *La première guerre d'Indochine: politique française et américaine, 1945–1954.* Londres : Helm, 1975.

Karnow, Stanley. Vietnam : une histoire. New York : Viking, 1983.

——— . "Giap se souvient." New York Times Magazine , 24 juin 1990, pp.22–62.

Kim Khanh Huynh. Communisme vietnamien, 1925-1945. Ithaca, NY: Cornell University Press (Publié sous les auspices de l'Institute of Southeast Asian Studies, Singapour), 1982.

Kolko, Gabriel. *Anatomie d'une guerre : le Vietnam, les États-Unis et l'expérience historique moderne.* New York : La nouvelle presse, 1994.

Lanning, Michael Lee et Cragg, Dan. À l'intérieur du VC et de la NVA: La véritable histoire des forces armées du Nord-Vietnam . College Station, TX: Texas A&M University Press, 2008.

Le Duan. Sur la révolution socialiste au Vietnam . Hanoï : Maison d'édition en langues étrangères, 1967.

Liddell Hart, BH Strategy , deuxième édition révisée. New York : Méridien, 1991.

Logevall, Fredrik. Les origines de la guerre du Vietnam . Harlow, Angleterre : Pearson Education, 2001.

——— . *Embers of War: La chute d'un empire et la fabrication du Vietnam américain .* New York : Maison aléatoire, 2012.

MacDonald, Pierre. Giap : le Vainqueur au Vietnam . New York, WW Norton, 1993.

Maclaire, Michael. La guerre des dix mille jours : Vietnam, 1945-1975. New York: St.Martin's Press, 1981.

Mao Tse-tung, De la guérilla . Réimpression de l'édition de 1961. Traduit par Samuel B. Griffith II. Urbana, Illinois : University of Illinois Press, 2000. McAlister, John T. Viet Nam : Les origines de la révolution . New York : Knopf, 1969.

McGarvey, Patrick J., comp. Visions de victoire: Écrits militaires communistes vietnamiens sélectionnés, 1964–1968 . Stanford, Californie : Hoover Institution on War and Peace, Université de Stanford, 1969.

Institut d'histoire militaire du Vietnam. L'histoire officielle de l'armée populaire du Vietnam, 1954–1975. Traduit par Merle Pribbenow. Lawrence, KS : Presses universitaires du Kansas, 2002.

Morgan, Ted. *Vallée de la mort: La tragédie de Dien Bien Phu qui a conduit l'Amérique dans la guerre du Vietnam.* New York : Maison aléatoire, 2010.

Nguyên Khac Vien. Tradition et révolution au Vietnam . Washington, DC : Centre de ressources d'Indochine, 1974.

O'Ballance, Edgar. *La guerre d'Indochine: une étude sur la guérilla .* Faber & Faber, 1964.

Oberdorfer, Don. Têt ! Garden City, NY: Doubleday, 1971.

O'Neill, Robert J. General Giap : politicien et stratège. New York : Praeger, 1969.

Paret, Pierre. La Révolution française de l'Indochine à l'Algérie : l'analyse d'une doctrine politique et militaire. Publié pour le Center of International Studies, Princeton University. New York : Praeger, 1964.

Paret, Pierre, éd. Les créateurs de la stratégie moderne de Machiavel à l'ère nucléaire . Princeton, NJ : Princeton University Press, 1986.

Brochet, Douglas. *Viet Cong: L'organisation et les techniques du Front de libération nationale du Vietnam.* Cambridge, MA: MIT Press, 1966.

——— . La guerre, la paix et le Viet Cong. Cambridge, MA: MIT Press, 1969.

——— . *PAVN : Armée populaire du Vietnam.* Novato, Californie : Presidio, 1986.

Porter, Gareth, éd. Vietnam: La documentation définitive des décisions humaines, deux volumes. Stanfordville, NY: Earl M. Coleman Enterprises, Inc. Publishers, 1979.

Prados, Jean. *La route du sang : le sentier Ho Chi Minh et la guerre du Vietnam.* New York : Wiley, 1998.

——— . « Assessing Dien Bien Phu », dans The First Vietnam War: Colonial Conflict and Cold War Crisis, Mark Atwood Lawrence et Fredrik Logevall, eds. Cambridge, MA : Harvard University Press : 2007.

Pribbenow, Merle L., "Vo Nguyen Giap et l'évolution mystérieuse du plan de l'offensive du Têt de 1968" Journal d'études vietnamiennes, vol. 3, n° 2 (été 2008).

Course, Jeffrey. La guerre arrive à Long An: conflit révolutionnaire dans une province vietnamienne, édition mise à jour et augmentée. Berkeley : Presses de l'Université de Californie, 2010.

Sorley, Lewis, *Une meilleure guerre : les victoires sans examen et la tragédie finale des dernières années de l'Amérique au Vietnam* . New York : Harcourt Brace & Co., 1999.

Spector, Ronald. Après le Têt : l'année la plus sanglante du Vietnam. New York : Presse gratuite, 1993.

Starobin, Joseph R. Témoin oculaire en Indochine. New York: Greenwood Press, 1968.

Summers, Harry G. *Sur la stratégie : une analyse critique de la guerre du Vietnam.* Novato, Californie : Presidio, 1982.

Tanham, *guerre révolutionnaire communiste de George K. : Du Vietminh au Viet Cong.* New York : Praeger, 1967.

Thayer, Thomas C. *Guerre sans fronts : l'expérience américaine au Vietnam.* Boulder : Westview Press, 1985.

Tran Van Tra. "Tet : L'offensive générale de 1968 et le soulèvement général" dans La guerre du Vietnam : Perspectives vietnamiennes et américaines, Jayne S. Warner et Luu Doan Huynh, éd. (Armonk, NY : ME Sharpe, 1993).

Truong Chinh et Vo Nguyen Giap. La question paysanne, 1937-1938. Traduit par Christine Pelzer White. Ithaca, NY : Cornell University Press, 1974.

Tucker, Spencer C., éd. L'Encyclopédie de la guerre du Vietnam. New York : Oxford University Press, 2001.

Turley, William S. *La deuxième guerre d'Indochine: une courte histoire politique et militaire, 1954–1975.* Boulder : Westview Press, 1986.

Turner, Robert F. Le communisme vietnamien : ses origines et son développement. Stanford : Hoover Institution Press, Université de Stanford, 1975.

Corps des Marines des États-Unis. Guerre . New York : Doubleday, 1994.

Département d'État des États-Unis. *Une menace contre la paix : l'effort du Nord Viet-Nam pour conquérir le Sud Viet-Nam.* Washington, DC : Département d'État, 1961.

Vo Nguyên Giap. *Guerre populaire, armée populaire: le manuel d'insurrection du Viet Cong pour les pays sous-développés.* New York : Praeger, 1962.

———. *Grande victoire, grande tâche : le ministre de la Défense du Nord Viet-Nam évalue le cours de la guerre.* New York : Praeger, 1968.

——— . *Bannière de la guerre populaire, la ligne militaire du parti.* New York : Praeger, 1970.

——— . L'art militaire de la guerre populaire. Russel Stetler, éd. New York: Revue mensuelle de presse, 1970.

——— . *Guerre de libération nationale au Viet Nam: stratégie de ligne générale-tactique .* Hanoï : Maison d'édition en langues étrangères, 1971.

——— . *Armer les masses révolutionnaires pour construire l'armée populaire.* Hanoï : Maison d'édition en langues étrangères, 1975.

Vo Nguyen Giap et Van Tien Dung. Comment nous avons gagné la guerre. Philadelphie : Recon Press, 1978.

——— . Le peuple du Sud-Vietnam va gagner. Réimpression de l'édition de 1965. Honolulu : Presses de l'Université d'Hawaï, 2001.

——— . *Des mois et des années inoubliables.* Hanoï : Goi Publishers, 2004.

——— . *Dien Bien Phu : Rendez-vous avec l'Histoire.* Hanoï : Goi Publishers, 2008.

——— . *Le quartier général au printemps de la brillante victoire.* Hanoï : Goi Publishers, 2011.

Zasloff, JJ "Origines de l'insurrection du Sud-Vietnam, 1954-1960 : le rôle des cadres du Sud-Vietnam." Mémorandum de Rand Corporation, mai 1968.

INDICE

Abrams, Creighton, 175 , 185–6 , 191–2 , 198 , 199 , 200 , 201
Campagne de pacification accélérée, 186.
Acheson, doyen, 175 ans
Alexandre, Marcel, 67 , 68
Guerre américaine
La stratégie d'Abrams en 185-186
début de, 135
Mini-offensive communiste (1968) et nouvelle stratégie de guerre terrestre, 188-1994
stratégies nationales en, 184 , 188
phase d'escalade, 145–62
fin de, 204–12
attaques de guérilla, 127 , 128
GMPC et, 131
Giap et, 123 , 126 , 127 , 129 , 130–6 , 138–44 , 146–61 , 164–69 , 171 , 173–81 , 185 , 187–212
Les stratégies de Giap dans, 140–4 , 147–9 , 151 , 152 , 156 , 173 , 188–95 , 198 , 206–7 , 209 , 211–12
La stratégie de Hanoï en 187–8
Nixon et, 183–185 , 187 , 190–94 , 199 , 201–6
objectifs de, 148–9
Accords de paix de Paris et, 204–6
Offensive du Têt, 163–81
Stratégie américaine, 30 , 50 , 54 , 57 , 60 , 64 , 120 , 122 , 124 , 127 , 136–8 , 140–3 , 146–54 , 155–81 , 183–212
An Loc, 198 , 200–1
Unités de propagande armée (UPA), 21 , 27–8 , 29 , 96 , 130 , 152 , 153 , 203
Armée de la République du Vietnam (ARVN)
à Bing Ghia, 141
et Diem, 128 , 137
expansion de, 136 , 190 , 192 , 194
MACV et, 128
et Offensive Nguyen-Hue, 197–203
NLF et, 192
Opération Cedar Falls, 155
Opération Lam Son et, 196–7
après les accords de Paris, défaite, 199-210
PAVN et, 153 , 155 , 197 , 198
Programme Phénix et, 186
Bataillons PLAF et, 137 , 140–2 , 146 , 150 , 164

Sud-Vietnam et, 206–11
Offensive du Ttêt et, 164–6
et financement/soutien américain, 127–8 , 136 , 137 , 147 , 154 , 188
Viêtnamisation, 196.
faiblesse/incompétence de, 128 , 140–1 , 150 , 153 , 156–7 , 190 , 192 , 203
Westmoreland et, 147
Charte de l'Atlantique (1941), 15
Révolution d'août, 36
Australie, 147

Rébellion de Bac Son, 19
Boule, George, 142
Bao Daï, 32 , 46 , 60 , 63 , 121
Bazin, Monsieur, 66 , 67
Programme Binh Van, 57
Binh Xuyên, 126 ans
Rivière Noire, 83–4 , 86–7 , 100
Bodard, Lucien, 67 ans
offensive frontalière, de 1950, 63–8
Bradley, Omar, 175 ans
Brigham, Robert, 149
Grande-Bretagne, 14 , 15 , 16 , 39
Bui Diem, 11 ans
Bui Tin, 211

Cambodge, 150–1 , 155–6 , 176 , 198 , 200
incursion et guerre sur le sentier Ho Chi Minh, 194–6
Insurrection de Can Vuong, 7
Conférence du comité interprovincial Cao-Bac-Lang, 26–7
Carpentier, Marcel, 49–52 , 66–8 , 71 , 72 , 73
Bureau central du Sud-Vietnam (COSVN), 131 , 133 , 143 , 171 , 172 , 188 , 195 , 208
Charton, colonel Pierre, 71–2
Chine, 1 , 5 , 8 , 11–12 , 14 , 18 , 19–20 , 21–2 , 27 , 29 , 37 , 46 , 49 , 55 , 59–60 , 61 , 64 , 76 , 86 , 100 , 103 , 110–11 , 121 , 133 , 142 , 148 , 184 , 189 , 206 , 209
marxisme classique, 3–4
Clausewitz, Carl von, 160
Clifford, Clark, 174 , 175
Cochinchine, 23 , 25 , 39–40 , 46 , 66 , 67 , 76
Cogny, René, 101–2 , 104 , 118
Colby, Guillaume, 186
Colvin, John, 9 ans

D'Argenlieu, Thierry, 39 ans
Fête Dai Viet, 38 ans

Programme Dan Van, 58. Voir aussi les programmes d'action politique
dau tranh
dau tranh militaire (lutte armée), 135
politique dau tranh (lutte politique), 57 , 135
Davidson, Philippe, 53 , 69 , 71 , 177 , 179 , 208
Campagne Day River, 80–1
de Castries, Christian, 101 , 104 , 105 , 113 , 119
Découx, Jean, 18 ans
de Gaulle, Charles, 16 , 26 , 37
de Lattre de Tassigny, Jean, 76 , 78–81 , 83–4
Ligne De Lattre, 76 , 79 , 81 , 83 , 87 , 88 , 91
zone démilitarisée (DMZ), 157 , 164–5 , 167 , 168 , 176 , 198 , 199
guerre entre les Marines américains et le PAVN, 154–6
République démocratique du Vietnam (DRV) (Nord Vietnam), 39–40 , 59 , 121–3 , 125 , 129 , 131 , 199
et la Chine, 59
et CIA, 122
et Cochinchine, 61
et la France, 39
stratégie après 1969, 87–8
stratégie dans la période 1954–65, 128–33
voir aussi les entrées individuelles
Campagne « Dénoncer les communistes », 126.
Programme Dich Van, 58. Voir aussi les programmes d'action politique
Dien Bien Phu, 1954 bataille de
phase finale de la bataille, 118–19
période d'accalmie, 114–15
centre principal de résistance (MCR), 105–6 , 108 , 113 , 115–17
phase 1 de la bataille, 112–14
phase 2 de la bataille, 115–18
ramifications, 120–2
opérations secondaires, 108–12
signification de, 96–103 , 114–15
assaut , 80 , 81 , 83
principe/théorie des dominos, 121 , 125
Dong Khe, 68–72
Céphalophe, William, 22 , 42 , 135 , 151 , 206
Dulles, John Foster, 93 , 121
Duncan, David D., 97
Duong Van Minh, 211

Offensive de Pâques, voir Offensive Nguyen-Hue
Eisenhower, Dwight D., 93 , 120–1 , 122 , 125–6

Automne, Bernard, 48 , 50 , 73 , 84 , 114
Rue sans joie (1964), 84
Fitzgerald, Frances
Incendie dans le lac (1972), 193
Gué, Gérald, 208
France, 213 , 216
contre l'origine du mouvement anticolonial, 2
en tant que puissance coloniale, 2 , 5 , 6 , 7–8 , 10 , 16 , 17
et communisme, 13–14 , 32
Dien Bien Phu et, 95 , 98 , 109 , 119 , 121 , 122
Les premières années de Giap et, 7–8 , 10–14
durant la période 1953–1955, 75–6 , 81 , 83 , 86 , 93
déclin du pouvoir impérial, 16 , 17 , 19
et Guerre de Résistance, 35 , 37–44 , 46 , 53 , 58–61
Seconde Guerre mondiale et, 16–20 , 32
voir aussi Corps expéditionnaire français (FEF)
Corps expéditionnaire français (FEF)
Offensive frontalière de 1950 et, 64–6 , 68 , 69 , 72
Dien Bien Phu et, 95 , 97 , 98 , 101–3 , 105–6 , 109–10 , 113–17
pendant la période 1951–1953, 75–7 , 79–92
Opération Léa, 47 , 49 , 66
au Tonkin, 19 , 41
Guerre de résistance et, 40 , 41 , 43 , 45 , 47–50 , 57 , 60 , 61
Guerre d'Indochine française, voir Guerre de résistance
Parti socialiste français, 2

Comité général du parti militaire (GMPC), 131 , 133
offensive générale-soulèvement général (GOGU), 169 , 171
Allemagne, 11 , 14 , 16 , 17 , 18
Gilbert, Marc Jason, 154 ans
Gouvernement de la République du Vietnam (GVN), 123 , 124 , 129 , 130 , 136 , 137 , 152 , 154 , 165 , 166 , 176 , 186 , 190–2 , 193 , 202 , 205 , 206 , 207 , 211
Gracey, Douglas, 36 , 37
Griffith, Samuel, 13 , 160
guérilla
de 1945 à 1950, au Vietnam, 37 , 41 , 43–6 , 48–51 , 59
pendant 1951–1953, au Vietnam, 76 , 80 , 82 , 85 , 88 , 91–2
de 1954 à 1965, au Vietnam, 127–8 , 130 , 131 , 133 , 136 , 139
pendant 1965–1967, au Vietnam, 146 , 147 , 148 , 151–2 , 158–61
pendant 1969–1975, au Vietnam, 186 , 189–91 , 194 , 197–9 , 208 , 211
Les premières victoires de Giap et, 65 , 67 , 66
origines et signification de, 12–13 , 215–16
TE Lawrence et, 12
Offensive du Têt et, 164 , 168 , 172 , 173 , 177

Seconde Guerre mondiale et, 19–23 , 26–8 , 30 , 31

Harriman, Avérill, 175
Hart, BH Lidell, 209
Hareng, George, 122 , 127
Hitler, Adolf, 13 , 18
Hoa Binh, 83–5
Hoang Van Thaï, 207–8
Hô Chi Minh, xii , 3 , 4–5 , 7 , 8 , 11 , 14 , 16 , 17 , 19 , 20–2 , 25 , 27 , 30 , 31–3 , 37–40 , 45 , 56 , 59 , 61 , 75 , 81 , 99 , 103 , 131 , 133 , 136 , 143 , 146–7 , 149–50 , 153
et communisme, 4
et Huitième Armée de Route, 11
sur Lénine, 3
et Parti communiste vietnamien, 3 , 8 , 22
Sentier Ho Chi Minh, 131 , 132 , 136 , 143 , 146 , 150 , 153 , 157 , 172 , 176 , 187 , 188 , 194–6 , 201 , 206

Indochine, 5 , 10 , 14 , 16 , 17 , 18 , 29 , 31 , 35 , 38 , 39–40 , 47 , 48 , 50 , 55 , 60–1 , 63 , 66 , 71 , 73 , 74 , 75 , 76 , 93 , 97 , 100 , 102 , 105 , 109 , 110 , 118 , 120 , 121–2 , 170
Parti communiste indochinois (PCI), 22 , 52
endoctrinement, politique
à Dien Bien Phu, 118
pendant les premières années de Giap, 15
influence sur les troupes du PLAF et du PAVN, 165 , 185
raffinage de, 82
l'importance de, 193
Guerre de résistance et, 39 , 51 , 53–4
pendant la Seconde Guerre mondiale, 25 , 29
Union intercoloniale, 2
Isaacson, Walter, 185

Japon, 11 , 12 , 14 , 17 , 18 , 26 , 29 , 31
Johnson, Lyndon, 124 , 125 , 138 , 141 , 142–4 , 147 , 152 , 159 , 160 , 164 , 167–8 , 169 , 170 , 173–4 , 175 , 176 , 177 , 180 , 18 4 , 187 , 189

Karnow, Stanley, 126 , 180
Kennedy, John F., 125 , 126 , 135–6 , 137 , 138
Kissinger, Henri, 183 , 184 , 197 , 199 , 204–5
Kolko, Gabriel, 179 , 180 , 215

Laird, Melvin, 184
Langlais, Pierre, 104 , 113 , 116
Langson, 65 , 69 , 71–3 , 98
Attaque de Lang Vei, 169

Lansdale, Edouard, 122
Laos, 176 , 194–6
Laurent, TE
Sept piliers de la sagesse (1922), 12
Le Clerc, Philippe, 37 ans
Le Duan, 133 , 135 , 139 , 149 , 150 , 171
« Tenanciers de la Révolution dans le Sud » (1956), 129
Le Duc Tho, 204
Lénine
« Thèses sur les questions nationales et coloniales » (1920), 3
LePage, colonel, 71–2
Le Travail , 11
Loge, Henri Cabot, 137
Logevall, Fredrik, 29 , 33 , 73 , 214
Lycée Albert Sarraut, 10
Lycée National, 1 , 8

théorie du fou (Nixon), 184
Mao Zedong, X , 20–1 , 44 , 56 , 76 , 93
Sur la guérilla (1937), 12 , 160
Force amphibie marine, 162
Marty, Louis, 10 ans
McAlister, John, 28 ans
McGarvey, Patrick, 151
McNamara, Robert, 155 , 165
Commandement d'assistance militaire, Vietnam (MACV), 155 , 158 , 164 , 165 , 167–8 , 169 , 172–3 , 176–7 , 185 , 193 , 200
guerre mobile
Giap et, 65 , 193
FEF et, 69 , 91
Morgan, Ted, 111
Ma rivière Chanh, 201

Rivière Nam Yum, 105
Front de libération nationale (NLF) pour le Sud-Vietnam, 123–4 , 132 , 135–7 , 139 , 147 , 152 , 155 , 166 , 176 , 177 , 185 , 190–1 , 192 , 199 , 205
Navarre, Henri, 94 , 97–8 , 101–3 , 108–10 , 119 , 120
Pacte de non-agression nazi-soviétique (1939), 13
Nghiem, Vo Quang, 6–7
Ngo Dinh Diem, 7 , 122 , 124–8 , 144
Ngo Dinh Nhou, 127 , 137
Ngo Quang Truong, 201
Nguyên Binh, 66 ans
Nguyen Chi Thanh, 139 , 143 , 146 , 149 , 170

Offensive Nguyen-Hue, 197-203
Nguyen Quang Minh Thaï, 9–10 , 26
Nguyên Thi Kiên, 7 ans
Nguyen Van Thieu, 188 , 190 , 192 , 196–7 , 199 , 204–5 , 207 , 209–10 , 211
Nixon, Richard Milhous, 183–5 , 187 , 190 , 193 , 194–5 , 199 , 201 , 202 , 204–6
Noël, Lon, 195
Armée nord-vietnamienne (NVA), voir Armée populaire du Vietnam (PAVN)

O'Ballance, Edgar, 87 , 93
O'Neill, Robert, 55 ans
Oberdorfer, Don, 181
Bureau des services stratégiques (OSS), États-Unis, 31 , 40
Opération Atlante, 98 , 108
Opération Castor, 101 , 102
Opération Cedar Falls, 155
Opération Ceinture, 49
Opération Junction City, 155–6
Opération Lam Son, 196-197
Opération Léa, 47 , 49 , 66
Opération Linebacker, 201
Opération Linebacker II, 205
Opération Lorraine, 87–90
Opération Rolling Thunder, 143 , 147
Opération Washington Green, 193

Pac Bo village, 22
opérations de pacification
de l'ARVN, 147 , 152 , 192 , 193
de FEF, 45 , 50 , 91 , 97
« méthode de la nappe de pétrole », 45 , 91 , 155 , 207
Accords de paix de Paris, 187 , 204–5
Pascal, Rod, 212
Armée populaire du Vietnam (PAVN)
Guerre américaine, débat stratégique et opérations militaires, 149–54
caractéristiques de, 27–31
et Chine, 55 , 56 , 64–5 , 67 , 86 , 101 , 111 , 189 , 206–7
à Dien Bien Phu, 96 , 98–100 , 106 , 108–9 , 114–17
extensions de, 52–9 , 79–92 , 131
Les premières victoires de Giap et, 67 , 69 , 70 , 72
et piste Ho Chi Minh, 131 , 136 , 143 , 153 , 157–8 , 172 , 188 , 194–6 , 201 , 206
importance croissante après le Têt, 164–6 , 168–70 , 172–3 , 175 , 177
pendant 1951–1953, 77–8
pendant 1954–1965, 124 , 131–3 , 135 , 139–40
pendant 1965–1967, 147–51 , 153–6

pendant 1969–1975, 185 , 188–9 , 191 , 194–201 , 203–11
origines, 27
Comité militaire révolutionnaire, 30
tactique « tenir et combattre », 189
tactique et culture, 156–61
Guerre de résistance et, 43–5 , 48 , 49 , 52–9
Forces armées populaires de libération (PLAF)
autorité et contrôle de, 134–5
Vues offensives de Ho Chi Minh et, 211
pendant 1954–1965, 124 , 132–3 , 136–7 , 141 , 143
pendant 1965–1967, 146 , 148 , 150 , 151 , 154 , 155–6 , 157
de 1969 à 1975, 189 , 191
Offensive du Têt et, 163–6 , 168 , 173 , 177
Armée populaire de libération de la Chine communiste (APL), 55 , 56 , 60 , 63 , 64 , 86 , 91 , 92
Rivière des Parfums, 166
Pham Van Dong, 7 , 11 , 20
Phan Boi Chau, 7 ans
Programme Phénix, 186
Brochet, Douglas, x , 23 , 45 , 57 , 59 , 180
Pirou, Gaéton, 11 ans
Pologne, 13
programmes d'action politique
Binh Van, 57 ans
Dan Van, 58 ans
Dich Van, 58 ans
Conférence de Potsdam (1945), 36
Prados, Jean, 153
Pribbenow, Merle, 209
opérations de proto-guérilla, 190

Quôc, Nguyen Ai, 2–3 , 10
« Le colonialisme en procès », 2 , 4

Radford, Arthur, 93 ans
Société Rand, 54 ans
Delta du fleuve Rouge, 18 , 23 , 30 , 41 , 45 , 46 , 49–50 , 51 , 65 , 73–4 , 76 , 77 , 82 , 84 , 86 , 88 , 91–2 , 93 , 95 , 97 , 99 , 101 , 119
Terreur rouge, 9
Revers, Georges, 61 ans
Rapport inversé, 61
Comité militaire révolutionnaire, voir Armée populaire du Vietnam
Ligue de la jeunesse révolutionnaire (RYL), Vietnam, 9
Rostow, Walt, 142

Sainteny, Jean, 39 ans
Salan, Raoul, 12 , 84 , 86 , 87–9 , 92–3 , 97 , 100
Schoenbrun, David, 40 ans
Sorley, Lewis, 177 , 178 , 191 , 192
Une meilleure guerre (1999), 177
Corée du Sud, 147
Sud-Vietnam, *voir les entrées individuelles*
Union soviétique, 2 , 40 , 59 , 121 , 133 , 148 , 149 , 184 , 189 , 206
Staline, Joseph, 13 ans
Starobin, Joseph, 89 , 90
Stevens, Richard, 153 ans
Summers, Harry G. Jr., xii , 177

Tan, Chu Van, 19 ans , 30 ans
Tan Viêt, 8
Ta Quang Luat, 119
Taylor, Maxwell, 136 , 142
Offensive du Têt, 163–7 , 176–81
campagne de diversion à Khe Sanh, 167–9
planification de, 169–73
ramifications, 173–6
Thaïlande, 147
Lycée Thang Long, 10 , 11
Thayer, Thomas, 157
thoi co , 6
Tonnesson, Stein, 39 ans
Tran Van Giau, 36 ans
Tran Van Tra, 170 , 172 , 208 , 211
Administration Truman, 60
Truong Chinh, 3 , 11 , 56 , 60 , 99–100 , 132 , 133 , 149
Le problème paysan 1937-1938 , 11
La Résistance va gagner (1947), 44
Rivière Tsuy-Hu, 20
Tu Ve, 41 , 42

États-Unis
Charte de l'Atlantique et, 15
Groupe consultatif militaire (MAAG), 60 , 93 , 128
erreur de calcul à propos de Giap, 216
pendant 1954–1965, 123–8 , 134–5 , 137 , 140–3
pendant 1965–1967, 145–61
pendant 1969–1975, 183–9 , 199 , 202 , 204 , 210
Accords de paix de Paris et, 204–6
soutien à la France, 40 , 60 , 63–4 , 98 , 120–2

Offensive du Têt et, 170 , 174–80
Université de Hanoï, 10

Valluy, Jean, 41 , 45 , 47–9
Vandegrift, Alexandre, 73 ans
Van Tien Dung, 30 , 208 , 213
Conférence de paix de Versailles, 2
Viet Bac
Diên Bien Phu et, 96 , 110
Les premières victoires de Giap et, 64 , 66 , 67 , 69
de 1951 à 1953, 77 , 79 , 83 , 84 , 87 , 91
Guerre de Résistance et, 41 , 45 , 46 , 47–8 , 49 , 51 , 55 , 59
Seconde Guerre mondiale et, 19 , 22–7 , 30
Vietminh
guerre américaine et, 133–34
offensive frontalière de 1950 et, 63–70
Dien Bien Phu et, 95–102 , 105–8 , 110–19 , 121
pendant 1951–1953, 76–8 , 80 , 81–3 , 85–90 , 91–3
de 1954 à 1965, 126 , 134
origine de, 3
Guerre de résistance et, 35–61
pendant la Seconde Guerre mondiale, 17 , 21 , 26–7 , 29–30 , 32
Viet Nam Doc tour Dong minh, voir Vietminh
Vietnamisation, 184 , 186 , 191 , 195 , 196 , 199
Armée nationale vietnamienne, 96 , 109
Armée populaire du Vietnam (APV), 19
Guerre du Vietnam, voir Guerre américaine
Parti VNQDD, 9 , 38
Vo Nguyên Giap
programmes d'action, 57–8
premières années, 6–14
éducation, 1 , 8 , 11
vie de famille, 7 , 10–11
Hô Chi Minh et, 5–6 , 11 , 18–23 , 26–8 , 30–3 , 37–8 , 45 , 48 , 56–7 , 81–5 , 103 , 127
Mao Zedong et, 13 , 20 , 44–6 , 181
influences militaires sur, 13 , 16 , 19–32 , 68–74
efforts de mobilisation politique, 8–10 , 23 , 28 , 57 , 58
et administration révolutionnaire, 23 , 24
stratégie, guerre américaine, 30 , 50 , 54 , 57 , 60 , 64 , 120 , 122 , 124 , 127 , 136–8 , 140–3 , 146–54 , 155–81 , 183–212
stratégie, guerre de résistance, 6 , 83–94 , 97–104 , 110–20
écrits de : Military Art of People's War (1964), 148 ; « La tâche militaire dans la préparation de la contre-offensive générale » (1950), 76 ; Armée populaire de guerre populaire (1962), 103 ; Le peuple du Sud-Vietnam va gagner (1964), 140

voir aussi Guerre américaine, Armée populaire du Vietnam, Guerre de résistance

Walt, Lewis, 155 ans
Guerre de Résistance (1946–1954), 17 , 35 , 40–2 , 95 , 132 , 147
construction de l'armée populaire et, 52–9
Carpentier et, 49–52
politique intérieure et, 60
première phase de, 45–9
Stratégie française, 6 , 83–94 , 97–104 , 110–20
Stratégie Giap de, 17
Émergence de la République populaire de Chine et, 59–91
développements d'après-guerre et français, 36–40
Doctrine/stratégie vietminh et, 42–5
Webb, James, 158
Wei Guoqing, 91 ans , 106 ans
Westmoreland, Guillaume, 145–7 , 154 , 156 , 158–9 , 160 , 164–5 , 167–8 , 169 , 174–6 , 177 , 185
Wheeler, Earle, 174
«Terreur blanche», 18
Seconde Guerre mondiale, 13-14
La montée au pouvoir de Giap et, 19–32
épidémie de, 18–19

Zhang Fakui, 22 ans , 25 ans